





HISTOIRE
DU
BAS-EMPIRE,

EN COMMENÇANT

A CONSTANTIN LE GRAND.

PAR MONSIEUR LE BEAU,

Professeur Émérite en L'UNIVERSITÉ de Paris, Professeur d'Éloquence au COLLÉGE ROYAL, Secrétaire ordinaire de MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS, & ancien Secrétaire perpétuel de L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

TOME VINGTIEME.



A PARIS,

Chez { SAILLANT & NYON, rue S. Jean de Beauvais; Veuve DESAINT, rue du Foin.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Fautes à corriger dans le XXe Volume.

PAGE 51, *ligne* 1, un barque; *lisez* : une barque.
147, *ligne* 5, avoix; *lisez* : voix.
193, *lignes* 23 & 24, casoit; *lisez*: caressoit.
228, *ligne* 8, déclarent; *lisez*: déclarerent.
239, *ligne* 3, *ôtez* pas.
273, *ligne* 15, le Rois; *lisez* : les Rois.
345, *ligne* 19, un litiere; *lisez* : une litiere.
377, *ligne* 20, Alexis; *ajoutez* : actuellement Empereur.
ligne 23, d'Alexis; *lisez* : du jeune Alexis.
427, *ligne* 12, porté; *lisez* : portée.
432, *ligne* 25, s'il; *lisez* : s'ils.
439, *ligne* 16, Euphorsine; *lisez* Euphrosine.
490, *ligne* 1, ôteroient; *lisez* : ôteroit.
500, *ligne* 19, l'invicible; *lisez* : l'invincible.

HISTOIRE



SOMMAIRE

DU

LIVRE QUATRE-VINGT-ONZIEME.

I. *ETAT de l'Empire à la mort de Manuel.* II. *Commencement d'Alexis.* III. *Nouveaux desseins d'Andronic.* IV. *Andronic se rapproche de la Cour.* V. *Mécontentement général.* VI. *Conjuration contre le Protosébaste.* VII. *Grand tumulte à Constantinople.* VIII. *Guerre ouverte au milieu de Constantinople.* IX. *Le Patriarche conservé malgré le Protosébaste.* X. *Marche d'Andronic.* XI. *Andronic devant Constantinople.* XII. *Traitement fait au Protosébaste.* XIII. *Massacre des Latins dans Constantinople.* XIV. *Le Patriarche devant Andronic.* XV. *Entrée d'Andronic.* XVI. *Méchancetés*

d'Andronic. XVII. *Oppoſition de Jean Vatace à la tyrannie d'Andronic.* XVIII. *Couronnement du jeune Alexis.* XIX. *mort de l'Impératrice Marie.* XX. *Théodoſe quitte le ſiége de Conſtantinople.* XXI. *Manége d'Andronic pour ſe faire Empereur.* XXII. *Couronnement d'Andronic.* XXIII. *Mort d'Alexis.* XXIV. *Andronic épouſe Agnès veuve d'Alexis.* XXV. *Les Prélats donnent l'abſolution à Andronic.* XXVI. *Malheureuſe entrepriſe de Lampardas.* XXVII. *Amuſemens d'Andronic.* XXVIII. *Siége de Nicée.* XXIX. *Siége de Pruſe.* XXX. *Iſaac ſe retire en l'iſle de Cypre.* XXXI. *Il y prend le titre d'Empereur.* XXXII. *Vengeance d'Andronic ſur les amis d'Iſaac.* XXXIII. *Diſgrace d'Alexis fils naturel de Manuel.* XXXIV. *Nouvelles cruautés.* XXXV. *Priſe de Duras & de Theſſalonique par le Roi de Sicile.* XXXVI. *Inutile armement des Grecs.* XXXVII. *Conduite d'Andronic.* XXXVIII. *Traité d'Andronic avec Saladin.* XXXIX. *Préparatifs d'Andronic.* XL. *Edit cruel.* XLI. *Andronic conſulte le ſort*

ſur ſon ſucceſſeur. XLII. *Hagiochriſtophorite veut prendre Iſaac & eſt tué lui-même.* XLIII. *Proclamation d'Iſaac.* XLIV. *Fuite d'Andronic.* XLV. *Priſe & mort d'Andronic.* XLVI. *Bonnes qualités d'Andronic.*





HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

LIVRE QUATRE-VINGT-ONZIEME.

ALEXIS COMNÉNE II. ANDRONIC.

ALEXIS II. An. 1180.

I. Etat de l'Empire à la mort de Manuel.

LES trois premiers Comnènes avoient relevé l'Empire qui penchoit vers sa ruine. Leurs exploits les avoient rendus redoutables au dehors. Mais plus occupés de la gloire que du salut de l'Etat, ils n'avoient pas assez tra-

ALEXIS II. An. 1180.

vaillé à en guérir les maladies ; & tandis qu'ils repouſſoient les barbares & qu'ils réparoient les bréches de l'Empire , ils avoient été trop peu attentifs à réprimer les ennemis intérieurs, plus dangereux encore , qui en minoient les fondemens. Le luxe & la rapine , compagnons inſéparables , la miſere & l'indignation ſecrette des peuples accablés d'impôts & déja révoltés dans le cœur , la corruption des Miniſtres qui vendoient & la juſtice & l'injuſtice & le Prince même , l'ignorance de la religion dont de vaines ſuperſtitions avoient uſurpé la place , la débauche qui régne plus impérieuſement que le Monarque , lorſqu'elle s'aſſied avec lui ſur le Trône , tous ces déſordres menaçoient des derniers malheurs , ſi le ſucceſſeur n'y apportoit un prompt reméde. Mais c'étoit un miracle au-deſſus de l'âge & du génie d'Alexis fils de Manuel. Son régne eſt l'époque fatale de la premiere deſtruction de l'Empire Grec. Tous les reſſorts de l'autorité Impériale s'étant relâchés entre les mains d'un enfant , les incurſions des

barbares d'Orient & d'Occident, les révoltes fréquentes des Seigneurs ambitieux, l'avarice des Miniſtres, la molleſſe, la tyrannie, les meurtres, les perfidies des Souverains qui ſe trahiſſoient ſucceſſivement, acheverent d'abbattre une puiſſance ébranlée depuis ſi long-temps, juſqu'à ce qu'enfin elle fut envahie par les Latins.

ALEXIS II. An. 1180.

II. Commencement d'Alexis.

Nicet. c. 1. Guill. Tyr. l. 22. c. 10, 11. Roger de Hov. Leo allat de conſenſu Ecc. l. 2. c. 13.

Alexis n'avoit que onze ans, lorſqu'il perdit ſon pere & avec lui toutes ſes reſſources. Marie ſa mere voyant Manuel ſans eſpérance, n'avoit pas attendu ſa mort pour ſe retirer dans un Monaſtére, où elle avoit pris l'habit de religieuſe avec le nom de Xéné. Mais jeune encore, auſſi légere & auſſi ambitieuſe qu'elle étoit belle, elle avoit bientôt eſſuyé ſes larmes; & ſous prétexte de guider ſon fils dans un âge ſi tendre, elle quitta au bout de peu de jours un habit & un nom qui ne la dédommageoient pas des plaiſirs & des grandeurs dont elle s'étoit fait une trop douce habitude. Elle prit donc en main la tutelle de ſon fils. Mais la tendreſſe maternelle n'étoit pas ſa paſſion dominante. Ale-

ALEXIS II. An. 1180.

xis Protoſébaſte, fils du défunt Andronic & neveu de Manuel, lui en avoit inſpiré une autre beaucoup plus vive du vivant même de ſon mari. Il partagea avec elle tout le pouvoir; & la curioſité libertine de la Cour découvrit aiſément qu'entre eux la liaiſon politique n'étoit pas la plus intime. Mais ſur un théâtre ſi corrompu cette intrigue cauſoit moins de ſcandale que de jalouſie. Les courtiſans étoient diviſés en trois claſſes. Les uns idolâtres de la Princeſſe, & plus efféminés qu'elle même, ne ſongeoient qu'à ſupplanter dans ſes bonnes graces le Protoſébaſte; c'étoit leur unique affaire. L'œil enflammé, la flatterie ſur les levres, en poſture d'eſclaves, & vraiment eſclaves de leur paſſion, il rampoient aux pieds de l'Impératrice, étudiant tous ſes mouvemens, épiant ſes moindres regards, qu'ils s'empreſſoient d'attirer ſur-eux par leur magnificence; ils ne déroboient à cette adoration ſervile, que le temps qu'ils donnoient au ſoin de leur inſidieuſe parure: ames énervées, dignes du mépris de

leur idole. D'autres plus férieux & plus fombres profitoient de la diftraction que ces galanteries faifoient aux affaires, pour piller le fifc & les fujets; & prévoyant bien que ces amufemens frivoles fe termineroient par quelque cataftrophe funefte, ils fe hâtoient de s'enrichir à force de vols & de concuffions, pour avoir de quoi jouir lorfqu'il ne refteroit aux autres que le défefpoir. D'autres enfin plus hardis afpiroient à la Souveraineté, & tramoient fourdement des complots pour faire tomber un enfant, & fe mettre à fa place. Tous fe réuniffoient contre le Protofébafte, dont l'infolent orgueil infultoit à toute la Cour. On difoit même que Marie pour faire régner fon amant, avoit fait avaler du poifon à fon fils; mais que les Médecins en avoient empêché l'effet. Dans l'agitation de tant de cabales, nul ne s'occupoit de l'éducation du jeune Prince. Abandonné à lui-même, emporté comme une feuille légere au milieu des tourbillons de la Cour, perdu dans les voies tortueufes des diverfes intri-

Alexis II. An. 1180.

gues, à chacune desquelles il prêtoit son nom sans le savoir, il ne prenoit de la puissance souveraine, que la mollesse, la fierté, le mépris des sujets. La chasse, les chevaux, les jeux de ses jeunes courtisans aussi peu instruits que lui, faisoient toute son étude. Les forêts & ses écuries étoient l'école, où il apprenoit à gouverner les hommes.

An. 1181. III. Nouveaux desseins d'Andronic. *Nicet. c. 2, 3.*

L'état de crise où se trouvoit le Gouvernement, réveilla dans le cœur d'Andronic le désir & l'espérance de monter sur le Trône, ce qu'il avoit tenté sans succès. Pour éclaircir l'histoire de ce méchant Prince, dont la scélératesse va jouer le plus grand rolle, il faut en reprendre la suite de plus haut. Nous l'avons laissé avec sa concubine Théodora auprès du Sultan de Colonée, dont il entretenoit l'amitié par les courses & les ravages qu'il faisoit sur les terres de l'Empire. Au bout de quelques années Manuel après avoir tenté inutilement plusieurs moyens pour le surprendre, le prit enfin par sa passion. Il chargea Nicéphore Paléologue Duc de Trébizon-

de à quarante lieues de Colonée, d'enlever Théodora. L'ordre fut heureusement exécuté. Théodora fut conduite à Constantinople avec ses deux enfans. C'étoit un appas bien puissant pour attirer Andronic, dont l'amour pour cette Princesse continuoit dans toute sa fureur. Il écrit aussi-tôt à l'Empereur, lui demande pardon de ses fautes passées, & la permission de revenir à la Cour sous sa parole Impériale, qu'il ne lui sera fait aucun mal. Tous les forfaits d'Andronic n'avoient pû entiérement étouffer la tendresse que l'Empereur avoit conçue pour lui dès l'enfance. Il lui accorda tout ce qu'il demandoit; & le fugitif de retour à Constantinople, pour achever de désarmer la colere du Prince par un spectacle pitoyable, se rendit au Palais portant au cou une chaîne de fer cachée sous ses habits. A la vue de l'Empereur il se prosterne tout entier, & découvrant sa chaîne, le visage baigné de larmes, il implore d'une voix lamentable la miséricorde du Prince, qui ne peut lui-même retenir ses pleurs, & l'invite à

ALEXIS II.
An. 1181.

ALEXIS II. An. 1181.

ſe relever. Andronic refuſe cette grace, à moins que l'Empereur n'ordonne à quelqu'un des aſſiſtans de prendre la chaîne & de le traîner jusqu'au pied du Trône, où il voulut encore demeurer long-temps proſterné. Cette ſcène qui dans le cœur d'Adronic n'étoit qu'une comédie, attendrit beaucoup l'Empereur & tous les aſſiſtans. Après la mort d'Andronic on ſe reſſouvint, comme d'un préſage de ce qui devoit arriver, qu'Andronic avoit été traîné par Iſaac l'Ange, qui lui ôta dans la ſuite l'Empire & la vie. L'Empereur le traita avec humanité, & lui rendit même ſes bonnes graces. Mais pour épargner à Andronic de nouveau attentats, & à lui-même de nouveaux ſoupçons, après lui avoir fait jurer une fidélité inviolable à ſa perſonne, à celle de ſes enfans & à l'Empire, il l'éloigna de la Cour, & lui fixa pour demeure la ville d'Œnoé dans le Pont Polémoniaque, au bord de la mer Noire.

IV. Andronic ſe rapproche de la Cour.

Andronic y vivoit tranquille. Eloigné de la foudre & des orages, comblé des bienfaits de l'Empereur, il

ſembloit avoir rendu le calme à ſon ame ſi long-temps agitée. Mais après la mort de Manuel, la conjoncture qui ſembloit inviter ſon ancienne ambition, ralluma bientôt le feu caché ſous la cendre. Un enfant ſans caractére, une mere livrée à ſes plaiſirs, un favori odieux à la Cour & à tout l'Empire, des Miniſtres occupés au pillage, lui montroient un chemin facile pour parvenir où il avoit toujours aſpiré. Mais il lui falloit une armée & un prétexte ſpécieux pour l'aſſembler. Après pluſieurs projets qui ſe détruiſoient l'un l'autre, il jetta les yeux ſur la formule du ſerment, qu'il avoit prêté à Manuel & à ſon fils; elle finiſſoit en ces termes: *Si je découvre, ſoit par moi-même, ſoit par d'autres quelque choſe de préjudiciable à l'honneur & au ſalut de votre famille ou de l'Empire, je jure de vous le déclarer & de m'y oppoſer de tout mon pouvoir.* Ces dernieres paroles lui mettoient les armes à la main, & la couronne ſur la tête. Il entre auſſitôt en action. Il écrit lettre ſur lettre au jeune Alexis, au Patriarche Théodoſe, à tous ceux qu'il croit

ALEXIS II.
An. 1181.

ALEXIS II.
An. 1181.

chérir encore la mémoire du défunt Empereur. Il exagére l'abus que le Protosébaste faisoit d'un pouvoir usurpé, le danger évident du jeune Prince, le déshonneur dont un indigne favori flétrissoit la maison Impériale, passion honteuse qui faisoit rougir tout l'Empire, & que la renommée publioit dans toutes les villes, dans dans toutes les Cours étrangeres jusqu'au bout du monde. Andronic n'étoit jamais plus éloquent, que lorsqu'il employoit le déguisement & le mensonge. Hypocrite effronté, il abusoit même des divins oracles, & avoit toujours à la bouche quelque passage de Saint Paul. Il sut donner à ces reproches sanglans tant d'énergie, qu'il embrasa tous les cœurs. On oublie tous ses crimes; l'infortune & une longue expérience ont enfin changé ses mœurs; c'est maintenant le patron de la vertu. Son puissant génie, son zéle pour l'honneur & le salut de l'Empire, en font l'unique ressource. On l'invite, on l'attend avec impatience. Il quitte Œnoé & entre en Paphlagonie. Par-tout où il passe, il expose le serment qu'il a fait; c'est

pour l'acquit de sa conscience qu'il va tirer de péril le fils de son maître chéri. Son passage est fêté par toutes les villes. Andronic est l'Ange exterminateur des Tyrans. Les mécontens s'assemblent en foule autour de lui. Mais ne se trouvant pas encore assez accompagné, il s'arrête sur la frontiére de Bithynie, pour attendre que les désordres de la Cour soient parvenus à leur comble.

ALEXIS II. An. 1181.

On eût dit que le Protosabaste étoit d'intelligence avec Andronic contre lui-même. Loin de prendre des mesures pour arrêter ce commencement de révolte, & pour se concilier les esprits, aveuglé par son orgueil & par les faveurs de l'Impératrice, il se rendoit de plus en plus odieux. Il éclipsoit le Prince & son Conseil : jaloux de l'autorité Souveraine, il vouloit être non le canal, mais la source de toutes les graces. Il dicta au jeune Empereur un Edit qui portoit que tous les ordres quelconques, quoique signés de la main du Prince, n'auroient d'exécution, qu'après que le Protosébaste y auroit ajouté

An. 1182.
V.
Mécontentement général.
Nicet. c. 4.

ALEXIS II. An. 1182.

ſa ſouſcription avec l'encre verte en ces termes : *Soit fait ainſi qu'il eſt ordonné.* Muni de ce pouvoir abſolu, il ne ménagea plus rien. Tous les tréſors de l'Empire, qui avoient coûté aux Empereurs précédens tant de violences & de contraintes, & à leurs ſujets tant de larmes & de malédictions, diſparurent entre ſes mains & en celles de l'Impératrice mere, qui les diſſipoit en fêtes, en feſtins, en bâtimens de caprice, en aveugles profuſions. Tant de ſujets de mécontentement aigriſſoient les eſprits. Tous les yeux ſe tournoient vers Andronic. On l'attendoit comme le Sauveur de l'Empire. Les Seigneurs l'appelloient par des meſſages continuels, & lui reprochoient ſa lenteur ; ils lui proteſtoient qu'il ſeroit reçu à bras ouverts, & ne trouveroit nulle oppoſition.

VI. Conjuration contre le Protoſébaſte. *Nicet. c.* 4, 5, 6, 7, 8.

Dans la chaleur de tant de ſollicitations, il n'en étoit point de plus empreſſées que celles de Marie fille de Manuel & femme du Céſar Jean. Cette Princeſſe fiere & pleine de courage, indignée de l'inſolence du Pro-

tosébaste, & plus encore de la supériorité qu'il affectoit sur elle, ne cessoit d'aiguillonner Andronic, qui ne différoit que pour se faire désirer davantage. Impatiente & incapable de déguisement elle s'opposoit en face au Protosébaste; elle n'oublioit rien pour le traverser; elle forma une ligue de ses ennemis. Les principaux étoient Alexis Comnène fils naturel de Manuel, Andronic Lampardas guerrier estimé, Manuel & Jean fils légitimes de ce même Andronic qu'on appelloit avec tant d'instance, Jean Camatére Préfet de Constantinople. Plusieurs autres Seigneurs entrerent dans ce complot. Tous jurerent de veiller à la sûreté de l'Empereur, & de détruire le Protosébaste. On n'attendoit que l'occasion. On se flatta de la trouver le samedi de la premiere semaine de carême jour de la fête de Saint Théodore, que le Protosébaste devoit aller célébrer dans l'Eglise de ce Saint Martyr. Tout étoit préparé; on avoit aposté des assassins. Le coup manqua par quelque avanture, & plusieurs semaines après le

ALEXIS II. An. 1182.

complot fut découvert. Les conjurés furent arrêtés & mis en prison ; ils n'attendoient que le supplice.

VII. Grand tumulte à Constantinople.

Marie qui les avoit précipités dans ce malheur, étoit trop ardente pour les abandonner. Après plusieurs jours de sollicitations inutiles auprès de l'Empereur & de sa mere, elle léve le masque, & court avec son mari à l'Eglise de Sainte Sophie, en criant à haute voix : *A moi citoyens, secourez la fille de votre Empereur contre une marâtre & un indigne favori.* Le Patriarche & le Clergé touchés de compassion lui ouvrent les portes ; le peuple accourt en foule. L'état déplorable d'une fille & d'une sœur d'Empereur tire des larmes à tous les assistans. Marie les voyant attendris leur inspire la hardiesse de combattre pour elle, en fortifiant par des largesses le pathétique de ses discours. On gémit, on s'irrite, on court aux armes. Dans cette allarme l'Impératrice effrayée lui envoye offrir le pardon. Elle répond fiérement, *que c'est à elle à le donner ; que le Protosébaste est le coupable ; qu'il veut faire périr*

l'Empereur & se rendre maître de l'Etat : que son administration pernicieuse a déja ruiné les affaires ; qu'elle ne lui fera grace qu'après qu'il aura mis en liberté les prisonniers, & qu'il sera dépouillé d'un injuste pouvoir dont il abuse. L'Empereur que le Protosébaste faisoit parler à son gré, envoye ordre à Marie de sortir de l'asyle, & la menace de l'en faire tirer par force. Elle répond par un défi, & pour se mettre en état de défense, elle poste des gardes aux portes, elle garnit de soldats toutes les fenêtres. L'Eglise devient une place de guerre. Outre une multitude de Grecs prêts à mourir pour elle, une troupe de gladiateurs Italiens qui se trouvoient alors à Constantinople, un grand nombre d'Ibériens qui s'y rendoient tous les jours pour le commerce, gens féroces & déterminés, viennent lui offrir leurs services. Elle en fait une armée. Le Patriarche voyant le lieu Saint changé en un champ de bataille, veut envain appaiser la Princesse par de sages remontrances. Au lieu de l'écouter elle entraîne le

ALEXIS II.
An. 1182.

Alexis II. An. 1182.

Clergé même dans son parti. Trois Prêtres la croix à la main se mettent à la tête des séditieux. Ils traversent toutes les rues, toutes les places de la ville, vomissant mille injures contre le Protosébaste & l'Impératice. Le peuple se joint à eux. On pille, on abbat le Palais du Protosébaste, & les maisons de tous ceux qu'on croit être ses amis. Le préteur Théodore avoit pris la fuite: la fureur se décharge sur ses meubles, sur ses équipages, tout est réduit en poudre. On n'épargne pas même les Registres publics, qu'on brûle après les avoir mis en pieces.

VIII. Guerre ouverte au milieu de Constinople.

Ces violences continuerent plusieurs jours. Ne se trouvant pas assez de soldats à Constantinople, pour opposer aux révoltés, il fallut faire venir les troupes dispersées au-delà du Bosphore. Lorsqu'elles furent rassemblées, on les logea dans le Palais, & l'on fit les préparatifs pour assiéger Sainte Sophie. Le César de son côté se disposoit à la défense. Il fit abbattre plusieurs maison contiguës, qui pouvoient favoriser les assiégeans. Il se fortifia dans plusieurs autres édifi-

ces de l'Augusteon, place immense qui s'étendoit entre le Palais Impérial & Sainte Sophie; il en fit autant de citadelles. Le 7 Mai l'attaque commença, & les soldats de l'Empereur s'étant emparés de l'Eglise de Saint Jean l'Evangéliste, dont le toit étoit fort élevé, foudroyoient de là les troupes du César; & la grande place étant remplie d'une foule de peuple, aucun coup n'étoit perdu. Le peuple fuit; les impériaux ferment les issues de toutes les rues qui rendoient dans la place. Les révoltés sortent sur-eux. Il se livre un grand combat dans lequel les révoltés sont repoussés dans Sainte Sophie. On les y assiége. Le Patriarche craignant la profanation du lieu Saint, se montre aux assiégeans dans ses habits pontificaux avec le livre des Saints Evangiles. La religion n'est qu'un foible bouclier contre la fureur. Le César suivi des gladiateurs, & de ses domestiques fait une vigoureuse sortie; les Impériaux reculent, plusieurs sont blessés, un seul est tué. Tous font ferme; les révoltés rentrent dans l'Eglise, & les

ALEXIS II. An. 1182.

traits volent de part & d'autre. Au déclin du jour les deux partis également fatigués, se reposent comme de concert. Le Patriarche profite de cet intervalle pour envoyer à l'Impératrice ; il la menace de la colere de Dieu qui lui demandera compte du sang répandu sur ses Autels, & du pillage des choses qui lui sont consacrées. La Princesse Marie envoye en même-temps porter des paroles de paix. Les principaux Seigneurs s'entremettent de la réconciliation. La nuit se passe dans une défiance mutuelle, mais sans acte d'hostilité. Le lendemain on convint d'une amnistie absolue & sans exception. Tout rentre dans le calme ; chacun se retire dans sa maison, & la nuit suivante le César & la Princesse sortent de Sainte Sophie, & retournent à leur Palais.

IX. Le Patriarche conservé malgré le Protosébaste.

Ce n'étoit pas sans chagrin que le Protosébaste se voyoit sans vengeance. Plein de ressentiment il cherchoit une victime. Le Patriarche n'étoit pas compris dans l'amnistie, il n'en avoit pas besoin. Le sage Prélat ne s'étoit dé-

claré pour aucun des deux partis ; toutes ses démarches n'avoient tendu qu'à calmer la discorde. Cependant le favori irrité de son impartialité même, gagne par argent & par l'appas de la bonne-chere les chefs du Clergé. Assuré de leur complaisance, il en compose une commission dans laquelle il fait entrer plusieurs Sénateurs corrompus, qui avoient charge de condamner le Prélat, & de prononcer sa déposition. Les menaces de Marie prête à reprendre les armes, arrêtent cette inique procédure ; & comme elle connoissoit la douceur du Patriarche, elle fait garder sa maison, de crainte qu'il ne céde à l'orage, & qu'il ne passe à l'isle de Térébinthe, où il avoit fondé un Monastére dans lequel il avoit dessein de finir ses jours. Le Protosébaste voyant ses mesures rompues, envoye un ordre secret à Théodose de s'aller enfermer sans bruit dans un Monastére hors de la ville. Le Prélat obéit, & s'étant dérobé pendant la nuit à ses surveillans, il se retire à l'insçu de tout le monde dans le lieu

Alexis II. An. 1182.

qui lui étoit aſſigné. Le lendemain toute la ville eſt en allarme ; on cherche le Patriarche ; on s'écrie que l'impie Protoſébaſte l'a fait jetter dans la mer. Les Sénateurs, les parens même du Prince, à la ſuite de Marie enflammée de colere, courent au Palais, redemandent le Patriarche, menacent de mettre tout en feu s'il n'eſt rendu à ſon peuple. Le Protoſébaſte eſt forcé de plier ; il fait revenir le Prélat. Tous les ordres de l'Etat vont au-devant de lui. Il rentre dans la ville au milieu des acclamations, au travers de la fumée de l'encens & des aromates précieux, qu'on brûle partout ſur ſon paſſage. On l'arrête à chaque pas pour lui baiſer la main ou le bas de ſa robe. La foule du peuple étoit ſi grande, qu'étant entré le matin dans Conſtantinople, il n'arriva que le ſoir à l'Egliſe de Sainte Sophie. Les Commiſſaires qui avoient promis de le dépoſer, ſe tiennent enfermés dans leurs maiſons, craignant à tous momens d'y être forcés & mis en pieces.

La confuſion étoit venue au point

que

ALEXIS II.
An. 1182.
X.
Marche d'Andronic.
Nicet. c. 9.

que le désiroit Andronic, pour faciliter l'exécution de ses projets. Sa fille Marie, échappée de Constantinople, lui fit un portrait fidéle de la discorde sanglante, qui déchiroit la famille Impériale; un souffle acheveroit sa ruine, tous les vœux voloient au-devant d'Andronic. C'étoit-là le point de maturité. Andronic marche, arrive à Héraclée, & continue sa route à la tête d'une armée qu'il avoit eu le temps d'assembler. Par-tout où il passe, il publie qu'il va délivrer l'Empereur des Tyrans qui le tiennent captif, & qui en veulent à sa vie pour achever ensuite de ruiner l'Empire. Parfait comédien, il déplore le sort de son jeune Maître; la mémoire de Manuel lui est trop chere pour abandonner son fils à des loups ravissans; il va se sacrifier à son service. Ses gémissemens, ses larmes, ses élans de tendresse lui gagnent tous les cœurs. Ce généreux dévouement lui fait des soldats, & grossit à chaque pas son armée. Le bruit de sa marche réveille enfin la Cour Impériale, qui, plongée dans la mollesse, n'avoit pas ouvert les

Alexis II. An. 1182.

yeux ſur ſes premiers mouvemens. Le Protoſébaſte n'avoit point d'amis ; mais l'Impératrice avoit une foule d'amans, qui pour lui complaire feignoient le plus vif intérêt pour ſon favori. Il ſe trouva donc pluſieurs Commandans qui oppoſerent quelque réſiſtance à l'entrepriſe d'Andronic. Nicée lui ferma ſes portes ; Jean Ducas qui commandoit dans cette ville ne ſe laiſſa ni tromper par ſes artifices, ni corrompre par ſes promeſſes. Jean Comnène grand domeſtique & Préfet de Thrace pouvoit être d'un grand ſecours dans une révolution. Andronic lui écrivit, & employa toute ſon adreſſe pour l'attirer à ſon parti. Au travers des démonſtrations de zéle, Jean apperçut le fourbe & ſe déclara ſon ennemi. Andronic étoit déja près de Nicomédie, lorſqu'on envoya contre lui un corps de troupes ſous la conduite d'Andronic l'Ange, mauvais Général, qui fut battu à la premiere rencontre, quoiqu'il n'eût affaire qu'à un détachement de payſans mal armés, & de milices de Paphlagonie commandées

par un Eunuque. De retour à Conſtantinople avec la honte de cette défaite, comme on lui demandoit compte de l'argent qu'il avoit reçu pour l'expédition, au lieu de le rendre, il ſe cantonna dans ſa maiſon, réſolu de s'y défendre. Mais voyant qu'on ſe préparoit à l'y forcer, & qu'il n'y pourroit tenir long-temps, il prit le parti de s'embarquer de nuit avec ſa femme & ſix fils qu'il avoit, & alla ſe rendre auprès d'Andronic, qui le reçut avec joie, en citant ce paſſage de l'Evangile qu'il avoit coutume de profaner: *il eſt écrit; voilà que j'envoie mon Ange devant votre face pour vous préparer le chemin.* Sans s'arrêter à Nicée ni à Nicomédie, il marcha droit au Boſphore. Ayant paſſé Chalcédoine, il étendit ſon armée dans la plaine, & pour en groſſir l'apparence, il fit allumer pendant la nuit beaucoup plus de feux qu'il n'en étoit beſoin. Dès qu'on vit flotter ſes étendards, toute la ville courut au rivage: les lieux élevés, les toits des maiſons étoient couverts d'un nombre infini de peuple, qui lui tendoit les

ALEXIS II.
An. 1182.

ALEXIS II. An. 1182.

bras, & l'invitoit à venir par des ſignes d'empreſſement & de bienveillance.

XI. Andronic devant Conſtantinople. *Nicet. c.* 10.

Telle étoit la diſpoſition du peuple, qui ne prend pas la peine de cacher ſes ſentimens, parce qu'ils ſont couverts de l'ombre que lui fait ſa multitude. Entre les citoyens plus aiſés à diſtinguer, les uns faiſoient ſecrettement des vœux pour Andronic, les autres ſe croyoient quittes de la fidélité qu'ils devoient à l'Empereur en demeurant dans l'indifférence ; le peu d'intétêt que les Souverains prenoient à leur bonheur, les avoit déſintéreſſés à l'égard de leurs Souverains. Le Protoſébaſte étoit preſque le ſeul qui reſſentît une ſérieuſe inquiétude. Il ne voyoit plus entre lui & ſon mortel ennemi que le foſſé de Conſtantinople. Mais ce foſſé étoit le Boſphore, dont il étoit facile de défendre le paſſage. Il fit ſortir tous les vaiſſeaux du port, & les chargea partie de Grecs, partie de Latins qu'il paya fort cher, parce qu'il comptoit beaucoup plus ſur leur courage. Il en vouloit donner le commandement à ſes

parens & à ses créatures ; le grand Duc s'y opposa, prétendant qu'en qualité d'Amiral c'étoit à lui à nommer les Capitaines. Le passage étant ainsi fermé à Andronic, le Protosébaste lui députa un Prêtre nommé George Xiphilin, avec une lettre par laquelle il lui promettoit les faveurs les plus signalées, s'il se désistoit de son entreprise. On dit que Xiphilin fut le premier à conseiller à Andronic de tenir ferme ; & il n'eut pas de peine sans doute à le persuader. Andronic le renvoya chargé de répondre de sa part, que si on vouloit lui faire quitter les armes, il falloit chasser du Palais le Protosébaste, & lui faire son procès, dépouiller l'Impératrice de toute autorité, la raser & l'enfermer dans un Monastére, remettre le pouvoir souverain entre les mains du jeune Empereur selon le testament de son pere. Une pareille réponse étoit une déclaration de guerre ; & l'on s'y préparoit, lorsque Contostéphane passa avec tous ses vaisseaux au bord d'Andronic, & se déclara en sa faveur. Une si grande désertion ôtoit

ALEXIS II. An. 1182.

ALEXIS II. An. 1182.

toute espérance au Protosébaste. On ne le ménagea plus ; n'étant plus craint du peuple, il en devint le mépris. On passoit par bandes au camp d'Andronic. Sa haute taille, sa bonne mine, les traits de la vieillesse qui le rendoient vénérable sans effacer les graces de sa personne, la douceur insinuante de ses paroles, & la magnificence de ses promesses, tous ces attraits imposteurs opéroient une sorte d'enchantement. Presque tous revenoient pleins de zéle pour un Prince si aimable. Très-peu appercevoient le loup caché sous la peau de brebis, & le serpent perfide qui perceroit le sein où il auroit repris la vie.

XII. Traitement fait au Protosébaste. *Nic. c.* 11.

On prend les armes ; la révolte devient générale. On arrête dans le Palais le Protosébaste, on le donne en garde aux Varangues armés de leurs haches menaçantes. On tire des prisons les deux fils d'Andronic, & les autres qui avoient été enfermés avec eux ; on y jette à leur place les amis du Protosébaste. Au milieu de la nuit suivante on le fait sortir sans bruit du Palais, & on le conduit avec

une escorte renforcée dans la prison patriarcale. C'étoit pour une ame hautaine, née dans la pourpre, élevée par son audace au-dessus du Trône même, un sujet de dépit bien humiliant, de se voir sans secours, sans un seul domestique, au milieu des chaînes & des affronts, à la merci du Patriarche, qu'il avoit voulu perdre deux jours auparavant. Mais le Prélat plein de douceur, loin de se ressentir d'une injuste persécution, ne s'étudia qu'à le consoler dans sa disgrace. Il tâchoit de contenir d'un côté l'insolence des Varangues, troupe brutale qui ayant jusque là obéi en esclaves aux ordres les plus iniques du Protosébaste, se divertissoit alors à l'insulter jour & nuit, & à ne lui laisser aucun repos; de l'autre l'impatience du prisonnier, qui oubliant son infortune, prétendoit encore les traiter en maître. Au bout de quelques jours on le tire de ce lieu pour le faire monter sur un méchant cheval; on le mene au bord de la mer à la suite d'un haillon posé en banniere au bout d'un roseau; là on

ALEXIS II. An. 1182.

le jette dans un batteau, & on le conduit devant Andronic; qui ayant aſſemblé les Seigneurs comme pour le juger, lui fait, ſelon leur avis, crever les yeux. Tel fut le dernier ſort de ce tyran voluptueux, puni par un ſcélérat plus méchant que lui, qui éprouva lui-même dans la ſuite un châtiment encore plus funeſte.

XIII. Maſſacre des Latins à Conſtantinople. *Nicet. c. 11. Guill. Tyr. l. 22. c. 10, 12, 13. Rob. de monte chron.*

Pendant qu'Andronic ſe préparoit au paſſage, Conſtantinople étoit dans une étrange agitation. Elle étoit remplie de Latins que leur commerce & la faveur de Manuel avoient attirés de toutes les contrées de l'Italie. Manuel perſuadé de leur fidélité & de leur courage les combloit de bienfait; ſouvent même il les préféroit aux Grecs dans la conduite des plus importantes affaires. Cette confiance du Prince allumoit la jalouſie de la Cour & de la ville, & la différence de ſentimens dans la religion aigriſſoit encore les eſprits. Les zélés auroient pardonné à Manuel tous ſes défauts & même tous ſes crimes, s'il n'eût pas été fauteur d'hérétiques; c'étoit le nom que les Grecs don-

noient aux Latins, & que ceux-ci leur rendoient à leur tour. L'animoſité n'attendoit que l'occaſion d'éclatter. Mais après la mort de Manuel, le Protoſébaſte continua de favoriſer les Latins ; ce qui augmenta la haine qu'on avoit contre eux. La chûte de ce Miniſtre écraſa ſes protégés. On ſe préparoit à les faire périr. Ils en furent avertis, & les plus alertes gagnerent leurs vaiſſeaux avec ce qu'ils purent emporter de leurs effets. Les autres en plus grand nombre furent la victime d'une multitude effrénée. Andronic avoit envoyé ſa flotte avec des troupes choiſies pour prêter main forte au peuple dans ce maſſacre. Les Latins s'étant réunis ſe mirent en défenſe ; il en coûta la vie à quantité de Grecs. Mais il fallut céder au nombre & prendre la fuite, abandonnant leurs magaſins remplis de richeſſes. Les uns ſe ſauverent dans les maiſons de quelques grands Seigneurs dont ils étoient connus, & qui eurent aſſez d'humanité pour les cacher à la fureur du peuple. Les autres trouverent encore de leurs navires dans le port, &

ALEXIS II. An. 1182.

Alexis II. An. 1182.

s'enfuirent à toutes voiles. On mit le feu à leurs maiſons, & tout le quartier qu'ils habitoient fut réduit en cendres. Les femmes, les enfans, les vieillards, les infirmes furent la proie des flammes. Pluſieurs s'étoient réfugiés dans leurs Egliſes ; on les brûla avec les Egliſes mêmes. On traitoit les Prêtres & les Moines avec plus de cruauté que les autres. Jean Cardinal de l'Egliſe Romaine, que le Pape Alexandre avoit envoyé à Manuel pour ménager un accommodement entre l'Egliſe Latine & l'Egliſe Grecque, fut pris, décapité, & par un excès de rage ſa tête attachée à la queue d'un chien fut traînée dans toutes les rues. On déterroit les cadavres ; on ſemoit leurs os dans les places & dans les carrefours. Manuel avoit donné aux Chevaliers de Saint Jean de Jéruſalem un Hôpital pour les Latins ; les malades y furent égorgés dans leurs lits. C'étoient les Prêtres & les Moines Grecs qui étoient les plus acharnés au carnage ; ils payoient les aſſaſſins ; ils alloient chercher dans les maiſons les malheureux qui s'y

étoient cachés, & les traînant hors de leurs retraites, ils les livroient à leurs bourreaux. Les plus humains vendoient aux Turcs & aux autres barbares ceux dont ils épargnoient le sang, & l'on dit qu'il y en eut plus de quatre mille qui furent livrés à ce misérable esclavage. Ce qui montre davantage la fureur dont les Grecs étoient animés, c'est qu'entre ceux qu'ils égorgeoient, se trouvoient leurs gendres, leurs beaux-peres, leurs beaux-freres, & les liaisons les plus intimes, les alliances les plus sacrées n'arrêtoient pas leurs bras parricides. Cette barbarie ne demeura pas impunie. Les navires fugitifs pillerent, saccagerent, mirent à feu & à sang dans l'espace de soixante-dix lieues les isles & les côtes de la Propontide, de l'Hellespont, de l'Archipel; ruinerent les Monastéres, massacrerent les Prêtres & les Moines; & de ces horribles représailles, ils remporterent plus de richesses qu'ils n'en avoient perdu à Constantinople. Ils porterent le dégât jusque sur les côtes de Macédoine & de Thessalie; ils s'empare-

ALEXIS II. An. 1182.

rent des vaisseaux qu'ils trouverent dans les ports, & en composerent une flotte redoutable qui rendit long-temps la mer impraticable aux Grecs.

XIV. Le Patriarche devant Andronic.

Je ne m'arrêterai pas à décrire une comete & un épervier extraordinaire, qui firent alors trembler Constantinople, & qu'on trouva dans la suite avoir annoncé le régne d'Andronic, lorsque ce tyran se fut montré plus effrayant qu'une comete, & plus cruel qu'un épervier ; signes frivoles, qui ne sont prophétiques que pour le vulgaire, & inutiles au vulgaire même, puisqu'ils ne deviennent intelligibles qu'avec le commentaire de l'événement. Le dernier de tous ceux qui se rendirent auprès d'Andronic, fut le Patriarche Théodose accompagné des principaux du Clergé. Dès que le Prince fut averti de son arrivée, il alla le recevoir hors de sa tente. Andronic étoit vêtu d'une robe violette de toile d'Ibérie, ouverte par le devant, qui ne descendoit que jusqu'aux genoux, & ne lui couvroit les bras que jusqu'au coude. Il portoit un bonnet d'un brun foncé qui s'élevoit en

pointe, & qui rehaussoit encore sa grande taille. Le Patriarche étoit à cheval; le Prince se prosterna devant lui, & s'étant relevé lui baisa les pieds, lui prodiguant les titres les plus hyperboliques, l'appellant le sauveur de l'Empereur, le patron de l'honneur & de la vertu, un autre Chrysostôme. Le Prélat aussi peu sensible à ces éloges qu'ils étoient peu sincéres, se contenta de le saluer en silence. Il n'avoit jamais vû Andronic; mais il ne le connoissoit que trop par ses forfaits & par le récit de Manuel, qui lui en avoit souvent fait un portrait fidéle. L'ayant envisagé avec une modeste attention, & voyant dans son visage, malgré la régularité de ses traits, je ne sais quoi de dur & de menaçant, un caractére de déguisement & de profonde malice, des sourcils élevés, des regards fiers & étincellans, il ne pût s'empêcher de plaindre en lui-même l'illusion de ceux qui l'avoient appellé avec tant d'empressement au gouvernement de l'Empire; & se tournant vers le plus proche de ses Clercs: *Le voilà*, lui

ALEXIS II.
An. 1182.

ALEXIS II. AN. 1182.

dit-il à l'oreille, *tel qu'on nous l'a dépeint*. Andronic l'entendit, & jugeant bien à l'air du Prélat que la réflexion ne lui étoit pas favorable, il s'approcha à son tour de l'oreille d'un de ses courtisans, & lui dit : *voilà un sombre Arménien*. Une parole très-inconsidérée qui échappa quelque-temps après à Théodose dans une conversation avec Andronic, acheva de le perdre dans l'esprit du tyran. Andronic toujours faux & trompeur, gémissoit de l'abandon où se trouvoit le jeune Prlnce : *Je suis*, disoit-il, *le seul qui s'intéresse à la conservation de cet enfant auguste : personne ne partage mes travaux & mes inquiétudes ; vous même, Saint Patriarche, vous ne m'assistez pas de vos conseils, quoique Manuel vous ait recommandé son fils, & qu'il vous ait même préféré à sa famille pour vous charger d'un dépôt si précieux*. Le Prélat impatienté de cette plainte hypocrite : *Prince*, répondit-il, *vous le savez ; je n'ai abandonné la surveillance du jeune Empereur, que lorsqu'il n'a plus eu besoin de moi ; je l'ai regardé comme*

mort, du moment qu'Andronic s'est chargé du soin de le conduire. Cette parole fit frémir Andronic ; elle fouilloit dans ses entrailles. *Et qu'entendez-vous par-là ?* répliqua-t-il, en lui lançant une œillade terrible. Le Patriarche pour ne pas irriter ce lion qui commençoit à rugir, couvrit comme il put son imprudence : *Je veux dire*, répartit-il, *qu'un Prince tel qu'Andronic a des talens de reste pour gouverner seul & l'Empereur & l'Empire, & qu'il n'appartient ni à un Prêtre ni à un vieillard tel que moi de s'ingérer à des fonctions qui demandent un héros.* C'étoit vouloir guérir une blessure par l'onction de la flatterie, qu'un peu plus de circonspection se seroit épargnée.

ALEXIS II. An. 1182.

XV. Entrée d'Andronic. Nicet c. 13.

Cependant les deux fils d'Andronic se rendoient maîtres du Palais, & prenoient les mesures nécessaires pour assurer son entrée. Tout étant prêt, il monta dans son vaisseau, & toujours hypocrite il traversa le détroit en prononçant avec allégresse ces paroles de David : *Reviens, mon ame, au séjour de ton repos ; le Seigneur t'a sauvée ;*

ALEXIS II. An. 1182.

il a essuyé tes larmes ; il t'a garanti des piéges tendus devant tes pas. Il se rendit au Palais de Mangane près du rivage, où l'Empereur & sa mere s'étoient transportés, comme il l'avoit demandé. Il se prosterna devant l'Empereur avec le plus profond respect, & lui baisa les pieds, les baignant de ses larmes toujours prêtes à le servir. Quant à l'Impératrice mere il ne la salua que par bienséance, & d'un air qui montroit bien la haine qu'il lui portoit dans le cœur. Après quelques momens il se retira dans la tente qu'on lui avoit préparée, autour de laquelle les principaux Seigneurs avoient fait dresser la leur, chacun le plus près qu'il avoit pû, s'empressant à l'envi de marquer leur attachement à celui qu'ils regardoient déja comme leur Maître. La nuit suivante on arrêta un misérable mendiant, qui s'avisa de venir à heure indue mendier son pain autour de la tente d'Andronic. Sa mauvaise mine & son air hagard le firent prendre par les gardes pour un sorcier qui venoit jetter sur leur Maître quelque maléfice. Ils le tour-

menterent toute la nuit, & le livrerent le lendemain au peuple, qui dans la chaleur de son zéle traîna ce malheureux au théâtre, & le brûla vif pour faire sa cour au libérateur. Au bout de quelques jours Andronic voulut voir le tombeau de son cousin Manuel. Arrivé au Monastére du Pantocrator, il se fit conduire au lieu de la sépulture. Là se tenant debout il pleura amérement, & poussant des sanglots & des gémissemens lugubres, il donna une grande idée de la bonté de son cœur, par ces marques de regrets pour un homme dont il avoit été si vivement persécuté. Comme ses parens vouloient l'arracher d'un spectacle si affligeant : *laissez moi*, leur dit-il, *& retirez-vous ; j'ai quelque chose à lui dire en particulier*. On s'écarta ; on le vit les mains étendues, les yeux fixés sur le marbre, remuant les levres & murmurant des paroles qu'on n'entendit pas. Les plus simples crurent qu'il prioit pour l'ame de Manuel ; d'autres, qu'il le maudissoit, & qu'il insultoit à ses cendres.

ALEXIS II.
An. 1182.

Alexis II. An. 1182.

XVI. Méchancetés d'Andronic.

Nic. c. 14.

Dès qu'il se vit le maître, il donna un libre cours à ses méchancetés. S'étant mis en possession de tous les Palais, qu'il voulut tous habiter, mais en passant & comme un voyageur, il ne laissa au jeune Empereuur que les divertissemens & la chasse, le tenant toujours environné de gardes qui suivoient tous ses pas, & ne permettoient à personne de l'approcher. Il chassa du Palais tous ceux dont le courage où la prudence pouvoient lui donner quelque ombrage. Tous les honneurs, toutes les graces furent réservées aux Paphlagoniens & à ceux qui avoient servi son ambition. Les personnages recommandables par leur mérite furent les plus maltraités. La Noblesse, les actions de valeur, la réputation de vertu étoient des crimes. Il n'y avoit pas jusqu'aux avantages de la figure qui piquoient sa jalousie. Malheur à ceux dont il avoit autrefois reçu le moindre déplaisir. Il n'oublioit rien que les bienfaits. Tous ces gens-là, quelque irréprochables qu'ils fussent, étoient chassés de leurs mai-

ſons, bannis de leur patrie ; encore étoit-ce leur faire grace ; la plûpart avoient les yeux arrachés, ou périſſoient dans les fers. La barbarie du Prince ouvrit la barriere à toutes les perfidies. On vit des freres, des fils, des peres non-ſeulement abandonner au tyran ceux qui leur étoient les plus chers, mais les trahir eux-mêmes, les accuſer d'avoir cenſuré la conduite du Prince, de le haïr, de plaindre le jeune Alexis. Souvent les accuſés ſe retournoient contre leurs accuſateurs, les accuſoient à leur tour & les entraînoient avec eux dans les priſons. Jean Cantacuzène attaquoit un Eunuque nommé Zita, comme ayant entretenu le jeune Empereur du triſte état de l'Empire ; & dans la chaleur de ſa délation il ſauta ſur lui en préſence d'Andronic, lui meurtrit le viſage à coups de poing, lui rompit toutes les dents & lui déchira les levres. C'étoit un emportement de zéle qui ne lui mérita que des louanges. Mais bientôt Cantacuzène fut lui-même coupable. On le convainquit d'avoir fait donner le bon jour par un géo-

Alexis II. An. 1182.

fier à son beaufrere Constantin l'Ange détenu en prison pour la cause que nous raconterons dans la suite. Ce fut un crime de leze-Majesté ; on lui creva les yeux ; on le jetta dans un cachot ténébreux. Personne n'étoit assuré de sa liberté, ni même de sa vie. Les courtisans, les adorateurs d'Andronic trembloient eux-mêmes, & croyoient à tous momens entendre la foudre gronder sur leurs têtes. Ceux qu'il avoit embrassés la veille, étoient massacrés le lendemain. Rien n'étoit plus commun que de voir décapiter le soir un homme qu'on avoit couronné le matin. Aussi les gens éclairés redoutoient les caresses d'Andronic comme l'annonce de quelque outrage, ses largesses comme un pronostic de confiscation, ses éloges comme une sentence de mort. On ne s'étoit pas encore douté qu'il fût habile empoisonneur. Marie fille de Manuel en fit épreuve la premiere. Elle avoit la premiere signalé son empressement pour le retour d'Andronic jusqu'à exposer sa propre vie : un de ses Eunuques la fit mourir par un poison lent, qu'Andronic lui avoit

mis entre les mains. Le César son mari la suivit de près.

ALEXIS II. An. 1182.

XVII. Opposition de Jean Vatace à la tyrannie d'Andronic. *Nicet. c. 16.*

Les grands perissoient; les petits étoient épargnés; il affectoit d'être populaire. Mais les provinces étoient dans un état très-malheureux. Aux maux de la tyrannie se joignoient les désolations de la guerre. Le Sultan d'Icone avoit redouté l'infatigable courage de Manuel; après sa mort il reprit Sozopolis, s'empara des places voisines, força par un long siége la grande ville d'Attalie, saccagea Cotyée, & conquit des provinces entiéres. Ce n'étoit pas cependant pour Andronic l'ennemi le plus à craindre. Jean Vatace frere de cet Andronic tüé près de Neocésarée dans le temps de la bataille de Myriocéphales, guerrier vaillant & habile, qui avoit défait les Turcs au bord du Méandre, étoit à Philadelphie alors capitale de Lydie, dont Manuel lui avoit donné le gouvernement. On le soupçonnoit d'aspirer lui-même à l'Empire. Soit par cette raison, soit par haine du tyran il se déclara ouvertement contre Andronic, méprisa ses ordres, & ré-

ALEXIS II. An. 1182.

pondit par des menaces à celles de l'usurpateur. Cette hardiesse alluma dans les villes d'Asie le feu de la discorde. Toutes étoient divisées en deux partis, qui se faisoient l'un à l'autre une guerre meurtriere. Andronic fit marcher des troupes, & mit à leur tête Lampardas. Vatace alors malade fit sortir les siennes de Philadelphie, & les donna à commander à ses deux fils Manuel & Alexis. Le combat fut opiniâtre ; il se faisoit de part & d'autre un grand carnage. Vatace au désespoir de se voir comme enchaîné par sa maladie, moins enflammé de la fievre ardente qui le dévoroit, que du désir de montrer à Andronic à quel ennemi il avoit affaire, se fait porter dans son lit sur une éminence d'où il voyoit la bataille ; & delà il envoye à chaque instant des ordres à ses fils, & dirige tous les mouvemens. Ce guerrier presque mourant remporta une victoire complette ; l'armée ennemie fut entiérement dissipée. Peu de jours après Vatace expira, & sa mort changea tout à Philadelphie. Les habitans députerent à Andronic,

rejettant toute la faute des hostilités sur Vatace & ses fils. Ceux-ci craignant le ressentiment du tyran, vont se jetter entre les bras du Sultan d'Icone. Mais ne lui trouvant pas assez de chaleur pour épouser leur querelle, ils prennent le parti de se retirer en Sicile. Ils se mettent en mer, & sont jettés par la tempête sur les côtes de l'isle de Crête : ils y sont reconnus & arrêtés ; on les conduit au Gouverneur, qui auroit bien voulu les sauver. Mais leur avanture avoit fait trop d'éclat ; c'eût été s'exposer à toute la colere d'Andronic. Il lui donna donc avis qu'il les avoit entre les mains, & en reçut l'ordre de leur faire crever les yeux ; ce qui fut exécuté.

ALEXIS II. An. 1182.

XVIII. Couronnement du jeune Alexis.

Andronic triomphoit de joie. La mort de Vatace étoit, selon lui, un bienfait du Ciel, qui combloit de ses bénédictions son entrée au ministére. Affectant un zéle ardent pour le jeune Prince, il trouvoit fort mauvais qu'on ne l'eût pas encore couronné, quoiqu'il eût déja reçu la couronne du vivant de son pere au moment de son mariage. Il fit tout préparer pour cette auguste

ALEXIS II.
An. 1182.

cérémonie ; & comme si le char le plus manifique n'eût pas été digne de l'Empereur, il le porta lui-même sur ses épaules à l'Eglise, & le rapporta de même au Palais, versant des larmes de tendresse. Le peuple toujours dupe des démonstrations extérieures, admiroit cet excès d'un amour plus que paternel : Andronic étoit le plus ferme soutien de l'Empereur ; & cependant ce même Andronic étoit un traître & un impitoyable bourreau, qui ne prenoit le pupille entre ses bras que pour l'écraser contre terre.

An. 1183.
XIX.
Mort de l'Impératrice Marie.
Nicet. c. 17. Idem in Andron. l. 2. c. 6.

Maître de toutes les affaires, dont il avoit écarté les principaux Seigneurs, il avoit à craindre dans l'Impératrice Marie le crédit naturel que donne sur un jeune Prince la qualité de mere. Elle s'étoit rendue méprisable par ses galanteries ; il prit soin de la rendre odieuse même à son fils. Il ne cessoit de lui insinuer que sa mere étoit son ennemie ainsi que de l'Etat ; qu'elle traversoit par ses intrigues les desseins les plus salutaires. Il feignit même de vouloir se retirer, & par ses émissaires il sçut si bien animer les esprits

ALEXIS II. An. 1183.

esprits contre cette Princesse, qu'on l'insultoit en face par les injures les plus atroces. Le Patriarche Théodose plus par devoir que par estime, conservoit pour elle les égards dûs à la Majesté Impériale, & ne pouvoit consentir à la voir chasser du Palais. Ce juste ménagement irrita le peuple; sa maison étoit sans cesse environnée d'une foule tumultueuse, qui lui reprochoit de soutenir le scandale & le fléau de l'Empire. Il fut donc obligé de se renfermer dans le silence. Pour donner quelque forme juridique au traitement qu'on vouloit faire à l'Impératrice, Andronic assembla un conseil composé de la jurisdiction du Palais. Lorsqu'on en fut venu aux opinions, trois d'entre les Juges, qui n'étoient pas aveuglément livrés aux volontés du tyran, déclarerent qu'avant que de prononcer, ils vouloient savoir, si c'étoit par l'ordre de l'Empereur qu'on alloit juger sa mere. Cette réquisition blessa vivement Andronic: *Les voilà*, s'écria-t-il, *les malheureux conseillers du Protosébaste; voilà ses indignes coopérateurs; qu'on*

ALEXIS II. An. 1183.

s'aſſure de leurs perſonnes. Les Varangues approchoient pour les ſaiſir. Le peuple qui aſſiſtoit à cette audience, ſe jette entre eux & les Juges, non pas pour ſauver ceux-ci, mais pour les maltraiter & les mettre en pieces. Il les ſauva cependant ſans le vouloir ; les Juges s'étant débarraſſés des mains de cette multitude, eurent le bonheur de regagner leurs maiſons, & Andronic content de s'en être délivré, ne ſongea pas à les pourſuivre. Cette violence excita l'indignation de pluſieurs Seigneurs. Ils concertent enſemble, & s'engagent par ſerment à ne point prendre de ſommeil, qu'ils n'ayent ôté la vie à Andronic. Les chefs du complot étoient Andronic l'Ange & le grand Duc Contoſtéphane, tous deux ſecondés de leurs fils pleins de courage & de hardieſſe. Baſile Camatère Intendant des Poſtes de l'Empire, & pluſieurs autres Seigneurs entroient dans cette conjuration. Elle fut découverte preſque en même-temps que formée. La maiſon de l'Ange fut auſſi-tôt inveſtie ; mais il eut l'adreſſe de s'échapper, & ſe

ſauva avec ſes fils dans un barque de pêcheur. Contoſtéphane fut pris avec quatre de ſes fils, ainſi que Baſile Camatère. On leur creva les yeux. On fit le même traitement à pluſieurs autres ſans les avoir convaincus, mais ſur un ſimple ſoupçon. Andronic ſaiſit cette occaſion pour ſe défaire de tous ceux qui lui étoient ſuſpects. Il n'épargna que ceux qui lui jurerent un dévouement ſans réſerve. Alors ne craignant plus d'oppoſition, il fit arrêter l'Impératrice. Elle fut traînée avec ignominie dans un ſombre cachot, dans lequel expoſée aux inſultes d'une garde inſolente, privée de nourriture, elle attendoit à tous momens le coup de la mort. Cependant on inſtruiſoit ſon procès. Elle fut accuſée d'avoir ſollicité ſon beaufrere Béla Roi de Hongrie à faire incurſion ſur les terres de l'Empire, & à tenter une entrepriſe ſur les villes de Braniſoba & de Belgrade. Ses Juges n'avoient pris ſéance que pour la condamner ſans même entendre ſes défenſes. Ils prononcerent qu'elle méritoit la mort, & cette injuſte ſentence

ALEXIS II. An. 1183.

fut présentée par Andronic au jeune Empereur, qui tremblant pour lui-même signa de sa propre main la condamnation de sa mere. Andronic choisit pour présider au supplice Manuel son fils aîné & le César George son beaufrere. A la seule proposition ces deux Princes se récrierent qu'ils n'avoient point eu de part à la condamnation de la Princesse, & qu'ils ne prêteroient pas leur ministére à l'exécution. Le tyran aussi furieux qu'étonné de trouver si près de sa personne une résistance si hardie, s'emporta en injures & en reproches. Frémissant de rage, & se dévorant lui-même il se tint plusieurs jours renfermé dans son Palais. Mais il eût été sans exemple que les ordres criminels d'un Souverain n'eussent pas trouvé d'exécuteurs. Constantin Tripsyque Commandant de la garde étrangere, & l'Eunuque Pterygionite, qui avoit empoisonné Marie sœur de l'Empereur, se firent un mérite d'étrangler sa mere. Le cadavre fut jetté dans la mer; & cette Princesse adorée, qui passoit pour la merveille de son siécle

à cauſe de ſa beauté, n'eut point d'autre ſépulture que le ſable du rivage. Andronic fit effacer tous ſes portraits; il n'en laiſſa ſubſiſter qu'une ſtatue à laquelle il fit donner les rides, & toute la difformité d'une vieilleſſe décrépite.

ALEXIS II. An. 1183.

XX. Théodoſe quitte le ſiége de Conſtantinople. *Nicet. c. 15. Roger de Hov. Pagi ad Bar.*

Toute la famille Impériale tomboit autour du jeune Empereur : il ne voyoit plus de ſoutien que dans le zéle incorruptible du Patriarche Théodoſe. La conſtance du Prélat, toujours oppoſé au crime, fut la cauſe même qui en délivra le tyran. Andronic reſpectant auſſi peu les loix de l'Egliſe que celles de l'Etat, réſolut de marier ſa fille Irène, qu'il avoit eue de Théodora, avec Alexis fils de Manuel & de l'autre Théodora ſa concubine. Le mariage étoit aſſorti en un point, les deux époux étant également le fruit d'une liaiſon criminelle. Mais il étoit doublement contraire aux canons, les deux peres étant couſins-germains, & les deux meres au même degré de parenté entre elles. Andronic dreſſa un cas de conſcience ſigné de ſa main & l'envoya au Synode. Il demandoit

ALEXIS II. An. 1183.

si l'on pouvoit permettre un mariage qui s'écartoit un peu des régles canoniques, mais qui d'ailleurs apportoit à l'Etat de grands avantages. On devina aisément les personnages intéressés, & ce fut une pomme de discorde. L'Eglise Grecque ne connoissoit point de dispense sur l'article des mariages, & faisoit profession d'une rigidité inflexible à observer les canons. Mais les Prélats courtisans, accoutumés aux tables des grands, & qui aspirant à de plus riches Evêchés étoient toujours prêts à vendre l'Evangile à la fortune, trouvoient que ce n'étoit pas même une question, & qu'une alliance illicite altérant dans sa source toute consanguinité, des bâtards ne pouvoient avoir entre eux aucun degré de parenté. D'autres plus scrupuleux, parce qu'ils étoient moins intéressés, rejettoient ces sophismes de Cour, & s'attachant à la loi naturelle condamnoient ce mariage comme incestueux. C'étoit le sentiment du petit nombre, à la tête duquel étoit le Patriarche Théodose. Andronic sentoit l'importance de son suffrage. Il

mit en œuvre tout ce qu'il avoit d'éloquence pour le persuader ; il en vint mêmes aux menaces. Elles furent également inutiles. Mais Théodose voyant que le mauvais parti l'emportoit, résolut de ne pas prostituer son ministére, sortit de Constantinople, & se retira dans l'isle de Térébinthe, où il s'étoit bâti un hospice & un tombeau. Andronic n'eut garde de le retenir ; charmé de cette démission volontaire, il fit célébrer le mariage par l'Archevêque de Bulgarie qui se trouvoit alors à la Cour. Il s'agissoit de remplir le siége patriarcal. Les aspirans ne manquoient pas. Basile Camatère, différent de celui dont nous avons déja parlé, emporta la place en promettant par écrit de se prêter sans exception à toutes les volontés d'Andronic, & de ne rejetter comme illégal que ce qui pourroit lui déplaire.

ALEXIS II. An. 1183.

XXI. Manége d'Andronic pour se faire Empereur. *Nicet. c. 18. Robert de Monte chr.*

Tant de crimes ouvroient un large passage à l'ambition d'Andronic. Il ne lui restoit plus à détruire qu'un enfant, auquel il avoit enlevé toutes ses défenses. L'artificieux usurpateur

Alexis II. An. 1183.

voulut qu'on parût lui faire violence à lui-même, & que le jeune Prince fût l'artiſan de ſa propre ruine. Il fit repréſenter au Sénat par ſes émiſſaires *que tout étoit en feu dans l'Empire, & que pour l'éteindre on avoit beſoin d'un chef habile, vaillant, expérimenté, capable de réunir le pouvoir ſouverain avec les qualités qui en ſont toute la force; que la Bithynie étoit ſoulevée, Iſaac l'Ange & Théodore Cantacuzène dans Nicée, Théodore l'Ange dans Pruſe, ayant levé l'étendard de la révolte; que l'Etat ne voyoit de reſſource que dans la tête d'Andronic; que pour l'armer de l'autorité néceſſaire, il falloit la ceindre du diadême, & forcer ce Prince trop modeſte à partager la puiſſance avec le jeune Empereur, qui ſoupiroit lui-même après un collégue dont il attendoit ſon ſalut.* Cette propoſition étoit à peine énoncée, qu'on s'écria de toute part: *c'eſt ce que nous déſirons tous depuis long-temps; ce ſeroit un crime de différer: vivent, vivent Alexis & Andronic Comnènes, qu'ils ſoient immortels, toujours puiſſans, toujours heureux.*

A ces cris tout Conſtantinople accourt au Palais : jeunes & vieux, nobles, bourgeois, artiſans confondus enſemble répétent avec tranſport cette acclamation tumultueuſe. Deux Magiſtrats, eſclaves ſecrets d'Andronic, s'élancent hors du Sénat, & pour ſignaler leur zéle par la plus indécente folie, ils jettent les marques de leur dignité, & s'étant couverts d'une robe blanche, comme des danſeurs de théâtre, ils vont danſer au milieu des carrefours, & font danſer tout le peuple, menant ce branle extravagant, & entonnant à la louange d'Andronic une chanſon ridicule, que mille voix répétent. Tandis que le peuple ſe livroit à cette ivreſſe, les gens ſenſés qui connoiſſoient mieux Andronic, gémiſſoient en ſecret, & prévoyoient les larmes où cet aveugle joie alloit les conduire. Andronic feignant d'être étonné de ces clameurs imprévues, vient au Palais de Blaquernes, & entre dans l'appartement d'Alexis, comme pour lui en demander la cauſe. L'Empereur ſe voyant environné d'une foule de peuple qui proclamoit

ALEXIS II. An. 1183.

ALEXIS II. An. 1183.

Andronic, croit n'avoir d'autre parti à prendre que de ſe prêter à l'enthouſiaſme univerſel; il invite Andronic à partager ſa Couronne. Andronic refuſe l'honneur qu'il déſire avec paſſion; & pour vaincre ſa réſiſtance ſimulée, les plus échauffés le prennent entre leurs bras, & le portent ſur le Trône. On le dépouille de ſes habits pour le revêtir des marques de la dignité Impériale.

XXII. Couronnement d'Andronic.

Le lendemain les deux Empereurs vont enſemble à Sainte Sophie : Andronic portoit naturellement dans ſon air quelque choſe de ſombre & de farouche; mais ce jour-là tout dans ſon viſage & dans ſes regards annonçoit la douceur & la bienveillance. Sa férocité étoit rentrée au fond de ſon cœur. Le peuple en concevoit le plus favorable augure. Au moment de la proclamation l'on changea l'ordre obſervé la veille, Andronic fut nommé avant Alexis. Il n'étoit pas raiſonnable, diſoit-on, de préférer un enfant à un vieillard reſpectable par ſa prudence & par la ſupériorité de ſon génie autant que par ſes cheveux

blancs. Le Patriarche Basile fit la cérémonie du couronnement ; & lorsqu'on en fut venu à la participation des Saints Mystéres, le scélérat qui portoit tout l'enfer dans son cœur, après avoir communié sous l'espece du pain avec une dévotion feinte & sacrilége, prit en main le calice, & levant les yeux au Ciel, puis les abbaissant vers les assistans : *Je proteste*, dit-il, d'une voix haute entre-coupée de soupirs, *& je prends à témoin le corps & le sang de mon Sauveur, que je n'accepte le diadême que pour aider mon cousin Alexis à en soutenir le poids, & pour affermir son pouvoir.* Il sortit de Sainte Sophie accompagné du plus brillant cortège & d'une garde nombreuse, & se rendit en diligence au grand Palais, sans s'arrêter en aucun lieu, quoique ce fût l'usage des Empereurs dans leur couronnement & dans leurs triomphes de visiter les Eglises qui se trouvoient sur leur passage. On ne put deviner si ce fut par crainte ou par l'empressement qu'il avoit de cesser de se contrefaire.

Alexis II. An. 1183. XXIII. Mort d'Alexis.

Dès qu'il ſe vit quitte de ces hommages faſtidieux, qui ſuivoient la cérémonie du couronnement, il reprit la ſuite de ſes crimes. Réſolu de régner ſans collégue, il aſſembla ſon conſeil ordinaire, c'eſt-à-dire, les ſcélérats qu'il avoit à ſes gages, pour décider du ſort d'Alexis. Tous furent d'avis qu'un Etat ne pouvoit être bien gouverné que par un ſeul maître, & qu'il falloit réduire Alexis à la vie privée. Andronic n'étoit nullement arrêté par la proteſtation qu'il venoit de faire au pied des autels au milieu des plus redoutables Myſtéres, & ſes conſeillers ne l'étoient pas davantage par les belles paroles dont ils avoient leurré le peuple, en lui faiſant accroire qu'on ne mettoit Andronic à côté d'Alexis que pour le ſoutenir. Ce premier pas étant fait, on alla plus loin. Les politiques noirs & inhumains repréſenterent, que laiſſer la vie au Prince dépoſſédé, c'étoit conſerver un germe de révolte, & que le plus ſûr, pour n'y pas revenir à deux fois, étoit de lui enlever la tête avec la couronne. Cet avis ne fut pas conteſté.

On l'exécuta ſur le champ. La nuit ſuivante trois Satellites enfoncent les portes de l'appartement d'Alexis, & l'étranglent dans ſon lit avec la corde d'un arc. Ils portent ſon corps devant Andronic, qui le pouſſant du pied : *Ton pere*, dit-il, *fut un perfide, ta mere une proſtituée, & toi un imbécille.* On lui coupa la tête que le tyran fit jetter dans une foſſe profonde, où l'on précipitoit les cadavres des criminels. Le corps enfermé dans une caiſſe de plomb fut mis entre les mains de deux Officiers du premier rang, avec ordre de l'aller jetter dans la mer; & par un rafinement de barbarie ſans exemple, la barque chargée de ce déplorable dépôt portoit en même-temps une troupe de muſiciens, qui chantoient & jouoient ſur leurs inſtrumens des airs de réjouiſſance; comme ſi ces affreuſes funérailles euſſent été la pompe d'un triomphe. Ainſi périt ce Prince à peine ſorti de l'enfance; heureux s'il fût mort au berceau. Il ne reſpira quelques années que pour ſe voir environné de crimes. Né pour la puiſſance ſouve-

ALEXIS II.
An. 1183.

ALEXIS II. An. 1183.

raine, il n'en éprouva que les périls & les malheurs. Il avoit porté trois ans le nom d'Empereur & commençoit la quinzieme année de son âge. Cette horrible scene se passa dans le mois d'Octobre de l'an 1183.

XXIV. Andronic épouse Agnès veuve d'Alexis.

Nicet. Andronic. l. 1. c. 1.
Roger de Heveden.
Alberic. chr.
Robert de Monte chr.

Si l'ambition eut été le seul vice d'Andronic, parvenu au comble de ses désirs, il n'auroit usé de la puissance souveraine que pour obscurcir par un sage gouvernement la mémoire de ses forfaits. Cet heureux changement ne sembloit pas être au-dessus de ses forces. Il avoit l'ame ferme, toutes les ressources du génie, toutes les lumieres de l'esprit. Il connoissoit la vertu & il y croyoit; il avoit même étudié les saintes Lettres, & le Dialogue qu'il composa contre les Juifs & qui s'est conservé jusqu'à nous, montre assez qu'il étoit instruit des vérités du Christianisme. Mais c'étoit un cœur pervers & profondément corrompu, endurci par l'habitude de la débauche, & qui conservoit encore au milieu des glaces de la vieillesse toutes ses ardeurs criminelles. Aussi-tôt après la mort d'Alexis, il voulut en-

gager Manuel ſon fils aîné à prendre pour femme Agnès mariée à ce Prince, mais encore ſéparée de lui à cauſe de ſon bas âge. Manuel moins hardi à mépriſer les loix de l'Egliſe, refuſant de lui obéir, en fut puni par la priſon. Andronic lui deſtinoit la Couronne ſelon l'ordre de la nature; irrité de ſa réſiſtance il le déclara inhabile à ſuccéder à l'Empire, & déſigna Jean ſon cadet pour ſon ſucceſſeur. Enſuite ſans renoncer à ſon commerce avec Théodora, il épouſa lui-même la jeune Princeſſe, comme ſi cette alliance lui apportoit un nouveau droit à l'Empire. Par un mariage ſi mal aſſorti, la fille d'un Roi de France, âgée ſeulement de onze ans, ſe vit livrée à un vieillard diſſolu, meurtrier de ſon jeune époux.

XXV. Les Prélats donnent l'abſolution à Andronic.

Andronic n'avoit point de remords, mais il craignoit ceux des miniſtres de ſes crimes. Pour les tranquilliſer, il demanda au Patriarche & au Synode d'être relevé du ſerment qu'il avoit prêté à Manuel & à ſon fils, avec une abſolution générale pour tous ceux qui avoient contribué, de quel-

ANDRONIC. An. 1183.

que maniere que ce fût à ſon élévation. Il obtint tout de la ſervile complaiſance des Prélats. On afficha publiquement de la part du Ciel les lettres de rémiſſion; & pour récompenſe de leur facilité, il leur accorda à ſon tour quelques graces de peu de conſéquence; dont la plus conſidérable fut le privilége d'être aſſis ſur des bancs à droite & à gauche à côté du Trône de l'Empereur. Mais cette diſtinction ne ſubſiſta pas long-temps: Andronic s'ennuya bien-tôt de donner à ſes ſéances l'air d'un Concile; il ceſſa de les admettre près de ſa perſonne; on leur refuſoit même l'entrée; & ces Prélats courtiſans, qui s'étoient payés d'un honneur ſi frivole, ſe retirerent confus d'avoir vendu leur conſcience à ſi bas prix.

XXVI. Malheureuſe entrepriſe de Lampardas. *Nicet. l. 1. c. 1. Du Cange fam. Byz. p. 185.*

Tout plioit dans l'Empire ſous la puiſſance d'Andronic, à l'exception de quelques Seigneurs cantonnés en Aſie. Mais Lampardas, qui s'étoit ſignalé par ſa valeur ſous le régne de Manuel, & qui avoit ſervi ſon fils avec le même zéle, ne put ſe réſoudre à ſervir l'uſurpateur. Tant qu'An-

dronic avoit paru attaché au jeune Alexis, ce guerrier s'étoit prêté à l'exécution de ſes ordres. Il avoit combattu Vatace avec courage, quoique ſans ſuccès. Béla ravageant le territoire de Nyſſe & de Braniſoba, Andronic l'avoit envoyé avec Alexis Branas pour repouſſer le Roi de Hongrie, & il s'acquittoit vaillamment de ſa commiſſion. Mais lorſqu'il apprit le meurtre de ſon Prince légitime, animé d'une juſte colere, il réſolut de ſecouer le joug du tyran. Comme ſon collégue avoit déja envoyé ſa ſoumiſſion au nouveau Maître, il vit bien qu'il n'avoit rien à eſpérer de lui, & n'eut garde de s'ouvrir à lui de ſon deſſein. Il feignit au contraire d'aller à Conſtantinople pour préſenter au nouvel Empereur l'hommage de tous les deux; & l'engagea à demeurer en Illyrie pour y attendre ſon retour. Il prit le chemin d'Andrinople ſa patrie, d'où il gagna le bord de la mer, & s'embarqua pour l'Orient. Il avoit grand nombre d'amis en Aſie, où il avoit fait la guerre, & il eſpéroit y trouver des ſoldats. Andronic informé du

ANDRONIC. An. 1183.

voyage en pénétra le motif & en fut allarmé. Il craignoit Lampardas dont il connoiſſoit le courage ; il ſavoit qu'il étoit lui-même en horreur dans pluſieurs provinces, & que la révolte s'y répandroit aiſément. Il uſa d'artifice pour la prévenir. Il écrivit en diligence à tous les Commandans des villes, que c'étoit par ſon ordre que Lampardas paſſoit le Boſphore, & que ſa rébellion n'étoit qu'une feinte pour découvrir les mal-intentionnés; qu'ainſi ils ne s'effrayaſſent ni de ſes diſcours ni de ſes manœuvres. Ces lettres devinrent bien-tôt publiques, & tous les peuples ſe préparoient à fermer l'oreille à cet eſpion perfide. Mais il ne fut pas beſoin de cette ruſe. Lampardas en débarquant au port d'Adramytte, fut arrêté par un homme puiſſant en ce pays, nommé Céphalas, qui pour faire ſa cour au tyran, lui envoya ſa victime pieds & mains liés. Andronic lui fit crever les yeux, & le condamna à une priſon perpétuelle, où il mourut peu après, avec le regret de laiſſer l'aſſaſſin de ſon Maître ſur le Trône, & l'Empire

dans l'oppreſſion. Sa femme Théodore Comnène fut enfermée dans un Monaſtére, & contrainte après la mort de ſon mari de faire profeſſion de la vie religieuſe. Dans la ſuite, lorſqu'Andronic eut été maſſacré, le Roi de Hongrie la demanda pour femme, & ce fut une queſtion dans le Clergé de Conſtantinople, ſi elle pouvoit ſans violer les canons, contracter ce nouveau mariage. Un Synode aſſemblé exprès décida que Théodore ayant fait ſes vœux depuis la mort de ſon mari, ne pouvoit s'en dégager.

XXVII.
Amuſemens d'Andronic.
Nicet. l. 1. *c.* 2.

Délivré d'un ennemi tel que Lampardas, Andronic plein de joie, alla paſſer quelques jours en Thrace à Cypſeles, pour y prendre le plaiſir de la chaſſe. Dans ce voyage il viſita le tombeau de ſon pere Iſaac, enterré à Béra dans un Monaſtére. Il s'y rendit avec ſa Cour, & affecta d'y étaler toute la pompe de la Majeſté Impériale, comme pour montrer à ſon pere qu'il poſſédoit enfin ce qu'il avoit lui-même déſiré ardemment mais ſans ſuccès. Il revint à Conſtantinople aux fêtes de Noël qu'il paſſa en ſpectacles;

ANDRONIC. An. 1183.

& comme sa cruauté plus redoutable que les orages, se reposa dans cet intervalle, le peuple disoit plaisamment, que ces jours-là pour l'Empire ainsi que pour la mer, étoient les jours des Alcyons.

An. 1184. XXVIII. Siége de Nicée. *Nicet. l. 1. c. 2, 3.*

Lopade, Pruse & Nicée refusoient de reconnoître Andronic. Dès que la saison fut propre aux expéditions militaires, il fit revenir d'Illyrie Alexis Branas, qui assiégea Lopade, & s'en rendit maître en peu de jours. Il alla ensuite joindre l'Empereur devant Nicée. Cette ville faisoit une plus opiniâtre résistance. Elle étoit environnée d'une forte muraille de briques, & garnie de toute sorte de machines. Mais sa principale force étoit dans Théodore Cantacuzène, qui s'y étoit renfermé avec Isaac l'Ange. Ce brave guerrier, résolu de mourir, plutôt que de se soumettre à un tyran qu'il méprisoit, trouvoit dans les habitans une haine égale à la sienne, & leur inspiroit son courage. Secondés d'une troupe de Turcs, que le Sultan d'Icône leur avoit envoyés, ils repoussoient tous les assauts, brisoient ou

ANDRONIC.
An. 1184.

brûloient les machines d'Andronic, & dans de fréquentes ſorties ils portoient juſque dans ſon camp la terreur & le carnage. Andronic au déſeſpoir s'aviſa d'un ſtratagême inhumain. Il ſe fit amener de Conſtantinople Euphroſyne mere d'Iſaac l'Ange, la fit lier ſur le bélier dont il ſe ſervoit pour battre la muraille, & crut couvrir cette machine de la plus ſûre défenſe contre les feux qu'on y lançoit du haut des murs. Mais les aſſiégés dans une ſortie détacherent cette femme, l'enleverent dans la ville, & brûlerent le bélier. Ce ſuccès admiré des ennemis mêmes redoubla l'audace des aſſiégés. Non contens de ſe défendre avec un invincible courage, ils accabloient l'uſurpateur d'un torrent d'injures atroces, & d'autant plus ſanglantes, qu'ils n'en pouvoient imaginer qu'il n'eût méritées. Andronic tel qu'un lion bleſſé ſe livroit à tous les tranſports de la plus extrême fureur, courant autour de la ville, s'arrachant la barbe, vomiſſant mille imprécations contre ſes Officiers, contre ſes ſoldats qu'il traitoit de poltrons en

ANDRONIC. An. 1184.

les frappant outrageuſement. Cantacuzène auſſi ardent, mais plus ſage, ſort ſur lui à la tête d'une troupe d'élite, perce les premiers eſcadrons, & court pique baiſſée droit à Andronic; mais ſon cheval qu'il preſſoit trop vivement, s'abbat & le laiſſe par terre tout froiſſé & preſque ſans vie. Les ſoldats d'Andronic ſe jettent ſur lui, le hachent en pieces & lui tranchent la tête, qu'Andronic envoye à Conſtantinople avec ordre de la porter par toutes les rues au bout d'une pique. La perte d'un ſi brave Commandant conſternoit les habitans, mais n'auroit pas abbattu leur courage, s'ils en euſſent trouvé dans Iſaac l'Ange qui leur reſtoit. Mais ce foible guerrier au lieu de ſoutenir leur conſtance, fut le premier à leur faire peur de la cruauté d'Andronic, & des barbares traitemens auxquels ils devoient s'attendre, ſi la ville étoit emportée de force, ce qui étoit inévitable. L'Evêque auſſi timide ſe joint à lui pour exhorter les habitans à ſauver leur patrie plutôt que de s'enſévelir ſous ſes ruines. Les ayant enfin déterminés

à se rendre, il sort de la ville, revêtu de ses habits pontificaux, tenant en main le livre des Evangiles, suivi de son Clergé & de tous les habitans, hommes, femmes, enfans, tête & pieds nuds, portant tous des branches d'olivier, & criant miséricorde. Andronic étonné d'une si prompte soumission, les reçoit avec un feint attendrissement, il les rassure par des paroles de paix, il pleure même avec eux. Mais dès qu'il est dans la ville, il lâche la bride à sa barbarie; Nicée est saccagée; peu d'habitans, sur-tout des plus distingués, évitent la mort; les uns sont passés au fil de l'épée, les autres précipités du haut des murailles. Les Turcs auxiliaires sont pendus autour des murs. Il ne fait grace qu'à l'Evêque & à Isaac l'Ange, qu'il loue de n'avoir pas imité Cantacuzène, & d'avoir même fait ses efforts pour arrêter son insolente audace. Etoit-ce la vengeance divine qui lui inspiroit ces sentimens en faveur d'Isaac, qu'elle réservoit pour exercer sur Andronic même ses terribles jugemens?

ANDRONIC.
An. 1184.

ANDRONIC.
An. 1184.
XXIX.
Siége de Prufe.
Nicet. l. 1. *c.* 4.

L'exemple de Nicée ne découragea pas les habitans de Prufe. La ville fituée fur la pente d'une montagne efcarpée, ne donnoit accès que par une plaine du côté du midi. Ce fut par-là qu'Andronic fit fes approches. Tandis que fes foldats fe retranchoient & dreffoient leurs machines, il fit jetter dans la ville plufieurs lettres par lefquelles il promettoit amniftie, fi on lui ouvroit les portes, & qu'on lui mît entre les mains Théodore l'Ange, Lachanas & Synèfe. C'étoient trois braves Capitaines qui commandoient dans Prufe. Ces offres d'Andronic furent répétées plufieurs jours fans produire aucun effet. Prufe ne cédoit à Nicée ni en réfolution ni en haine contre le tyran. Elle étoit défendue par de fortes murailles flanquées de tours, & le mur étoit double du côté de la plaine. Les forties qu'on faifoit tous les jours, coûtoient beaucoup de fang aux deux partis. Un pan de mur abbattu par les coups redoublés du bélier, tomba avec un fi grand fracas, que les affiégés s'imaginerent que la muraille s'écrouloit

toute

toute entiere. La terreur se répand de toutes parts; on abandonne la défense, chacun se disperse avec de grands cris, & se barricade dans sa maison. Les assiégeans profitent de l'allarme; ils escaladent les murs, ouvrent les portes, & donnent entrée à toute l'armée. On pille, on tue, on égorge & les habitans & les troupeaux, qu'on avoit retirés dans la ville de toutes les campagnes voisines. Andronic ravi d'avoir un prétexte d'assouvir sa cruauté, parce que la place étoit emportée d'assaut, se repaît de carnage, & fait souffrir aux habitans tout ce que la rage peut inventer. On creve les yeux à Théodore l'Ange, on le met sur un âne; on le conduit ainsi hors des limites de l'Empire, & on l'abandonne pour être dévoré par les bêtes féroces. Des Turcs moins féroces qu'Andronic le rencontrant en cet état, l'emmenent dans leurs tentes, & pansent ses blessures. Synèse, Lachanas & plus de quarante autres furent pendus à des arbres aux portes de la ville. Pruse entiere n'étoit plus qu'une affreuse boucherie. On voyoit de toutes

ANDRONIC.
An. 1184.

ANDRONIC. An. 1184.

parts déchirer des membres, hacher des mains & des pieds. Le tyran se faisoit un divertissement horrible, de faire crever un œil d'un côté, & couper un pied de l'autre. Laissant ainsi ces malheureux nager dans leur sang, il court à Lopade, que Branas avoit prise, mais dont Andronic s'étoit réservé le châtiment. Il y exerce la même fureur. Il fait crever les yeux à l'Evêque pour ne s'être pas opposé à la révolte, & laissant les arbres de ces campagnes plus chargés de cadavres que de fruits, il défend de leur donner la sépulture, & veut qu'on les laisse pourrir aux arbres où ils sont attachés. Viles acclamations du peuples! on les prodigua au tyran, lorsqu'il rentra dans Constantinople, tout fumant encore du sang des plus généreux de ses sujets; la flatterie s'épuisa en éloges. Andronic enflé de ces honteuses adulations passa plusieurs jours en fêtes & en spectacles. Un jour qu'il assistoit aux jeux du Cirque, un échaffaut voisin de sa loge, s'étant écroulé tout-à-coup, & ayant écrasé six personnes, tout le peuple prit la

fuite. Andronic effrayé appelloit sa garde, & vouloit retourner au Palais. Il fut retenu par ses courtisans, de crainte qu'il ne se trouvât dans cette foule un bras vengeur qui délivrât l'Empire de ce monstre & d'eux-mêmes. Il demeura donc assis jusqu'à la fin des courses ; mais il perdit l'envie de continuer ces spectacles, qui devoient durer encore plusieurs jours.

ANDRONIC. An. 1184.

XXX. Isaac se retire en l'Isle de Cypre. *Nicet. l. 1. c. 5. Roger de Heveden. Du Cange fam. p. 183.*

L'isle de Cypre envahie par les Sarasins dans le septieme siécle étoit revenue peu de temps après au pouvoir des Empereurs Grecs, qui y tenoient des Gouverneurs avec le titre de Ducs. Sous le régne d'Andronic elle fut pour toujours aliénée de l'Empire, & forma un royaume particulier. Voici l'origine de cette révolution. Isaac Comnène, petit fils par sa mere d'Isaac frere de Manuel, avoit été chargé par Manuel du gouvernement de l'Arménie & de la province de Tarse. Dévoré d'ambition, haïssant mortellement Andronic, lorsqu'il le vit maître des affaires, il résolut de se rendre indépendant, leva une armée, & pour affermir sa puis-

ANDRONIC. An. 1184.

ſance, il fit la guerre au Sultan d'Icône, voiſin incommode. Son entrepriſe ne fut pas heureuſe. Il fut battu & pris dans le combat par Rupin neveu de Thoros & Seigneur d Arménie, alors allié du Sultan. Rupin offrit Iſaac au Sultan, qui ne l'accepta pas. L'Arménien embarraſſé dans ſes montagnes d'un priſonnier de cette conſéquence, en fit préſent à Boëmond III Prince d'Antioche, qui le reçut volontiers, & lui demanda ſoixante mille beſans pour ſa rançon. Iſaac les promit & en tira trente mille des plus riches habitans de l'iſle de Cypre. Pour l'autre moitié, il laiſſa entre les mains de Boëmond ſon fils & ſa fille en ôtage. Ayant acquis la liberté par ce moyen, il paſſa en Cypre, & ayant emprunté le reſte de ſa rançon, il la mit entre les mains des Chevaliers du Temple pour la porter à Boëmond. Les Chevaliers furent attaqués en mer par des pirates qui leur enléverent le dépôt. Iſaac prétendit que c'étoit une ſupercherie du Prince d'Antioche qui vouloit ſe faire payer deux fois, & proteſta qu'il n'en feroit rien. Ce qui fut la cauſe que

ſon fils & ſa fille demeurerent priſonniers pendant deux ans; après leſquels Boëmond les renvoya par compaſſion.

ANDRONIC. An. 1184.

XXXI. Il prend le titre d'Empereur de Cypre.

Cependant Conſtanin Macroducas qui avoit épouſé la tante maternelle d'Iſaac, & Andronic Ducas ſon parent & ſon ami dès l'enfance, croyant lui rendre un bon ſervice, obtinrent d'Andronic qu'il lui pardonneroit ſa révolte, & lui permettroit de revenir à la Cour. Loin de profiter de cette grace, Iſaac la rejetta avec mépris & réſolut de s'emparer de l'iſle. On lui avoit envoyé de l'argent de Conſtantinople; il s'en ſervit pour lever des troupes, & contrefit un brévet d'Andronic, qui le nommoit Gouverneur & Duc de Cypre. Lorſqu'il ſe crut aſſez fort, il leva le maſque & prit ouvertement le titre d'Empereur. Les habitans n'en devinrent que plus malheureux. Au lieu d'un tyran éloigné, ils en eurent un ſur leurs têtes. Iſaac non moins méchant qu'Andronic traitoit les peuples avec une cruauté inouie. Non content de les dépouiller par des impôts onéreux, par des confiſcations injuſtes, il enlevoit leurs

ANDRONIC. An. 1184.

femmes & leurs filles ; il leur faisoit souffrir les tourmens les plus inhumains. Il sembloit que cette ame sanguinaire & farouche, n'avoit aspiré à commander aux hommes, que pour jouir du pouvoir de les détruire.

XXXII. Vengeance d'Andronic sur les amis d'Isaac. *Nicet. l.* 1, *c.* 5, 6.

A la nouvelle de cette usurpation Andronic entra en fureur. Il craignoit que ce rival aussi audacieux que lui-même, ne vint de Cypre lui arracher la Couronne, & qu'il ne trouvât les esprits trop disposés à le recevoir. Il songeoit donc aux moyens de se saisir de sa personne ou de le faire périr. Mais sa marine étoit en trop mauvais état pour entreprendre de l'aller forcer dans son isle, & depuis la conspiration du grand Amiral Contostéphane, il n'osoit confier à personne le commandement d'une flotte. Ne pouvant donc se venger sur le rebelle, il déchargea sa colere sur ceux qui s'étoient intéressés en sa faveur. Macroducas & Andronic Ducas, qui avoient obtenu le retour d'Isaac en répondant de sa fidélité, furent condamnés à mort, comme criminels de leze-Majesté. C'étoient cependant les

deux courtisans le plus attachés à l'Empereur. Il avoit honoré Macroducas du titre pompeux de Panhyperſébaſte. Ducas, ame vile, perdu de crimes & de débauche, affectoit un dévouement ſans réſerve; aux plus énormes cruautés d'Andronic, il ne trouvoit à redire qu'un excès de clémence; ſi Andronic faiſoit crever les yeux à quelque innocent, c'étoit, ſelon Ducas, trop d'indulgence; il falloit encore lui couper les deux mains, il falloit le faire expirer à un gibet. Ce méchant homme ſans être coupable du crime pour lequel on le condamnoit, ne méritoit que trop la mort pour ſes adulations meurtrieres; & cette injuſtice d'Andronic fut louée comme la ſeule juſtice qu'il eut rendue en ſa vie. La flatterie faiſoit leur véritable crime; ce fut encore la flatterie qui exécuta leur ſupplice. Le jour de l'Aſcenſion toute la Cour s'étoit rendue ſelon l'uſage au Palais de Mangane où étoit l'Empereur. Il avoit donné ordre ſecrettement de faire paſſer devant lui les deux condamnés, lorſque la Cour ſeroit aſſemblée. An-

ANDRONIC. An. 1184.

dronic se montra au milieu de ses courtisans sur un grand balcon qui régnoit le long d'une place remplie d'une infinité de spectateurs. On tire de prison, & on amene sous ses yeux les deux criminels chargés de chaînes, & persuadés qu'on les menoit à la mort. Arrivés sous le balcon, ils lévent les yeux & les mains vers l'Empereur, & par leur contenance pitoyable ils implorent sa miséricorde. Alors Hagiochristophorite qui eût mérité le même traitement, & qui ne demeura pas impuni dans la suite, saisissant une grosse pierre la décharge sur la tête de Macroducas qui valoit mieux que lui par son mérite personnel, son rang & sa fortune; & s'adressant aux autres courtisans: *Quiconque*, leur dit-il, *épargnera ces scélérats, n'est pas ami de l'Empereur.* A ce terrible signal, tous les courtisans deviennent autant de bourreaux. Ils accablent leurs deux confreres d'une grêle de pierres & de cailloux; leur corps en fut bien-tôt couvert. Andronic qui regardoit froidement cette horrible exécution, ordonne de les

retirer de dessous ce monceau, & de les transporter ailleurs. Trempés de sang, brisés dans tous leurs membres, & entiérement méconnoissables ils respiroient encore. On les transporta dans une autre place, où ils expirerent attachés à un gibet. Tout le peuple étoit pâle d'effroi; & voyant traiter avec tant de barbarie deux des principaux Seigneurs, il n'étoit personne qui ne tremblât pour lui-même. Les courtisans sentoient combien ils devoient compter sur l'amitié d'un Prince de ce caractére, & que lui prodiguer un encens qu'il ne méritoit pas, c'étoit trahir en pure perte son honneur & sa conscience. Cet exemple les effraya pour quelques momens, mais ne les corrigea pas. Quelques-uns se hasarderent à supplier Andronic de permettre qu'on les ensévelit. Il demanda d'un ton de douceur s'ils étoient morts; & les bourreaux étant venus l'en assurer, il ajouta en versant ses larmes accoutumées, qu'il plaignoit leur sort, & qu'il se plaignoit lui-même d'être obligé d'obéir aux loix, & de faire

ANDRONIC. An. 1184.

ANDRONIC. An. 1184.

exécuter la ſentence des Juges, qui leur refuſoient la ſépulture.

XXXIII. Diſgrace d'Alexis bâtard de Manuel. *Nic. l. 1. c. 10. Et in Iſaaco l. 3. c. 2.*

Le lendemain on pendit au-delà du golfe deux freres nommés tous deux Sébaſtien, & le ſoleil ne ſe couchoit gueres ſans avoir vu quelque exécution publique à Conſtantinople, outre celles dont il n'étoit par le témoin. Ces deux freres étoient accuſés d'avoir attenté à la vie de l'Empereur, pour élever à ſa place Alexis fils naturel de Manuel, & mari d'Irène fille d'Andronic. En effet il ne manquoit à ce jeune Prince qu'une naiſſance légitime pour être digne de l'Empire. Sage, courageux, affable & plein d'humanité, il joignoit à ces belles qualités une taille avantageuſe, une mâle vigueur & une parfaite reſſemblance à ſon pere. Andronic, quoique jaloux de tout mérite, n'avoit pu ſe défendre de l'aimer; il lui avoit donné ſa fille, & fut même tenté de le nommer ſon ſucceſſeur par préférence à ſes deux fils. La contrariété de mœurs le refroidit peu-à-peu, & il en vint à ne plus conſidérer Alexis que comme l'époux d'une

fille qu'il chérissoit. La conjuration vraie ou fausse des deux Sébastiens acheva d'étouffer tout sentiment de tendresse. Il le fit aveugler & le relégua dans le château de Chélé, à l'embouchure du Bosphore dans le Pont-Euxin, où il fit bâtir une tour pour lui servir de prison. Il défendit à sa fille de le pleurer, étant, disoit-il, obligée par la tendresse filiale de le haïr autant qu'elle l'avoit aimé. Comme cet ordre inhumain n'arrêtoit pas les larmes d'Irène, & ne l'empêchoit pas de se vêtir d'habits de deuil, il la chassa du Palais. Tel fut le sort d'un mariage célébré par un nombreux concert d'épithalames, où la verve embrasée des poëtes promettoit à son ordinaire des jours sans nuages, & une félicité universelle. La disgrace d'un Seigneur entraînoit dans l'infortune tous ceux qui lui étoient attachés. Tous les domestiques d'Alexis furent mis en prison. Andronic fit choix des plus estimables, pour leur faire crever les yeux. Son premier Sécrétaire, nommé Mamalus, le plus vertueux de tous, fut aussi distingué

ANDRONIC. An. 1184.

ANDRONIC. An. 1184.

par ſon ſupplice. On le brûla vif au milieu du Cirque, & ſa mort fut accompagnée de toutes les affreuſes circonſtances, qui peuvent accroître l'horreur d'un tel ſpectacle. Le peuple fondoit en larmes, & ce fut ſans doute pour couvrir ſa cruauté qu'Andronic fit jetter dans le bûcher des papiers prétendus ſéditieux, par leſquels ce malheureux, diſoit-il, avoit inſpiré à ſon Maître une audace criminelle.

An. 1185. XXXIV. Nouvelles cruautés. *Nic. l. 1. c. 11.*

C'eſt un malheur pour l'Hiſtoire d'être forcée de tenir ſi long-temps ſa plume trempée dans le ſang, & de n'offrir que des tableaux funeſtes. Mais chargée de reproduire les ſiécles à la mémoire des hommes, trop heureuſe quand elle n'a que des héros à faire paroître, elle n'eſt pas moins obligée à peindre les monſtres. Elle les préſente & les immole aux yeux de tous les âges ſur le même échafaut qu'ils ont teint du ſang des innocens, & jamais criminels ne furent environnés d'un plus grand ſpectacle. Ces méchancetés d'Andronic, qui fatiguent ſans doute le Lecteur,

ne lassoient pas Andronic lui-même. On accusa George Disypate, clerc de la grande Eglise de quelque murmure. Il fut arrêté, on instruisit son procès; & la premiere pensée d'Andronic fut de le faire empaler & rôtir, puis de faire servir ses membres sur la table de sa femme. Heureusement pour cet infortuné, Léon Monastériote son beaupere étoit du conseil de l'Empereur, & le plus accrédité de ses conseillers; il le détourna de cet exécrable dessein. De plus, la nouvelle qui vint alors de la prise de Duras & du siége de Thessalonique frappa si vivement le Prince, qu'elle rabattit un peu de sa férocité. Disypate resta en prison, & la mort d'Andronic lui sauva la vie. Mais Andronic vêcut assez pour punir Tripsyque, d'avoir été le ministre de ses cruautés. Tripsyque impitoyable délateur, espion, témoin, juge, avoit fait périr une infinité d'innocens sur de fausses imputations. Par ce moyen il avoit tellement gagné le cœur du tyran, qu'Andronic dans ses lettres ne l'appelloit pas autrement que son cher fils. Hagio-

ANDRONIC. An. 1185.

christophorite étoit le seul qui lui disputât le premier rang dans la faveur de leur maître ; aussi mit-il en œuvre pour le perdre son talent naturel. Dans une conversation secrette avec l'Empereur, il témoigna un extrême étonnement, que Tripsyque honoré de sa plus intime confidence, comblé de bienfaits & de richesses, fût assez ingrat pour s'échapper à d'injustes murmures, & à des satyres indécentes. Andronic frémit à ce rapport ; & lorsque l'imposteur comprit à son air sombre, & aux rides de son front que ce premier souffle de la calomnie allumoit le feu de sa colere, il acheva de l'enflammer, en lui disant que *Tripsyque ne cessoit de déchirer dans ses discours le Prince Jean, l'héritier présomptif de la Couronne, & si digne de la porter ; que derniérement encore voyant passer ce Prince au milieu des acclamations, que ses vertus lui attiroient, il avoit dit à ses amis : voici notre Zinziphize ; & qu'il avoit ajouté en soupirant : malheureux Grecs ! quel maître on vous destine !* Ce Zinziphize étoit un bouffon difforme, &

contrefait dans toute sa figure, qui passoit la journée dans le Cirque à divertir le peuple de ses grossieres plaisanteries. Andronic irrité fit sur le champ crever les yeux à Tripsyque.

ANDRONIC. An. 1185.

XXXV. Prise de Duras & de Thessalonique par le Roi de Sicile. *Nic. l.* 1. c. 7, 8, 9; & *l.* 2. c. 1.

Il eût été étonnant que les Princes voisins fussent demeurés tranquilles, tandis que la férocité d'Andronic révoltoit contre lui ses propres sujets. Alexis Comnène neveu de Manuel, & grand échanson avoit été relégué en Russie. Ennuyé de son exil, il repassa le Danube, & traversant la Macédoine il s'attacha un habitant de Philippes nommé Malin, né dans l'obscurité, mais hardi, entreprenant, & qui cherchoit la fortune. Ils vont tous deux en Sicile. Guillaume II, Prince vaillant & habile, y régnoit alors avec gloire. Ces deux étrangers s'insinuent dans sa Cour, & publient le mauvais état de l'Empire, & la facilité qu'on trouveroit à l'envahir. Ces discours étoient confirmés par le témoignage des Siciliens qui revenoient de Constantinople. Guillaume léve des troupes, équippe une flotte, & en donne le commandement à son cousin Tan-

ANDRONIC.
An. 1185.

créde. On s'embarque le 11 de Juin; & le 24 Duras est pris d'assaut. Jean Branas que l'Empereur avoit envoyé pour défendre la ville, est fait prisonnier & conduit en Sicile. On fait voile à Thessalonique, qu'on assiége par terre & par mer. Cette ville la plus considérable de l'Empire après Constantinople pouvoit tenir long-temps; la garnison étoit forte, & les habitans courageux. Il ne leur manquoit qu'un chef capable de faire usage de leur valeur. David Comnène, lâche courtisan, qui n'avoit acquis que par des intrigues peu honnêtes le gouvernement de cette grande ville, ne se mit pas même en devoir de la défendre. En effet les ordres que lui envoyoit Andronic, n'étoient pas propres à exciter sa vigilance: il lui mandoit qu'il se tint sur ses gardes; mais qu'après tout il ne devoit pas craindre les Latins qui n'étoient que de misérables poltrons. Aussi ce Gouverneur libertin, au lieu de disputer les approches par des sorties, comme la garnison l'en sollicitoit, ne quittoit la compagnie des femmes, auxquelles

il reſſembloit lui-même, que pour ſe promener ſur ſa mule, paré comme pour un bal & une fête. Jamais il n'endoſſa la cuiraſſe. Laiſſant aux murailles toutes nues le ſoin de défendre la place, il paſſoit le temps à rire & à plaiſanter avec ſes compagnons de débauche. Au bruit des murs qni s'écrouloient : *entendez-vous*, leur diſoit-il, *le babil de la vieille ?* c'eſt ainſi qu'il nommoit une terrible machine, dont les coups redoublés abbattoient des pans entiers de muraille. L'ennemi fut bien-tôt dans la ville, & avec lui tous les maux que peut produire l'avidité & la licence du ſoldat vainqueur. L'attaque avoit commencé le 6 Août, la ville fut priſe le 15 du même mois. Il eſt très-vraiſemblable que Theſſalonique éprouva en cette occaſion tous les déſaſtres inévitables dans une place emportée de force. Peut-être même fut-elle traitée avec plus d'inſolence qu'il n'eſt ordinaire, parce que le mépris de la lâcheté des Grecs ſe joignoit à l'animoſité des Latins. Mais la deſcription que Nicétas fait du ſaccagement paſſe toute

ANDRONIC.
An. 1185.

ANDRONIC. An. 1185.

croyance. Il faudroit ſuppoſer que les Siciliens étoient non-ſeulement des barbares plus brutaux que les anciens Huns & les Taïfales, mais d'impies profanateurs, ennemis déclarés du Chriſtianiſme. Cette déclamation ſcholaſtique ne prouve que l'horrible averſion des Grecs pour toutes les nations Latines. Euſtathe, le célébre commentateur d'Homère, étoit alors Archevêque de Theſſalonique. Ce Prélat reſpectable qui pouvoit ſe ſouſtraire aux dangers du ſiége, ne voulut pas abandonner ſon troupeau. Il partagea toutes ſes ſouffrances, pour l'aider à les ſupporter : il ne ceſſa de le conſoler, de l'exhorter à ſe ſoumettre avec patience & réſignation aux châtimens, dont Dieu les affligeoit en punition de leurs crimes. Il s'empreſſoit de les ſoulager, & par ſes aumônes, & en s'intéreſſant pour eux auprès des Officiers Siciliens. En un mot il ſe ſignala par une charité vraiment paternelle, qualité infiniment plus précieuſe & plus utile aux hommes que la plus vaſte érudition.

Après le ſaccagement de Theſſa-

lonique, l'armée Sicilienne ſe diviſa en trois corps; il en demeura un dans la ville pour en conſerver la poſſeſſion; un autre s'étendit en Macédoine & en Thrace pour y porter le ravage; le troiſieme prit la route de Conſtantinople, & ſans rencontrer d'ennemi s'avança juſqu'à Moſynople, où il s'arrêta pour s'emparer du pays d'alentour. Alexis Comnène qui les accompagnoit, homme vain & préſomptueux, ſans aucun mérite, ſe perſuadoit que les Siciliens ne travailloient que pour lui; il ſe croyoit déja Empereur, il en avoit prit les marques & la fierté; il ſe vantoit d'être attendu avec impatience à Conſtantinople, qui alloit lui ouvrir les portes dès qu'elle le verroit paroître. Après la nouvelle de la priſe de Duras, Andronic avoit raſſemblé ſes troupes; il en avoit donné un corps à Jean ſon fils, déſigné Empereur; un autre à Chumne le cartulaire; Andronic Paléologue, Alexis Branas, & l'Eunuque Nicéphore grand Chambellan, en commandoient trois autres. Aucun de ces Généraux ne s'acquitta de ſon

ANDRONIC.
An. 1185.
XXXVI.
Inutile armement des Grecs.
Nicet. l. 2. c. 1.

ANDRONIC. An. 1185.

devoir. Jean ne s'occupa que de chasse. Les autres Généraux n'oserent approcher des Siciliens; ils se tinrent au loin, & se contenterent de faire couler des espions dans leur camp pour en rapporter des nouvelles, qui ne produisoient de leur part aucun mouvement. Le seul Chumne fit quelques pas en avant, soit pour seconder les assiégés, s'ils hasardoient une sortie, soit pour pénétrer lui-même dans la ville, s'il en trouvoit le moyen. Mais dès que ses soldats virent en l'air les drapeaux Siciliens, frappés d'une lâche terreur, ils se débanderent, & prirent la fuite. Chumne ne pouvant les rallier prit le parti de les suivre, sans autre avantage sur ses collégues, que d'avoir apperçu l'ennemi. Après la prise de Thessalonique les Grecs laisserent avec la même lâcheté prendre Amphipolis; & leurs différens corps s'étant réunis ne firent d'autre exploit, que de suivre des yeux la marche des Siciliens au travers de la Thrace, se tenant toujours sur les montagnes, sans oser descendre dans la plaine.

Andronic auroit pu mieux réuſſir que ſes Généraux; il ſavoit la guerre, & avoit donné des preuves de courage. Mais ſon ame énervée par la débauche n'avoit plus de reſſort que pour tourmenter ſes ſujets. Il paſſoit les jours entiers dans ſes jardins ou dans des maiſons de plaiſance avec ſes concubines. L'entrée étoit toujours ouverte aux Muſiciens & aux femmes de Théâtre, mais il ne ſe montroit qu'en certains jours & ſeulement en paſſant à ſes plus intimes confidens. Déſeſpéré du dépériſſement de ſes forces, il envoyoit chercher juſqu'en Egypte de quoi ranimer ſa hideuſe vieilleſſe. De retour à ſon Palais, il ſe faiſoit environner d'une garde de barbares, encore les tenoit-il éloignés de ſes appartemens. Il ne comptoit que ſur la fidélité d'un dogue énorme, propre à combattre des lions, qui paſſoit les nuits enchaîné à la porte de ſa chambre, & le réveilloit au moindre bruit par ſes affreux hurlemens. Il mettoit ſon plus grand honneur dans ſes exploits de chaſſe, il en tiroit vanité juſqu'à étaler aux yeux

XXXVII.
Conduite d'Andronic.
Nicet. l. 2. c. 2.

ANDRONIC. An. 1185.

du peuple les grands bois des cerfs qu'il avoit tués; les portiques de la ville en étoient hérissés. Lorsqu'il avoit séjourné quelque-temps dans les isles délicieuses de la Propontide, le jour qu'il rentroit à Constantinople, étoit regardé comme un jour malheureux. On étoit persuadé qu'il ne revenoit que pour sacrifier quelque victime à ses soupçons. En effet il comptoit avoir perdu la journée, s'il se couchoit sans avoir fait étrangler ou du moins aveugler quelque personnage distingué. Tout trembloit dans l'Empire; on ne dormoit pas même tranquillement; ses satellites venoient souvent pendant la nuit enlever une femme à côté de son mari, un fils entre les bras de son pere. Les plus sages s'exiloient; heureux ceux qui eurent la constance de se tenir exilés jusqu'à sa mort. Si le regret d'avoir abandonné leur famille & leurs biens les rappelloit à Constantinople, ils y trouvoient la mort.

XXXVIII. Traité d'Andronic avec Saladin.

Dès qu'Andronic avoit appris que le Roi de Sicile se disposoit à lui faire la guerre, il avoit pratiqué une alliance

avec Saladin Sultan d'Egypte, maître de Damas, d'Alep & de la Mésopotamie, le plus mortel ennemi des Chrétiens. Il avoit connu autrefois ce Curde redoutable, lorsqu'il traversoit l'Asie en fugitif avec sa concubine Théodora. Il l'invita à renouveller leur ancienne amitié, & Saladin qui ne cherchoit qu'à s'aggrandir, s'y prêta volontiers. Ce traité honteux & criminel par lui-même le devenoit davantage par les conditions. Ils s'engageoient réciproquement par serment à se secourir l'un l'autre toutes les fois qu'ils en seroient requis. Andronic devoit aider Saladin à la conquête de la Palestine. Le Sultan devoit demeurer maître de Jérusalem & de la côte maritime jusqu'à Ascalon, mais à condition de tenir ce pays en fief de l'Empire. Saladin de son côté devoit seconder Andronic pour s'emparer d'Icône & de la Cilicie jusqu'à Antioche. La mort d'Andronic prévint l'exécution d'un si infâme traité.

ANDRONIC. An. 1185. *Chron. de Reichersp.*

XXXIX. Préparatifs d'Andronic. *Nicet. l. 2. c. 2.*

David Gouverneur de Thessalonique n'avoit osé revenir à Constantinople. L'Empereur fit mettre aux

ANDRONIC. AN. 1185.

fers tous ſes parens. D'ailleurs il affecta d'être fort tranquille ſur les progrès des Siciliens. C'étoit, diſoit-il, une troupe de frêlons qui venoient bourdonner autour de Conſtantinople, & qu'une poignée de pouſſiere diſſiperoit ſans peine. Il fit cependant quelques réparations aux murailles. On abbattit les édifices qui joignoient les murs, & qui pouvoient faciliter l'eſcalade. On mit a flot cent vaiſſeaux de guerre, pour faire face à la flotte Sicilienne, & porter des ſecours où il en ſeroit beſoin. Après ces préparatifs, Andronic ſe renferma dans ſon Palais & dans ſes plaiſirs.

XL. Edit cruel. *Nicet. l. 2. c. 7, 8.*

Cette inaction du Prince ſouleva tout le peuple. On murmuroit hautement de ce qu'au milieu du danger public il s'endormoit dans les bras de la volupté; puiſqu'il ſacrifioit le ſalut de ſon peuple à ſes infâmes plaiſirs, il falloit, diſoit-on, chercher un autre défenſeur. Ces cris furent portés à ſes oreilles par ſes miniſtres, qui l'ayant flatté pendant tout ſon régne précipiterent ſa perte par une derniere flatterie. Ils lui perſuaderent *que*

ces

ces clameurs n'étoient excitées que par les parens de ceux qu'il tenoit en prison ; que sa trop grande clémence encourageoit les séditieux ; qu'au lieu de garder dans les fers ceux qui avoient mérité son indignation, il falloit en faire des exemples capables d'intimider leurs semblables, & ne pas même épargner leurs parens ; qu'en vain trancheroit-on quelques têtes de l'hydre, si on ne les abbattoit toutes d'un seul coup. Sur cet avis il assemble son Conseil & déclare, *qu'il y a plus d'ennemis au dedans qu'au dehors ; que ce sont les mal intentionnés qui ont appellé les Siciliens, & qui sont prêts à leur livrer le Prince & la patrie :* mais, ajouta-t-il, *Andronic dont ils insultent la vieillesse, a encore assez de force pour les écraser ; & s'il faut que je périsse, ils périront avant moi :* & abusant à son ordinaire d'un passage de Saint Paul : *comme je ne puis faire*, dit il, *le bien que je veux, je ferai, puisqu'ils m'y contraignent, le mal que je ne veux pas.* Lorsqu'il eut prononcé ces mots d'un ton terrible, tous s'écrierent, qu'il falloit sans mi-

ANDRONIC. An. 1185.

ANDRONIC. An. 1185.

séricorde ôter la vie à tous ceux qui étoient détenus dans les prisons, y joindre les exilés dont on pourroit se saisir, & ceux auxquels on avoit fait crever les yeux; étendre cette juste sévérité sur leurs amis, sur leurs parens, & porter en forme légale une sentence de mort qui les enveloppât tous. La sentence fut dressée sur le champ par Hagiochristophorite, qui la dicta d'une voix triomphante au Greffier criminel; elle étoit en forme d'édit, & commençoit en ces termes: » Poussés par l'inspiration divine, » sans y être en aucune sorte excités » par notre puissant & saint Empe- » reur, nous déclarons & pronon- » çons qu'il est en général de l'inté- » rêt de l'Etat, & en particulier de » celui d'Andronic, le sauveur de » l'Empire, de ne laisser vivre aucun » de ceux qui sont détenus dans les » prisons ou condamnés à l'exil pour » leur félonnie, ou déja punis de leurs » crimes par la perte de leurs yeux; » non plus que ceux qui sont liés avec » eux par le sang, l'affinité ou l'ami- » tié. Ce sera l'unique moyen de

ANDRONIC. An. 1185.

» procurer la ſûreté au Prince toujours
» partagé entre les ſoins qu'exigent
» les affaires publiques, & les dan-
» gers perpétuels qui menacent ſa vie
» ſi précieuſe à l'Etat. Ce ſera en
» même-temps ôter à nos ennemis du
» dehors la funeſte correſpondance
» de ces traîtres, qui les appellent à
» notre deſtruction, & les inſtruiſent
» des moyens de nous nuire. L'expé-
» rience nous a fait connoître que ni
» la priſon, ni l'exil, ni la peine de
» l'aveuglement ne ſuffiſent pour cor-
» riger leur malice, & que leur fu-
» reur eſt irrémédiable ». Ce préam-
bule ſanguinaire étoit ſuivi d'une liſte de ceux qu'on devoit faire mourir, & le ſupplice de chacun étoit ſpécifié. Il n'en étoit aucun que ne mériraſſent à bien plus juſte titre les cruels auteurs de cet édit, qui oſoient attribuer à Dieu même leur ſcélérateſſe. L'édit fut approuvé & ſigné de tous excepté de Manuel fils aîné d'Andronic. Ce Prince plus humain que ſon pere & que ſes indignes conſeillers, proteſta qu'il ne donneroit jamais de conſentement à une proſcription cruel-

ANDRONIC. An. 1185.

le, qui s'annonçoit elle-même comme n'étant point émanée de l'autorité Impériale, & qui alloit inonder de ſang la ville & les provinces. Cette ſage remontrance acheva d'indiſpoſer Andronic contre ce fils généreux. Cependant il reſſerra l'Edit, pour attendre ſans doute l'occaſion de le publier. Mais il n'en eut pas le temps; & dans la funeſte cataſtrophe qui termina ſa vie, comme le peuple lui reprochoit entre autres horreurs cet édit meurtrier, il prétendit prouver par les termes de l'édit même, que c'étoit uniquement l'ouvrage de ſes conſeillers, & qu'il n'y avoit eu d'autre part que de le ſupprimer.

XLI. Andronic conſulte le ſort ſur ſon ſucceſſeur. *Nicet. l. 2. c. 9. Chron. Reich.*

La conſcience d'Andronic lui diſoit aſſez que la patience de ſes ſujets devoit être laſſe, & qu'il approchoit de ſa ruine. Dans cette inquiétude il réſolut de conſulter le ſort, & chargea de cette commiſſion délicate ſon favori Hagiochriſtophorite. L'impoſteur Seth qui avoit été aveuglé par ordre de Manuel, vivoit encore; & ſon chatiment n'avoit fait qu'accroitre ſa réputation. Ce fut à lui que le favori

s'adressa. Seth répondit que le successeur d'Andronic seroit Isaac ; il ajouta même, si tout ce récit n'est pas un conte fait après coup, que la révolution éclatteroit avant le milieu de Septembre. Le soupçon d'Andronic tomba d'abord sur Isaac qui régnoit en Cypre. Mais il fit réflexion, que le mois de Septembre étant déja commencé, le temps qui restoit ne suffisoit pas pour un si long voyage. Jean de Tyras qui étoit du conseil d'Andronic, & un des plus ardens à lui complaire, le fit souvenir d'Isaac l'Ange, & lui conseilla de s'en défaire. Cet Isaac étoit fils d'Andronic l'Ange, qui s'étant sauvé de Constantinople deux ans auparavant avec ses fils, s'étoit réfugié en Palestine dans la ville d'Accaron. Le pere y étoit mort peu après son arrivée. Deux de ses fils étoient venus se jetter aux pieds de l'Empereur, qui leur avoit fait crever les yeux sur le champ. Deux autres s'étoient sauvés auprès de Saladin ; & après y être demeurés quelque-temps, l'un des deux nommé Isaac, par amour pour sa patrie, s'étoit hasardé à revenir

ANDRONIC. An. 1185.

à Conſtantinople. Il avoit été aſſez heureux pour obtenir ſon pardon. Andronic ne fit que rire de l'avis qu'on lui donnoit ; il mépriſoit cet Iſaac comme un poltron & un imbécille, qui ne méritoit pas d'être ſoupçonné d'une action de vigueur.

XLII. Hagiochriſtophorite veut prendre Iſaac, & eſt tué lui-même.

Nicet. l. 2. c. 10, 11, 12, 13. Chron. Reich. Chron. Alberic. Roger de Hov. Chron. Sti. Anton. Sanut. l. 3. part. 11. c. 1. Du Cange fam. p. 215.

Cependant Hagiochriſtophorite pour montrer qu'il avoit plus de ſoin de la ſûreté de ſon Maître, que ſon Maître n'en avoit lui-même, réſolut d'arrêter Iſaac l'Ange, de le conduire en priſon, & de le faire enſuite périr au gré d'Andronic. Le ſoir du 11 Septembre il ſe tranſporte à la demeure d'Iſaac, & lui ordonne de deſcendre & de le ſuivre. Comme Iſaac, à qui la ſeule vue du Miniſtre annonçoit la mort, ne ſe preſſoit pas de ſe mettre entre ſes mains, le ſcélérat commande à ſes gens de l'aller prendre par les cheveux & de le traîner à la priſon. Ils ſe mettoient en devoir d'obéir, lorſqu'Iſaac ſe voyant enveloppé, s'enflamme d'un généreux déſeſpoir, ſaute à demi nud ſur un cheval, fond comme la foudre ſur Hagiochriſtophorite qui fuyoit effrayé, l'atteint à

la porte de ſa maiſon, & lui fend la tête d'un coup de ſabre. Il tombe enſuite ſur ſa troupe, qu'il met en fuite. Il court delà à Sainte Sophie, en criant le long des rues : *à moi, citoyens, j'ai tué le diable.* On crut qu'il avoit tué Andronic. Il entre dans l'Egliſe, & ſe place dans le lieu où les meurtiers avoient coutume de ſe tenir pour demander grace à ceux qui entroient & qui ſortoient. A cette nouvelle tout le peuple accourt pour voir ce qui en arriveroit. On ne doutoit pas qu'avant la fin de la nuit ce malheureux ne fût puni par les plus affreux ſupplices. Jean Ducas & ſon fils viennent ſe joindre à lui, tremblans pour eux-mêmes ; non qu'ils euſſent trempé dans ce meurtre, mais parce qu'ils s'étoient rendus caution de la fidélité d'Iſaac pour obtenir ſon pardon. D'autres Seigneurs qui s'attendoient à éprouver bien-tôt eux-mêmes la cruauté du tyran, ſe rendent au même aſyle, ſuppliant le peuple qui rempliſſoit déja l'Egliſe, de ne les pas abandonner. Comme on ne voyoit dans cette foule ni courtiſans

ANDRONIC.
An. 1185.

ANDRONIC. An. 1185.

ni gardes d'Andronic, chacun parloit en liberté, chacun maudissoit le tyran, & promettoit son secours contre toute violence. Isaac passa ainsi la nuit, ne songeant qu'à sauver sa vie, & croyant à tout moment entendre Andronic ordonner de le mettre en pieces. Il fit apporter des flambeaux, fermer les portes de l'Eglise, & obtint de la plus grande partie du peuple de passer toute la nuit avec lui.

XLIII. Proclamation d'Isaac.

Au point du jour toute la ville accourt à l'Eglise. On prie Dieu à grands cris de sauver Isaac, de le mettre sur le Trône; & de délivrer l'Empire d'un tyran barbare altéré de sang. Heureusement Andronic étoit pour lors dans un Palais au-delà du Bosphore sur le bord de la Propontide. Ayant appris pendant la nuit le massacre d'Hagiochristophorite, il se contenta d'envoyer un édit pour exhorter le peuple à la tranquillité; il débutoit par ces mots: *Ce qui est fait, est fait; je pardonne au meurtrier.* Au matin les amis d'Andronic se jettent au travers de la foule du peuple s'efforçant de la dissiper. Andronic lui-même se rendit à Cons-

tantinople ; ni leurs efforts, ni le retour du Prince n'appaiserent la sédition. On n'écoutoit rien : ceux qui s'avisoient de faire des remontrances, couroient risque de la vie. Les séditieux s'animoient mutuellement ; chacun étoit venu armé de ce qu'il avoit rencontré sous sa main. On repoussoit, on maltraitoit ceux qui ne paroissoient que spectateurs. On força les prisons ; il en sortit des flots de misérables, la plûpart exempts de tout crime, mais enfermés sur de faux soupçons d'Andronic ou par la malice de ses Ministres. Entre eux se trouvoient des gens de la premiere distinction, qui donnerent des chefs à la révolte ; & ce fut ce qui la fortifia davantage. Elle prit alors un air militaire : parmi cette troupe confuse armée de bâtons, de fourches, & de toute sorte d'instrumens offensifs, on voyoit briller des épées, des boucliers, des cuirasses. Au milieu de ce tumulte il s'éleva des voix qui proclamerent Isaac Empereur ; elles furent répétées par un concert unanime ; un des sacristains détacha de

ANDRONIC.
An. 1185.

ANDRONIC. An. 1185.

deſſus l'autel la couronne d'or qui y étoit ſuſpendue depuis le régne du grand Conſtantin, & la poſa ſur la tête d'Iſaac. Celui-ci ſe défendoit de la recevoir, n'étant pas encore trop aſſuré, & craignant d'irriter davantage Andronic. Jean Ducas moins timide, qui ſe trouvoit à côté de lui, découvrant ſa tête chauve la préſentoit à cet ornement dangereux. A cette vue tout le peuple s'écrie : *point de tête pelée ; Dieu nous garde d'un vieil Empereur ; Andronic nous en a dégoûtés pour jamais : vive l'Empereur Iſaac.* En ce moment un des chevaux d'Andronic, qu'on tranſportoit d'au-delà du Boſphore, s'étant détaché des autres & courant par les rues, fut arrêté par le peuple, & amené avec ſa houſſe aux armes de l'Empire. Iſaac étant ſorti de l'Egliſe monta deſſus, eſcorté de tout le peuple & même du Patriarche Baſile, qu'on avoit forcé malgré lui de conſentir à la proclamation.

XLIV. Fuite d'Andronic.

Andronic arrivé au grand Palais eſt effrayé des cris confus qu'il entend de toutes parts. Sa premiere

pensée est de combattre ; il fait sonner l'appel des troupes qu'il avoit à Constantinople. Se voyant mal obéi, il prend son arc, monte au haut d'une tour, & tire des flèches sur le peuple. S'appercevant bien-tôt du peu d'effet d'une telle défense, il essaye de calmer par des paroles la fougue de la multitude ; il offre de renoncer à l'Empire, & de mettre à sa place son fils Manuel, qu'il savoit être le moins odieux de ses deux fils. Il étoit trop tard ; on ne lui répond que par des injures contre lui, & contre le Prince qu'on auroit accepté avec joie deux jours auparavant. Le peuple enfonce les portes ; Andronic n'a que le temps de se dépouiller des marques de sa dignité, & de se jetter dans une barque avec sa femme & une fille de théâtre nommée Maraptique, qu'il aimoit éperdûment. Il vogue vers le Pont-Euxin à dessein de se sauver dans la Chersonèse Taurique, persuadé qu'il n'y avoit point de salut pour lui dans aucune province de l'Empire.

ANDRONIC.
An. 1185.

XLV.
Prise & mort d'Andronic.

Isaac entre dans le Palais : le peuple s'y jette en foule avec lui, &

ANDRONIC
An. 1185.

criant toujours, *vive l'Empereur Isaac*; il ne lui laisse que le diadême & pille tout le reste. On force toutes les portes; on enléve l'or, l'argent, le cuivre monnoyé & non monnoyé; la vaisselle, les vases, les meubles précieux disparoissent en un moment; on n'épargne pas même la chapelle; & ce qu'on regretta davantage fut un coffret d'or qui contenoit, selon l'opinion fabuleuse, les lettres du Sauveur au Roi d'Edesse. C'étoient, disoit-on, les dépouilles de la tyrannie. Chacun se charge, & ce qu'un seul ne peut emporter, plusieurs se joignent ensemble & l'enlévent, n'oubliant jamais de saluer profondément le nouvel Empereur en passant sous ses yeux avec les meubles de l'Empire. Isaac & ses amis qui ne pouvoient empêcher ce respectueux pillage, se voyant entre les murailles toutes nues, passent au Palais de Blaquernes. Peu de jours après on reçut la nouvelle de la prise d'Andronic. Isaac avoit envoyé courir après lui, & le fugitif faisant force de rames étoit parvenu à Chélé à l'entrée du Pont-Euxin. Les habitans

tremblans à ſa vue, quoiqu'il n'eût plus rien de redoutable que la mémoire de ſa férocité qui reſpiroit encore dans ſes regards, & n'oſant l'arrêter, lui avoient donné un vaiſſeau pour gagner la Cherſonèſe. La tempête l'avoit repouſſé pluſieurs fois, & enfin fait échouer au rivage, comme ſi le Pont-Euxin, qui avoit ſouvent porté ſur ſes eaux les cadavres des innocens qu'il faiſoit égorger, eût refuſé de favoriſer ſa fuite. Il fut pris & enchaîné dans le vaiſſeau qui le pourſuivoit. Il employa vainement tous les reſſorts de ſon éloquence, & les larmes de ſes deux femmes pour attendrir les ſoldats qui le tenoient dans les fers; on le conduiſit à Conſtantinople, & on l'enferma dans la tour d'Anémas, chargé d'un carcan & de deux chaînes peſantes qui lui ferroient les mains & les pieds. On le préſenta en cet état à Iſaac, qui le fit expoſer en public, où il eſſuya toute la rage d'un peuple trop long-temps en proie à ſa tyrannie. On lui meurtrit les joues à coups de poing, on lui arracha la barbe, on

ANDRONIC. An. 1185.

lui fit ſauter les dents hors de la bouche. Les femmes, ſur-tout, dont il avoit fait mourir ou aveugler les maris, ſignaloient leur vengeance. Enfin on lui coupa la main droite qu'on pendit à un gibet, & on le renferma dans la tour, où on le laiſſa deux jours ſans nourriture. On l'en retira le troiſieme pour lui arracher un œil, & l'ayant attaché ſur un méchant chameau, on le promena par toute la ville dans l'équipage d'un vil eſclave. Ce ſpectacle hideux qui devoit toucher les ames les moins ſenſibles, ne fit qu'enflammer la fureur. Libres de lui faire tous les maux dont ils purent s'aviſer, il n'y eut ſorte d'outrages & d'infâmes traitemens qu'ils ne lui fiſſent ſouffrir. Chacun cherchoit à ſe diſtinguer par quelque trait d'inhumanité. Une femme publique lui jetta ſur la face une chaudiere d'eau bouillante. On le conduiſit dans cet affreux triomphe au Cirque, où il fut pendu par les pieds. Au milieu de ces horreurs Andronic ne perdit point courage. Dévorant ſes malheurs, ſans laiſſer échapper aucune injure, aucu-

ne plainte, il ſe contentoit de répéter de temps en temps: *Seigneur, ayez pitié de moi : pourquoi froiſſez-vous encore un roſeau déja briſé?* Pendant qu'il étoit ſuſpendu, on continua de le tourmenter ſans pitié & ſans pudeur. Enfin un miſérable lui plongea dans la gorge une longue épée qu'il lui enfonça juſqu'au fond des entrailles. Il expira en portant à ſa bouche l'extrêmité de ſon bras, dont la plaie étoit encore toute ſaignante; & la rage du peuple étoit ſi impitoyable, que ſe montrant les uns aux autres ce dernier mouvement d'Andronic, ils diſoient que ne pouvant plus s'enivrer du ſang de ſes ſujets, il ſuçoit le ſien propre, comme l'unique breuvage qui pût lui plaire. Ainſi périt ce Prince dont la vie avoit été un tiſſu de crimes. Il n'avoit régné que deux ans, & ſon élévation ne fut qu'un ſonge dont le réveil fut terrible. Auſſitôt après ſa mort on briſa ſes ſtatues, on jetta au feu tous ſes portraits; il ne reſta de lui que la mémoire de ſes méchancetés. Quelques jours après on le détacha du gibet, & on jetta ſon

ANDRONIC. An. 1185.

ANDRONIC. An. 1185.

cadavre dans un souterrain du Cirque, où l'on jettoit les corps des bêtes tuées dans les spectacles. Au bout de quelque-temps des citoyens charitables le tirerent de ce lieu d'horreur, & le déposerent dans un caveau à côté d'un monastére. Isaac ne permit pas de l'enterrer dans l'Eglise des quarante Martyrs, qu'Andronic avoit fait bâtir & richement orner pour lui servir de sépulture.

XLVI. Bonnes qualités d'Andronic. *Nic. l. 2. c.* 3, 4, 5, 6, 12.

Comme il n'est point de bon Prince dont la vertu ne soit mêlée de quelques défauts, il n'en est point de méchant qui n'ait quelque mérite. C'est la ressource des panégyristes. Entre les vices les plus noirs on vit luire dans Andronic quelques rayons de vertu. Il fut sobre; les Historiens nous disent qu'un morceau de pain & un peu de vin qu'il prenoit à la fin de la journée, faisoient toute sa nourriture. C'étoit à ce régime & à l'exercice continuel qu'il attribuoit la vigueur de sa santé qui ne se démentit jamais. Au sortir d'une chasse, il dépeçoit de ses propres mains les cerfs & les sangliers, les faisoit rôtir

lui-même & en mangeoit avec les autres chasseurs. Il assistoit les indigens & réprimoit l'injustice des hommes puissans. Gratuitement cruel, il ne touchoit pas aux biens de ceux dont il n'épargnoit pas la vie. Trop fier pour vendre les magistratures, il ne les donnoit qu'au mérite. Il gageoit largement les Magistrats, leur défendant sous des peines très-séveres de rien prendre sur leurs inférieurs, & de recevoir même aucun présent. Ennemi déclaré des Monopoleurs, les vivres se maintinrent à bas prix pendant son régne. Les oppresseurs ne trouvoient de ressource ni dans leurs richesses ni dans leur crédit. Théodore Dadibrène, un des satellites qui avoient étranglé l'Empereur Alexis, croyant avoir acheté par ce crime la liberté d'en commettre d'autres, alla un jour avec toute sa maison & ses équipages loger chez un paysan, où il vêcut à discrétion sans rien payer, & ruina ce pauvre homme en une seule nuit. Sur la plainte du paysan qui s'adressa à l'Empereur, Dadibrène fut roué de coups de

ANDRONIC. An. 1185.

bâton, & obligé de rendre beaucoup plus qu'il n'avoit pris. Il abolit dans l'Empire une coutume barbare, que l'avarice avoit maintenue malgré les défenſes réitérées des Empereurs précédens, & qui s'eſt conſervée ſur d'autres rivages en dépit de l'humanité. C'eſt de piller ceux qui ont fait naufrage, & d'enlever à ces infortunés ce que leur a laiſſé la tempête. Il ordonna que les Seigneurs, dans le domaine duquel s'exerceroit cette déteſtable piraterie, ſeroient pendus au mât du vaiſſeau échoué, ou aux branches de l'arbre le plus haut du rivage, pour avertir les navigateurs, diſoit-il, qu'ils n'avoient plus rien à craindre des habitans des côtes, comme Dieu annonce à la terre par l'arc-en-ciel qu'elle n'a plus à redouter un nouveau déluge. Cette défenſe appuyée du caractére d'Andronic, qui ne manquoit jamais de parole, quand il menaçoit de punir, fut mieux obſervée que celle de ſes prédéceſſeurs, que la faveur déſarmoit toujours. Il ne ſouffroit pas les diſputes ſur les matieres de religion. Un jour qu'il

étoit campé au bord du Rhyndacus, ayant entendu dans une tente prochaine deux Evêques qui disputoient sur un passage de l'Evangile, il les menaça de les faire jetter dans le fleuve, s'ils ne mettoient fin à leur contestation. Il estimoit cependant les Théologiens, les Sçavans, les Jurisconsultes; il les combloit d'honneurs, leur donnoit des pensions, & les faisoit asseoir à côté de son Trône. Il se fit ériger plusieurs statues; mais par une bisarrerie difficile à expliquer, il s'en fit dresser une qui sembloit être un emblême de son usurpation : il étoit représenté sous la forme d'un faucheur mal vêtu, tenant en main une grande faux tranchante, & serrant entre ses bras un jeune enfant fort beau, qu'il sembloit étouffer. Un autre travers de ce Prince étoit de se comparer avec David, & de se donner l'avantage : *persécuté comme lui*, disoit-il, *exilé par un Prince injuste, j'ai encore goûté moins de repos; & ce n'est pas seulement dans la Palestine & dans le pays d'Amalec, mais jusqu'aux extrémités de*

ANDRONIC.
An. 1185.

ANDRONIC.
An. 1185.

l'Asie, que j'ai porté le nom de Dieu & la connoissance de la vraie Religion. C'étoit sans doute un singulier Apôtre, qu'un libertin scélérat tel qu'Andronic. En réunissant tout ce qu'il eut de qualités estimables, à peine trouveroit-on de quoi racheter la moindre partie de ses crimes. Vingt ans après sa mort sa veuve Agnès, que les Grecs nommoient Anne, âgée pour lors de trente trois ans, épousa Théodore Branas, dont nous parlerons dans la suite de cette histoire.



SOMMAIRE

DU

LIVRE QUATRE-VINGT-DOUZIEME.

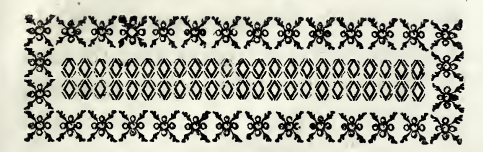
I. *Nouvelle race d'Empereurs* II. *Portrait d'Isaac.* III. *Ses Ministres.* IV. *Commencemens d'Isaac.* V. *Guerre des Siciliens.* VI. *Les Siciliens vaincus.* VII. *Suite de leur défaite.* VIII. *Tentative de Branas pour se faire Empereur.* IX. *Irruption des Turcs.* X. *Malheureuse expédition en Cypre.* XI. *Révolte des Bulgares.* XII. *Commencement de la guerre.* XIII. *Défaite de Jean Cantacuzène.* XIV. *Branas proclamé Empereur.* XV. *Il marche à Constantinople.* XVI. *Combat sur mer.* XVII. *Lâcheté de L'Empereur.* XVIII. *Préparatifs de la bataille.* XIX. *Bataille de Constantinople.* XX. *Suites de la victoire.* XXI. *Troubles à Constantinople.* XXII. *Continuation de la guerre des Bulgares.* XXIII. *Conrad*

ſe retire en Paleſtine. XXIV. *Fin de la guerre des Bulgares.* XXV. *Révolte de Mancaphas.* XXVI. *Commencement de la troiſieme Croiſade.* XXVII. *Mauvaiſe foi d'Iſaac.* XXVIII. *Frédéric ſe met en marche.* XXIX. *Il arrive à Philippopolis.* XXX. *Retour des députés de Frédéric.* XXXI. *Frédéric traverſe la Thrace.* XXXII. *Accord des deux Empereurs.* XXXIII. *Paſſage de l'Helleſpont.* XXXIV. *Frédéric en Aſie.* XXXV. *Ses combats contre les Turcs.* XXXVI. *Priſe d'Icone.* XXXVII. *Mort de Frédéric.* XXXVIII. *Richard en Cypre.* XXXIX. *Iſaac Empereur de Cypre traite & rompt le traité.* XL. *Richard s'empare de l'Iſle.* XLI. *Gui de Luſignan Roi de Cypre.* XLII. *Suites de cette expédition.* XLIII. *Impoſteur qui ſe dit Alexis fils de Manuel.* XLIV. *Autres révoltes.* XLV. *Traitement d'Alexis fils naturel de Manuel.* XLVI. *Succeſſion de Patriarches à Conſtantinople.* XLVII. *Iſaac battu par les Valaques & les Bulgares.* XLVIII. *Ridicule vanité d'Iſaac.* XLIX. *Nouvelle guerre des Valaques & des Bul-*

gares. L. *Révolte de Conſtantin l'Ange.* LI. *Iſaac marche contre les Bulgares.* LII. *Il eſt détrôné par ſon frere.* LIII. *Ses femmes & ſes enfans.*



HISTOIRE



HISTOIRE
DU
BAS-EMPIRE.

LIVRE QUATRE-VINGT-DOUZIEME.

ISAAC L'ANGE,
Second du nom D'*ISAAC*.

IL n'étoit pas difficile de ſe faire aimer après Andronic. Ce fut la haine de tout l'Empire contre ce tyran, qui porta Iſaac ſur le Trône, mais il n'y porta lui-même aucun mérite. Jamais race de Souverains ne fut plus ſtérile en toute eſpece de vertu, que la famille Impériale des Anges. Elle

ISAAC II.
An. 1185.
I.
Nouvelle race d'Empereurs.
Theodorus Douſa in not. ad Georg. Acropolit.

ISAAC II. An. 1185.

ſortoit d'une ſource nouvelle & de peu de valeur, & ne devoit ſa fortune qu'à une intrigue de galanterie. Conſtantin l'Ange né à Philadelphie eſt le premier dont parle l'hiſtoire. Il ne ſe fit connoître que par ſa bonne mine, qualité qui n'en eſt une, que lorſqu'elle ſert de parure à d'autres plus vraies & plus ſolides. Il fut heureux de trouver dans une des filles d'Alexis une Princeſſe qui ne conſulta que ſes yeux pour le choix d'un mari, & dans Alexis un pere indulgent pour ſa fille juſqu'à la foibleſſe. Cette alliance éleva cette famille ſur les dégrés du Trône, mais n'y fit paſſer aucun courage. Conſtantin ne commanda que pour ſe faire battre. Son fils Andronic fut chargé de deux expéditions, dont tout le ſuccès ſe borna à ſauver ſa perſonne après ſa défaite. Iſaac fils d'Andronic ne devint Empereur que pour montrer qu'il ne méritoit pas de l'être. Pluſieurs Auteurs Latins & François le nomment *Surſac* ou *Turſac* par altération de deux mots Grecs qui ſignifient *Sire Iſaac.*

ISAAC II. An. 1185.

II. Portrait d'Isaac.

Nicet. in Isaacio, l. 3. c. 5, & seqq.

Ce Prince commençoit son régne dans l'âge le plus favorable, où l'ame déja nourrie de réflexions, lorsqu'on est capable d'en faire, trouve dans les forces du corps de quoi seconder ses desseins. Il étoit dans sa trentieme année. Il avoit le teint haut en couleur, les cheveux roux, la taille médiocre, une complexion saine & robuste, mais son esprit étoit de la derniere foiblesse. Il ne prit de la souveraineté que ce que les ames élevées en méprisent comme l'écume & la fumée de la grandeur, & dont elles retranchent tout ce que la bienséance ne les force pas de souffrir. Le luxe de la table, des habits, des équipages, les parfums, les concerts, les adorations des courtisans faisoient toutes ses délices. Il aimoit les bouffons, quoiqu'ils le missent souvent en colere, en lui manquant de respect: les portes du Palais leur étoient toujours ouvertes, & avec eux entroient l'impiété & la débauche. On le voyoit rarement à la ville; il passoit la plus grande partie de son temps dans les îles charmantes de la Propontide, où il

Isaac II. An. 1185.

fit bâtir de magnifiques Palais. Prodigue en dépenſes frivoles, il faiſoit gloire de combler la mer en certains endroits & d'y créer de nouvelles iſles. Ennuyé du loiſir inconnu aux Princes qui gouvernent leur Etat ſans ſe laiſſer gouverner eux-mêmes, il s'occupoit de bâtimens. Il détruiſoit les maiſons des particuliers, les Palais, les Egliſes, pour faire conſtruire d'autres Palais, d'autres Egliſes, où il faiſoit tranſporter les marbres, les ſtatues, les tableaux, qui ornoient les autres édifices. Il enlevoit ſans ſcrupule les vaſes ſacrés, pour les employer à des uſages profanes. Il altéra les monnoies, augmenta les impôts, vendit les magiſtratures, & mit les Magiſtrats par la ſouſtraction de leurs gages dans la néceſſité de vivre aux dépens des peuples. Toujours en contradiction avec lui-même, impie & dévot, dur & compatiſſant, raviſſeur & charitable, il n'avoit point de caractére. Affectant la plus tendre dévotion envers la mere de Dieu, il ornoit ſes images des dépouilles des autres Saints. Multipliant par ſes exac-

tions le nombre des pauvres, il bâtissoit des hôpitaux. Libertin le reste de l'année, mais chrétien dans la semaine Sainte, il distribuoit alors des aumônes aux veuves, il dotoit de pauvres filles. Quelquefois par un retour d'humanité il remettoit à des villes entieres les taxes dont il les avoit écrasées. Bienfaisant aux dépens de ses peuples, il se croyoit généreux, lorsqu'il répandoit d'une main ce qu'il ravissoit de l'autre. Il s'irritoit, il s'appaisoit sans raison. En un mot, il étoit assez inégal dans sa conduite pour ne voir en lui-même que des vertus, & ne laisser voir à ses sujets que des vices.

ISAAC II. An. 1185.

III. Ses Ministres.

Théodore Castamonite son oncle maternel régissoit l'Empire sous son nom. C'étoit un prétendu philosophe, très-habile sur-tout dans la science des impôts; aussi fut-il revêtu de la charge de Surintendant des Finances. Il gouvernoit l'Empereur à son gré, & Isaac adoptoit sans examen toutes ses idées. Comme il étoit rongé de goutte, il se faisoit tous les jours porter dans le cabinet de l'Empereur,

Isaac II. An. 1185.

& là, ſans ſortir de ſa litiere, après avoir trafiqué avec Iſaac de ſes nouveaux projets, où il y avoit toujours quelque choſe à gagner pour le Prince, beaucoup pour lui & rien pour l'Etat, il retournoit chez lui, eſcorté d'une troupe de courtiſans qui faiſoient mine de le plaindre, & ne plaignoient que leur infortune. Quoiqu'il fût dans les ordres ſacrés, l'Empereur lui fit prendre la robe de pourpre ; c'étoit l'habit Impérial : il ſignoit les édits & les lettres du Prince avec le cinnabre comme l'Empereur. L'avarice lui avoit ôté tout ſentiment d'humanité ; la maladie lui ôta la raiſon même. Un jour de cérémonie comme il paſſoit dans ſa litiere au milieu de la place publique, quelques flatteurs l'ayant ſalué du nom de Maître & de Souverain, quoiqu'il pût impunément accepter tous ces titres, il en fut cependant ſi frappé, qu'il tomba en épilepſie. Les courtiſans s'empreſſoient à le ſecourir ; c'étoit à qui ſignaleroit ſon zéle par les ménagemens les plus ſerviles, tandis que le peuple rioit derriere eux, &

ſe mocquoit également du maître & des eſclaves. Il revint de cet accès, mais toujours en délire, & ce ne fut pas pour long-temps. Il retomba peu de jours après, & expira ſans être regretté de ceux mêmes qui lui avoient fait la cour avec le plus de baſſeſſe. Il fut remplacé par un jeune homme ſans talens & ſans expérience, qui mourut au bout de peu de jours. Le choix d'Iſaac deſcendoit toujours. Le ſucceſſeur de celui-ci fut un enfant qui ſortoit du collége, & dont l'Empereur voulut cependant prendre des leçons. On le comparoit à ce petit poiſſon, qui conduit, dit-on, le crocodile. Il acquit auprès d'Iſaac encore plus d'autorité, que n'en avoit eu Caſtamonite. Adroit à cacher ſon ignorance ſous un air de réflexion profonde, il diſpoſoit ſouverainement des affaires de la guerre qu'il n'avoit jamais vue, du choix des Généraux, de la marche des armées, des entrepriſes, de l'ordre & de la diſcipline des troupes. Il ſuppléoit aux connoiſſances qui lui manquoient par des plaiſanteries & des bons mots

ISAAC II.
An. 1185.

Isaac II.
An. 1185

dont il amusoit le Prince aussi ignorant que lui. Il s'étoit tellement rendu maître de toutes les entrées, que personne n'approchoit de l'Empereur sans son agrément, & il ne le donnoit qu'à ses créatures. Cet écolier se soutint dans le Ministére, par sa fidélité à remettre à l'Empereur tout ce qu'il avoit l'industrie d'attirer à lui. Car Isaac né pour être le subalterne de quelque Ministre, plutôt que pour éclairer la conduite des Ministres mêmes, étoit avide des plus minces présens; il avoit toujours les mains ouvertes pour recevoir non-seulement l'or, l'argent, les bijoux précieux, mais jusqu'au gibier & aux fruits.

IV.
Commencemens d'Isaac.
Nicet. in Isaaco, l. 1. c. 1.

Les premiers jours d'un nouveau régne en sont ordinairement les plus beaux. Isaac s'annonça d'abord par des actes de piété & de justice. Après avoir rendu graces à Dieu qui le plaçoit sur le Trône pour le soulagement de l'Empire, il songea à remplir cette glorieuse vocation. Il distribua des aumônes, rappella les exilés, ouvrit les prisons à ceux que d'injustes soupçons y avoient condamnés, leur fit

rendre ceux de leurs biens qui exiſtoient encore, & les dédommagea des autres aux dépens de ſon Tréſor. Les deux fils d'Andronic furent ſeuls exceptés de cette grace générale. Jean ne la méritoit pas; il reſſembloit trop à ſon pere, qui pour cette raiſon l'avoit préféré à ſon aîné. On lui creva les yeux, & il mourut dans de grandes douleurs. Mais ſon frere Manuel fut traité avec la même rigueur, & ce fut une injuſtice. Ce Prince aimable, n'avoit d'autre crime que d'être fils d'Andronic; encore l'avoit-il réparé par ſon courage à ſe refuſer pluſieurs fois à l'exécution des ordres injuſtes de ſon pere. Il fut immolé à des défiances politiques.

ISAAC II. An. 1185

V. Guerre des Siciliens. *Nicet. l.* 1 *c.* 1, 2.

La révolution avoit été trop rapide pour laiſſer aux Siciliens le temps d'en profiter. Ils étoient toujours campés à Moſynople, dont ils ravageoient les environs, & leur flotte étoit à l'ancre au bord des iſles les plus voiſines de Conſtantinople. Iſaac au lieu de leur faire des propoſitions de paix, leur écrivit des lettres pleines de faſte & d'arrogance, les menaçant de les

Isaac II. An. 1185.

passer tous au fil de l'épée, s'ils ne retournoient promptement d'où ils étoient venus. Alduin Général de l'armée de terre, aussi indigné de ce procédé, qu'il étoit enflé de ses succès, lui répondit sur un ton encore plus insultant, le traitant d'imbécille, nourri à l'ombre, qui n'avoit jamais endossé la cuirasse, ni entendu le son de la trompette guerriere ; il lui conseilloit de quitter le Trône où il avoit été jetté par le hasard comme le vent y jette la poussiere ; de mettre la Couronne en réserve pour le Roi de Sicile son Maître, à qui elle alloit bien-tôt appartenir, & de songer dès ce moment à lui demander grace de la vie. Ces insultes indécentes de part & d'autre joignirent une aigreur mortelle à l'animoisité naturelle dans la guerre. L'Empereur assembla tout ce qu'il avoit de troupes. Il arrivoit en foule des soldats de toutes les provinces. Isaac avoit délivré l'Empire d'un tyran ; on s'empressoit de participer à sa gloire en combattant les ennemis. L'Empereur augmenta encore cette ardeur par ses libéralités. Il donna de

l'argent & des armes aux nouveaux ſoldats, qu'il fit partir pour aller joindre l'armée ; il inſpira aux anciens plus de courage qu'ils n'en avoient montré juſqu'alors, en leur envoyant la paye qui leur étoit due, & dont la ſomme montoit à quatre mille livres d'or.

ISAAC II. An. 1185.

VI. Les Siciliens vaincus. *Nicet. l. 1. c. 2. Joann. de Ceccano chr. Chron. foſſæ novæ. Pagi ad Bar.*

Perſuadé que le partage du commandement entre pluſieurs Généraux ne peut que nuire au bien des affaires, il rappella tous les autres, & ne laiſſa à la tête de l'armée qu'Alexis Branas, dans lequel il avoit le plus de confiance. Branas ayant remarqué la ſécurité des ennemis qui ſe diſperſoient dans les campagnes pour courir au pillage, fit deſcendre ſes ſoldats dans la plaine. Ils n'étoient pas encore revenus entiérement de leur crainte ; de petits avantages qu'il ſut leur ménager, les raſſurerent, & leur inſpirerent peu-à-peu tant de hardieſſe, qu'ayant défait un parti Sicilien, ils le pourſuivirent juſque ſous les murs de Moſynople. L'armée Sicilienne étant ſortie au devant d'eux, il y eut un grand combat où les Grecs furent

Isaac II. An. 1185.

vainqueurs. Animés par ce ſuccès ils attaquent la ville, & mettent le feu aux portes. La terreur avoit paſſé du côté des Sicilens, qui ſans faire longue réſiſtance fuyent par la porte oppoſée, & tâchent de regagner Amphipolis, où ils avoient un autre corps d'armée. Les Grecs les chaſſent devant eux & en font un grand carnage. Arrivés au bord du Strymon, ils y trouvent un détachement nombreux qui ſervoit de garde avancée. A leur aſpect le détachement rentre en déſordre dans la ville, & y jette l'épouvante. Cependant les Siciliens honteux de ſe laiſſer enfermer, étant preſque en auſſi grand nombre que les Grecs, ſortent & ſe rangent en bataille dans la plaine de Démetrize. Le nouveau courage des Grecs avoit fait perdre aux Siciliens leur ancienne confiance, & au lieu de ſonner la charge, ils envoyent faire des propoſitions de paix. Branas les écoute & paroît y conſentir. Mais tandis que les députés font leur rapport, & que les Généraux tiennent conſeil, il marche & fond ſur eux. Les Siciliens

pris au dépourvû se défendent quelque-temps ; ils sont enfin renversés & prennent la fuite. Les uns sont tués, les autres précipités dans le fleuve. C'étoit le soir du sept Novembre. Les deux chefs Alduin & Richard de Cerra beaufrere de Tancréde, sont faits prisonniers. Les fuyards se sauvent à Thessalonique ; une partie se jettent dans les vaisseaux qu'ils trouvent au port, levent les ancres, & prennent le large, quoique la mer soit orageuse. Mais en fuyant l'épée des ennemis, ils périssent par la tempête. L'autre partie dispersée autour de la ville, dont les Grecs se rendirent maîtres sur le champ, fut poursuivie de toutes parts, & massacrée. Les plus acharnés contre eux étoient les Alains auxiliaires, dont ils avoient tué le chef & plusieurs Prêtres, lorsqu'ils s'étoient emparés de Thessalonique. Alexis Comnène auteur de la guerre, qui se croyoit déja Empereur, fut pris & aveuglé. Les débris de l'armée Sicilienne se réfugierent à Duras, que le Roi de Sicile désiroit de conserver. Mais ne pouvant fournir

Isaac II. An. 1185. aux dépenſes néceſſaires, il l'abandonna. Les Hiſtoriens Occidentaux accuſent Branas d'une noire perfidie; ils diſent qu'il fut le premier à propoſer la paix, promettant aux Siciliens de les laiſſer retourner librement dans leur patrie : que les Siciliens ſe voyant affoiblis par la perte qu'ils venoient de faire, accepterent la propoſition, & promirent de leur côté de ſe retirer des terres de l'Empire ſans y faire aucun dommage; mais que le traité étant conclu & ſigné de part & d'autre, Branas tomba ſur eux & les défit. Ils ajoutent que l'Empereur fut ſi mécontent de cette infidélité, qu'à l'exception d'Alduin il ne voulut pas retenir les priſonniers faits dans cette derniere rencontre, & qu'ayant fait à Branas de vifs reproches, il le menaça de faire retomber ſur lui le déshonneur dont il flétriſſoit les armes de l'Empire. Ce récit paroît confirmé par la révolte de Branas, dont nous parlerons dans la ſuite.

VII. Suites de leur défaite. La défaite de l'armée des Siciliens entraîna la perte de leur flotte, com-

posée de plus de deux cens voiles. Ayant tenté une descente au bord du golfe d'Astaque, ils furent si maltraités par les troupes qui bordoient le rivage, qu'il leur fallut regagner le large. Quoique la flotte de l'Empire fût plus foible de moitié, les Grecs encouragés par le succès de leurs troupes de terre, ne demandoient qu'à combattre. Quantité d'habitans ayant armé des barques s'étoient joints à la flotte, & brûloient de la même ardeur. L'Empereur considérant la supériorité des ennemis, ne voulut pas courir ce hasard, & retint ses vaisseaux dans ses ports. Les Siciliens qui s'étoient arrêtés dix-sept jours dans les isles de la Propontide, ne recevant aucune nouvelle de leur armée de terre, & jugeant par-là du mauvais succès, prirent le parti du retour. Après avoir mis le feu dans l'isle de Calonyme & sur les côtes de l'Hellespont, ils firent route vers la Sicile. Plusieurs de leurs bâtimens furent brisés ou engloutis par les tempêtes; la faim & les maladies firent périr presque tout le reste. Ils perdi-

ISAAC II.
An. 1185.
Nicet. l. 1. c. 3, 4.

Isaac II. An. 1185.

rent dans cette expédition plus de quatorze mille hommes, dont quatre mille resterent prisonniers dans les cachots de Constantinople. Ils y furent traités avec inhumanité. L'Empereur ne leur fournissoit pas même la nourriture, & ils seroient morts de faim sans la charité de quelques particuliers, tels qu'il s'en trouve toujours dans les grandes villes. Le Roi de Sicile affligé du sort de ses malheureux sujets, écrivit à l'Empereur : *Que c'étoit un procédé inoui chez des Chrétiens, que de faire ainsi périr des gens qui n'étoient coupables que d'avoir porté les armes sous les étendards de leur Prince : que si la victoire, qu'il ne devoit qu'au secours du Ciel, le rendoit aussi cruel qu'une bête féroce, il auroit dû leur arracher la vie, aussitôt qu'ils étoient tombés entre ses mains : que c'eût été alors une hostilité barbare ; mais que de leur faire souffrir une longue mort par le froid & par la faim, c'étoit autant d'homicides.* Ces justes reproches ne firent nulle impression sur Isaac, qui se croyoit permis tout ce qu'il étoit en

pouvoir de faire. Ces miférables périffoient l'un après l'autre, & demeuroient fans fépulture. Ifaac étoit furtout irrité contre Alduin, dont il avoit été outrageufement infulté. Pour donner plus d'éclat à fa vengeance, il fit affembler toute fa Cour, & s'étant paré des ornemens Impériaux, affis fur un Trône tout brillant d'or & de pierreries, il fit venir devant lui le Général Sicilien. Celui-ci comparut la tête nue, dans la contenance la plus humiliée, & le falua profondément avec la vénération la plus fervile. Alors l'Empereur jettant fur lui des regards de colere: *De quoi t'es-tu avifé, malheureux*, lui dit-il, *de violer fi infolemment le refpect que tu dois à un Souverain, même étranger, même ennemi? Si un fuccès de quelques momens autorife une telle audace, juge des droits que me donne fur toi une victoire complette.* A ces mots Alduin, encore plus adroit courtifan que brave guerrier : » Grand Empereur, » répondit-il, j'avoue mon crime; » je mérite la mort. Il n'appartient » qu'à Votre Majefté de ne pas fe

Isaac II. An. 1185.

» laiſſer enivrer des faveurs de la for-
» tune, parce que Votre Sageſſe eſt
» au-deſſus d'elle. Je reconnois main-
» tenant que c'eſt combattre le Ciel,
» que de faire la guerre à Votre Ma-
» jeſté. Frappez une tête coupable. Je
» ne regrette pas la vie. Tout mon
» déſeſpoir eſt d'avoir connu trop
» tard, qu'Iſaac eſt le plus puiſſant,
» le plus ſage & le plus invincible
» Monarque de l'Univers «. Iſaac étoit l'homme du monde le plus tendre à la flatterie; plus elle étoit outrée, plus elle pénétroit dans ſon cœur, parce qu'elle approchoit d'autant plus de la haute idée qu'il avoit de lui-même. Touché des paroles d'Alduin, il le fit reconduire en priſon, & lui donna peu après la liberte. Il fit plus encore; la ſenſibilité qu'Alduin lui avoit inſpirée, s'étendit ſur-tout l'Empire. Il déclara dans cette même aſſemblée que tant qu'il régneroit, il ne feroit jamais perdre la vie, ni même les yeux ou quelque membre à aucun coupable, eût-il conjuré contre l'Etat ou contre le Prince. Cette proteſtation inconſidé-

rée lui attira les éloges les plus hyperboliques. On admiroit, on élevoit plus haut que David, un Prince si clément : il ne tint pas aux flatteurs de Cour qu'on ne le mît au-dessus de Dieu même, qui fait quelquefois éclatter ses vengeances. Mais Isaac ne sut que trop corriger l'excès de cette aveugle douceur. Il manqua bientôt de parole, & après l'avoir comparé à David, on fut tenté de le mettre au rang d'Andronic.

ISAAC II. An. 1185.

VIII. Tentative de Branas pour se faire Empereur. *Nic. l. 1. c. 6.*

Branas effrayé des menaces de l'Empereur, songeoit à se mettre à couvert. Il pensa que le plus sûr asyle pour lui seroit le Trône même. L'exemple d'Isaac Comnène qui avec moins de courage s'étoit rendu maître de Cypre, lui faisoit espérer le succès, s'il étoit assez hardi pour entreprendre. Il étoit estimé des troupes qu'il avoit sû conduire à la victoire. Cependant il ne se fioit pas aux soldats Grecs, qu'il savoit être attachés à l'Empereur, & il n'osa leur découvrir son dessein. Mais il avoit eu dans son armée un grand corps d'Allemands auxiliaires, sur la valeur des-

Isaac II. An. 1185.

quels il comptoit beaucoup. Ces étrangers s'embarrassoient peu de la personne de l'Empereur ; ils étoient très-disposés à servir celui, dont ils recevroient une paye plus forte. Branas la leur promit. Avec leur secours & celui qu'il espéroit tirer de Constantinople, où grand nombre de mécontens ne manqueroient pas de se joindre à lui, il se crut assez fort pour opérer une révolution. Sur un projet si mal conçu il se rend à l'Eglise de Sainte Sophie ; là élevant la voix au milieu du peuple, *Braves Citoyens*, s'écrie-t-il, *sauvez-moi la vie. Je viens de défendre la vôtre par trois victoires ; je viens de conserver la Couronne à l'Empereur. Je n'ai rien fait que par ses ordres. Il me veut punir de les avoir exécutés. Ce Prince aussi ingrat qu'injuste veut venger sur ma tête le sang que j'ai fait verser aux Siciliens vos ennemis.* Ces paroles & d'autres semblables ne produisirent aucun mouvement. Aux cris de Branas on demeura dans un silence glacé, & le peuple manqua cette fois à un séditieux. Mais cette nouvelle

allarma le timide Empereur, qui devoit lui-même ſa Couronne à une pareille audace. Il ſe hâta d'envoyer à Branas le pardon & la promeſſe d'oublier ſon crime, & il lui tint parole. Branas s'étant jetté aux pieds de l'Empereur, fut reçu avec toutes les marques de la plus ſincére bienveillance, & traité dans la ſuite comme le ſerviteur le plus fidéle. Mais tandis que le Prince ne gardoit aucun reſſentiment, le coupable conſervoit au fond de ſon cœur toute ſa haine & ſon ambition.

ISAAC II. An. 1185.

IX. Irruption des Turcs. *Nicet. l. 1. c. 4.*

Pendant que l'Empire ſe défendoit contre les Siciliens, le Sultan d'Icône ravageoit la Lydie. Ce Prince ayant appris la mort d'Andronic, crut trouver une occaſion d'avancer ſes conquêtes à la faveur du déſordre qu'une ſi ſanglante révolution devoit produire. Il étoit d'ailleurs inſtruit de l'irruption des Siciliens. Ainſi ſans perdre de temps il envoya en Lydie un grand corps de cavalerie ſous le commandement de Samès. Cet Emir trouva ſans défenſe la plaine de Cilbiane. Elle étoit entiérement dégar-

Isaac II.
An. 1185.

nie de troupes, les uns étant accourus à Conſtantinople pour faire leur cour au nouveau Prince, les autres ayant été mandés pour la guerre de Sicile. Il pilla donc le pays ſans ménagement, enleva quantité d'hommes & de femmes, emmena les beſtiaux de toute eſpece. Iſaac ne trouva d'autre moyen d'arrêter ces ravages, qu'en s'obligeant à payer au Sultan un tribut annuel: reſſource honteuſe, mais que la foibleſſe des Empereurs ne rougiſſoit plus d'employer.

An. 1186.
X.
Malheureuſe expédition en Cypre.
Nic. l. 1. *c.* 5.
Du Cange fam. p. 222.

L'iſle de Cypre gémiſſoit ſous la tyrannie d'Iſaac Comnène. On lui offroit en vain de grandes ſommes d'argent pour la retirer de ſes mains. Ce cruel uſurpateur n'écoutoit aucune propoſition. Altéré de ſang, il faiſoit toute ſa joie de verſer celui de ſes ſujets, & imaginoit tous les jours de nouveaux ſupplices. L'Empereur réſolut d'employer la force pour lui arracher ſa proie. Il mit en mer une flotte de ſoixante-dix vaiſſeaux. Mais il choiſit mal les chefs de cette expédition. C'étoient Jean Contoſtéphane caſſé de vieilleſſe & Alexis Vatace

jeune & vaillant, mais aveugle. Andronic lui avoit fait crever les yeux. Le paſſage fut heureux ; mais arrivés dans l'iſle ils n'éprouverent que des malheurs. Le Roi de Sicile allié du tyran avoit envoyé une flotte à ſon ſecours ſous le commandement de Margarit, le plus grand homme de mer de ce temps-là. Les Grecs à leur deſcente furent battus par Iſaac, tandis que Margarit s'emparoit de leurs vaiſſeaux. Les deux Généraux furent pris & mis entre les mains du Général Sicilien, qui les fit conduire en Sicile. Iſaac vainqueur enrôla dans ſes troupes une partie des priſonniers, & fit périr les autres dans de cruels ſupplices. Entre eux ſe trouvoit Baſile Rhintacène, guerrier vaillant & habile, qui avoit droit de s'attendre au traitement le plus favorable. Il avoit été gouverneur d'Iſaac Comnène, & l'avoit inſtruit dans l'art militaire. Son éléve ne lui témoigna ſa reconnoiſſance, qu'en lui faiſant couper une jambe juſqu'au genou. Ce monſtre laiſſa aller les matelots ; mais

ISAAC II.
An. 1186.

presque tous périrent soit dans les tempêtes, soit de faim & de misere.

ISAAC II. An. 1186.

XI. Révolte des Bulgares. Nicet. l. 1. c. 4, 5. Du Cange fam. Byz. p. 318, 319. Idem ad Villehard. p. 303, 304.

L'avarice & l'imprudence de l'Empereur susciterent bien-tôt une autre guerre, qui fatigua long-temps les armes des Grecs, & détacha pour toujours de l'Empire la grande province de Bulgarie, qui avoit coûté à Basile Bulgaroctone tant de travaux & de combats. Depuis ce vaillant Prince elle étoit gouvernée par des Ducs; & la révolte des Bulgares du temps de Michel Paphlagonien, avoit été bien-tôt appaisée. Leur rébellion sous le régne d'Isaac eut des suites bien plus fâcheuses. Voici quelle en fut l'occasion. Isaac ayant perdu sa premiere femme, obtint de Béla Roi de Hongrie sa fille Marguerite, qui n'avoit pas encore dix ans. Voulant épargner son trésor, il s'avisa de charger les provinces d'un nouvel impôt, pour fournir aux frais de ses noces, qu'il désiroit célébrer avec magnificence; & cette taxe fut exigée avec toute la dureté & l'insolence ordinaire aux commis de ces sortes de recouvremens.

recouvremens. Les Bulgares & les Valaques réunis alors en une seule nation ne purent souffrir cette vexation nouvelle. Déja assez indociles par leur caractére, ils le devinrent bien davantage, lorsqu'ils se virent enlever leurs troupeaux & la dot de leurs filles, pour donner des fêtes à la fille du Roi de Hongrie. La situation de leur pays leur donnoit l'espérance de se maintenir contre les forces de l'Empire. On n'y pouvoit entrer que par les gorges du mont Hémus; & cette chaîne de montagnes étoit couverte de leurs châteaux bâtis sur des rochers escarpés. Malgré leur mécontentement le souvenir de ce qu'ils avoient souffert sous Basile, les auroit peut être contenus, sans la hardiesse & la ruse de deux hommes capables d'opérer une grande révolution. Pierre & Asan freres, issus des anciens Rois du pays, allerent trouver l'Empereur à Cypseles en Thrace, où il prenoit le divertissement de la chasse, & lui demanderent, premiérement que les troupes Bulgares au service de l'Empire, fussent enrôlées sur le même

ISAAC II.
An. 1186.

Isaac II. An. 1186.

pied que les Grecs naturels, & qu'elles reçuſſent le même traitement : en ſecond lieu, qu'on leur cédât un territoire de peu de valeur, ſitué ſur le mont Hémus. On leur refuſa l'un & l'autre, comme ils s'y étoient bien attendus : car leur intention n'étoit pas d'obtenir ce qu'ils demandoient, mais d'irriter leur nation par le refus, & de la porter au ſoulévement. Comme ils ſe retiroient en murmurant, Aſan ayant laiſſé échapper une parole peu reſpectueuſe pour l'Empereur, Jean Sébaſtocrator oncle d'Iſaac lui fit donner un ſoufflet par un de ſes gardes. Outrés d'un affront ſi ſanglant, ils portent dans leur pays la colere dont ils ſont embraſés. Mais ne trouvant pas encore dans leur nation aſſez d'ardeur pour la vengeance, ils s'aviſent d'un artifice groſſier à la vérité, mais propre à mettre en mouvement des eſprits ſimples & ruſtiques. Ayant fait bâtir une Egliſe en l'honneur de Saint Démétrius patron de Theſſalonique & particuliérement révéré dans la Macédoine & la Thrace ; ils y raſſemblent

un grand nombre de miſérables, qu'ils payent pour faire le perſonnage de démoniaques. Ces poſſédés contrefaits, les yeux égarés, les cheveux éparts, crioient d'une avoix affreuſe: *que le moment étoit venu de ſecouer le joug d'une domination tyrannique; que le martyr Démétrius avoit abandonné les Grecs; qu'il s'étoit retiré chez les Bulgares & les Valaques, pour les ſeconder dans ce glorieux projet; qu'il falloit ſans perdre de temps attaquer l'Empire, faire la guerre à outrance, & maſſacrer ſans pitié tous les Grecs qui tomberoient entre leurs mains.*

ISAAC II. An. 1186.

XII. Commencement de la guerre. *Nicet l.* I. *c.* 5, 6.

La rage de ces forcenés ſe communiqua aux Bulgares & aux Valaques, & les premiers ſuccès accréditérent l'impoſture. Il coururent aux armes, & mirent à feu & à ſang les environs du mont Hémus. Pierre prit la qualité de Roi. Suivi d'un corps de troupes il alla d'abord attaquer Periſthlava ſur le mont Hémus. Trouvant trop de réſiſtance, il deſcendit dans la Thrace, fit un horrible dégât, enleva les hommes & les troupeaux, &

Isaac II. An. 1186.

laiſſa de toutes parts des marques ſanglantes de ſa fureur. Iſaac marcha en perſonne à la tête de ſes troupes. A ſon approche les barbares encore mal aſſurés regagnerent leurs défilés. Il étoit difficile de les forcer dans ces retraites preſque inacceſſibles : mais à la faveur d'un brouillard épais, qui les tint long-temps enveloppés, les Grecs tomberent ſur eux, y jetterent l'épouvante & les pourſuivirent juſqu'au Danube. Pierre, Aſan & leurs principaux partiſans paſſerent le fleuve & allerent ſe réfugier chez les Patzinaces leurs voiſins. Baſile ayant reconquis la Bulgarie avoit fait graver ſur le marbre dans un Monaſtére de Soſthene au bord du Boſphore un conſeil à ſes ſucceſſeurs : *Si jamais les Bulgares*, diſoit-il, *ſe révoltent de nouveau, il faudra, à mon exemple, traverſer toute la Bulgarie, & n'y laiſſer aucune place, aucune fortereſſe ſans garniſon ; c'eſt l'unique moyen de tenir en bride cette nation remuante & indocile.* Iſaac n'avoit pas aſſez de conſtance pour ſuivre cette avis. Dès qu'il vit les barbares hors du premier

poſte, où il les avoit attaqués, il ſe contenta de brûler leurs magaſins; il ſe laiſſa tromper par leurs feintes proteſtations d'obéiſſance, & ne ſongea plus qu'à retourner à Conſtantinople.

ISAAC II. An. 1186.

Il n'y fut pas long-temps ſans apprendre qu'Aſan étoit rentré en Bulgarie ſuivi d'un grand corps de Patzinaces, & que toute la nation avoit repris les armes. Il fit partir auſſi-tôt Jean Sébaſtocrator ſon oncle, qui ayant attiré les ennemis dans les plaines de Thrace, remporta ſur eux de grands avantages. Il étoit dangereux de trop bien ſervir ce foible Empereur. Les ſuccès de ſon oncle lui donnerent de la jalouſie; il craignoit que Jean ne fût tenté de prendre la Couronne qu'il ſavoit défendre. Il le rappella & mit en ſa place Jean Cantacuzène qui avoit épouſé Irène ſœur d'Iſaac. Le nouveau Général décoré du titre de Céſar, étoit brave & inſtruit dans la ſcience de la guerre, mais vain & préſomptueux; ce qui rendoit ſa valeur ſouvent malheureuſe. C'étoit un de ceux qui avoient éprouvé la cruauté d'Andronic par la

An. 1187.
XIII.
Défaite de Jean Cantacuzène.

Isaac II. An. 1187.

perte de la vue. On sera sans doute étonné de voir souvent dans ces temps-là de ces sortes d'aveugles à la tête des armées, & chargés des expéditions les plus difficiles. C'est qu'entre les diverses manieres mises en œuvre pour ôter la vue, la plus douce étoit de présenter aux yeux une lame de fer rouge, dont l'ardeur devoit brûler les membranes & dessécher les humeurs des yeux. Mais le plus ou le moins d'effet de cette opération barbare dépendoit beaucoup du plus ou du moins d'humanité dans les exécuteurs; ensorte que plusieurs de ceux qui avoient éprouvé ce supplice, conservoient encore quelque usage de leur vue. D'ailleurs dans le déclin de l'Empire la coutume s'étoit sans doute introduite de séparer le nom d'avec la réalité; & dans la guerre ainsi que dans les emplois les plus importans, le chef qui doit être l'œil de toute la gestion, étoit censé assez clair-voyant, s'il voyoit par les yeux de ses subalternes: procédé vraiment aveugle, qui met la statue à la place de l'homme, & qui la laisse

ISAAC II. An. 1187.

mouvoir par les paſſions & les intérêts de ceux qui reſtent cachés derriere elle. Cantacuzène apprenant que les barbares ſe tenoient ſur le haut des montagnes, ne douta point que ce ne fût un effet de leur crainte ; & s'étant campé dans la plaine, il ne crut nullement néceſſaire de ſe retrancher, de poſter des gardes avancées, ni de prendre aucune précaution pour ſa ſûreté. Cette confiance téméraire eut les ſuites qu'elle devoit avoir. Les barbares étant deſcendus pendant la nuit, pénétrent dans le camp, égorgent les ſoldats endormis, maſſacrent ou font priſonniers ceux qui fuyent ſans avoir le temps de prendre leurs armes. Le Céſar réveillé par les fuyards qui ſe réfugioient dans ſa tente, ſe léve en les accablant d'injures, les traitant de poltrons, de traîtres ; il va, dit-il, leur montrer ce qu'il faut faire dans une attaque ſoudaine. Il monte ſur un cheval Arabe, ſaiſit ſa lance & ſon bouclier, & court aux ennemis en criant : *ſuivez-moi.* Mais ne voyant pas où il étoit, & ne ſachant où il alloit, il eſt entraîné par

Isaac II. An. 1187.

la foule des fuyards, & fuit lui-même à toute bride. Les Bulgares pillent le camp ; tous les drapeaux des Grecs tombent dans leurs mains. Pierre & Asan s'emparent de la dépouille du César, & s'étant revêtus de ses habits de pourpre, ils se montrent ainsi à leurs troupes, qui les félicitent par de grandes acclamations. N'ayant plus rien à craindre des Grecs, ils campent au milieu de la plaine & se retranchent.

XIV. Branas proclamé Empereur.

L'Empereur rappella Cantacuzène, & ne connoissant point de meilleur Général que Branas, quoique sa conduite passée dût le rendre très-suspect, toutefois trompé par les apparences de son repentir, & par le zéle qu'il affectoit pour réparer sa faute, il lui confia le commandement de l'armée. Branas se conduisit en grand Capitaine. Toujours sur ses gardes, n'abandonnant rien à la fortune, choisissant des campemens sûrs, & se retranchant avec soin, marchant en ordre de bataille autant que le terrain pouvoit le permettre, il sut conserver ses troupes sans aucun échec, &, sans

hasarder de bataille, détruire peu-à-peu l'armée ennemie par de petits combats, qui se terminoient toujours à son avantage. Enfin ayant repoussé l'ennemi de poste en poste jusqu'au delà du mont Hémus, il crut avoir trouvé le moment favorable pour exécuter le projet qu'il méditoit depuis long-temps. Les soldats dont il ménageoit le sang, étoient prêts à le répandre pour son service. Il assembla ses Officiers dont la plûpart étoient ses parens, & leur ayant exposé l'incapacité du Prince, il les consulta sur les moyens de rendre à l'Empire son ancienne splendeur. *Pour moi*, leur dit-il, *je n'en connois point d'autre, que de mettre la Couronne Impériale sur la tête d'un homme capable de se faire respecter des sujets & redouter des ennemis. Choisissez-vous un Maître de ce caractére; je serai le premier à lui jurer fidélité.* Il étoit bien assuré de leur suffrage. Tous le prierent de se charger lui-même du Gouvernement. Il y consentit sans peine; & les ayant exhortés à disposer leurs soldats à ce changement, il prit la

ISAAC II.
An. 1187.

route d'Andrinople sa patrie. Là tous les esprits étant préparés, l'armée entière par une acclamation unanime le nomma Empereur.

XV.
Il marche à Constantinople.

On marche à Constantinople. Branas établit son camp à peu de distance de la ville, & sur le soir suivi de ses troupes, il s'avance assez près pour se faire entendre. Alors adressant la parole aux soldats & aux habitans, qui le regardoient du haut des murs : *Citoyens*, s'écria-t-il, *je vous apporte la victoire, la paix & l'abondance. Voilà les biens que vous allez recevoir, si vous m'ouvrez vos portes : mais si vous m'obligez de les forcer, attendez-vous à voir entrer avec moi tous les maux de la guerre.* Ayant dit ces paroles, il se retira dans son camp. Le lendemain au lever du soleil il s'approche à la tête de son armée rangée en bataille. L'Empereur après avoir posté sur les murs & derriere les portes une partie de ses troupes, fait sortir l'autre avec ordre d'aller combattre l'ennemi au-delà du fossé, & si elle se voit pressée, de se retirer à l'abri des tours & des remparts de la

ville. On passa la matinée à tirer de part & d'autre, sans en venir aux mains. Sur le midi la cavalerie de Branas chargea les Impériaux, qui ne pouvant lui résister, repassent le fossé, & se retirent au pied des murs sous la protection des machines & des archers qui bordoient la muraille. Branas sans pousser plus loin ce premier succès retourne dans son camp. Ce qui lui donnoit le plus d'avantage sur les Impériaux, c'étoit un grand corps d'infanterie Latine, composé des prisonniers Siciliens, à qui l'Empereur avoit donné la liberté, & qu'il avoit armés & envoyés à Branas faisant la guerre aux Bulgares.

ISAAC II. An. 1187.

XVI. Combat sur mer.

Le rebelle après avoir fait reposer ses troupes pendant cinq jours, se rapproche de la ville, espérant y exciter quelque division entre les habitans; & pour faire parade de ses forces, il les étale sur les éminences au septentrion, depuis la pointe du golfe de Céras jusqu'au Bosphore. Ce grand nombre de drapeaux qui flottoient en l'air, & l'éclat des armes frappées des rayons du soleil faisoient un spectacle

ISAAC II.
An. 1187.

effrayant. Branas avoit attiré à son parti les habitans des isles de la Propontide, la plûpart pêcheurs. Ils étoient en grand nombre, peu exercés à la guerre, mais hardis navigateurs. Ayant revêtu leurs barques de planches épaisses pour en fortifier la proue & les flancs, armés d'arcs & de frondes, ils oserent attaquer la flotte Impériale, qui voguoit autour de la ville, pour en défendre l'approche du côté de la mer. On fut d'abord surpris de leur hardiesse; c'étoit, disoit-on, une folie d'aller affronter de grands vaisseaux avec de simples nacelles. Mais on en vint bien-tôt à les craindre, quand on les vit voler avec légéreté, & investir de toutes parts chaque vaisseau, qui se remuant avec beaucoup plus de lenteur, pouvoit à peine se garantir de l'abordage. La flotte fut obligée de regagner le bord, où les barques la tenoient comme bloquée; lorsqu'enfin honteuse de céder à de si foibles ennemis, elle revire de bord, & faisant force de rames & de voiles, elle fond sur les barques, en coule à fond une

partie, diſperſe le reſte, & les auroit consumées par le feu Grégeois, ſi l'armée de terre accourant au rivage, n'eût protégé la retraite, en faiſant pleuvoir une grêle de fléches & de pierres ſur les vaiſſeaux de l'Empereur.

ISAAC II. An. 1187.

XVII. Lâcheté de l'Empereur. *Nicet. l. 1. c. 7.*

Branas n'eſpérant ſe rendre maître de la ville ni par intelligence ni de vive force, réſolut de la réduire par famine. Les provinces voiſines, tant en Europe qu'en Aſie, s'étoient déja déclarées pour lui, il leur fit défenſe d'envoyer à Conſtantinople aucune ſubſiſtance. Il travailloit en même-temps à raſſembler des vaiſſeaux, pour être en état de combattre la flotte de l'Empereur. Cependant Iſaac aſſez heureux pour voir le peuple de Conſtantinople animé contre Branas, & réſolu à ſoutenir un ſiége plûtôt que de lui ouvrir les portes, ne ſecondoit ces bonnes diſpoſitions que par des dévotions très-louables en elles-mêmes, mais dont l'effet eſt de faire proſpérer le travail & le courage, & non pas d'en tenir lieu. Il ſentoit bien qu'il avoit grand intérêt

ISAAC II. An. 1187.

à ne pas laiſſer prolonger le ſiége, & que l'inconſtance naturelle au peuple pouvoit à la longue changer les eſprits. Mais ſa lâcheté & ſon inexpérience le rendoient incapable de donner les ordres néceſſaires. Il fit placer ſur la muraille, comme une défenſe inſurmontable, une image célebre de la Sainte Vierge; & ayant aſſemblé dans ſon Palais tous les Moines mendians de Conſtantinople, il paſſoit la journée au milieu d'eux à prier Dieu d'écarter de lui le fléau de la guerre, & de lui conſerver la Couronne. On peut douter ſans irréligion que ſes prieres euſſent été exaucées, ſi l'activité de Conrad n'eût ſuppléé à ſon inaction. Ce Prince proche parent de Reinier de Montferrat, qui avoit épouſé Marie fille de Manuel, étoit depuis long-temps attaché à l'Empire. Il avoit ſignalé ſon zéle ſous le régne de Manuel par la défaite de l'armée de l'Empereur Frédéric. Iſaac le fit venir à Conſtantinople, quelque-temps avant la révolte de Branas, & lui donna le titre de Céſar qu'il ôtoit à Cantacuzène; il lui fit épouſer ſa

ſœur Théodora. Conrad s'étoit acquis une grande réputation de valeur & de prudence; il ne ceſſoit d'exciter ſon beaufrere, lui repréſentant *qu'il devoit joindre l'action aux armes ſpirituelles; qu'après avoir levé les mains au Ciel comme Moyſe, il falloit, comme Joſué, les tourner contre l'ennemi, & qu'une armée de Moines mendians ne ſuffiſoit pas contre des lances & des épées*. A force de coups d'aiguillon il réveilla pour quelques momens l'indolent Empereur. Branas étant maître de tous les dehors, Iſaac n'avoit de reſſource que dans Conſtantinople pour trouver des ſoldats, & l'argent lui manquoit. Il engagea aux Egliſes pour de grandes ſommes la vaiſſelle Impériale, qu'il eut ſoin de retirer après la guerre, mais ſans rendre l'argent. Il ſoudoya par ce moyen un certain nombre d'habitans.

ISAAC II. An. 1187.

XVIII. Préparatifs de la bataille.

Conrad de ſon côté aſſembla les plus braves gens, qui s'attacherent à ſa perſonne par eſtime de ſa valeur. C'étoient deux cens cinquante cavaliers Latins, & cinq cens fantaſſins, la plûpart Turcs & Ibériens. Il com-

ISAAC II. An. 1187.

posa de plus un corps de mille hommes qu'il choisit entre les Officiers du Palais & les citoyens les plus distingués. Il sembloit être un Ange envoyé du Ciel pour défendre le foible Empereur. Aussi prenoit-il avec lui le ton de maître, lui reprochant quelquefois qu'il avoit plus d'ardeur pour la table que pour son salut & celui de l'Empire. Il le détermina enfin à livrer bataille. Isaac endossa la cuirasse, & ayant convoqué ses Officiers dans le Palais de Blaquernes, il les exhorta par une harangue militaire à faire le devoir de fidéles sujets, permettant à ceux qui ne se sentoient pas assez de courage, de se retirer chez eux sans prendre d'autre parti que celui auquel les appelleroit la victoire. Il ajouta même, *que s'il y en avoit parmi eux qui fussent dans le cœur plus favorables au rebelle, il ne les empêchoit pas de l'aller joindre; qu'ils pouvoient en toute sûreté sortir de Constantinople; que la trahison seroit moins criminelle avant l'action même, parce qu'elle seroit moins dangereuse.* Une permission si extraordinaire étonna tous les

Officiers ; mais Jean Sébaſtocrator oncle de l'Empereur, ſentit que c'étoit lui que l'Empereur avoit principalement en vue. Son ancienne liaiſon avec le rebelle étoit encore reſſerrée depuis peu par le mariage de ſon fils avec la fille de Branas. Se voyant donc ſoupçonné de perfidie, il proteſta avec les imprécations les plus terribles contre lui-même & contre toute ſa famille, *que jamais un ſi noir deſſein n'étoit entré dans ſa penſée ; que la vieilleſſe ne lui avoit pas encore ôté le bon ſens, juſqu'à préférer à l'Empereur ſon neveu, de qui il avoit reçu tant de bienfaits, un malheureux rebelle, dont il n'auroit jamais accepté l'alliance, s'il eût pû prévoir ſa révolte.*

ISAAC II. An. 1187.

XIX. Bataille de Conſtantinople. *Nicet. l.* 1. *c.* 8.

Branas étoit déja rangé en bataille, lorſque l'armée Impériale ſortit de Conſtantinople. Manuel Camyze grand Ecuyer & couſin de l'Empereur commandoit l'aîle gauche. Ennemi mortel de Branas, & n'eſpérant point de ſalut ſi le rebelle devenoit ſon maître, il avoit abandonné tous ſes biens à l'Empereur, pour lever

ISAAC II. An. 1187.

des ſoldats. Iſaac marchoit à la tête de l'aîle droite. Conrad qui par ſon courage & ſa ſcience militaire tenoit la place de l'Empereur, étoit au centre, ſuivi des Latins tant cavaliers que fantaſſins. C'étoit auſſi le poſte que Branas occupoit dans ſon armée; il y avoit aſſemblé l'élite de ſes troupes; les aîles étoient commandées par ſes Lieutenans. La matinée ſe paſſa en eſcarmouches. A midi le combat devint général. Conrad s'avança le premier à la tête des Latins. Il étoit ſans caſque & ſans bouclier; mais il portoit pour cuiraſſe une toile de lin repliée en dix-huit doubles & détrempée dans le ſel & le vinaigre; ce qui la rendoit impénétrable aux plus rudes coups de lance. A la portée du trait il fit halte; le reſte de l'armée le ſuivoit en colonnes. Les files & les rangs ſerrés, il charge & enfonce l'ennemi, qui ne pouvant ſoutenir ce choc, tourne le dos & prend la fuite. Branas s'efforce inutilement d'arrêter les fuyards; ni ſa voix, ni ſon exemple ne peuvent les raſſurer. Déſeſpéré de leur lâcheté, il

court lui-même à Conrad ; la mort de ce brave guerrier eût décidé la victoire. Il lui lance ſon javelot, qui ne fait que lui effleurer l'épaule. Conrad empoignant ſa pique à deux mains, la lui porte au viſage, & le renverſe à bas de ſon cheval. Comme Branas demandoit quartier: *Ne crains rien*, lui dit Conrad, *il ne t'en coûtera que la tête*; ce qui fut ſur le champ exécuté par ſes gardes. Cependant l'armée rebelle fuyoit de toutes ſes forces. Les vainqueurs firent peu de carnage, & ne s'acharnerent pas à la pourſuite. Ils s'arrêterent à piller le camp, & le peuple de la ville vint en foule enlever ſa part du butin. Dans cette bataille fut tué un fameux aſtrologue, nommé Conſtantin Stéthat, qui avoit prédit à Branas qu'il entreroit ce jour-là en triomphe dans Conſtantinople. La prophétie ſe vérifia tout autrement que l'un & l'autre ne l'avoient entendu. Comme l'Empereur rentroit triomphant dans la ville, on porta devant lui au bout de deux lances la tête & le pied droit de Branas. A côté de ce ſanglant

ISAAC II.
An. 1187.

ISAAC II. An. 1187.

trophée, on portoit encore la tête d'un de ces poëtes mercenaires, qui font commerce d'éloges en méchans vers. On ne dit pas la raison de cet assortiment bisarre : on peut soupçonner que ce favori d'Apollon s'étoit un peu trop pressé de chanter d'avance le glorieux succès de Branas.

XX. Suites de la victoire. *Nicet. l.* 1. *c.* 9.

L'Empereur s'attribuant à lui seul l'honneur d'une victoire, à laquelle il avoit eu si peu de part, fit préparer un magnifique festin, & ordonna de tenir ouvertes toutes les portes du Palais, afin de se montrer à son peuple dans toute sa gloire. Il crut la relever par la plus stupide inhumanité. Il fit servir sur sa table la tête de Branas, & l'ayant jettée par terre, les courtisans qui n'ont gueres d'autre ame que celle du Prince, se firent un jeu de l'insulter à coups de pieds, & de la percer de fléches. Il la fit porter en cet état à la femme de Branas niéce de l'Empereur Manuel ; & comme on demandoit à cette veuve infortunée si elle la reconnoissoit, levant ses yeux presque éteints par la douleur : *oui*, répondit-elle, *& je*

reconnois auſſi mes malheurs. Elle n'en dit pas davantage, & ſe replongea dans un morne ſilence. C'étoit une Princeſſe vertueuſe & modeſte, celle de toutes les femmes de la Cour, qui méritoit le moins un traitement ſi barbare. Manuel avoit coutume de l'appeller, *l'honneur de ſon ſexe & l'ornement de la famille Impériale.* Cependant l'armée vaincue, ſaiſie du plus grand effroi, précipitoit tellement ſa fuite, qu'elle ne s'apperçut qu'au pont d'Athyras, à ſix lieues de Conſtantinople, qu'elle n'étoit pas pourſuivie. Chacun alors ſe diſperſa pour ſe retirer dans ſa famille, les ſimples ſoldats ſans inquiétude, à l'abri de leur obſcurité; mais les Officiers diſtingués par leur naiſſance ou par leurs emplois, craignant le reſſentiment du Prince s'aſſemblerent, & d'un commun avis lui envoyerent des députés pour lui dire, *que s'il leur pardonnoit, il n'auroit point de ſerviteurs plus zélés & plus fidéles; mais que s'il ſe montroit inflexible, ils alloient, quoiqu'à regret, chercher leur ſûreté & porter leurs ſervices chez*

ISAAC II. An. 1187.

Isaac II. An. 1187.

les nations ennemies. L'Empereur leur accorda leur pardon. Plusieurs d'entre eux étant venus l'assurer de leur repentir & de leur attachement désormais inviolable, il les reçut avec bonté; & prenant le ton de directeur de conscience, il leur conseilloit d'aller trouver le Patriarche pour se faire relever de l'anathême qu'ils avoient encouru par leur révolte. Les ames les plus timorées suivoient son avis; d'autres moins scrupuleux en faisoient des risées, & disoient, qu'ayant été Clerc autrefois, il ne pouvoit perdre l'habitude de catéchiser. Quelques-uns s'étoient déja retirés chez les Bulgares, il les rappella par des lettres d'amnistie.

XXI. Troubles à Constantinople. *Nicet. l.* 1. c. 10.

Il auroit au moins eu l'honneur d'avoir terminé avec douceur une guerre civile, si sa bisarrerie naturelle n'eût flétri cet heureux commencement. Après la grace accordée aux révoltés, il permit au peuple de Constantinople de traiter en pays ennemi les campagnes d'alentour & les isles de la Propontide, pour punir les habitans de s'être déclarés pour Branas. Une

permiſſion de faire du mal a toute la force d'un ordre, & il eſt toujours promptement exécuté. Dès la nuit ſuivante on mit le feu à tous les édifices, tant ſacrés que profanes, tant publics que particuliers au-delà du golfe de Céras. On eût dit que les Bulgares étoient aux portes de la ville. Ce canton fut entiérement dévoré par les flammes. On voyoit les malheureux habitans ſurpris par l'incendie, ſauver de leurs maiſons embraſées leurs enfans & ce qu'ils pouvoient emporter de leurs effets. Le lendemain les Latins de Conrad, accompagnées de cette foule de miſérables, qui dans les grandes villes n'attendent qu'un ſignal pour piller les biens qu'ils n'ont pas, armés de tout ce qui leur tomboit ſous la main, ſe diſperſent aux environs de Conſtantinople; ils forcent, ils pillent, ils abbattent les habitations, les Egliſes, les Monaſtéres. On inſulte, on maltraite, les Prêtres, les Moines, les Religieuſes. On enléve juſqu'aux vaſes ſacrés; on maſſacre ceux qui réſiſtent. Ce déſordre affreux auroit duré plus

Isaac II. An. 1187.

long-temps, si l'Empereur sur les remontrances de quelques gens de bien, n'eût envoyé les Seigneurs du plus haut rang pour arrêter cette fureur populaire. Elle fut suivie d'un autre excès non moins déplorable. Les artisans de Constantinople, déja jaloux des Latins qui se vantoient d'avoir seuls sauvé l'Empire, irrités encore du traitement barbare qu'ils venoient de faire aux Grecs, s'étant animés les uns les autres & réunis ensemble, attaquent les Latins à leur tour. Ils courent en foule à leurs maisons qu'ils croient remplies de richesses, ne respirant que le meurtre & le pillage. Ils brûlent de renouveller le massacre qu'ils avoient déja fait du temps d'Andronic. Mais ils y trouvent plus de résistance. Au premier bruit de cette émeute, les Latins tous gens de guerre, avoient fermé de grosses pieces de bois l'entrée des rues qui conduisoient à leurs logemens, & à la faveur de ces barricades, armés de toutes pieces, ils repoussoient aisément une multitude confuse, sans chef, pleine de vin & dont l'ivresse

faisoit

faiſoit tout le courage. L'aſſaut continua bien avant dans la nuit. Le terrain des attaques fut bien tôt jonché d'habitans tués ou bleſſés & couchés par terre au pied des barricades. Au matin le peuple ſe préparoit à recommencer, lorſque l'Empereur envoya ſes principaux Officiers pour appaiſer ce tumulte. Les Latins y réuſſirent encore mieux par un ſtratagême. Ils avoient tranſporté pendant la nuit dans le veſtibule de leurs maiſons une grande partie des cadavres, & après les avoir habillés comme eux, & leur avoir coupé la barbe qui diſtinguoit les Grecs, ils les montroient aux envoyés de l'Empereur comme des Latins qui avoient péri dans cette émeute; ils les prioient de ſe contenter du ſang de ces malheureux, & de ne pas pouſſer plus loin un emportement aveugle. Le peuple y fut trompé, & ſe croyant aſſez vengé, chacun retourna à ſon travail ordinaire. Mais ce qui contribua le plus à calmer les eſprits, ce fut que l'ivreſſe de la veille étant diſſipée, la chaleur qui

ISAAC II.
An. 1187.

Isaac II.
An. 1187.

les avoit enflammés, se trouva fort refroidie.

XXII.
Continuation de la guerre des Bulgares.

Les Bulgares & les Valaques avoient profité de la guerre civile pour repasser le mont Hémus avec les Patzinaces. Ils étoient campés près d'Agathople & ravageoient toute cette contrée de la Thrace. Isaac résolut de les aller combattre en personne. La victoire remportée sur Branas, qu'il ne devoit qu'à Conrad, lui donnoit une grande opinion de lui-même. Il manda toutes ses troupes, auxquelles il assigna rendez-vous à Taurocome près d'Andrinople, & les devança avec quelques escadrons qui se trouverent prêt à partir. Lorsqu'elles furent arrivées, il envoya les bagages à Andrinople, & s'étant mis en marche, il prit lui-même les devants avec un corps de deux mille cavaliers choisis. Il fut bien-tôt averti par ses coureurs, que les ennemis après avoir ravagé les environs de Lardée, se disposoient à se retirer dans leur pays avec un grand butin & quantité de prisonniers. Il partit de nuit aussi-tôt;

mais ne les trouvant plus, il campa près de Bafternes, & fit repofer fon armée. Trois jours après il prit la route de Bérée. Il n'avoit pas encore fait cinq lieues qu'un cavalier courant à toute bride vint lui annoncer que les Bulgares n'étoient pas loin, & qu'ils marchoient à petit pas, parce qu'ils étoient chargés de butin. Il fait diligence pour les joindre, & ne fut pas long-temps fans les appercevoir. A la vue des Grecs les barbares chargent de leur butin un détachement, avec ordre de prendre le plus court chemin pour regagner les montagnes; le refte de leur armée fait halte & fe prépare à recevoir l'ennemi. La cavalerie Grecque engage le combat, & les barbares avoient l'avantage. Montés fur des chevaux très-vîtes à la courfe & infatigables, ils coururent d'abord à la rencontre des efcadrons Grecs; mais après avoir tiré leurs fléches & porté leurs coups de lance, ils tournoient bride, & fuyant fans fe débander ils fe laiffoient pourfuivre jufqu'à quelque diftance: alors retournant tout-à-coup fur l'ennemi, ils

ISAAC II. An. 1187.

Isaac II. An. 1187.

combattoient avec plus de force. Ce manège plusieurs fois répété fatigua tellement les Grecs qu'ils étoient sur le point de succomber, & perdoient déja beaucoup de leurs gens, lorsque l'Empereur fit avancer l'infanterie. Celle des Bulgares étoit en trop petit nombre, pour en soutenir le choc. Ils prirent donc le parti de faire retraite; mais en si bon ordre, que l'Empereur ne remporta sur eux d'autre avantage que de reprendre les prisonniers qu'ils emmenoient. Il continua de les poursuivre inutilement. Pierre & Asan toujours à la tête de leurs troupes se firent un jeu de fatiguer l'Empereur, sans en venir jamais aux mains. Instruits de tous ses mouvemens, ils lui échappoient sans cesse par la légéreté de leurs chevaux, les gens de pied étant accoutumés à sauter en croupe. Lorsque l'Empereur alloit les chercher à Philippopoli dont ils ravageoient le territoire, avant son arrivée ils étoient déja sur les terres d'Agathople; couroit-il à cette derniere ville, il apprenoit qu'ils étoient retournés à Philippopoli.

N'espérant plus les atteindre, il lui vint en pensée d'entrer lui-même en Bulgarie, & de se venger sur ce pays des ravages que les Bulgares faisoient en Thrace. Mais les neiges & les frimats qui se font sentir de bonne heure en ces contrées l'obligerent de faire cantonner ses troupes. Ainsi prenant avec lui sa cavalerie légere, il retourna à Constantinople, où il passa l'hiver en fêtes & en spectacles.

ISAAC II. An. 1187.

XXIII. Conrad se retire en Palestine.

Nicet. l. 2. c. 1. Roger de Hov. Guill. de Nangis. Abulfarage. Chron. Belg. Jac. de Vitri. Hist. de Jerus. Exped. Frid. Guill. Neubrig. Sanut. l. 3. part. 10. c. 1. Du Cange fam. p. 203.

Isaac en partant de Constantinople pour marcher contre les Bulgares, avoit recommandé à Conrad de le suivre sans délai. Mais Conrad s'ennuyoit de vivre à la Cour du Prince Grec, où il n'espéroit pas de plus haute fortune. La qualité de César ne lui procuroit que le frivole privilége de porter la chaussure de pourpre, sans aucun droit de succéder à l'Empire. D'ailleurs la mort de Branas qu'il avoit tué de sa propre main, lui avoit attiré de puissans ennemis, & la foible protection de l'Empereur ne pouvoit le rassurer. Il profita donc de l'absence du Prince pour se retirer; & comme il avoit pris la croix avant

que de venir en Grece, il paſſa par mer en Syrie, où ſon pere étoit déja entre les plus illuſtres Croiſés. Il débarqua au port de Tyr, le jour même que Saladin gagna la fameuſe bataille de Tibériade, qui porta un coup mortel aux Chrériens de la Paleſtine. Son arrivée ſauva la ville de Tyr; il la défendit avec tant de courage & de prudence contre les attaques de Saladin, qu'il l'obligea de lever le ſiége. Il eut le bonheur de délivrer ſon pere priſonnier entre les mains des Muſulmans. Mais ſa valeur mal ſecondée ne put arrêter le cours des conquêtes de ce redoutable Sultan, qui après s'être emparé d'Acre, de Barut, de Sidon, d'Aſcalon vint aſſiéger Jéruſalem & la prit en dix jours. Les ſervices que Conrad rendit aux Chrétiens, lui acquirent une grande conſidération en Paleſtine. Sa femme Théodora étoit morte à Conſtantinople avant ſon départ. Sibylle fille d'Amauri, ſœur de Baudouin IV, mere de Baudouin V, tous ſucceſſivement Rois de Jéruſalem, leur avoit ſurvêcu. Elle porta la Couronne qui lui appartenoit,

ſur la tête de Gui de Luſignan, qu'elle épouſa. Elle mourut deux ans après la perte de Jéruſalem; & quoique Luſignan prétendit conſerver le nom de Roi, qu'il ne tenoit que du chef de ſa femme, Iſabelle ſœur de Sibylle lui diſputa cet honneur, & prit le titre de Reine. Elle étoit mariée à Humfroi de Thoron connétable du Royaume. Mais Conrad aſſez ambitieux pour aſpirer au nom de Roi, même ſans Etats, enleva la Princeſſe & l'épouſa. Ce mariage ſi peu canonique ſubſiſta au moyen de l'argent que Conrad répandit, & du beſoin qu'on avoit de ſon aſſiſtance, parce qu'étant maître de Tyr il ne tenoit qu'à lui d'affamer tout le pays. Ce droit paſſa par ſucceſſion à ſa fille Marie, qui ayant épouſé Jean de Brienne Comte de la Marche, lui communiqua ce même titre ſans réalité. Toute la valeur de Conrad ne put le garantir des coups de ce Prince barbare & ſanguinaire, nommé le Vieux de la Montagne, qui s'étant érigé ſur le mont Liban un tribunal meurtrier, jugeoit de-là les Princes

ISAAC II.
An. 1187.

Isaac II. An. 1187. de la Terre, & envoyoit du haut de ses rochers le poignard & la mort dans le sein de ceux qu'il avoit condamnés. Conrad fut assassiné à Tyr à la fin d'Avril de l'an 1192.

An. 1188. XXIV. Fin de la guerre de Bulgarie.

Au commencement du printemps de l'an 1188, l'Empereur retourna joindre ses troupes qui avoient passé l'hiver sur les frontiéres de Bulgarie. Il employa trois mois au siége de la forteresse de Lobize qu'il ne put prendre; & après avoir inutilement fatigué ses troupes, il revint à Constantinople, où le rappelloit le plaisir de la chasse & des spectacles, dont il étoit plus occupé que du soin de ses Etats. Il avoit enlevé dans une course la femme d'Asan; ce qui obligea le Prince Bulgare de conclure une trêve, & de donner un de ses freres en ôtage.

An. 1189. XXV. Révolte de Mancaphas. *Nicet l. 2. c. 1, 2. Du Cange fam. p. 222. M. de Gui-*

L'Empereur ne s'étoit pas rendu difficile sur les conditions, étant alors appellé en Asie par de nouveaux troubles. Théodore Mancaphas de Philadelphie, homme hardi & ambitieux, avoit fait révolter sa patrie. Cette ville bien fortifiée & peuplée d'habitans

braves & séditieux prétendoit former un Etat séparé, & toute la Lydie, dont elle étoit capitale, s'étoit jointe à elle. Mancaphas prit le titre de Roi, fit battre monnoye, & mettoit tout en œuvre pour attirer à son parti les provinces voisines. Isaac après avoir d'abord méprisé cette rebellion, en conçut enfin de l'inquiétude, & marcha lui-même à Philadelphie. Après un siége de plusieurs jours, qui avoit déja coûté la vie à un assez grand nombre de braves gens, l'Empereur & le rebelle étant également fatigués, l'un désespérant de forcer la place, l'autre craignant ses nouveaux sujets presqu'autant que les ennemis, en vinrent à un accommodement. Mancaphas renonça au titre de Roi, & eut la liberté de demeurer dans la ville, qui reconnut comme auparavant la domination de l'Empereur, & donna des ôtages de sa fidélité. Basile Vatace étoit Gouverneur du Thême des Thracesiens, dont la Lydie faisoit partie. Il n'étoit pas de la famille illustre, dont il portoit le nom. Né dans l'obscurité, il devoit sa fortune peut-

ISAAC II.
An. 1189.
gnes hist. des Huns, l. 11. p. 51.

ISAAC II. An. 1189.

être à son mérite, peut-être à son intrigue, & avoit épousé la fille de Constantin l'Ange oncle de l'Empereur. Persuadé qu'un rebelle, quoique désarmé, est toujours à craindre, il gagna par argent les partisans de Mancaphas ; & ne pouvant les engager à le mettre entre ses mains, il vint du moins à bout de le faire chasser de Philadelphie. Mancaphas de Roi de Lydie, devint le fléau du pays. Azzeddin Sultan d'Icône, cassé de vieillesse, avoit partagé ses Etats entre ses fils, se réservant toujours le titre de Souverain. Ce fut chez l'un d'eux, nommé Caïcosrhoës que Mancaphas alla chercher asyle. Il ne put engager ce Prince à faire la guerre à l'Empire ; mais il en obtint la permission d'enrôler autant de volontaires qu'il s'en présenteroit. Mancaphas en assembla un grand nombre, accoutumés à vivre de pillage ; & à leur tête il fit un horrible dégât en Lydie, en Phrygie, en Carie. Animé par la vengeance, il brûloit les moissons, massacroit les habitans, détruisoit les Eglises. Plus barbare que les Turcs, il s'irritoit, lorſ-

qu'ils épargnoient le ſang des Chrétiens. Pour réduire par les armes un pareil ennemi, il eût peut-être été beſoin d'une guerre longue & ſanglante. L'Empereur prit une voie moins glorieuſe, mais plus abbrégée. Il envoya des députés à Caïcoſrhroës avec une grande ſomme d'argent. Il obtint par ce moyen de ſe faire livrer Mancaphas; mais ce fut à condition qu'il ne le puniroit ni par la perte de la vue, ni par celle d'aucun de ſes membres. Iſaac le condamna à une priſon perpétuelle. Les freres de Caïcoſrhoës furent ſi indignés de la lâcheté qu'il avoit eue de vendre à l'Empereur un malheureux réfugié, que peu s'en fallut qu'ils ne ſe réuniſſent pour l'en punir par les armes.

ISAAC II.
An. 1189.

XXVI.
Commencement de la troiſieme Croiſade.

Nic. l. 2. c. 3.
Sanut. l. 3. part. 10. c. 1.
Radulf. de Diceto.
Trivetti chr.

Tandis qu'un rebelle occupoit en Aſie les armes de l'Empereur Iſaac, un Prince ami, mais beaucoup plus redoutable lui donnoit en Europe de mortelles inquiétudes. Frédéric Empereur d'Allemagne à la tête d'une puiſſante armée traverſoit la Bulgarie pour aller au ſecours de la Terre Sainte, réduite alors à un état déplo-

ISAAC II. An. 1189. *Coggeshal. chron. Rob. de monte chron.*

rable. C'eſt la troiſieme de ces expéditions fameuſes, qui épuiſerent l'Europe & firent trembler l'Aſie, où les Chrétiens après d'éclattantes victoires & de hauts faits d'armes, ne laiſſerent enfin que leurs tombeaux dans les plaines, qu'ils avoient couvertes de leurs trophées. La priſe de Jéruſalem & de la ſainte Croix, qui étoit tombée entre les mains des Infidéles, avoit jetté la conſternation dans tout l'Occident. Le Pape Urbain III en mourut de douleur. Grégoire VIII ſon ſucceſſeur fit ſon premier ſoin de travailler au recouvrement de la ville Sainte. Il ne tint pas le ſaint Siége deux mois entiers; mais ſa mort n'interrompit pas ce deſſein. Clément III s'empreſſa avec la même ardeur à mettre en mouvement le zèle des Princes Chrétiens. Il exhorta tous les fidéles à cette pieuſe entrepriſe, leur promettant les graces du Ciel & la rémiſſion de tous leurs péchés. Le feu de cette dévotion militaire ſe ralluma dans tous les cœurs: Princes, Prélats, Barons, gens de toute condition prirent la croix. Philippe Roi de France, Henri Roi d'Angleterre & ſon fils

Richard, l'Empereur Frédéric Barberousse s'engagerent eux-mêmes, & inviterent leurs sujets à les suivre. Henri écrivit à Béla Roi de Hongrie & à l'Empereur Isaac, pour leur demander le passage & le commerce des vivres. Il en reçut des réponses favorables. Isaac lui promit même de l'assister de ses conseils & de son secours pour une si louable expédition. La guerre survenue entre la France & l'Angleterre retint les deux Rois pendant deux ans, & Henri mourut dans cet intervalle. Mais ce contre-temps n'arrêta point Frédéric. Après avoir pris la croix avec son fils Frédéric Duc de Suabe dans une assemblée des Princes de l'Empire tenue à Mayence le 27 Mars 1188, il indiqua le rendez-vous à Ratisbonne pour le 24 du même mois de l'année suivante. Il étoit lié d'amitié avec Saladin; il lui envoya déclarer qu'il y renonçoit, & qu'il alloit porter la guerre dans ses Etats, s'il ne rendoit aux Chrétiens la sainte Croix & toutes ses conquêtes de Palestine. Il écrivit au Roi de Hongrie, à l'Empereur Grec, au Sultan d'Icône.

ISAAC II. An. 1189.

Isaac II. An. 1189.

Béla promit le paſſage & des ſubſiſtances. Iſaac envoya à Nuremberg une ambaſſade ſolemnelle compoſée de ſon Chancelier Jean Ducas, & de pluſieurs autres Seigneurs. On s'engagea de part & d'autre par des ſermens mutuels, les Grecs à favoriſer l'entrepriſe, les Allemands à traverſer les terres de l'Empire, ſans y cauſer aucun dommage. On convint que les Croiſés ſeroient défrayés ſur leur route de fruits, de légumes, de bois, de foin & de paille, mais qu'ils payeroient tout le reſte au prix du marché. Frédéric en congédiant les Ambaſſadeurs les fit accompagner de l'Evêque de Munſter, de Robert Comte de Naſſau, & de Henri Comte de Diech. On vit auſſi arriver à Nuremberg des députés du Sultan d'Icône, qui promettoit toute aſſurance. L'Empereur après leur avoir fait un accueil diſtingué, renvoya avec eux un Seigneur nommé Godefroi. Le Sultan haïſſoit Iſaac, qui s'étant engagé à lui payer tous les ans quatre cens livres d'or, ne lui tenoit pas parole; & malgré ſes promeſſes,

il n'étoit pas mieux diſpoſé à l'égard des Croiſés, comme on le verra dans la ſuite.

ISAAC II. An. 1189.

XXVII. Mauvaiſe foi d'Iſaac. *Reiſcherſperg. chron. Matthieu Paris. Radulf. de Diceto.*

Si dans les Croiſades précédentes les Chrétiens avoient ſoupçonné de trahiſon les Empereurs Alexis & Manuel, ils eurent encore bien plus de ſujet d'en accuſer Iſaac. Il avoit contracté avec Saladin une étroite liaiſon, dont voici l'occaſion. Obligé de fuir de Conſtantinople avec ſon pere, ainſi que nous l'avons raconté, il s'étoit retiré avec Alexis ſon frere aîné auprès de Saladin, qui les avoit bien reçus. Lorſqu'Iſaac prit le parti de retourner à Conſtantinople, Alexis craignant la barbarie d'Andronic, voulut demeurer à la Cour du Sultan. Iſaac porté ſur le Trône par une révolution ineſpérée, rappella ſon frere, que Saladin renvoya comblé de richeſſes. Mais loſqu'Alexis paſſa par Accaron, il fut arrêté comme allié du mortel ennemi des Chrétiens, par le Comte de Tripoli & le Prince d'Antioche, qui le mirent dans les fers. L'Empereur informé de la captivité de ſon frere, eut recours à Saladin, & pour

ISAAC II. An. 1189.

le feconder dans la guerre qu'il faifoit aux Latins, il lui envoya quatre-vingt galeres bien armées, qui furent attaquées & prifes fur les côtes de Cypre par Margarit Amiral de Sicile. Le Sultan n'eut pas befoin de ce fecours, pour conquérir prefque toute la Paleftine. Ayant délivré Alexis il le renvoya avec une députation honorable, chargée de magnifiques préfens. L'Empereur fe piqua de reconnoiffance ; il combla d'honneurs les députés, & les logea dans le plus beau Palais de Conftantinople ; ce qu'il ne faifoit pas pour les Latins. A leur retour il fit partir avec eux des Ambaffadeurs, pour remercier Saladin de la délivrance de fon frere, & lui porter une couronne d'or avec d'autres préfens très-riches. Voilà ce que racontent les Hiftoriens Occidentaux, & jufque-là ils ne difent rien que de vraifemblable. Le refte peut bien avoir été inventé, ou du moins exagéré par la haine des Latins, accoutumés à imputer aux Grecs les mauvais fuccès de leurs Croifades. Ils rapportent qu'Ifaac fit avec Saladin une ligue

Isaac II. An. 1189.

contre les Latins; & qu'ils convinrent entre eux, Isaac de traverser de toutes ses forces l'entreprise des Croisés, Saladin d'attaquer les Chrétiens d'Orient, & d'abandonner à Isaac après la conquête le domaine de la Terre Sainte; que pour gage de sa parole il avoit mis par avance toutes les Eglises de Palestine entre les mains des Grecs, pour y faire l'office selon leur usage; que sur un faux bruit qui se répandit à Constantinople de la défaite de Saladin devant Antioche, Isaac avoit ordonné à tous les Latins de sortir des terres de l'Empire. Pour rendre ce Prince encore plus odieux, ils ajoutent des circonstances tout à fait incroyables de sa criminelle intelligence avec les Infidéles. Si l'on veut les en croire, entre les présens de Saladin étoit un grand vase d'argent, rempli d'un poison si fort, que l'ouverture en ayant été faite par un prisonnier Latin, au milieu d'une place de Constantinople, d'où l'on avoit écarté tout le monde, le prisonnier en mourut sur le champ. Il y avoit aussi six mille boisseaux de

ISAAC II. An. 1189.

farine empoisonnée, & trois mille boisseaux de froment pareillement empoisonné, provision meurtriere pour faire périr les Croisés. Mathieu Paris débite sérieusement, que Saladin avoit envoyé à Constantinople une idole de Mahomet, qu'Isaac avoit promis de faire adorer; mais qu'elle avoit été prise sur mer par les Génois & conduite à Tyr; qu'en conséquence de ces horreurs, personne ne prenoit la croix à Constantinople, qu'il ne fût arrêté sur le champ & jetté dans les cachots. Toutes ces fables accréditées par la haine nationale, qu'elles enflammoient encore, & recueillies par des Historiens trop crédules, n'avoient sans doute d'autre fondement, que des bruits populaires.

XXVIII. Frédéric se met en marche.

Nicet. l. 2. c. 3, 4, 5, 6. Expeditio Asiatica. Frederici. Epistola. ad Henricum in collect. P. D. Mar:

L'armée de Frédéric s'étant assemblée à Ratisbonne le jour marqué, il se mit en marche, ayant avec lui son fils Frédéric Duc de Suabe, un Archevêque, sept Evêques, deux Ducs, dix-neuf Comtes, trois Marquis, trois mille Chevaliers, & environ quatre-vingt mille soldats. Après avoir

traversé l'Autriche, il entra en Hongrie, où il reçut du Roi Béla tous les secours, que l'alliance & l'amitié lui donnoient droit d'en attendre. Les écrivains Anglois qui n'étoient pas de ce voyage, font passer Frédéric par Thessalonique, & disent qu'il s'en rendit maître. Selon Frédéric lui-même dans la lettre qu'il écrivit à son fils, & selon les autres Historiens qui le suivirent dans cette expédition, il n'approcha pas même de cette ville, & prit sa route beaucoup plus haut par la Bulgarie, pour entrer en Thrace par Philippopoli. Il arriva le 28 Juin au bord de la Save, & vint à Belgrade. C'étoit la premiere ville de l'Empire sur la frontiere de Bulgarie. Fidéle à sa parole, il contenoit son armée dans la plus exacte discipline, jusqu'à punir de mort quelques-uns des Croisés qui s'étoient portés à des actions de violence. Il s'en fallut bien qu'il trouvât la même bonne-foi dans l'Empereur Grec. Isaac avoit à la vérité envoyé ordre à toutes les contrées voisines de porter des vivres sur la route des Croisés : mais Andronic

ISAAC II.
An. 1189.
ten. T. I. p. 909.
Trivetti chron.
Coggeshal. chron.
Brompton chron.
Chron. Belg.
Radulf de Diceto.
Hist. hierosol.
Appendix ad Radevicum.
Otto de Sto. Blasio.
Alberic. chr.
Reischersperg. chron.
Du Cange sur Villehardouin p. 345.
Idem. fam. p. 203.
Pagi ad Bar

Isaac II. An. 1189.

Cantacuzène chargé de l'exécution, s'en acquitta si mal, qu'il donna lieu de soupçonner, qu'Isaac lui avoit donné sécrettement des ordres contraires. Tandis que le Duc de Belgrade & les autres Seigneurs du pays venoient amuser Frédéric par des présens & des harangues flatteuses, ils ne cherchoient que l'occasion de le perdre. Ils attaquoient ses fourrageurs, insultoient son camp pendant la nuit, enlevoient ses convois, tuoient ses soldats qu'ils trouvoient écartés. Des archers cachés dans des halliers le long du chemin, ne cessoient de tirer des fléches empoisonnées. On arrêta grand nombre de ces brigands, que Frédéric fit pendre, & on découvrit par leurs aveux la trahison de l'Empereur Grec. Le Roi de Hongrie, soit qu'il ne fut pas instruit de la perfidie de son gendre Isaac, soit qu'il en fût lui-même complice, l'envoya excuser à Frédéric de ce qu'il différoit de venir au devant de lui; il étoit alors occupé en Asie, disoit-il, à étouffer une révolte: c'étoit celle de Mancaphas. Il vint aussi un autre

courrier avec des lettres du Chancelier de Conſtantinople ; il mandoit que l'Empereur étoit fort ſurpris que Frédéric ne lui eût pas encore notifié ſon arrivée ; qu'il auroit chargé les premiers du pays de lui rendre toute ſorte d'honneurs ; & qu'à la premiere nouvelle de ſon voyage, il avoit envoyé à Strélitz des perſonnes diſtinguées, pour y attendre l'armée, lui fournir des ſubſiſtances, & ſaluer le Roi de ſa part. Les Empereurs Grecs ne donnoient pas d'autres titre aux Empereurs d'Occident. Ces témoignages de bienveillance étoient autant de menſonges. Loin de favoriſer les Croiſés, le Duc de Belgrade couroit tout le pays, faiſoit déſerter les campagnes, briſer les moulins, enlever tous les vivres. Frédéric approchant de Nyſſe vit venir à ſa rencontre Nééman & ſes deux freres Comtes de Servie & de Raſcie, qui venoient d'enlever depuis peu ces deux provinces à l'Empire. Ils rendirent hommage à l'Empereur, lui préſenterent abondance de vivres, en firent fournir pour de l'argent à toute ſon armée,

ISAAC II.
An. 1189.

Isaac II.
An. 1189.

& lui offrirent leur ſecours & celui de leurs alliés Pierre & Aſan chefs des Bulgares. Ils l'avertirent de ſe défier d'Iſaac. Ils vouloient recevoir de ſes mains l'inveſtiture de Nyſſe & de tout leur domaine, & le prioient de les admettre au nombre de ſes vaſſaux. Frédéric répondit qu'il n'étoit pas venu pour faire la guerre aux Chrétiens, mais aux Infidéles ; que ſi les Grecs lui fermoient le paſſage, il ſauroit bien l'ouvrir par ſes armes avec le ſecours de Dieu. Après avoir donné ſix jours de repos à ſes troupes, il continua ſa route, & ne trouva qu'hoſtilités. On lui diſputoit tous les paſſages, on lui tuoit des ſoldats, on pilloit ſes équipages. Les gorges des montagnes étoient fermées par des murailles, par des abbattis d'arbres, & défendues par des troupes ; il falloit combattre à chaque pas. Toutes les éminences étoient couvertes de Grecs, de Valaques, de Bulgares, qui les accabloient de pierres & de traits. Il ſe trouvoit des Allemands aſſez hardis pour grimper aux ennemis l'épée à la main ; quelques-uns

les saisissant corps à corps, rouloient avec eux jusqu'au pied des montagnes. Un soldat Allemand se fit remarquer pat son courage; il étoit malade & porté en litiere; entendant le cri des ennemis & les voyant approcher, la colere lui rend ses forces; il saute en bas, & court à eux, tue le premier qu'il rencontre, met les autres en fuite, & revient se recoucher dans sa litiere.

ISAAC II. An. 1189.

XXIX. Il arrive à Philippopoli

Les Allemands arrivent à Strélitz qu'ils trouvent abandonné. La nécessité les force au pillage. Quelques troupes qui vinrent ensuite joindre l'armée, rapporterent, qu'elles avoient vû sur leur route pendus à des arbres, les cadavres des Allemands morts en chemin, que les Grecs avoient exhumés. A l'entrée d'un défilé qu'on appelloit les portes de Saint Basile, on apperçut une armée de Grecs qui fermoit ce passage. Elle étoit commandée par Manuel Camyze & par Alexis Guide grand Domestique d'Occident. Ils avoient ordre de harceler les Allemands & de les inquiéter dans leur marche. Cet obstacle ne fut pas

Isaac II. An. 1189.

difficile à vaincre. La vue des hommes & des chevaux revêtus de fer, effraya tellement les Grecs qu'ils s'enfuirent à Philippopoli, & y jetterent tant d'allarme, qu'en un moment ſoldats & habitans abandonnerent la ville. Il n'y reſta que les Arméniens, que le commercé répandoit alors dans preſque tout le monde connu. Ils étoient amis des Latins, avec leſquels ils s'accordoient davantage dans les dogmes religieux. Nicétas auteur de l'hiſtoire de l'Empire Grec depuis la mort d'Alexis premier juſqu'à celle de Baudouin de Flandres premier Empereur Latin, étoit alors Gouverneur de cette ville. C'étoit un homme de mérite, revêtu des plus grandes dignités à la Cour de Conſtantinople, & qui auroit été capable de défendre cette ville, ſi ſa bonne conduite n'eût été traverſée par les caprices de ſon maître, qui tantôt lui ordonnoit de réparer les fortifications de cette place, pour la mettre hors d'inſulte, & tantôt lui mandoit de démolir tous les ouvrages, de peur qu'elle ne ſervît de retraite aux Latins. Les Allemands

Allemands avoient mis ſix ſemaines à traverſer la Bulgarie avec beaucoup de périls & de travaux. Au ſortir de ce pays ils ſe trouverent dans une plaine fertile, où les granges étoient pleines, & les vignes chargées de raiſins mûrs. Ils arriverent le 23 Août à Philippopoli. Ce fut-là que Frédéric apprit le mauvais traitement fait à l'Evêque de Munſter, & aux deux Comtes qu'il avoit envoyés à l'Empereur Grec. Ces députés accompagnés de cent ſoldats & d'un nombreux cortège, étoient arrivés à Conſtantinople dans le temps qu'Iſaac étoit devant Philadelphie. A ſon retour Iſaac leur fit un bon accueil; mais dès le lendemain ils furent ſaiſis, dépouillés, menacés de mort & jettés dans des cachots ſéparés. Cette ame baſſe qui rampoit ſur le Trône, violoit ainſi les droits les plus ſacrés de l'humanité, pour faire ſa cour à Saladin, dont il caſſoit les Ambaſſadeurs. Frédéric venoit d'apprendre cette nouvelle offenſante, lorſqu'un Piſan nommé Jacob, après avoir obtenu un ſauf-conduit, vint lui préſenter de la part d'Iſaac

ISAAC II. An. 1189.

Isaac II. An. 1189.

des lettres pleines de faste & d'arrogance; la suscription étoit conçue en ces termes: *Le très-sublime Isaac, très-sacré Empereur, très-excellent, très-puissant, établi de Dieu maître des Romains, Ange de toute la Terre, successeur du grand Constantin; Souverain des Souverains; au cher frere de son Empire, le très-grand Roi d'Allemagne, envoye sa grace & sa dilection fraternelle.* Il lui mandoit *qu'il étoit indigné que Frédéric & ses pélerins eussent eu la hardiesse d'entrer dans ses Etats sans sa permission; qu'il savoit de bonne part que l'intention de Frédéric étoit d'exterminer les Grecs, & de donner l'Empire au Duc de Suabe son fils; que l'amitié contractée entre le Roi d'Allemagne & les rebelles de Servie confirmoit ce rapport: que néanmoins s'ils demandoient à passer en paix, & qu'ils s'engageassent par serment à céder à l'Empire la moitié des conquêtes à faire sur les Infidéles, il leur accorderoit le passage & le commerce des vivres; mais que pour assurance de leur bonne-foi, il falloit, outre les*

députés qu'il avoit déja entre les mains, lui envoyer pour ôtages son fils le Duc de Suabe, avec six Evêques & d'autres Seigneurs tels qu'il les voudroit choisir. Un Auteur ajoute, qu'il demandoit encore, *que Frédéric lui remît sa Couronne entre les mains, pour la recevoir ensuite de lui.* Cet orgueil aussi ridicule qu'insolent révolta toute l'armée. Frédéric dissimula & se contenta de renvoyer le député sans réponse. Il se rendit maître d'une ville voisine nommée *Scribention*, & y laissa garnison. Il avoit déja écrit à Camyze, *qu'après les engagemens contractés à Nuremberg, il étoit surpris de se voir traité en ennemi; qu'il n'avoit jamais eu dessein de rien attenter contre l'Empereur Grec ni contre son Empire, & que sa conduite ne donnoit aucun sujet de le soupçonner: qu'il avoit fidélement observé les conventions: qu'après tout la mauvaise foi des Grecs l'étonnoit sans l'intimider; & que s'il ne pouvoit obtenir de gré le passage qu'ils lui avoient promis, il sauroit bien se l'ouvrir de force.* Camyze envoya cette lettre à

ISAAC II.
An. 1189.

ISAAC II. An. 1189.

l'Empereur, qui ne lui répondit que par des reproches de ſa lâcheté. *Au lieu des menaces que vous m'envoyez de la part de votre Prince Allemand*, lui diſoit-il, *j'attendois de vous des nouvelles de la défaite de ſes troupes, que vous laiſſez courir en liberté dans les campagnes. Ne manquez pas de m'en envoyer au plutôt.* Pour obéir à ces ordres, Camyze ſe diſpoſe à réprimer les courſes des Allemands. Il décampe de nuit & ayant poſté le gros de ſon armée derriere des montagnes, il prend avec lui deux mille cavaliers, s'approche avec eux de Philippopoli, & les met en embuſcade pour tomber au matin ſur les fourrageurs lorſqu'ils reviendroient du pillage. Les Allemands avertis de ce mouvement, vont au nombre de cinq mille cavaliers chercher l'ennemi, qui étant ſorti pour les combattre, craignoit cependant de les trouver. Ils ſe rencontrerent ſur la pente d'une montagne, d'où les Allemands deſcendoient, tandis que les Grecs y montoient. On ſe choque auſſi-tôt; mais du côté des Grcs, il n'y eut que

l'avant-garde qui combattit. Elle étoit composée des Alains, commandés par Théodore Branas fils du malheureux Alexis. Ils y périrent presque tous. Le reste de l'armée prit la fuite sans oser même envisager l'ennemi. Camyze ne revint au camp qu'au bout de trois jours, encore saisi d'effroi & se croyant poursuivi par les vainqueurs. Les Grecs la plûpart sans armes & sans chevaux se retirerent à trois lieues, ne songeant qu'à sauver leur vie, & pillant eux-mêmes la province, dont ils devoient empêcher le ravage. Nicétas retiré dans l'armée de Camyze depuis la perte de Philippopoli, avoit été témoin de ce combat. Il se rendit auprès de l'Empereur, l'instruisit du mauvais état de ses troupes & de la supériorité des Allemands, & vint à bout de lui inspirer des pensées de paix.

ISAAC II. An. 1189.

XXX. Retour des députés de Frédéric.

Cependant le Duc de Suabe n'épargnoit pas les Grecs. Il passa au fil de l'épée dans une rencontre une compagnie de cinquante Allemands, qui étoient au service de l'Empereur Grec. Il apprend qu'il y a encore un

Isaac II. An. 1189.

grand corps de troupes dans Bérée, il y marche avec le Duc de Méranie; c'eſt le nom qu'on donnoit alors au Tirol. Les Grecs ſortent de la ville comme pour combattre; mais dès qu'ils apperçoivent les Allemands, ils s'enfuient ſur les montagnes, ne ſe croyant pas même en ſûreté dans la place. Le Duc s'en rend maître ſans peine & retourne à Philippopoli. Les habitans de Thrace mattés par tant de pertes, viennent offrir des vivres pour de l'argent, & l'abondance renaît dans le camp. Dans cette conjoncture Jacob accompagné de pluſieurs Seigueurs vient faire des propoſitions de paix On approchoit du mois de Novembre, & Frédéric ſans entrer en négociation répondit froidement, que ſon intention étoit de paſſer l'hiver en Thrace, & qu'on auroit le temps de diſcuter les conditions d'un nouveau traité. Sur cette réponſe Iſaac reprend ſon caractére d'arrogance inſenſée; il écrit de nouvelles injures à Frédéric, & prenant le ton de prophête, il lui prédit qu'il mourra avant Pâques. Après bien

des paroles & des emportemens aussi contraires à la dignité Impériale qu'à la raison, on le ramene enfin à des réflexions salutaires ; on lui fait sentir qu'il n'a rien à espérer de Frédéric, tant qu'il tiendra ses députés dans les fers. Il les met donc en liberté, & le 28 Octobre on vient annoncer au camp, que le Chancelier de l'Empire avec quatre Seigneurs du titre de Sébastes ramenent l'Evêque de Munster & les deux Comtes. A cette nouvelle le Duc de Suabe suivi de trois mille cavaliers sort au devant d'eux. Les Grecs effrayés à cette vue, s'imaginant qu'on vient les attaquer, tournent bride pour prendre la fuite. Le Duc les rassure en leur faisant dire, qu'il ne vient que pour leur faire honneur. On les loge dans le camp. On reçoit les Seigneurs Allemands avec des acclamations. Frédéric les embrasse en pleurant de joie. L'Evêque de Munster lui raconte les mauvais traitemens qu'ils ont soufferts. Il instruit l'Empereur de la ligue formée entre Isaac & Saladin, & de l'animosité de tous les Grecs, & en

Isaac II. An. 1189.

particulier du Patriarche, qu'il avoit lui-même entendu prêcher dans Sainte Sophie, *qu'il falloit maſſacrer ſans miſéricorde ces faux pélerins ; que c'étoit un moyen infaillible d'effacer tous les péchés, & que quiconque auroit tué un Grec en obtiendroit l'abſolution en tuant dix Allemands.* Frédéric apprit encore que l'Empereur Grec, dans l'audience qu'il avoit donnée à ſes députés, ne leur avoit fait aucun honneur, quoiqu'il y eût un grand Evêque & deux Comtes illuſtres, parens de Frédéric ; mais qu'il les avoit laiſſés debout, confondus avec les domeſtiques de ſa Cour. Il prit ſa revanche par un procédé tout contraire. Ayant fait venir devant lui les envoyés Grecs avec toute leur ſuite, il les fit aſſeoir, & parmi eux leurs domeſtiques ſans diſtinction, juſqu'à leurs cuiſiniers & leurs palfreniers. Comme ceux-ci par reſpect pour l'Empereur, & plus encore pour leurs Maîtres, refuſoient de prendre une place ſi honorable : *Aſſeyez-vous*, leur dit l'Empereur : *Tous les Grecs ſont ſi grands Seigneurs, qu'on ne*

peut faire entre eux de distinction de rang ; il les força de s'asseoir pêle-mêle. Il leur reprocha ensuite l'insolence de leur Maître ; & comme Isaac en renvoyant les députés avoit retenu leurs effets, & plus de deux mille marcs d'argent qu'ils avoient apportés avec eux, il déclara qu'Isaac n'avoit point de paix à attendre qu'il n'eût rendu tout ce qu'il avoit enlevé avec tant d'infâmie. Sur ce qu'Isaac prenoit dans ses lettres entre autres qualités chimériques, celle de *Saint* : *la plaisante sainteté*, dit Frédéric, *qui dépouille, emprisonne, expose à mourir de faim & de froid des hommes religieux députés par leur Prince, & qui s'acquittent fidélement de leur commission. Dieu nous garde d'une pareille sainteté.* Les Grecs se retirerent avec confusion. Dès qu'ils furent partis, il laissa garnison dans Philippopoli, & se mit en chemin le 15 Janvier pour avancer dans la Thrace. La défiance où il étoit de l'Empereur Grec, lui avoit fait prendre des mesures pour se mettre en état de faire la loi à ce Prince perfide. Il avoit

ISAAC II. An. 1189.

ISAAC II. An. 1189.

demandé des vaiſſeaux aux Génois, aux Piſans, aux Vénitiens, au Prince d'Antioche pour le mois de Mars prochain, afin d'attaquer Conſtantinople par mer & par terre. Il avoit mandé à ſon fils Henri, qui gouvernoit ſes Etats en ſon abſence, de faire prier Dieu dans tous les Monaſtéres pour le ſuccès de ſes armes contre les Infidéles, & ſur-tout contre les Grecs, plus ennemis des Latins que les Saraſins & les Turcs.

An. 1190. XXXI. Frédéric traverſe la Thrace.

Six jours après le départ des envoyés, il reçut des lettres d'Iſaac qui lui mandoit qu'il ſe réjouiſſoit de ſon approche. Le compliment étoit équivoque : il ſignifioit dans l'eſprit du Prince Grec, qu'il comptoit tenir les Allemands dans ſes filets, & les faire bien tôt périr. Son eſpérance fut trompée. Frédéric plus fort avec ſon armée, qu'un Prince tel qu'Iſaac, eût-il été ſuivi de toutes les forces de ſon Empire, fit le dégât dans tout le pays. Il arriva le 6 Février devant Andrinople; les habitans s'étoient ſauvés avec leurs effets, les uns à Conſtantinople, les autres à Didymotique. Le Duc de

Suabe marcha à Didymotique, la prit d'aſſaut, & paſſa tout au fil de l'épée. Il y périt quinze cens Alains. L'Evêque de Ratisbonne prit la ville de *Probaton*, un autre Seigneur celle de *Nicé*. On avoit empoiſonné les eaux & le vin en quelques endroits; les Croiſés en étant avertis n'en reçurent aucun dommage. Une troupe de Grecs & de Comans ſortis de Manicava pour ſurprendre l'armée, fut miſe en fuite & ſe ſauva dans la ville: on l'emporta d'aſſaut: quatre mille hommes y furent maſſacrés. Le Duc de Suabe entra dans Arcadiopolis. Au milieu de ces ravages Frédéric faiſoit obſerver une exacte diſcipline, il réprimoit les débauches, il châtioit les violences qui n'étoient pas autoriſées par le droit de la guerre. Tout fuyoit devant lui; les villes & les villages reſtoient déſerts. Il vint de nouveaux envoyés pour parler de paix; mais comme ils chicannoient ſur les conditions, on les renvoya ſans rien conclure. Tout trembloit à Conſtantinople. Cependant les Allemands trouvoient dans les maiſons

ISAAC II.
An. 1190.

ISAAC II. An. 1190.

ſur leur route des peintures, où la ſotte vanité des Grecs avoit repréſenté les Croiſés terraſſés & foulés aux pieds des chevaux, & ce ſpectacle embraſoit leur colere. Le Duc de Méranie, le Comte de Hollande & Frédéric de Bergue retournerent à Philippopoli, & de crainte que cette ville ne ſervît de retraite aux ennemis, ils la détruiſirent & revinrent joindre l'Empereur à Andrinople. Pierre & Aſan envoyerent propoſer à Frédéric de ſe rendre auprès de lui avec quarante mille hommes, s'il vouloit leur mettre ſur la tête la Couronne de l'Empire Grec. Frédéric répondit avec amitié; mais il s'excuſa de conſentir à leur demande ſur l'obligation que lui impoſoit le vœu qu'il avoit fait de courir au ſecours de la Terre Sainte.

XXXII. Accord des deux Empereurs.

L'Empereur Grec mépriſoit d'abord le danger qui le menaçoit. Il avoit donné ſa confiance à un charlatan Vénitien, Moine de Stude, nommé Dorothée, qui contrefaiſoit le prophête, & qui s'étoit acquis auprès de lui un grand crédit, parce qu'autre-

fois il lui avoit prédit qu'il ſeroit Empereur; eſpece de prédiction alors fort à la mode, l'impoſteur ne pouvant qu'y gagner, ſans riſquer d'y rien perdre. Ce fourbe ſur la foi de prétendues révélations avoit perſuadé à l'Empereur, *que l'expédition de Paleſtine ne ſervoit que de prétexte, & que le vrai deſſein de Frédéric étoit de s'emparer de Conſtantinople; qu'en effet il viendroit juſqu'à la porte de Blaquernes, mais qu'il ſeroit obligé de ſe retirer, après avoir ſouffert plus de maux qu'il n'en auroit fait.* Prévenu de ces chimeres, l'Empereur fit murer cette porte, & glorieux d'avance de la victoire, qu'on lui promettoit, montrant une fenêtre du Palais de Blaquernes, d'où l'on découvroit les environs de la ville: *c'eſt par-là*, diſoit-il, *que je tirerai droit au cœur de Frédéric les fléches très-aiguës que vous me voyez dans la main.* Néanmoins après ces folles bravades, les déſaſtres qu'on lui annonçoit de toutes parts, lui firent oublier la prophétie, & rappellerent ſa timidité naturelle. Il fit offrir de ſa part les

ISAAC II.
An. 1190.

Isaac II. An. 1190.

conditions humiliantes qu'il avoit auparavant demandées à Frédéric ; qui ne se fiant pas aux députés, envoya lui-même à Constantinople pour s'assurer de la sincérité d'Isaac. On lui rapporta par écrit le projet du traité, dont voici les articles : L'Empereur Grec ne demandoit aucun dédommagement de tous les pillages des Croisés ; il s'engageoit à leur fournir des vaisseaux & des vivres pour passer en Asie, soit à Gallipoli, soit entre Seste & Abyde. Il donnoit en ôtages quatorze personnes de sa famille, Andronic son neveu, Michel son cousin germain, six Magistrats, six Bourgeois des premiers de Constantinople, & cinq Seigneurs, qui accompagneroient Frédéric jusqu'à Philadelphie, d'où ils seroient renvoyés ; en réparation de l'insulte faite aux députés, il offroit telle satisfaction que voudroit l'exiger le très-victorieux Empereur des Romains ; car alors il ne refusoit plus ce titre à Frédéric. Ces conditions furent acceptées & jurées dans Sainte Sophie par cinq cens des premiers personnages de l'Empire

en présence du Patriarche. Les députés de Frédéric jurerent de leur côté, *que leur Maître n'avoit jamais eu dessein d'attenter à la souveraineté de l'Empereur Grec, ni de faire aucun mal à ses sujets, & qu'il continueroit sa marche sans causer nul dommage, si les Grecs s'abstenoient de toute hostilité.* Nicétas rapporte que lorsqu'il fut question de faire partir les ôtages, plusieurs des Magistrats n'osant ni se mettre entre les mains de Frédéric, ni demeurer chez eux contre l'ordre de l'Empereur, s'allerent cacher dans des maisons étrangeres, pour y rester jusqu'à ce que le Prince Allemand fût passé en Asie. Isaac irrité de leur désobéissance envoya à leur place les Greffiers du Tribunal, auxquels il conféra même leurs charges. Mais il s'appaisa dans la suite, & leur rendit leurs dignités. Le traité étant conclu dans toutes les formes, Isaac envoya à Frédéric, des étoffes précieuses avec quatre cens livres pesant d'argent monnoyé, & en reçut à son tour de riches présens. Les députés du Sultan d'Icône vinrent aussi trouver Frédéric

Isaac II. An. 1190.

dans Andrinople; ils lui témoignoient la vénération la plus profonde, & la plus grande joie de voir enfin Sa Majesté Impériale: ce bonheur, disoient-ils, leur faisoit oublier tous les mauvais traitemens des Grecs, qui les avoient retenus par force. Après ce compliment très-peu sincére, ils présenterent une lettre du Sultan, qui ne l'étoit pas davantage. Il promettoit à Frédéric un passage aussi sûr & aussi commode que s'il eût été dans ses propres Etats. L'Empereur se laissa tromper par ces protestations, & se contenta de les faire jurer aux députés. Le 27 Février il sortit d'Andrinople, & après avoir beaucoup souffert de la gelée & des pluies, il arriva enfin à Gallipoli.

XXXIII. Passage de l'Hellespont. *Nic. l. 2. c. 6. Expeditio Asiatica Friderici. Sanut. l. 3. part. 10. c. 2. Hist. hierof. Appendix ad Radevicum*

On y trouva des barques assez grandes & en assez grand nombre pour transporter toute l'armée en deux passages. Frédéric l'avoit ainsi demandé: toujours en défiance des Grecs, il craignoit qu'en faisant passer son armée par petites divisions, il ne l'exposât à être taillée en pieces à mesure qu'elle débarqueroit. Le Duc de Suabe

passa le 25 Mars avec la premiere division; c'étoit le jour même de Pâques. Le reste passa le 28 avec Frédéric, qui ne voulut s'embarquer que le dernier, pour être sûr du salut de tous ses soldats. A la vue des côtes d'Asie les Croisés tressailloient de joie. L'ardeur de leur courage ne leur montroit que des moissons de lauriers dans ces belles campagnes, où les attendoient de nouveaux périls. Il traverserent l'Hellespont au son des flûtes & des trompettes & de toute sorte d'instrumens de musique. Ce trajet eut l'air d'un triomphe, & l'on eût dit que c'étoit un armée non pas qui alloit chercher des combats, mais qui revenoit couronnée de la victoire. Les Grecs s'attendoient eux-mêmes à une grande révolution, & les Turcs étoient en allarmes. A Constantinople un Astrologue nommé Daniel avoit prédit, que l'année dans laquelle la fête de l'Annonciation tomberoit au jour de Pâques (ce qui arrivoit justement cette année) les Chrétiens recouvreroient le Royaume de Jérusalem, & feroient même la conquête de

ISAAC II.
An. 1190.
de gest. Frid.
Radulf. de Diceto.
Brompton. chron.
Otto de Sto. Blasio.
Reischersp. chron.

Isaac II. An. 1190.

Bagdad. Les Turcs avoient aussi leurs prophêtes, qui ne leur annonçoient que des malheurs; ils publioient que dans l'espace de trois ans une partie des Turcs périroit par l'épée, qu'une autre fuiroit en Perse, que le reste se feroit baptiser. Ces folles prédictions avoient pris tant de crédit, que Saladin voulant repeupler la Palestine, presque entiérement dévastée par sa conquête, ne trouvoit aucun Turc qu'il pût engager à s'y établir.

XXXIV. Frédéric en Asie.

Nic. l. 2. c. 6, 7, 8.
Expeditio Asiatica Friderici.
Appendix ad Radevicum.
Sanut. l. 3. part. 10. c. 2.
Roger de Hoveden.
Chron. Belg.
Reischersp. chron.
Otto à Sto. Blasio.
Pagi ad Bar.
M. de Guignes. Hist. des Huns. l. 11.

Dès que l'armée fut en Asie, les ôtages furent renvoyés à Constantinople, hors les cinq Seigneurs, qui devoient accompagner Frédéric jusqu'à Philadelphie. A trois journées de l'ancienne Troye, on trouva de nouvelles preuves de la perfidie des Grecs : c'étoient les cadavres des avant-coureurs de l'armée, que les Grecs avoient massacrés. Un soldat d'Ulm en Suabe ayant reconnu celui de son frere, prend avec lui dix de ses camarades, & s'enfonce avec eux dans un bois voisin. Il apperçut les assassins en nombre pareil au-delà d'un marais, qui paroissoit impraticable. Ses compa-

gnons l'exhortoient à regagner le camp : transporté de colere & de douleur, il se jette seul dans le marais, & ayant gagné à la nage la rive opposée, il tombe à grands coups d'épée sur les brigands, dont il n'échappa qu'un seul à sa vengeance. On arrive à Thyatire. Sur toute la route on ne cessoit de rencontrer des partis embusqués dans les forêts, pour tomber sur les Croisés qui se trouveroient à leur portée; mais ils étoient eux-mêmes plus souvent surpris & taillés en pieces. Comme les Grecs, au lieu de fournir des vivres selon la promesse d'Isaac, les enlevoient de toutes parts, les Croisés pressés de la faim, étant arrivés devant Philadelphie, se mirent à couper les bleds, quoiqu'ils ne fussent pas encore en maturité. Les habitans sortirent en armes pour défendre leurs moissons. Il se livra un combat qui leur coûta plus cher encore, & ils furent bien-tôt obligés de regagner leur ville. On conseilloit à Frédéric de prendre Philadelphie. *Non*, répondit ce Prince; *c'est dans cette contrée le boulevard des Chrétiens*

ISAAC II.
An. 1190.
p. 51, 52, 53.

ISAAC II.
An. 1190.

& leur asyle contre les Turcs. Le Magistrat vint lui faire humblement des excuses ; mais au départ de l'armée cinq cens cavaliers Grecs la suivirent, & attaquerent l'arriere-garde près d'Hieraple ; ils furent reçus comme le méritoit leur perfidie & tués presque tous. Les Allemands furent mieux traités à Laodicée ; ils trouverent chez les habitans tous les secours qu'on leur avoit refusés jusqu'alors. Frédéric attendri du zèle empressé de ce pauvre peuple, ne put retenir ses larmes, & se jettant à genoux au milieu de la plaine, levant les yeux & les bras vers le Ciel, il pria le Souverain Maître des graces de les récompenser, & leur adressant la parole : *Hélas !* dit-il, *l'humanité s'est donc retirée sur les dernieres limites de l'Empire : si les autres provinces étoient peuplées d'habitans tels que vous, nos épées n'auroient jamais été teintes que du sang des Infidéles.*

XXXV. Ses combats contre les Turcs.

Azzeddin avoit traité avec Frédéric, & ses envoyés accompagnoient l'armée. Mais outre que ce Prince n'étoit pas selon toute apparence de

meilleure foi qu'Isaac, il avoit perdu le pouvoir de prêter aucun secours aux Croisés. Cothbeddin un de ses fils s'étoit saisi d'Icône & de la personne de son pere qu'il tenoit en captivité. Ce nouveau Sultan, farouche Musulman, n'avoit d'autre dessein que de faire périr l'armée Chrétienne. Il attendoit qu'elle fût engagée dans le pays ; & pour mieux tromper Frédéric, loin de se déclarer d'abord son ennemi, il envoya des Turcomans conduire à son camp des troupeaux & des marchandises. Mais lorsque les Croisés se furent éloignés de Laodicée, les envoyés d'Azzeddin s'échapperent ; les Turcomans & les Turcs réunis ensemble commencerent à harceler l'armée de toutes parts. A mesure qu'elle avançoit il s'emparoient des hauteurs & l'accabloient de fléches. Il y eut un grand combat près de Philomélium, un autre devant un château nommé Cingulaire. Dans ces deux actions les Turcs furent défaits ; Philomélium fut détruit. On arriva le 3 Mai à l'entrée d'un défilé, dont les Turcs avoient occupé les issues, espérant

Isaac II. An. 1190.

d'y écraſer Frédéric, comme il avoit foudroyé Manuel à Myriocéphales. L'Empereur évita le piége, & ſurprit lui-même les ennemis par un heureux ſtratagême. Il campa dans la plaine voiſine, & pendant la nuit il partagea ſon armée en deux corps. Au point du jour le Duc de Suabe à la tête d'un de ces corps feignit de prendre la fuite par un autre chemin. Les Turcs s'imaginant que c'étoit l'armée entiere qui fuyoit, en abandonnant les tentes & les bagages, coururent au camp pour le piller. Lorſqu'ils furent proches, Frédéric ſortit en bon ordre à leur rencontre; le Duc de Suabe tourna bride en même-temps, & les chargea par derriere. Enfermés entre deux armées ils furent taillés en pieces. Il en coûta du ſang au Duc de Suabe, qui s'expoſant avec ardeur dans le plus fort de la mêlée, reçut une bleſſure, mais ſans danger pour ſa vie.

XXXVI. Priſe d'Icône.

Les Croiſés ſouffroient beaucoup de la diſette, traverſant un pays aride, d'où les habitans en prenant la fuite, avoient enlevé tous les vivres. Pour trouver des ſubſiſtances ils mar-

cherent droit à Icône. Azzeddin qui s'étoit échappé de la priſon, où ſon fils le détenoit, envoya faire ſes excuſes à Frédéric, rejettant ſur ce fils dénaturé toutes les hoſtilités, que les Croiſés avoient eſſuyées. Icône étoit entourée de jardins fermés de maſures, où les Turcs ſe défendirent quelque-temps. Ils y furent enfin forcés avec grand carnage. Icône fut priſe en ſix heures, & Livon Prince d'Arménie envoya remercier Frédéric de l'avoir délivré d'un ſi dangereux voiſinage. Il avoit déja témoigné ſon zèle pour les ſuccès des Croiſés; & cinq mille Arméniens s'étoient joints à leur armée. Mais l'intention de Frédéric n'étoit pas de laiſſer garniſon dans cette grande ville, environnée de places poſſédées par les Turcs, dont la population étoit innombrable. Il auroit fallu pour en conſerver la poſſeſſion, affoiblir conſidérablement ſon armée. Il ſe contenta donc d'y faire chanter la Meſſe, & d'y ſéjourner pendant cinq jours, accompagné d'un détachement de ſes troupes. Le reſte campa dans les

ISAAC II.
An. 1190.

ISAAC II. An. 1190.

fauxbourgs. Il ne permit pas même le pillage, & n'enleva que les provisions de vivres, dont son armée manquoit depuis long-temps. Les habitans mêmes, soit par reconnoissance, soit par crainte, s'empresserent à lui en fournir. Le Sultan Cothbeddin qui s'étoit sauvé dans la citadelle, traita humblement avec lui. L'Empereur ayant reçu des ôtages & des guides, s'achemina vers les côtes de la mer. Il fut encore attaqué dans cette marche par des partis de Turcs indépendans du Sultan d'Icône. Toute sa route fut arrosée du sang des Musulmans, qui dans ces différens combats perdirent vingt-deux mille hommes. En descendant vers la mer de Cilicie, il se rapprochoit des frontiéres de l'Empire Grec, qui selon Roger de Hoveden, Auteur instruit, s'étendoit encore jusqu'à Antioche de Cilicie, nommée dès-lors Antiochette. Le fleuve Scalendros, qui est l'ancien Charadros, faisoit la borne du domaine des Grecs & du Royaume d'Arménie. Le golfe de Satalie appartenoit à l'Empire, & étoit bordé de

de deux châteaux, l'un nommé Satalie la vieille, c'étoit l'ancienne Attalie; l'autre Satalie la neuve; celui-ci avoit été bâti par l'Empereur Manuel. Les Etats du Sultan d'Icône s'étendoient du ſeptentrion au midi juſqu'au mont Cragus, que Roger appelle pour cette raiſon le mont de Turquie.

ISAAC II. An. 1190.

XXXVII. Mort de Frédéric.

Frédéric ſe rendit le 10 Juin à la vue de Séleucie. Ce fut-là que ce grand Prince, chéri de ſes ſoldats, honoré de tout l'Orient pour ſa prudence & ſa valeur, redouté de Saladin même, trouva le terme de ſa glorieuſe carriere. Fatigué d'une longue marche ſous un ſoleil ardent, il arriva au bord du Calycadnus. La clarté & la fraîcheur des eaux de ce beau fleuve l'inviterent à s'y jetter à cheval. Saiſi d'un froid mortel, on le retira preſque ſans vie. Il expira peu de momens après. Quelques Auteurs le font aller juſqu'à Tarſe, & diſent que ce fut dans le Cydnus qu'il trouva la mort; peut-être pour lui donner une nouvelle conformité avec Alexandre, auquel il reſſem-

bloit aſſez par ſon invincible valeur.
Isaac II. Mais les meilleurs Hiſtoriens donnent
An. 1190. le nom de Salef au fleuve qui lui fut funeſte, & ce nom me ſemble plutôt être celui du Calycadnus qui paſſoit à Séleucie, nommée Selefkeh par les Turcs. Après la mort de l'Empereur, ſon fils le Duc de Suabe, pénétré de douleur ſans laiſſer abbattre ſon courage, pourſuivit l'entrepriſe de ſon généreux pere. Il entra le 23 Juin dans Antioche, où la plûpart de ſes ſoldats lui furent enlevés par une maladie contagieuſe. Toujours vainqueur il traverſa une grande partie de la Syrie, prit Barut & pluſieurs autres places enlevées aux Chrétiens. Il ſe rendit enfin devant Saint Jean d'Acre, aſſiégé depuis plus de dix-huit mois par Gui de Luſignan. Il mourut à ce fameux ſiége. Les ſoldats qui lui reſtoient après tant d'exploits & de malheurs s'embarquerent à Tyr, & revinrent dans leur patrie avec autant de bleſſures que de gloire. Je ne dirai rien des deux Rois de France & d'Angleterre, qui n'arriverent devant Acre que l'année ſuivante. Comme ils prirent la route de la mer,

& qu'il n'eurent rien à démêler avec l'Empire Grec, ce qu'ils firent en Palestine n'est pas de mon sujet. Mais le Roi d'Angleterre ayant conquis sur le tyran Isaac Comnène l'isle de Cypre qui étoit du domaine de l'Empire Grec je me crois obligé de rendre compte de cette partie de son expédition.

ISAAC II. An. 1190.

Dès que Richard fut devenu Roi d'Angleterre par la mort de son pere Henri II, il se hâta d'accomplir le vœu qu'il avoit fait de marcher à la conquête de la Terre Sainte. S'étant embarqué à Marseille l'année d'après le départ de Frédéric, il passa l'hiver en Sicile, & partit de Messine le mercredi Saint dixieme d'Avril, avec la Reine de Sicile sa sœur, & Bérengere, qu'il devoit épouser, fille de Don Garcie Roi de Navarre. Sa flotte composée de cent cinquante vaisseaux & de cinquante-trois galeres fut assaillie d'une violente tempête le vendredi Saint, & dispersée sur différens rivages. Richard avec une partie gagna l'isle de Crête & delà l'isle de Rhodes. Trois de ses vaisseaux, poussés sur les côtes de Cypre, y périrent

An. 1191. XXXVIII. Richard en Cypre.

Nic. l. 3. c. 5. Chron. Trivetti. Brompton Chr. Sanut. l. 3. part. 11. c. 1. part. 10. c. 4. Neophytus de calamitatibus Cypri. Robert de monte. Roger de Hoveden. Neubrig. l. 4. c. 19. Alberic. chr. Nangis chr. Rodulf. de Diceto. Contin. de Guill. de Tyr. Leo Allat. de Eccles. Or.

ISAAC II. An. 1191. & Oc. perpetuo consensu. l. 2. c. 13. Du Cange fam. p. 183, 184. Verif. des dates, p. 384.

devant le port de Limisso, ville bâtie près du terrain où étoit l'ancienne Amathonte. Ceux qui eurent assez de force ou de bonheur pour échapper du naufrage, trouverent sur le bord un nouveau danger, plus inévitable que la tempête. Isaac allié de Saladin, y étant accouru avec son armée, fit saisir ces malheureux au sortir des eaux. On les dépouilla, on les jetta dans des cachots pour y mourir de faim. Le bâtiment qui portoit les deux Princesses, déja maltraité de l'orage, s'étant présenté devant le port, on leur en refusa l'entrée. Elles alloient périr à la vue d'Isaac, qui jouissoit d'un spectacle si douloureux pour une ame moins farouche, lorsque Richard averti de leur danger, arriva avec la plus grande partie de sa flotte. Il recueillit les Princesses, & envoya par trois fois au tyran redemander ses gens injustement détenus. Isaac répondit que loin de les rendre, il feroit le même traitement à Richard, s'il osoit mettre le pied dans son isle. Indigné d'une si barbare insolence, Richard fait prendre

les armes à ses soldats, saute avec eux dans les chaloupes & vogue vers le rivage. Isaac y attendoit les Anglois à la tête de ses troupes, qui n'étoient qu'une vile canaille mal armée ou sans armes. Richard avançoit en personne avec ses gens de trait, qui commencerent par faire pleuvoir sur les Grecs une terrible grêle fléches. Le Roi saute le premier à terre, suivi de ses troupes. Les Grecs ne tiennent pas long-temps. Isaac après le massacre d'une grande partie des siens prend la fuite avec le reste. On les poursuit, on les massacre, & si la nuit ne fût survenue, c'en étoit fait du tyran. Les Anglois ne connoissant pas les routes & les sentiers des montagnes, par où Isaac s'étoit sauvé, n'oserent s'engager trop avant, & revinrent à Limisso, qu'ils trouverent abandonné.

XXXIX. Isaac traite & romp le traité.

Isaac rallia les débris de son armée, & passa la nuit dans un vallon à deux lieues, jurant que dès qu'il seroit jour, il auroit raison du Roi d'Angleterre. Le Roi le prévint, & dès avant le jour il alla chercher Isaac.

Isaac II. An. 1191.

Il trouve les Grecs endormis, & se jette dans leur camp au son des tambours & des trompettes. Reveillés par ce bruit & par les cris de ceux qu'on égorge, ils ne savent ni combattre ni fuir. Isaac se sauve en chemise, laissant ses armes, ses tentes, ses chevaux avec l'étendard Impérial. Le jour venu les Comtes & les Barons de l'isle se rendent auprès du Roi, & lui donnent des ôtages. Le lendemain on voit arriver en Cypre Gui de Lusignan, Geoffroi son frere, Humfroi de Thoron, Boëmond Prince d'Antioche, Raymond son fils Comte de Tripoli, Livon Prince d'Arménie. Il font hommage au Roi, & lui jurent fidélité envers & contre tous. Isaac se voyant abandonné, envoye demander la paix; & quelque dures que soient les conditions qu'on lui impose, il ne balance pas à s'y soumettre: c'étoit de payer vingt mille marcs d'or, de relâcher les prisonniers, de jurer fidélité au Roi, & de tenir de lui le Royaume de Cypre comme son vassal, de lui mettre entre les mains sa fille unique, héritiére de ses Etats,

pour être mariée au gré de Richard, d'aller en perſonne à la ſuite du Roi en Syrie avec cent Chevaliers, quatre cens chevaux & cinq cens hommes de pied, & d'y reſter tant que le Roi voudroit y demeurer. Pour aſſurance qu'il obſerveroit fidélement ces articles, il donnoit en gage toutes ſes forterеſſes. Le traité conclu & ſigné de part & d'autre, Iſaac vint rendre l'hommage & jurer fidélité à Richard & à ſes ſucceſſeurs. A peine eut-il prêté le ſerment qu'il s'en repentit; & s'étant retiré dans ſa tente, lorſqu'il vit que tous les Anglois ſe livroient à la joie, & qu'il n'étoit pas obſervé, il s'évada déguiſé en ſimple ſoldat. Dès qu'il ſe crut en ſûreté, il envoya dire au Roi, qu'il ne garderoit pas un traité ſi déshonorant, & qu'il ſe dédiſoit de toutes les conventions. Richard ravi de cette inconſtance, qui alloit le rendre maître de Cypre, charge le Roi de Jéruſalem & les autres Princes de pourſuivre le traître & de s'en ſaiſir. Il monte lui-même ſur ſa flotte pour faire le tour de l'iſle, & place des corps de garde

ISAAC II. An. 1191.

Isaac II. An 1191.

ſur toutes les côtes, pour empêcher Iſaac d'échapper. Il enléve tous les bâtimens qui ſe trouvent à l'entour. A la vue d'une flotte ſi nombreuſe les garniſons des villes & des châteaux les abandonnent & s'enfuient ſur les montagnes. Le Roi s'en emparoit & y jettoit des troupes. Après s'être ainſi aſſuré de toutes les côtes, il retourne à Limiſſo.

XL. Richard s'empare de l'iſle.

Le Roi de Jéruſalem avoit inutilement parcouru l'intérieur de l'iſle, ſans pouvoir trouver Iſaac. On apprit que ſa fille étoit dans un château très-fort nommé Cérines; Richard y marche avec ſon armée. Au bruit de ſon approche la Princeſſe vient ſe jetter à ſes pieds lui demandant miſéricorde. Toutes les autres places ſe rendent. Iſaac étoit caché dans un Monaſtére au cap Saint André; il n'avoit pas encore perdu toute eſpérance; & conſervant ſon caractére féroce au milieu de ſon infortune, un jour qu'il étoit à table avec les Comtes qui l'avoient ſuivi, comme un d'entre eux lui conſeilloit de faire la paix, de peur que toute la nation

ISAAC II. An. 1191.

ne pérît avec lui, transporté de colere, il le frappa d'un couteau qu'il tenoit, & lui coupa le nez. L'auteur du conseil s'enfuit, & alla instruire Richard de la retraite du tyran. Richard y court sur le champ. Alors la fureur cédant à l'épouvante le tyran vient se mettre à la discrétion du vainqueur, ne demandant que la vie & la grace de n'être pas mis dans les fers. Le Roi par dérision le fait lier de chaînes d'argent, & le donne en garde à Raoul son Chambellan. Après s'être saisi de ses trésors, & avoir établi l'ordre nécessaire pour la conservation de la conquête, il laisse la garde de l'isle à Richard de Camville & à Robert de Turnham, & part pour Saint Jean d'Acre, où Philippe Roi de France l'attendoit pour la prise de cette place fameuse, dont il vouloit partager l'honneur avec le Roi d'Angleterre. Il fait transporter son prisonnier à Tripoli, & Raoul étant mort, il le met sous la garde du Grand-Maître des Hospitaliers, qui l'enferme dans le château de Margat. Il en coûta aux Seigneurs de Cypre la moitié de tout

Isaac II. An. 1191.

ce qu'ils possédoient pour obtenir la confirmation de leurs loix & des priviléges dont ils jouissoient avant la tyrannie d'Isaac. Ce cruel usurpateur avoit régné sept ans. Quelques années après ayant corrompu par argent le gardien de sa prison, il se mit en liberté. Sa parente Euphrosyne, femme d'Alexis l'Ange qui régnoit alors, engagea l'Empereur à lui pardonner tous ses forfaits, & à le rappeller à la Cour. Isaac refusa cette grace, disant *qu'il avoit pris l'habitude de commander & perdu celle d'obéir.* Au bout de quelque temps comme il cabaloit en Asie pour exciter une révolte, il fut empoisonné par son Echanson, qu'on crut avoir été payé par l'Empereur. Sa fille demeura au pouvoir de Richard. Après avoir été fiancée au Duc d'Autriche qui mourut avant qu'elle fût arrivée, elle épousa un Seigneur Flamand; & celui-ci demanda inutilement la restitution du Royaume de Cypre, comme lui appartenant du chef de sa femme.

XLI. Gui de Lu-

Pendant que le Roi d'Angleterre étoit devant Acre, Richard de Cam-

ville mourut, & les Grecs s'étant révoltés se donnerent pour Roi un Moine, parent d'Isaac Comnène. Robert de Turnham marcha contre eux, les défit dans un combat, prit le Moine & le fit pendre. Richard avoit besoin de ses troupes, & manquoit d'argent. Il engagea l'isle aux Chevaliers du Temple pour la somme de vingt-cinq mille marcs. Ils furent bien-tôt avertis que les Grecs, qui haïssoient les Latins plus encore qu'ils n'avoient haï leur tyran, avoient formé dans toute l'étendue de l'isle une conjuration pour les massacrer. Sur cet avis les Templiers, seulement au nombre de cent, s'enfermerent dans le château de Nicosie capitale de l'isle. Les Grecs vinrent en grand nombre les y assiéger. Ces braves guerriers, voyant qu'ils ne pouvoient tenir long-temps sans mourir de faim, résolurent de périr en gens de cœur. Le jour de Pâques, après avoir participé aux Saints Mystéres, ils font une sortie & tombent l'épée à la main sur les assiégeans. Ils ne cherchoient qu'une mort honorable, ils trouverent la

ISAAC II.
An. 1191.
Lusignan Roi de Cypre.

Isaac II. An. 1191.

victoire, qu'ils n'attendoient pas. Cette multitude prit aussi-tôt la fuite. Ils en firent un carnage qui dura tout le jour, & ne laisserent dans Nicosie, ni homme ni femme; tout fut passé au fil de l'épée. Leurs confreres qui étoient devant Acre, instruits de cette révolution, déclarent au Roi d'Angleterre, qu'ils ne vouloient pas être les gardiens de cette isle, habitée par un peuple aussi perfide que lâche. Richard en donna le domaine à Gui de Lusignan, à qui Saladin avoit enlevé le Royaume de Jérusalem, à condition qu'il rembourseroit les Templiers. Gui la trouvant presque déserte, la repeupla de colons, qu'il fit venir d'Arménie & du pays d'Antioche. Il ouvrit asyle à tous les malheureux habitans de la Palestine, dépouillés de leurs biens par l'épée des Musulmans, & leur distribua des habitations. Tel fut le commencement du Royaume de Cypre, qui subsista trois cens ans sous dix-sept Rois, jusqu'à ce qu'il tomba par donation entre les mains des Vénitiens.

ISAAC II. An. 1191. XLII. Suite de cette expédition.

Lorſque Gui de Luſignan eut pris poſſeſſion de l'iſle, il y établit des Evêques & des Prêtres Latins, comme il étoit d'uſage dans tous les lieux dont les Latins ſe rendoient maîtres. Les Grecs les accuſent d'avoir tourmenté & fait mourir dans les ſupplices ceux qui reſterent attachés à l'Egliſe Grecque. Le ſavant Leo Allatius, Grec de naiſſance & né dans une famille ſchiſmatique, mais qui dès ſon enfance eut le bonheur d'être nourri dans le ſein de l'Egliſe Romaine, au lieu de déſavouer ces procédés inhumains, prétend les juſtifier en diſant, qu'il faut proſcrire, maſſacrer, brûler les hérétiques obſtinés, & que telle a toujours été la pratique de l'Egliſe : eſpece de blaſphême, enfanté dans les ſiécles barbares, & démenti par l'antiquité Chrétienne, qui loin de ſuivre ces maximes ſanguinaires, les a toujours abhorrées, comme auſſi contraires à l'eſprit de l'Evangile, que l'indifférence & l'irréligion. L'Empereur de Conſtantinople ne vit pas ſans cha-

Isaac II. An. 1191.

grin l'isle de Cypre aliénée du domaine de l'Empire. Il en conçut contre Richard un mortel ressentiment, qui s'aigrit encore par le faux soupçon qu'il eut, que ce Prince avoit eu part à l'assassinat de Conrad de Montferrat. Richard informé de ces mauvaises dispositions, ayant été jetté par la tempête sur les côtes de l'Empire Grec à son retour de Palestine, évita de s'y faire connoître : il aima mieux se confier à des pirates. Le vaisseau ayant fait naufrage entre Venise & Aquilée, comme il passoit par l'Autriche en habit déguisé, il fut reconnu & mis dans les fers par les ordres du Duc Leopold, en vengeance d'un affront qu'il avoit fait à ce Duc en Palestine. On rapporte que ce Prince rentré dans ses Etats après plus d'un an de prison, conçut le dessein de faire la conquête de l'Egypte, d'aller ensuite au recouvrement de la Terre Sainte, de marcher enfin à Constantinople pour s'y faire couronner Empereur, & qu'il avoit déja formé une nouvelle Croisade, lorsqu'il fut tué

dans la guerre contre le Roi de France, devant un château qu'il assiégeoit en Limosin.

ISAAC II. An. 1191.

XLIII. Imposteur qui se dit Alexis fils de Manuel. *Nicet. l.* 3. c. 1.

Pendant qu'une fermentation violante agitoit l'isle de Cypre & faisoit naître un nouveau Royaume, l'Empire Grec éprouvoit dans son sein des mouvemens qui se succédoient sans interruption. Le mépris que s'attiroit Isaac par son peu de mérite, & la facilité avec laquelle il étoit parvenu à l'Empire qui ne lui avoit coûté qu'un coup de sabre, animoient les espérances des ambitieux. Son indolence leur ouvroit libre carriere. Il étoit persuadé que Dieu l'ayant porté comme entre ses bras sur le Trône, Dieu s'étoit aussi chargé de l'y maintenir sans aucun soin de sa part. Pendant qu'il s'endormoit tranquillement dans cette assurance, il fut réveillé par le bruit de plusieurs révoltes. Un certain Alexis qui ne tenoit du fils de Manuel que la conformité de nom & quelques traits de ressemblance, prétendit qu'il étoit ce Prince, qu'Andronic avoit été trompé, & qu'il avoit exercé sa cruauté sur un autre.

ISAAC II. An. 1191.

Il étoit né à Constantinople, & pour n'être pas reconnu il alla passer quelque temps en Asie. Il se logea dans la petite ville d'Harmales près du Méandre chez un Latin, auquel il vint à bout de persuader ses mensonges. Ils vont ensemble trouver le Sultan d'Icône; c'étoit encore Azzeddin. Alexis lui débite la fable qu'il avoit inventée; il lui représente combien il lui sera glorieux de rétablir l'Empereur légitime, & quels avantages il en retirera pour lui-même. Azzeddin trompé par le ton assuré de l'imposteur & par sa ressemblance avec Manuel, le traite avec distinction, & lui fait espérer un puissant secours pour remonter sur le Trône de ses peres. Quelque-temps après un Ambassadeur d'Isaac vient à la Cour d'Icône, & le Sultan lui ayant demandé en présence d'Alexis, s'il reconnoissoit le fils de Manuel, il répondit qu'il étoit indubitable que le fils de Manuel avoit été assassiné & jetté dans la mer, & que tout le récit de ce jeune homme n'étoit qu'une fable. A ces paroles le faux Alexis entre en

fureur, & ſans reſpect pour le Sultan, il ſe jette ſur l'Ambaſſadeur, qui eut bien de la peine à ſe débarraſſer de ſes mains. Cette avanture réfroidit beaucoup le zèle d'Azzeddin. Néanmoins à forces d'inſtances Alexis obtint de lui la permiſſion d'enrôler ceux qui voudroient bien s'engager à ſon ſervice. En peu de temps il mit ſur pied huit mille hommes, & ayant pris le titre d'Empereur, il ſe rendit maître de gré ou de force de pluſieurs places voiſines du Méandre. Entre autres villes il prit & abandonna au pillage la ville de Chones, où les Muſulmans profanerent par toute ſorte d'infâmies & de violences l'Egliſe célébre de l'Archange Saint Michel. On envoya contre lui ſucceſſivement pluſieurs Généraux, qui ſe voyant mal obéis de leurs ſoldats plus portés au ſervice du faux Empereur qu'à celui d'Iſaac, revinrent ſans avoir remporté aucun avantage. Dans la Cour même de Conſtantinople bien des gens, quoique perſuadés de l'impoſture, en déſiroient le ſuccès. Enfin Alexis Sébaſtocrator frere d'Iſaac ſe

Isaac II. An. 1191.

mit à la tête de quelques troupes, & marcha vers le Méandre. Mais n'osant hasarder une bataille contre des forces supérieures, il se tenoit éloigné, & se contentoit de contenir dans l'obéissance les places qui n'avoient pas encore pris le parti du rebelle. Les choses étoient en cet état, & l'armée ennemie grossissoit tous les jours par l'affluence des déserteurs, lorsqu'un coup imprévû termina la guerre. Un jour que le faux Alexis après avoir bû largement, dormoit d'un profond somme, son Aumônier ayant saisi son épée pendue à son chevet, lui coupa la gorge, & porta sa tête au Sébastocrator. Celui-ci la trouva si ressemblante, qu'il ne put s'empêcher de dire que ceux qui avoient suivi cet imposteur, pouvoient bien être innocens.

XLIV. Autres révoltes. *Nicet. l. 3. c. 2.*

La rebellion du faux Alexis fut le signal de beaucoup d'autres, qui ne furent pas plus heureuses. On vit en Paphlagonie un autre imposteur, qui, sous le même titre de fils de Manuel, attira dans son parti les provinces voisines. Le Sébaste Théodore Chumne

le prit dans un combat & le fit mourir. Un certain Basile Chozas en fit autant auprès de Nicomédie ; il fut pris après peu de jours, aveuglé & condamné à une prison perpétuelle. On en vit éclorre de toutes parts quantité d'autres, qui disparurent aussi-tôt comme des insectes éphémeres. Isaac Comnène neveu de l'Empereur Andronic, qui étoit détenu en prison, s'en étant échappé, courut à Sainte Sophie pour soulever le peuple. On se saisit de sa personne malgré la sainteté de l'asyle ; on lui fit souffrir une rigoureuse torture pour le forcer à découvrir ses complices. Il ne nomma personne & mourut le lendemain. On dénonça Constantin Tattice homme factieux, qui entretenoit depuis long-temps à Constantinople une troupe de cinq cens bandits dévoués à ses ordres. Il fut arrêté, & on lui creva les yeux. On traita de même un nommé Racyndite, allié de la famille des Comnènes, qui donnoit les mêmes sujets de défiance : mais le plus distingué de ceux qui furent alors la victime de leurs

ISAAC II. An. 1191.

Isaac II. An. 1191.

attentats ou des ſoupçons du Prince, fut Andronic Comnène fils d'Alexis, & petit-fils de la célébre Anne Comnène & du Céſar Bryenne. Il étoit Gouverneur de Theſſalonique. On l'accuſa d'aſpirer à l'Empire, & d'avoir concerté à deſſein avec Alexis fils naturel de Manuel, dont j'ai déja parlé ſous le régne d'Andronic. Ceux qui avoient ordre d'aller arrêter Andronic, le rencontrerent ſur le chemin de Conſtantinople ; & voyant qu'il venoit lui-même ſe jetter dans le piége, ils éviterent de lui donner l'allarme, & l'accompagnerent comme par honneur. Dès qu'il fut arrivé, on l'accuſa de trahiſon. On lui donna d'abord des Juges ; mais ſans attendre leur ſentence, ſans lui donner le temps de ſe défendre, on le mit en priſon & on lui creva les yeux. Son fils, furieux de ce procédé illégal, ſe jette dans Sainte Sophie ; c'étoit un jour de fête, & tout le peuple y étoit aſſemblé : il déclame avec hardieſſe contre la cruauté de l'Empereur, qu'il traite de tyran. Mais pendant même qu'il parloit, avant

que ce difcours féditieux fe fût répandu dans la ville, on fe faifit de fa perfonne, & on lui fit le même traitement qu'à fon pere, dont il augmenta la douleur en voulant le venger.

ISAAC II. An. 1191.

XLV. Traitement d'Alexis fils naturel de Manuel.

On arrêta enfuite Alexis fils naturel de Manuel, accufé d'être complice. Nous l'avons laiffé enfermé dans un château au bord du Pont-Euxin. Ifaac l'avoit rappellé, & quoique ce Prince eut été privé des yeux par la cruauté d'Andronic, il l'avoit honoré du titre de Céfar. Alexis inftruit par l'infortune, fe tenoit éloigné de la Cour & fe renfermoit dans le filence de la vie privée. Sa retraite ne put le mettre hors de prife à la calomnie. Il fut condamné à perdre tous fes biens, & à paffer le refte de fes jours dans un Monaftére. Nourri des maximes du Chriftianifme plus folides & plus confolantes que celles d'une philofophie mondaine, il reçut cet arrêt comme une faveur de la Providence, & la perte de fes biens n'arracha de fon cœur aucun foupir. Pendant qu'il montoit le mont Papyce

ISAAC II. An. 1191.

en Thrace, où étoit ſitué le Monaſtére, on apperçut avec étonnement un nuage de triſteſſe ſe répandre ſur ſon viſage auparavant tranquille & ſerein. L'hiſtorien Nicétas qui étoit du cortège, lui en demandant la cauſe: *Ce n'eſt pas*, lui dit-il, *le changement d'habit qui m'afflige; n'importe à l'ame de quelle couleur & de quelle forme ſoit le vêtement qui couvre ſon corps. Mais je redoute les obligations que l'habit monaſtique porte avec lui. Je ſais que quiconque a mis une fois la main à la charrue & regarde derriere lui, n'eſt pas digne du Royaume de Dieu.* Dans cette crainte il ne voulut contracter aucun engagement intérieur; il ne promit rien; il ne conſentit à rien qu'à obéir à l'Empereur. On lui donna le nom d'Athanaſe. Il choiſit pour cellule, celle où Alexis fils d'Axuch, ſacrifié comme lui à une injuſte cabale, avoit fini ſes jours. Au bout de trois mois l'Empereur le rappella à la Cour, & fit voir qu'il n'avoit pas eu de raiſon pour l'en bannir. Il l'invitoit fréquemment à manger à ſa table. Mais malgré les

distinctions dont il l'honoroit avec justice, ce Prince peu sensé n'eut pas pas dans l'opinion publique l'honneur du repentir. On n'attribua ce changement qu'à son inconstance naturelle.

ISAAC II. An. 1191.

XLVI. Succession de Patriarches à Constantinople. *Nicet. l. 2. c. 4. Oriens Chr. T. V. p. 272, & seqq. T. III. p. 505, 506. Fleury hist. Eccles. l. 73. art. 44, 61, 75. Pagi ad Bar. Mansi ad Bar.*

Ce fut en cette année 1191 qu'Isaac résolut de récompenser son prophête Dorothée, en le plaçant sur le siége de Constantinople. Il est à propos de rappeller ici la suite des Patriarches depuis l'abdication volontaire de Théodose, dont j'ai parlé sous le régne du jeune Alexis. Isaac dès la seconde année de son régne fit déposer Basile Camatère, sous prétexte qu'il avoit sécularisé des filles & des veuves de distinction, qu'Andronic avoit contraintes de prendre le voile contre leur gré. La vraie raison étoit la défiance qu'il avoit de ce Patriarche, dont il redoutoit le crédit. L'Eglise de Constantinople n'eut pas lieu de regretter ce mauvais Pasteur, qui s'étoit vendu aux volontés d'Andronic. Nicétas Muntanès sacellaire de Sainte Sophie fut mis à sa place. Quoiqu'il fût fort avancé en âge, l'inconstance d'Isaac ne put attendre sa

Isaac II. An. 1191.

mort. Sa vieilleſſe ſervit de prétexte pour le dépouiller de ſa dignité au bout de trois ans. On lui ſubſtitua un Moine nommé Leonce. Avant ſa nomination Iſaac avoit proteſté avec ſerment en préſence de tout le peuple, que la mere de Dieu lui avoit apparu en ſonge & lui avoit préſenté ce Moine, qu'il ne connoiſſoit pas, & dont elle avoit loué la haute vertu. Malgré ce ſonge miraculeux, il ne le laiſſa que ſept mois en place, & réſolut d'élever à cette dignité ſon ami Dorothée, qu'il avoit déja fait nommer Patriarche titulaire de Jéruſalem. Depuis que les Latins étoient maîtres de cette ville, ainſi que d'Antioche & de Tarſe, & qu'ils donnoient des Paſteurs à ces trois Egliſes, les Grecs n'avoient pas ceſſé d'y nommer des Evêques qui n'en avoient que le titre, & ne ſortoient pas de Conſtantinople. C'eſt ainſi que Théodore Balſamon, fameux Canoniſte, étoit alors Patriarche d'Antioche. Comme les canons ne permettoient pas ces tranſlations d'un Evêché à un autre, Iſaac pour vaincre cette difficulté, s'aviſa du même

même ſtratagème, dont l'Impératrice Eudocie s'étoit ſervie autrefois pour tromper le Patriarche Xiphilin, & mettre ſur le Trône Romain Diogène. Il fit venir Balſamon & lui témoigna un ſenſible regret du dépériſſement où ſe trouvoit l'Egliſe, tellement dépourvue de Miniſtres capables & vertueux, que dans tout l'Orient il n'y avoit que Balſamon en état de remplir dignement la place de Patriarche de Conſtantinople, ce ſiége ſi important, qui donnoit un chef à l'Egliſe univerſelle. *Si vous pouvez*, ajouta-t-il, *trouver dans la diſcipline eccléſiaſtique, dont vous avez une connoiſſance ſi profonde & ſi étendue, des moyens de prouver au peuple, que le paſſage d'un ſiége à un autre n'eſt pas aujourd'hui plus contraire aux canons qu'il ne l'étoit autrefois, vous me délivrerez d'un grand embarras.* Balſamon que l'étude n'avoit pas guéri de l'ambition, répondit du ſuccès, & dès le lendemain la queſtion ayant été propoſée dans une aſſemblée du Clergé & de Prélats dont il étoit l'oracle, fut réſolue au gré de l'Empe-

ISAAC II. An. 1191.

Isaac II. An. 1191.

reur, qui confirma la décision par des Lettres patentes. Mais l'habile Canoniste, qui savoit faire plier les canons à ses intérêts, avoit sans le savoir travaillé pour Dorothée, que l'Empereur nomma aussi-tôt Patriarche de Constantinople. Balsamon & les Prélats qui avoient bien voulu lui sacrifier leur conscience, se voyant si honteusement trompés, soulevérent le Clergé & le peuple. C'étoit un cri universel contre cette usurpation qu'on traitoit de sacrilége. Les Prélats s'assemblerent & fulminerent une sentence de déposition. L'Empereur de son côté soutint opiniâtrément son ouvrage; il cassa le jugement des Prélats, & fit installer Dorothée à main armée. Le nouveau Pasteur odieux à toute la ville essuyoit tous les jours des insultes; & pendant deux ans qu'il siégea, ce fut un combat perpétuel entre l'Empereur qui s'efforçoit de le maintenir, & le Clergé joint au peuple qui le traversoit dans toutes ses fonctions. Enfin Isaac ne fut pas assez ferme pour résister à ce torrent, qui loin de s'affoi-

blir par le temps, groſſiſſoit de jour en jour. Il fallut céder à l'indignation publique. Dorothée fut déposé de nouveau dans un Synode, & George Xiphilin, garde du tréſor de la grande Egliſe, nommé à ſa place. Le Prélat destitué rentra par violence dans le patriarcat de Jéruſalem occupé par un autre, & ne le garda pas long-temps. L'hiſtoire ne dit pas la raiſon qui le lui fit abandonner.

ISAAC II. An. 1191.

An. 1192. XLVII. Iſaac battu par les Valaques & les Bulgares. *Nicet. l.* 3. *c.* 3.

La trêve faite en 1188 avec les Valaques & les Bulgares étant expirée, ces deux peuples réunis aux Comans recommencérent à ravager les provinces voiſines du Danube. L'Empereur qui ſe croyoit plus grand Capitaine qu'aucun de ſes Généraux, marche en Thrace, s'avance au-delà d'Anchiale, & s'approche du mont Hémus. Il ſe flattoit d'une entrée facile en Bulgarie. Mais il trouva les places en meilleur état qu'il ne s'étoit imaginé. Les murailles & les tours réparées de nouveau pouvoient faire une longue réſiſtance. Les barbares auſſi légers que des chevres ſe tenoient ſur les hauteurs, & couroient de

ISAAC II. An. 1192.

montagnes en montagnes ſans ſe haſarder dans les plaines. Il apprit que les Patzinaces paſſoient le Danube pour venir les joindre. Il prit donc le parti de quitter le pays au bout de deux mois, ſans avoir pû approcher l'ennemi. Deux chemins conduiſoient à Bérée, l'un plus long, mais plus ſûr & plus commode par des plaines unies & propres à la cavalerie; c'étoit par-là qu'il étoit venu; l'autre plus court, mais plus étroit & plus dangereux, par des gorges & des ravines où couloit un torrent. Dans l'empreſſement qu'il avoit de s'éloigner, ce fut la route qu'il prit. Son avant-garde étoit commandée par Manuel Camyze & par Iſaac Comnène gendre d'Alexis frere de l'Empereur. Jean Ducas Sébaſtocrator conduiſoit l'arriere-garde. Entre les deux, à la tête du corps d'armée, marchoit l'Empereur avec ſon frere Alexis. Les barbares côtoyoient la marche, toujours ſur les hauteurs à droite & à gauche. Ils laiſſerent déboucher l'avant garde ſans l'inquiéter; leur deſſein étoit de tomber ſur le corps

d'armée, où ſe trouvoit l'Empereur avec toute ſa nobleſſe. Lorſqu'ils la virent engagée dans ces défilés, ils deſcendirent avec de grands cris pour l'écraſer. L'infanterie Grecque graviſſoit ſur les hauteurs pour les arrêter ; mais accablée d'un orage de pierres, de fléches, de javelots, elle fut bien-tôt obligée de regagner le vallon. Là preſſés par les barbares, qui les maſſacroient comme un troupeau enfermé dans un parc, ils ſe débanderent, chacun ne ſongeant qu'à s'échapper de ce mauvais pas. L'Empereur perdit ſon caſque & auroit perdu la vie, ſans le ſecours de ſes Officiers, qui ſe ſerrant autour de ſa perſonne lui ouvrirent un paſſage en renverſant, foulant aux pieds, maſſacrant hommes & chevaux qui ſe trouvoient devant lui, enſorte que pour ſauver un Prince ſans mérite, il en coûta la vie à grand nombre de braves gens qui valoient mieux que lui. Pour lui il ſe crut, comme un autre David, le favori de la Providence, qui récompenſoit ſes vertus, & continua de fuir ſans ſonger à ſon

Isaac II. An. 1192.

arriere-garde commandée par Ducas. Ce Général plus ſage que ſon Maître, ne s'engagea pas dans le défilé, & ſous la guide d'un Bulgare, qu'un de ſes ſoldats eut l'adreſſe d'attirer, il prit un détour & rejoignit l'Empereur à Bérée. L'avant-garde qui y étoit déja arrivée, croyoit Iſaac perdu avec toute l'armée. Pour diſſiper ce mauvais bruit, il ſe fit voir pendant pluſieurs jours, ſe vantant d'avoir remporté une grande victoire. Mais cette ridicule bravade fut démentie par le deuil des villes d'alentour remplies de veuves & d'orphelins.

XLVIII. Ridicule vanité d'Iſaac.

Il lui fut encore moins facile d'en faire accroire au peuple de Conſtantinople, où ſon arrivée avoit été précédée de celle d'un grand nombre de fuyards, qui racontoient le détail de cette malheureuſe journée. Mais ſa vanité n'y voulut rien perdre. En partant de la ville il s'étoit vanté qu'il y rentreroit tout rayonnant de gloire: pour couvrir la honte de ſon retour, il diſoit que Dieu avoit voulu punir la rebellion de Branas, & que tous ceux qui avoient perdu la vie, avoient

été complices de ſa révolte. Abuſé par les prétendus devins, qui ſe jouoient de ſa crédulité, il s'étoit perſuadé que la Providence divine avoit abrégé le régne d'Andronic en punition de ſes crimes, & qu'elle avoit ajouté à ſon régne les années deſtinées à ce Prince; qu'il devoit régner trente-deux ans, délivrer la Paleſtine, établir ſon Trône ſur le mont Liban, repouſſer les Muſulmans au-delà de l'Euphrate, anéantir même leur Empire, & qu'il auroit ſous ſes ordres un peuple de Satrapes, Gouverneurs d'autant de Royaumes, & plus puiſſans que les plus puiſſans Monarques. Enivré de ces chiméres, il ne ſentoit pas les maux préſens; & battu par les ennemis, mépriſé de ſes ſujets, il triomphoit d'avance des grands ſuccès qu'il ſe figuroit dans les ombres de l'avenir.

ISAAC II. An. 1192.

Les Bulgares & les Valaques glorieux à meilleur droit de leur victoire, & enrichis des dépouilles des Grecs, ſe répandirent l'année ſuivante dans la Thrace comme un torrent, ravageant tout ſur leur paſſage. Ils ſacca-

An. 1193.

XLIX. Nouvelle guerre des Valaques & des Bulgares.

Nicet. l. 3. c. 4.

Isaac II. An. 1193.

gerent Anchiale, s'emparérent de Varna, détruisirent en grande partie Triadize, pillerent Nysse. L'Empereur ne sachant par où commencer à repousser les ennemis, distribua ses troupes sous plusieurs Généraux. Ils eurent d'abord quelque succès; Varna & Anchiale furent recouvrées & fortifiées de nouveau. Mais les ennemis reprirent ensuite le dessus, & les Grecs furent battus en plusieurs rencontres. L'Empereur crut sa présence nécessaire; il partit après l'équinoxe d'automne, & marcha vers Philippopoli, traînant après lui une suite de femmes & toute la débauche de la cour. Cependant comme toutes ses forces étoient rassemblées, & qu'il étoit servi par de bons Officiers, il arrêta les courses des Bulgares, réprima les Serves qui attaquoient de leur côté les places de la frontiére, & les battit près de la Morave, où grand nombre furent noyés. Il s'avança jusqu'à la Save, où il reçut la visite de son beaupere Béla Roi de Hongrie, avec lequel il passa quelques jours. De retour à Philippopoli, il reprit

le chemin de Constantinople, en évitant le passage du mont Hémus. Comme Philippopoli étoit la place la plus exposée aux irruptions des barbares, il y mit pour Gouverneur Constantin l'Ange son cousin-germain, & laissa sous ses ordres une grande partie de son armée. C'étoit un jeune homme plein de vigueur & de fierté, déja grand Amiral de l'Empire. Dirigé par les conseils de vieux Officiers expérimentés, il sut autant se faire obéir de ses soldats que craindre des ennemis. Sa vigilance & son activité arrêta les incursions des barbares. Pierre & Asan toujours sous les armes & prêts à fondre en Thrace ne pouvoient le surprendre, & étoient souvent surpris eux-mêmes. Il ne leur donnoit aucun repos, ensorte qu'il en étoit beaucoup plus redouté que l'Empereur.

ISAAC II. An. 1193.

L. Révolte de Constantin l'Ange.

La grande opinion qu'il donnoit de son mérite, étoit encore fort audessous de celle qu'il en avoit. Enflé de ses premiers succès qu'il n'attribuoit qu'à lui-même, quoiqu'il en fût redevable aux bons avis de ses Lieu-

Isaac II. An. 1193.

tenans, il ſe crut né pour n'avoir point de ſupérieur, & plein de mépris pour Iſaac, il ne lui fut pas difficile d'inſpirer ſes ſentimens aux jeunes Officiers & aux ſoldats. Animé par le zèle qu'ils témoignoient pour ſon élévation, il prit la chauſſure de pourpre & le nom d'Empereur. Baſile Vatace ſon beaufrere, grand Domeſtique d'Occident, étoit pour lors à Andrinople. Conſtantin lui fit ſavoir ſon entrepriſe. Vatace auprès de qui les ſages conſeillers du jeune Général s'étoient retirés, lui répondit par une lettre, dans laquelle tantôt tournant en ridicule ſon ambition téméraire, comme une vapeur de jeuneſſe, tantôt déplorant ſa perte prochaine, il tâchoit de le détourner d'un projet ſi mal concerté. Conſtantin loin de ſe rendre à ſes bons avis, ſe flatta de l'entraîner dans ſon parti, & marcha vers Andrinople. Il n'étoit pas encore ſur le territoire de cette ville, qu'il fut ſaiſi & enchaîné par ceux mêmes qui l'avoient excité à la révolte. Ces traîtres doublement perfides manderent à l'Empereur, *qu'ils n'avoient*

paru adhérer pendant quelques momens aux attentats de Conſtantin, que pour ne pas être les victimes de ce furieux qui leur tenoit le poignard ſur la gorge; qu'ils avoient cherché avec empreſſement l'occaſion de lui mettre le rebelle entre les mains, & que le prompt ſacrifice qu'ils lui en faiſoient, prouvoit aſſez la fidélité qu'ils lui avoient inviolablement gardée au fond du cœur. Iſaac ſans examiner s'ils étoient innocens ou coupables, ſe contenta de leur excuſe, & fit arracher les yeux à Conſtantin. Cette exécution ne cauſa pas moins de joie à Pierre & à ſon frere Aſan, que ſi le Général Grec eût conſpiré contre eux-mêmes. Ils remercioient Dieu de les avoir délivrés d'un ſi dangereux ennemi; ils faiſoient des vœux pour la conſervation d'Iſaac & de ſa famille, diſant hautement que tant que de pareils Empereurs ſeroient ſur le Trône, les affaires des Bulgares ne pouvoient manquer de proſpérer. Affranchis de crainte, ils rentrerent dans la Thrace, ravagerent le territoire de Philippopoli, de Tria-

Isaac II. An. 1193

dize, & s'avancerent jusqu'auprès d'Andrinople. Les troupes Grecques ne montrerent que de la foiblesse, & si elles se hasarderent quelquefois à combattre, ce fut avec peu de succès.

An. 1194. LI. Isaac marche contre les Bulgares. *Nicet. l.* 3. *c.* 8.

L'année suivante fut encore plus malheureuse. Alexis Guide & Basile Vatace furent défaits près d'Arcadiopolis. Guide se sauva avec peine; Vatace y périt avec la plus grande partie de ses troupes. Isaac résolut de marcher en personne. Il passa l'hiver à lever une grande armée, & soudoya un grand nombre de troupes auxiliaires. Il eut recours au Roi de Hongrie qui lui promit un puissant secours. Il tira de son trésor quinze cens livres pesant d'or, & six mille d'argent; & suivi d'une nombreuse armée, bien fournie de toutes les munitions nécessaires, après avoir recommandé à Dieu le succès de ses armes, il partit au mois de Mars, résolu de ne revenir qu'après avoir terminé la guerre & réduit entiérement ces opiniâtres ennemis.

An. 1195.

Ce Prince pensoit n'avoir à craindre

que les Bulgares & les Valaques. Mais il conduisoit lui-même un ennemi d'autant plus dangereux, qu'il le chérissoit avec plus de tendresse. C'étoit son frere Alexis, qu'il avoit retiré de captivité & qu'il admettoit dans sa plus intime confidence, partageant avec lui ses biens, son pouvoir, ses plaisirs, & ne se réservant que le titre d'Empereur & l'autorité Souveraine. Il lui avoit donné le Palais de Bucoleon à condition qu'Alexis le laisseroit jouir du péage du port voisin, qui rendoit tous les jours à l'Empereur quatre mille livres d'argent, affectées à la dépense de sa table. Ce perfide, jaloux de voir son cadet sur le Trône, résolut de lui arracher la Couronne. Il pratiqua secrettement les Seigneurs qu'il savoit mal disposés pour Isaac, & il avoit déja formé un nombreux parti, lorsqu'on en avertit l'Empereur. Isaac rejetta cet avis comme une calomnie malignement inventée, pour le séparer d'un frere qu'il regardoit comme son soutien le plus assuré. Arrivé à Rhedeste il y célébra la fête de Pâques, &

ISAAC II.
An. 1195.

LII.
Isaac détrôné par son frere.

Nicet. l. 3. c. 1, 8.
Idem in Balduino c. 1.
Sanut. l. 3. part. 11. c. 1.
Alberic. chr.
Monach. Alt. chron.
Abbas Ursperg. chron.
Cassin. chr.
Rhamnusius.
Doutremannus.
Nangis chr.
Villehard. p. 26, 27.
DuCange sur Villehard. p. 266, 271, 272.
Phil. Mouskes.
Sabellicus.
Gesta Innoc. III.
Crusius in Turcogræcia l. 7.
Otto de Ste Blasio c. 43.
Roger de Hoved.
Acropolit. c. 2.

ISAAC II. An. 1195. *Gunterius*, c. 8. *Du Cange fam.* p. 204, 205, 215, 259.

toujours entêté des chimeres de la divination, il fut curieux de voir un devin fort accrédité parmi le peuple. C'étoit un charlatan de nouvelle espece, qui ne répondoit que par des sauts, des gambades & des mouvemens extravagans mêlés de sons mal articulés, que de vieilles femmes interprêtoient aux consultans imbécilles. La figure de l'Empereur étoit peinte sur le mur de sa loge. Lorsqu'Isaac fut entré, le devin après l'avoir envisagé, & fait ses folies accoutumées, effaça du bout de sa baguette les yeux de la figure, & parut vouloir lui enlever son ornement de tête. Si le fait est tel que le rapporte Nicétas, il falloit que ce charlatan fût instruit du complot par quelqu'un de ses espions, comme il est assez ordinaire à ces sortes de gens. Le Prince n'en fit que rire & marcha à Cypseles, où il s'arrêta pour mettre ses troupes en ordre, & attendre celles qui le suivoient. Cependant la Noblesse conjurée murmuroit en apparence du mépris que l'Empereur faisoit de ses Officiers, & du désordre des affaires;

mais en effet elle préparoit les esprits à une révolution dont elle se promettoit de grands avantages. Isaac qui n'étoit nullement instruit de ces sourdes manœuvres, monta à cheval pour aller à la chasse, & fit inviter son frere à l'accompagner dans ce beau pays peuplé de gibier. Alexis s'en excusa sur une indisposition qui le tenoit au lit. Dès que l'Empereur fut parti, les conjurés enlevent Alexis comme malgré lui, le transportent dans la tente d'Isaac, & le proclament Empereur. Les chefs du complot étoient Théodore Branas, George Paléologue, Constantin Raoul, Michel Cantacuzène, tous parens d'Isaac & courtisans d'Alexis. Au premier bruit de cette nouveauté, toute l'armée va se ranger auprès d'Alexis; les Domestiques d'Isaac, ceux qu'il avoit comblés de ses bienfaits, ses Ministres mêmes, s'empressent de faire leur cour au nouvel Empereur. Isaac apprenant ce soulévement revient sur ses pas; & comme tous l'abandonnoient pour courir à sa tente dont son frere s'étoit emparé, il leve les

ISAAC II.
An. 1195.

Isaac II. An. 1195.

yeux au Ciel, & tirant de ſon ſein une image de la Sainte Vierge qu'il avoit coutume de porter, il la ſupplie de le ſauver d'un ſi grand danger. Voyant accourir à lui une troupe armée dans une contenance menaçante, il tourne bride, & monte ſur un puiſſant cheval, il traverſe un torrent, & prend tant d'avance ſur ceux qui le ſuivoient, qu'il arrive à Stagyre en Macédoine à plus de cinquante lieues, avant qu'ils ayent pû l'atteindre. Là accablé de fatigue, comme il prenoit quelque repos, il fut livré par ſon hôte, & ramené à Conſtantinople. Alexis lui fit crever les yeux dans le fauxbourg de Péra. Le chagrin de ſon infortune joint à la douleur de ſes plaies, lui fit paſſer pluſieurs jours ſans prendre aucune nourriture. Après l'avoir tenu quelque-temps enfermé dans la priſon du Palais, on le transféra dans une tour ſituée dans un autre quartier de la ville. On ne lui donnoit chaque jour qu'une petite meſure de pain & de vin, telle qu'on la donnoit aux plus vils eſclaves. Il avoit régné neuf ans

& huit mois, & n'avoit pas encore quarante ans accomplis.

ISAAC II. An. 1195.

LIII. Ses femmes & ses enfans.

Il avoit eu deux femmes. On ignore le nom de la premiere, qui mourut avant qu'il fût Empereur. Il en avoit eu un fils & deux filles. L'aînée des filles prit le voile de Religieuse. La cadette nommée Irène, ou Marie selon quelques Auteurs, & Cécile selon d'autres, fut d'abord mariée à Roger fils de Tancréde Roi de Sicile. Roger étant mort avant son pere, & l'Empereur Henri VI s'étant rendu maître de la Sicile en 1195, elle fut donnée en mariage à Philippe Duc de Suabe, auquel Henri son frere céda la Toscane & l'héritage de la Comtesse Mathilde. Philippe étant devenu Empereur, fut assassiné en 1208; Irène mourut la même année & fut enterrée au Monastére de Lorcha près de Tubingen dans le duché de Virtemberg. Isaac ayant perdu toute espérance avoit adopté Philippe son gendre, & l'avoit déclaré héritier de l'Empire, que son frere lui avoit enlevé. Il espéroit du secours de Henri pour le recouvrer.

ISAAC II. An. 1195. Le fils d'Iſaac, nommé Alexis, qui n'avoit que douze ans lorſque ſon pere perdit la Couronne, s'échappa des mains de ſon oncle. Nous raconterons dans la ſuite le reſte de ſes avantures. La ſeconde femme d'Iſaac fut Marguerite fille de Béla Roi de Hongrie & d'Agnès d'Antioche. Elle n'avoit que dix ans lorſqu'il la demanda à ſon pere; il l'épouſa lorſqu'elle fut nubile, & changea ſon nom en celui de Marie, ſelon l'uſage des Grecs. Après la mort d'Iſaac elle épouſa Boniface Marquis de Montferrat & Roi de Theſſalonique. Iſaac en avoit eu pluſieurs enfans, entre leſquels on ne connoît que Manuel, qui comme nous le verrons dans la ſuite, reçut le titre d'Empereur du Marquis de Montferrat ſecond mari de ſa mere.



SOMMAIRE

DU

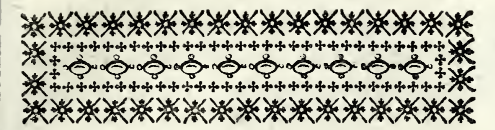
LIVRE QUATRE-VINGT-TREIZIEME.

I. *C*OMMENCEMENT *du régne d'Alexis.* II. *Caractére d'Euphrosyne femme d'Alexis.* III. *Couronnement d'Alexis.* IV. *Nouvel imposteur qui se dit fils de Manuel.* V. *Quatrieme Croisade.* VI. *Guerre des Bulgares.* VII. *Asan assassiné.* VIII. *Ivan se réfugie à la Cour de l'Empereur.* IX. *Guerre des Turcs.* X. *Henri Empereur d'Occident exige un tribut de l'Empereur Grec.* XI. *Lâche soumission d'Alexis.* XII. *Pirateries de Caphyre.* XIII. *Troubles dans la Cour de Constantinople.* XIV. *Complot contre Euphrosyne.* XV. *Vaine expédition contre les Valaques & les Bulgares.* XVI. *Euphrosyne disgraciée recouvre son crédit.* XVII. *Disgrace de Constantin Mésopotamite.* XVIII. *Guerre du Sultan d'Icône*

XIX. *Maladie d'Alexis.* XX. *Irruption des Valaques.* XXI. *L'Empereur marche contre Chryſe.* XXII. *Attaque de Proſaque.* XXIII. *Mariage des deux filles de l'Empereur.* XXIV. *Révolte d'Ivan.* XXV. *Ivan pris par perfidie.* XXVI. *Conduite hardie d'Euphroſyne.* XXVII. *Kaïchoſroës chaſſé de ſes Etats implore en vain le ſecours d'Alexis.* XXVIII. *Irruption des Comans.* XXIX. *Hiſtoire du Banquier Calomode.* XXX. *Révolte du peuple de Conſtantinople contre un mauvais Magiſtrat.* XXXI. *Jean le Gros proclamé Empereur & mis à mort.* XXXII. *Piraterie de l'Empereur.* XXXIII. *Dangers que court Alexis ſur mer & ſur terre.* XXXIV. *Avantures d'Eudocie fille d'Alexis.* XXXV. *Succès de Joannice contre l'Empire.* XXXVI. *Révolte de Camyze & de Spyridonace.* XXXVII. *Cinquieme Croiſade.* XXXVIII. *Foulques Curé de Neuilly prêche la Croiſade.* XXXIX. *Innocent exhorte en vain Alexis.* XL. *Indulgences & autres ſecours accordés aux Croiſés.* XLI. *Grand nombre de Seigneurs prennent la croix.* XLII. *Me-*

ſures que prennent les Croiſés. XLIII. *Les députés traitent avec les Vénitiens.* XLIV. *Boniface de Montferrat élu chef de la Croiſade.* XLV. *Les Croiſés à Veniſe.* XLVI. *Alexis fils d'Iſaac a recours aux Croiſés.* XLVII. *Départ de la flotte.* XLVIII. *Priſe de Zara.* XLIX. *Sanglante querelle entre les François & les Vénitiens.* L. *Mécontentement du Pape.* LI. *Envoyés du jeune Alexis.* LII. *L'Uſurpateur Alexis s'adreſſe au Pape.* LIII. *Le Pape s'oppoſe en vain au deſſein d'attaquer Conſtantinople.*





HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

LIVRE QUATRE-VINGT-TREIZIEME.

ALEXIS III L'ANGE, *dit* COMNÈNE.

ALEXIS III. An. 1195.

I. Commencement du régne d'Alexis. *Nic. l.* 1. *c.* 1.

ISAAC trahi par ceux qu'il avoit comblés de faveurs, devoit apprendre au nouveau Prince, que les bienfaits ne peuvent retenir dans le devoir que ceux qui les méritent. Mais un crime dont on profite, ne donne que de foibles leçons. Alexis se flatta d'attacher pour toujours à sa personne &

ALEXIS III. An. 1195.

les chefs de la conjuration & les ſoldats mêmes, qui s'étoient déclarés pour lui au premiet ſignal de la révolte. Il commença par répandre à pleines mains l'argent de la caiſſe militaire. Cette ſource étant épuiſée, il prodigua les penſions ſur les meilleurs fonds du domaine, ſur les recettes des deniers publics. Toutes les requêtes quelque déraiſonnables, quelque effrontées qu'elles fuſſent, étoient ſignées auſſi-tôt que préſentées. Il ne lui reſtoit plus à diſtribuer que les dignités de l'Empire; il les abandonna les yeux fermés à tous ceux qui oſerent y prétendre, ſans avoir égard ni au mérite, ni à la naiſſance, ni aux ſervices paſſés. L'impudence à demander valoit tous les titres. Cette profuſion inſenſée aviliſſoit les dignités mêmes, & étouffoit le ſentiment de reconnoiſſance dans ceux, qui, croyant les mériter, ſe trouvoient moins honorés de leur promotion nouvelle, que dégradés par l'indignité de leurs collatéraux. Après s'être ainſi dépouillé lui-même, & mis hors d'état de continuer la guerre, il laiſſa ſes

ſes ſoldats prendre leur congé, & les barbares en liberté de ravager la Thrace. Pour lui, comme ſi ſon retour n'eût été qu'un voyage de plaiſir, il revint à Conſtantinople à petites journées, s'arrêtant à loiſir dans tous les lieux de ſon paſſage, où il trouvoit quelque amuſement. Sa femme Euphroſyne lui préparoit une magnifique entrée. Quoique le peuple de Conſtantinople pût être jaloux que les ſoldats l'euſſent prévenu, il applaudit cependant par une acclamation générale au choix qu'ils avoient fait. Une partie des Sénateurs plaignoient en ſilence le ſort d'Iſaac, & n'oſoient découvrir leurs ſentimens. Mais lorſqu'Euphroſyne prit poſſeſſion du grand Palais, le bas peuple, qui ne peut ſouffrir dans ſes Maîtres les vices qu'il ſe permet à lui-même, mal diſpoſé à l'égard de la Princeſſe, dont les mœurs n'étoient pas ſans reproche, accourut à la place publique, & s'emporta en invectives contre la nouvelle Impératrice. On crioit de toutes parts, *plus de Comnénes ; c'eſt une race épuiſée dont il*

ALEXIS III.
An. 1195.

ALEXIS III. An. 1195.

ne ſort plus que des tyrans : plus d'Anges, famille ſtérile qui ne produit que des avortons. Mais plus embarraſſés à choiſir, qu'à rejetter le choix déja fait, ils proclamerent Empereur un Aſtrologue, nommé Alexis Contoſtéphane, qui crut avoir pour lui le ſuffrage des planettes. Son illuſion ne fut pas longue. Les Seigneurs enfermés dans le Palais avec Euphroſyne, ſortent à la tête de leurs domeſtiques, fondent ſur cette multitude déſarmée, la diſſipent en un moment, ſe ſaiſiſſent de ſon idôle & la jettent dans un cachot.

II. Caractére d'Euphroſyne, femme d'Alexis. *Nicet. l. 1. c. 3. Du Cange fam. p. 205.*

Euphroſyne contribua plus qu'Alexis même à procurer la Couronne à ſon mari par ſes intrigues, & à l'aſſurer ſur ſa tête. Elle étoit petite fille de Grégoire Camatère, qui ſous le régne du premier Alexis s'étoit par ſon mérite élevé d'une famille obſcure juſqu'à la charge de grand Tréſorier. Le mariage de cet ayeul avec une Princeſſe de la maiſon de Ducas, avoit fait prendre à Euphroſyne le ſurnom de Ducène. Elle avoit toutes les qualités auſſi brillantes que dan-

gereuſes dans ſon ſexe. Une ame ferme & hardie, un courage viril, une éloquence pleine de force & de graces, une beauté qu'elle ſavoit rendre plus piquante par les recherches du luxe & par l'enjoument de ſon eſprit. Sans autre religion que celle de la politique, elle étoit peu délicate ſur les principes de l'honneur, qu'une philoſophie effrontée lui faiſoit mépriſer comme un préjugé vulgaire, ſacrifiant tout à ſes vues ambitieuſes, juſqu'à ſa propre perſonne. Indépendante de ſon mari, qui ſembloit fermer les yeux ſur ſes galanteries, elle partageoit hardiment avec lui toute l'autorité ſouveraine, donnant des ordres ſans le conſulter, quelquefois même contraires à ceux qu'il avoit donnés, enſorte que l'Empire avoit deux Maîtres, ſouvent peu d'accord enſemble. Dans les audiences des Ambaſſadeurs, elle paroiſſoit ſur un Trône à part, qui ſurpaſſoit en magnificence celui de l'Empereur, avec un ſuperbe ornement de tête & un grand collier des plus éclattantes pierreries. Séparée d'habitation, elle rece-

ALEXIS III. An. 1195.

ALEXIS III. An. 1195.

voit les adorations des courtiſans, qui du Palais de l'Empereur alloient porter à celui de l'Impératrice des hommages encore plus humbles. Les parens mêmes du Prince, revêtus des premieres dignités, briguoient ſa faveur par les offices les plus ſerviles, juſqu'à la porter dans ſa litiére, que la hauteur ainſi que l'or & les pierreries dont elle étoit chargée, rendoient fort peſante. Ils méritoient par leur baſſeſſe de périr ſous le fardeau, comme l'Empereur par ſa honteuſe inſenſibilité ſe rendoit digne du mépris de tout l'Empire.

III. Couronnement d'Alexis. *Nicet l.* 1. *c.* 2.

La nouvelle Impératrice gagna par argent tant dans le Sénat que dans les Magiſtratures, ceux qui paroiſſoient peu favorables à la révolution. Le Clergé fit acheter ſon ſuffrage; mais il ne le vendit pas chérement. Un Prêtre monta dans le jubé de Sainte Sophie, & malgré le Patriarche, qui ne vouloit pas ſe rendre ſi aiſément, il proclama Alexis Empereur. Enfin le Patriarche ſe ſoumit, & toute la ville courut au Palais ſe proſterner devant l'Impératrice, qui

prodiguoit les careſſes les plus ſéduiſantes. Il n'en coûta pas une goutte de ſang, & la ſoumiſſion univerſelle prévint l'arrivée du Prince. Dès qu'il ſe fut rendu au Palais, il en fit ouvrir les portes, & ſe montra au peuple avec un viſage tranquille & ſerein. Les courtiſans ainſi que lui avoient déja oublié ſon crime, & leurs flatteries outrées les rendirent ridicules au peuple, qui ne perd pas ſi-tôt la mémoire des forfaits. Pluſieurs gémiſſoient en ſecret; ils ne pouvoient voir ſans ſoupirer le nouveau Prince revêtu des ornemens de ſon frere, & cette uſurpation dénaturée leur ſembloit être le préſage des derniers malheurs. Il ſe fit couronner ſelon l'uſage dans l'Egliſe de Sainte Sophie. On fut frappé de ce qui lui arriva au ſortir de l'Egliſe, comme du plus ſiniſtre pronoſtic. On lui avoit amené un beau cheval Arabe : cet animal, comme s'il eût été ſaiſi d'horreur, frémiſſant, dreſſant les oreilles, détournant la tête, s'élevant ſur les pieds de derriere, refuſa longtemps de le recevoir ſur ſon dos; &

ALEXIS III.
An. 1195.

ALEXIS III. An. 1195.

lorsqu'à force de careſſes & de manège de la part des Ecuyers, l'Empereur fut venu à bout de le monter, le cheval ne le ſentit pas plûtôt qu'il ſe cabra & le jetta par terre ſi rudement que ſa Couronne en fut briſée. Cependant Alexis n'en reçut aucun mal, & ſa chûte ne bleſſa que l'imagination du peuple.

IV. Nouvel imposteur qui ſe dit fils de Manuel.

Dédaignant le nom d'Ange, ſoit qu'il ne le crût pas aſſez noble, ſoit pour faire oblier ſon frere, il prit celui de Comnène. On s'attendoit que pour juſtifier ſon uſurpation, il alloit relever l'honneur de l'Empire, & réparer les pertes que l'incapacité de ſon frere avoit cauſées. Mais au lieu de ſonger à repouſſer les barbares, qui inſultoient en liberté les villes & ravageoient les campagnes de Thrace, dès qu'il ſe vit revêtu de la pourpre, ébloui lui-même de la ſplendeur qui l'environnoit, il s'endormit dans l'indolence, laiſſant écouler de ſes mains tous les tréſors de l'Empire ; juſqu'à ce qu'enfin réveillé par le bruit des ſéditions & des guerres, il s'apperçut trop tard qu'il manquoit

des fonds néceſſaires pour ſe mettre en état de défenſe. Il n'y avoit pas encore trois mois qu'il étoit ſur le Trône, lorſqu'un Cilicien hardi prit le nom d'Alexis fils de Manuel; & marchant ſur les traces du premier impoſteur qui avoit déja joué ce rolle quatre ans auparavant, il alla implorer l'aſſiſtance du Sultan d'Ancyre. Le Sultan le reçut à bras ouverts; non pas qu'il fût dupe de la fourberie, mais il étoit bien aiſe de ſuſciter des embarras à l'Empereur Grec, pour lui vendre ſon amitié à plus haut prix. Le faux Alexis ſoutenu des Turcs, ne tarda pas à piller la frontiére, & l'Empereur fit partir des troupes ſous la conduite d'un Eunuque ſon Chambellan, nommé Eonopolite. Celui-ci n'ayant fait voir que ſon incapacité, l'Empereur réſolut de marcher lui-même & d'entamer en même-temps une négociation ſecrette avec le Sultan d'Ancyre. Le Prince Turc y prêta volontiers l'oreille; mais il demandoit cinq cens livres peſant d'argent monnoyé, & une penſion annuelle de trois cens

ALEXIS III. An. 1195.

livres, avec quarante pieces d'étoffes de soie de la fabrique de Thébes en Béotie, renommée alors pour ces sortes d'ouvrages. Ces propositions paroissant exorbitantes, l'Empereur passa en Asie; & quoiqu'il ne trouvât sur sa route que des peuples soumis en apparence, il s'apperçut cependant qu'ils n'étoient pas moins favorables à l'imposteur, & que le succès de ses armes décideroit seul de la préférence. Il se trouvoit même des gens assez hardis pour faire en sa présence l'éloge de son rival, dont ils relevoient la bonne mine, la haute taille, la force & l'adresse à manier un cheval. Alexis peu capable de soutenir la Majesté Impériale, entroit en contestation avec eux, & plaidoit sa cause. Enfin voyant que sa présence ne lui donnoit aucun avantage, il brûla quelques châteaux qui tenoient pour le rebelle, & reprit le chemin de Constantinople, laissant en Cilicie Manuel Cantacuzène. Ce Général aussi peu instruit que son Maître, n'osa marcher contre l'ennemi, dont l'armée croissoit tous les

jours par le ſecours des Turcs ; & cette guerre paroiſſoit devoir être funeſte ſans un événement imprévû qui la termina. Le faux Alexis fut aſſaſſiné par un des ſiens dans un château, où il paſſoit la nuit.

ALEXIS III. An. 1195.

V. Quatrieme Croiſade.

Herold. contin. Guill. Tyr. l. 2. c. 17, 18, 19. Maimbourg hiſt. des Croiſ. l. 7.

Occupé à ſe défaire de cet impoſteur, Alexis ne fit aucune oppoſition à la marche d'une armée Allemande, qui traverſoit les terres de l'Empire pour aller ſecourir les Chrétiens de Paleſtine. Le Pape Céleſtin III avoit formé une nouvelle Croiſade, que l'on compte ordinairement pour la quatrieme. La guerre que le Rois de France & d'Angleterre ſe faiſoient alors avec acharnement, les empêcha d'y prendre part. Mais l'Empereur Henri VI qui travailloit de toutes ſes forces à s'emparer du Royaume de Naples & de Sicile, ſur lequel il avoit des droits par ſa femme Conſtance fille du Roi Roger, profita de cette conjoncture pour achever la conquête. Il mit ſur pied trois armées : il en conduiſit une en Italie, où il s'empara des places qui reſtoient encore aux Normands, & détruiſit par toute

ALEXIS III. An. 1195.

ſorte de cruautés la race illuſtre de Tancréde de Hauteville, qui régnoit avec gloire depuis cent cinquante ans. La mort le ſurprit à Meſſine, avant qu'il paſſât en Syrie. Mais il avoit déja envoyé un corps de troupes par mer en Paleſtine, ſous la conduite de Valeran de Limbourg & de Conrad Evêque de Witzbourg. Le troiſieme corps d'armée, ſous le commandement de Conrad Archevêque de Mayence, & d'un grand nombre de Princes Allemands, prit la route de terre juſqu'à Conſtantinople, ſans rencontrer aucun obſtacle. Alexis prêta même des vaiſſeaux pour conduire les Croiſés au port d'Antioche. Les Grecs prirent ſi peu de part au reſte de cette expédition, que leurs Hiſtoriens n'en font aucune mention. Il me ſuffira de dire qu'après de hauts faits d'armes & de brillantes victoires, cette Croiſade fut auſſi inutile que les deux précédentes, & que la mort de l'Empereur Henri rappella en Europe au bout de trois ans les Princes Allemands, qui ne laiſſerent en Paleſtine que la mémoire de leur courage.

ALEXIS III. An. 1196.

VI. Guerre des Bulgares. *Nicet. l.* 1. *c.* 4.

Pendant la révolution qui donnoit à l'Empire un nouveau Maître, les Bulgares & les Valaques s'étant avancés jusqu'à Serres en Macédoine, avoient taillé en pieces ce qu'ils avoient trouvé de troupes Grecques, fait prisonnier leur chef Aspiétés & pris plusieurs châteaux. De retour ensuite en leur pays avec quantité de butin, ils avoient répondu avec hauteur aux députés que leur envoyoit Alexis pour traiter de paix, proposant des conditions si honteuses, qu'on ne pouvoit les accepter sans flétrir à jamais l'honneur de l'Empire. L'Empereur irrité de leur insolence fit partir avec une nombreuse armée son gendre Isaac, auquel il avoit donné le titre de Sébastocrator. Ce Prince avoit quelque réputation dans la guerre; & le succès de l'entreprise d'Alexis en détrônant son frere, donnoit aux Bulgares une grande idée du nouvel Empereur. On avertissoit Asan qu'il ne devoit pas s'engager légérement dans une guerre contre un ennemi tout autrement redoutable que l'Empereur Isaac. Asan qui connois-

ALEXIS III. An. 1196.

ſoit mieux Alexis, répondoit qu'il ne falloit pas juger du mérite du nouveau Prince par un ſuccès, qu'il ne devoit qu'au mépris que l'ancien s'étoit attiré : » Il y a, diſoit-il, aſſez » long-temps que nous combattons » les Grecs, pour connoître ceux » d'entre eux qui ſe diſtinguent par » leur valeur : avez vous jamais vû » Alexis dans les batailles ? Qui de » vous a-t-il bleſſé de ſa main ? à qui » a-t-il fait prendre la fuite ? Penſez-» vous que ſur le Trône il ſoit plus » redoutable qu'il n'étoit à cheval ? » Sur quel fondement le croyez-vous » plus courageux que ſon frere » ? Et leur montrant ſa pique ou pendoient divers rubans à la maniere des Bulgares : » Voyez ces rubans, » leur diſoit-il, ils vous paroiſſent » plus beaux les uns que les autres, » parce qu'ils ſont de diverſes cou-» leurs : ils ſont cependant du même » fil & travaillés par le même Ou-» vrier. Il en eſt de même d'Iſaac & » d'Alexis ; l'un réduit à l'obſcurité, » l'autre revêtu de la pourpre, tous » deux nés dans le même pays &

» ſortis du même pere. Allons avec
» courage combattre les Grecs tant
» de fois vaincus ; ils ſe ſont fait en-
» core depuis peu un nouvel ennemi,
» c'eſt Dieu même, en ſe révoltant
» contre leur Prince légitime «. Après avoir ainſi relevé le courage de ſes ſoldats, Aſan marche vers Amphipolis. Il laiſſa d'abord prendre au Général ennemi quelque léger avantage, pour aiguillonner ſa témérité. Il n'en fallut pas plus à Iſaac, jeune & préſomptueux pour ſe juger invincible. Sans ſe faire inſtruire des forces des Bulgares, dès qu'il apprend qu'ils ravagent le territoire de Serres, il fait ſonner la trompette, monte à cheval, & courant le premier à toute bride l'eſpace de deux lieues, ſuivi de toute ſa cavalerie & de ſon infanterie qui arrive hors d'haleine, ſans donner un moment de repos à ſes troupes, il charge l'ennemi, & ne s'apperçoit des embuſcades où il ſe trouve enveloppé, que lorſqu'il ne peut plus échapper. La plus grande partie de ſon armée eſt taillée en pieces, l'autre ſe ſauve à Serres. Il eſt pris

ALEXIS III. An. 1196.

lui-même par un soldat Patzinace, qui dans l'espérance d'en tirer une grosse rançon, le cache d'abord avec soin; mais Asan en est averti, & se l'étant fait amener, il le garde dans les fers.

VII. Asan assassiné. Nic. l. 1. c. 5.

Après cette victoire qui ne laissoit plus de Grecs dans ce pays, Asan retourna en Bulgarie, où il trouva la mort qu'il avoit bravée en tant de batailles. Il avoit admis dans sa familiarité la plus intime un Officier nommé Ivan, qui lui ressembloit par le déréglement de ses mœurs & par une audace déterminée. Le Sébastocrator prisonnier le crut propre à lui procurer la liberté. Dans ce dessein il l'excitoit en secret à se défaire d'Asan, lui représentant que la mort de ce tyran lui donneroit la Couronne de Bulgarie. Il lui promettoit en mariage sa fille Théodora & le secours de l'Empereur. Ivan tout ambitieux qu'il étoit n'avoit pas encote cédé à ses sollicitations, lorsqu'Asan lui-même par son imprudence précipita sa perte. Il découvrit que la sœur de sa femme vivoit avec Ivan en com-

ALEXIS III. An. 1196.

merce de débauche. Fier & outré de colere, il mande Ivan dès la nuit suivante. Ivan se doutant bien qu'un tel ordre, donné à pareille heure, n'annonçoit rien que de fâcheux, remet au lendemain. Asan renvoye aussi-tôt, & lui fait dire qu'il est étonné de sa désobéissance : qu'il vienne sur le champ. Les réflexions du coupable dans cet intervalle lui avoient fait soupçonner la cause de cet empressement. Il consulte ses amis, qui lui conseillent d'aller au Palais avec une épée sous sa robe ; *s'il se contente*, lui disent ils, *de vous faire des reproches, vous tâcherez de l'appaiser par une humble soumission : s'il s'emporte & se dispose à prendre des voies de fait, prévenez cet homme violent & sanguinaire ; mais songez à ne lui porter aucun coup qui ne soit mortel.* Ivan suit ce conseil. Dès qu'Asan l'apperçoit il entre en fureur & court à son épée ; Ivan s'élance sur lui & le renverse mort d'un seul coup. Il rejoint aussi-tôt ses amis : *Il n'est plus temps de balancer*, leur dit-il ; *Pierre & leurs parens ne différeront pas de*

ALEXIS III. An. 1196.

courir aux armes. Il faut régner, si nous voulons vivre. Rendons nous maîtres de la Bulgarie. Si nous ne réussissons pas, il nous restera une ressource; c'est de nous jetter entre les bras de l'Empereur. Cet avis étant approuvé de tous, dès la nuit même ils assemblent leurs partisans, & vont s'emparer de Ternobe, la plus forte place du pays, située sur un des sommets du mont Hémus. Pierre vint les y assiéger; mais jugeant la place imprenable, il résolut de la réduire par famine, & Ivan se défiant de ses forces eut recours à l'Empereur, lui offrant de le mettre en possession de Ternobe, & par ce moyen de toute la Bulgarie, s'il vouloit le sauver.

VIII. Ivan se refugie à la Cour de l'Empereur. *Nicet. l.* 1. *c.* 6.

La négligence d'Alexis qui ne pouvoit quitter ses plaisirs, laissa perdre une occasion si favorable. Il se contenta d'envoyer quelques troupes sous le commandement du grand Ecuyer Manuel Camyze. Ce Général ne fut pas plûtôt sur la frontiére de Bulgarie, que ses soldats se mutinerent & refuserent d'aller plus loin: *Nous ne connoissons que trop*, s'écrioient-ils,

ces funestes montagnes, où nous avons déja laissé tant de nos camarades. C'est nous mener à la mort; & aussi-tôt sans être attaqués que de leur terreur, ils se débandent & prennent la fuite. L'Empereur marche en personne avec une plus grande armée; il éprouve la même désobéissance, & est contraint de retourner sans avoir tiré l'épée. Ivan n'espérant plus de secours, & voyant l'armée de Pierre grossir de jour en jour, s'échappe de nuit & se sauve à Constantinople. Pierre devint paisible possesseur du Trône, mais il n'en jouit pas long-temps. Il fut assassiné lui-même & la Couronne demeura à Jean le troisieme des freres, connu sous le nom de Joannice. Ivan fut bien reçu à la Cour d'Alexis. C'étoit un homme en qui la vigueur de corps égaloit les talens & le courage, mais hautain, cruel, qui ne put jamais plier son caractére féroce à la douceur des mœurs Grecques. Isaac le Sébastocrator étoit mort subitement dans les fers, avant l'exécution du forfait dont il étoit l'instigateur. Sa fille Théodora qui en

ALEXIS III. An. 1196.

ALEXIS III. An. 1196.

devoit être le prix, n'avoit encore que quatre ans, & étoit élevée ſous les yeux de l'Empereur, qui ſe rendit garant de la parole de ſon gendre. Le bas âge de la Princeſſe rebuta Ivan; qui aima mieux porter ſes hommages à Anne Comnène mere de Théodora, & devenue veuve par la mort d'Iſaac. Elle étoit encore jeune, mais trop aimable pour accepter la main d'un barbare tel qu'Ivan, que ſa férocité naturelle conduiſit à ſa perte. Mais auparavant il rendit de bons ſervices à l'Empire, en ſe tenant en armes près de Philippopoli, & s'oppoſant comme une barriere aux incurſions de ſes compatriotes.

An. 1197. IX. Guerre des Turcs. *Nicet l. 1. c. 7. M. de Guignes hiſt. des Huns. l. 11. p. 54.*

La mort du faux Alexis ne fit pas ceſſer les ravages des Turcs. Ils aſſiégerent Dadibra en Paphlagonie, & Maſoud Sultan d'Ancyre, qui ſe trouvoit au ſiege en perſonne, jura qu'il ne ſe retireroit qu'après la priſe de la ville. Les aſſiégés ſans autre reſſource que leur courage, ſe défendirent pendant quatre mois. L'Empereur au lieu de ſecours leur envoyoit des promeſſes. La place étoit commandée

par des collines, d'où les ennemis l'accabloient de pierres & de traits; ils avoient coupé tous les passages des vivres; ils empoisonnoient les sources qui y portoient l'eau, ensorte que les habitans mouroient de faim & de soif. Enfin l'Empereur leur envoya quelques troupes sous la conduite de trois jeunes Officiers sans expérience, qui en arrivant tomberent dans une embuscade. Tout fut pris ou tué. On conduisit autour des murailles deux des chefs prisonniers, les mains liées derriere le dos, & un hérault crioit aux habitans: *Regardez vos défenseurs; vous périrez comme eux, si vous n'implorez au plûtôt la clemence de l'invincible Masoud.* Les assiégés dénués de toute espérance, demanderent enfin à capituler. Ils proposoient de rester dans la ville en payant un tribut; cette condition fut rejettée. On leur permit seulement de sortir avec leur famille & les effets qu'ils pouvoient emporter, & la ville fut livrée aux Turcs qui s'y établirent. Les habitans se disperserent dans les contrées voisines, à l'exception d'un

ALEXIS III. An. 1197.

petit nombre, qui, par attachement à leur patrie, obtinrent de Masoud la permission de bâtir des cabannes aux environs, & préférerent à l'exil un misérable esclavage.

X. Henri Empereur d'Occident exige un tribut de l'Empereur Grec.

L'Empereur pour se tirer d'inquiétude du côté des Turcs, fit la paix avec eux en accordant à Masoud tout ce qu'il demandoit. Il redoutoit bien davantage Henri Empereur d'Allemagne, qui s'étant rendu maître de la Sicile, se préparoit à passer en Orient, & portoit ses vues ambitieuses jusque sur l'Empire Grec. Isaac régnoit encore, lorsque ce Prince ne cherchant qu'un prétexte de guerre, lui envoya demander la restitution de tout le pays depuis Duras jusqu'à Thessalonique, comme lui appartenant par la conquête qu'en avoit faite le Roi Guillaume, dont tous les droits se trouvoient réunis dans sa personne. C'étoit sans doute un droit bien mal fondé, & les autres sujets de querelle qu'il cherchoit à l'Empereur, ne l'étoient pas davantage. Il prétendoit que Manuel par ses intrigues avoit animé le Pape contre son

pere Frédéric, & l'avoit fait chaſſer d'Italie. Sur de pareils fondemens il déclaroit qu'il falloit acheter la paix à grands frais, ou ſe réſoudre à la guerre. Il demandoit de plus qu'on envoyât une flotte conſidérable au ſecours des Allemands en Paleſtine. Iſaac pour calmer cet eſprit bouillant & impétueux, lui avoit envoyé un Ambaſſadeur du premier rang. Mais Henri ne rabattant rien de ſes prétentions, en renvoya deux autres, dont l'un avoit été ſon Gouverneur dans ſon enfance, homme fier & arrogant, qui avoit formé le Prince ſur ſon propre caractére. Celui-ci s'acquitta de ſa commiſſion avec hauteur, témoignant le plus grand mépris pour les Grecs & pour l'Empereur même, relevant le courage invincible des Allemands, & demandant des montagnes d'or. Une telle inſolence auroit été mal reçue de tout autre que d'Iſaac; & d'ailleurs ce fut dans cette conjoncture que la conjuration éclatta, & qu'Iſaac fut détrôné.

ALEXIS III.
An. 1197.

XI.
Lâche ſoumiſſion d'Alexis.

Alexis parvenu à l'Empire n'oſa expoſer à une nouvelle guerre ſa puiſ-

ALEXIS III. An. 1197. *Nic. l. 1. c.* 8.

ſance mal affermie. Il conſentit à payer les ſommes que demandoit Henri ; & par une vanité imprudente, comme s'il eût voulu embraſer davantage l'avidité des Ambaſſadeurs Allemands, il affecta d'étaler à leurs yeux une grande magnificence. Le jour de Noël il ſe montra revêtu d'une robe ſemée de pierreries, & donna ordre à toute ſa Cour de paroître dans l'équipage le plus brillant. Ce ſpectacle loin d'éblouir les Allemands & de leur inſpirer du reſpect, ne leur donna que du mépris pour une nation, qui conſervoit tant de luxe au milieu de tant de foibleſſe, & les excita plus vivement à la dépouiller de ces richeſſes qui ne couvroient que des eſclaves. Comme on leur faiſoit remarquer cet éclat de l'Empereur & de toute ſa Cour : *voilà*, dirent-ils, *un beau parterre. Pour nous, nous laiſſans ces parures à nos femmes, & nous en amuſons nos enfans. Nous ne réſervons pour nous que le fer ; c'eſt le fer qui taille l'or & les pierreries ; c'eſt lui qui gagne les batailles.* Sur l'inſpection de cette opulence, ils

ALEXIS III. An. 1197.

demanderent cinq mille livres d'or de penſion annuelle. L'Empereur hors d'état de payer cette ſomme, fit partir Eumathius Philocale pour en obtenir la modération. Eumathius étoit Préfet de Conſtantinople, extrêmement riche, & pour le moins auſſi vain. Il demanda la permiſſion de faire le voyage avec toute la pompe de la préfecture, & à l'exception des voitures publiques qu'on lui fourniroit, il ſe chargea de tous les frais de l'ambaſſade. Arrivé en Sicile où étoit Henri, il n'y fut pas mieux reçu qu'un envoyé ordinaire & cet étalage d'ornemens biſarres le rendit ridicule aux Allemands. Il obtint cependant une diminution conſidérable, en repréſentant ſous l'or & les pierreries dont il étoit couvert, la miſere de l'Empire. Henri ſe rabattit à ſeize cens livres peſant d'or. Mais il ne voulut pas laiſſer partir Eumathius, que cette ſomme ne lui fût miſe entre les mains. Alexis ſe trouva très-embarraſſé à la fournir. Il fallut taxer dans toutes les villes le Clergé, le Sénat, le peuple, juſqu'aux derniers

ALEXIS III. An. 1197.

artisans. Cette taxe, qu'on appelloit la pension des Allemands, révolta tout l'Empire. On crioit de toutes parts que l'Empereur ruinoit l'Etat par son luxe & par celui de ses parens, auxquels il distribuoit les gouvernemens, & qui la plûpart sans yeux, qu'Andronic leur avoit fait arracher, enlevoient à tâtons les dépouilles des provinces. Ces clameurs firent tant de honte à l'Empereur, qu'il renonça à cette imposition, & la remplaça en exigeant qu'on lui mît entre les mains les vases, les offrandes, l'or & l'argenterie des Eglises, à la réserve de ce qui servoit aux cérémonies du Saint Sacrifice. Ce furent de nouveaux cris; on traitoit cette exaction de sacrilége. Il fallut encore l'abandonner. L'Empereur se réduisit à dépouiller les sépultures de ses prédécesseurs; il fit enlever les précieux métaux dont elles étoient enrichies, & n'y laissa que les marbres. Il alloit en faire autant au tombeau du grand Constantin; des voleurs le prévinrent & lui épargnerent ce scandale. De tous ces enlévemens il ne

tira

tira que sept mille livres d'argent & une assez petite quantité d'or, dont il fit battre de la monnoie. On en murmura, & la mort des deux Ministres employés à cette opération odieuse, qui moururent peu après l'un d'hydropisie, l'autre d'une fiévre ardente, fut regardée comme une punition divine. Henri étant mort à Messine le vingt-huit Septembre de cette année, cet argent demeura entre les mains d'Alexis, qui n'en fit nulle restitution.

ALEXIS III. An. 1197.

An. 1198. XII. Pirateries de Caphyre.

Délivré de cette inquiétude, il lui en survint une nouvelle. Un fameux pirate Génois, nommé Caphyre, couroit les mers avec une flotte; & venoit vendre à Constantinople les prises qu'il avoit faites sur les vaisseaux qui n'étoient ni Grecs ni des alliés de l'Empire. Michel Striphnus grand Amiral, prétendit avoir part au butin, & exigea de lui un gros péage. Caphyre irrité se met à courir sus aux vaisseaux Grecs, infeste la mer Egée & les isles, attaque Adramytte, & l'abandonne au pillage. On lui laissa le temps de faire beaucoup de

ALEXIS III. An. 1198.

ravages. La marine de l'Empire étoit en mauvais état, & le grand Amiral s'entendoit mieux à tirer des droits & à s'enrichir, qu'à naviger & à combattre. Enfin on fit partir Jean Stirione avec trente vaisseaux. C'étoit un pirate Calabrois, qui s'étoit rendu redoutable, & que l'Empereur Isaac avoit par de grosses pensions attiré à son service. Il ne s'en étoit pas repenti, & la bravoure de Stirione avoit été plus d'une fois utile à l'Empire. Elle ne fut pas heureuse en cette rencontre: Il fut battu par Caphyre, & obligé de regagner le port de Constantinople avec perte de plusieurs navires. Caphyre vainqueur fit voile à Seste, où il savoit qu'une autre flotte étoit à l'ancre. Il y arriva vers le midi, dans le temps que les matelots & les soldats se reposoient sur le rivage. Il enleva tous les bâtimens avec les armes & les vivres dont ils étoient chargés. Devenu plus puissant par ce renfort, il fit des descentes sur toutes les côtes, dans toutes les isles, imposa des contributions, & les exigea avec rigueur. Alexis ne se sentant

pas aſſez fort pour le réduire par les armes, employa une ruſe plus convenable à un Pirate qu'à un Empereur. Il lui envoya propoſer la paix par des Génois ſes compatriotes & ſes amis établis à Conſtantinople. On lui promettoit ſix cens livres d'or, & aſſez de terrein pour y domicilier plus d'avanturiers qu'il n'en avoit à ſa ſuite. A ces conditions Caphyre conſentit à ſe donner à l'Empire. Mais pendant cette négociation frauduleuſe, l'Empereur équippoit en diligence d'autres vaiſſeaux, à la tête deſquels il mit encore Stirione, qui les chargea de Piſans ennemis des Génois. Dès que l'armement eſt prêt, on va fondre ſur Caphyre, qui croyant la paix conclue, n'étoit pas ſur ſes gardes. Il eſt battu, pris & mis à mort. Stirione ſe rendit maître de tous les bâtimes, à la réſerve de quatre qui lui échapperent.

ALEXIS III. An. 1198.

XIII. Troubles dans la Cour de Conſtantinople. *Nicet. l.* 2. *c.* 2.

Une autre eſpece de piraterie, plus pernicieuſe aux Etats, déchiroit les entrailles de l'Empire. C'étoient les concuſſions des Magiſtrats, qui achetoient des favoris & des Miniſ-

ALEXIS III. An. 1198.

tres le droit de dévorer la ſubſtance des ſujets. Au commencement de ſon régne Alexis avoit déclaré par un édit public, que les dignités & les Magiſtratures ne ſeroient plus vénales, mais conférées uniquement au mérite éprouvé & reconnu. C'étoit promettre le gouvernement le plus ſage & le plus heureux, & l'Empereur étoit diſpoſé à tenir parole. Mais de combien de lumieres & de force n'a pas beſoin un Souverain environné de corrupteurs, pour diſcerner les bons conſeils, & repouſſer ceux qui tendent à les détruire! Les parens, les courtiſans de l'Empereur, qui dans les troubles paſſés n'avoient travaillé qu'à s'enrichir en pillant le bien des particuliers & les revenus publics, ne pouvoient ſe détacher d'une ſi douce habitude. Comme ils entouroient le Trône, il falloit les traverſer pour y parvenir, & ils avoient ſoin de dépouiller les paſſans, & de leur vendre ce que le Prince prétendoit donner. C'étoit à leur recommandation que ſe diſtribuoient les honneurs & les places ; l'aveugle

confiance du Prince, qui ne voyoit pas mieux les manœuvres de sa Cour, que ce qui se passoit au bout du monde, s'en rapportoit à leur jugement. Les femmes sur-tout avoient grand crédit, & les bijoux, les pierreries, l'argent étoient la monnoie la plus honnête dont on achetoit leurs suffrages ; ensorte qu'on voyoit élevés aux premieres charges, décorés même du titre de Sébaste, des inconnus, des barbares, & ce qui étoit moins encore, des Grecs sortis de la poussiere, où ils avoient ramassé de l'or. Ces hommes de néant, revêtus de grands titres qui leur avoient coûté cher, s'en dédommageoient sur ceux qui devenoient leurs sujets, & la haine qu'ils s'attiroient, rejaillissoit sur l'Empereur. Les peuples qui ne voyent le Prince que dans ses représentans, loin de les respecter, maudissoient & les représentans & le Prince.

ALEXIS III. An. 1198.

XIV. Complot contre Euphrosyne.

Euphrosyne plus clair-voyante que l'Empereur crut devoir arrêter ce désordre. Ce n'est pas qu'elle n'en eût toléré une grande partie, si elle en

ALEXIS III. An. 1198.

eût profité seule, mais elle regardoit comme un vol tout ce qui tomboit en d'autres mains ; & d'ailleurs considérant l'Empire comme son bien propre, elle pensoit que pour le conserver, il étoit besoin d'user de ménagement, & qu'un brigandage sans borne iroit enfin à le détruire. Elle fit donc entendre à son mari qu'en conséquence de son édit il falloit que les charges fussent gratuites, ou que si l'on en tiroit de l'argent, ce devoit être au profit du trésor. Il s'agissoit de trouver un Ministre capable de tenir la main à cette réforme ; elle proposa Constantin Mésopotamite, & le Prince l'accepta, quoique peu prévenu en sa faveur, parce qu'il avoit été bien avant dans les bonnes graces de son frere Isaac. C'étoit un homme insinuant, adroit, mais d'une ambition démesurée, qui éclipsa bien-tôt tous les autres. Il se rendit maître absolu de l'esprit de l'Empereur ; rien ne se donnoit plus que par son canal. Ce grand pouvoir appuyé de l'Impératrice enflamma de dépit tous ceux qui se virent anéantis. Il n'y eut pas

jusqu'aux plus proches parens d'Euphrosyne, qui en conçurent de la haine contre elle-même. Basile Camatère son frere, Andronic Contostéphane son gendre, qui avoit épousé sa fille Irène, résolurent de la perdre dans l'esprit du Prince. Ils en trouverent l'occasion dans le libre accès qu'elle donnoit auprès d'elle à un jeune courtisan, nommé Vatace, d'une très-belle figure, & doué de toutes ces qualités dangereuses, qui intimident une vertu moins aguerrie que celle d'Euphrosyne. Comme l'Empereur étoit sur le point de marcher contre les Bulgares, ils lui demanderent une audience secrette. Là après lui avoir protesté dans les termes les plus énergiques, que les liens les plus forts étoient ceux qui les attachoient à sa personne; qu'ils étoient prêts à lui sacrifier non-seulement les liaisons les plus intimes, celles de l'amitié, & de la nature même, mais encore leur propre vie; ils ajouterent que c'étoit avec un extrême regret, qu'ils alloient lui découvrir les dangereuses intrigues d'une personne,

ALEXIS III.
An. 1198.

ALEXIS III. An. 1198.

qui leur étoit chere auſſi bien qu'à lui, & qui après lui tenoit la premiere place dans leur cœur. » Votre » épouſe, dirent-ils, en dèshonorant » la Couronne que vous lui avez miſe » ſur la tête, fait auſſi à notre fa- » mille le plus ſanglant affront. Pour » vous, Prince, votre rang ſublime » vous éleve fort au-deſſus de l'inju- » re; la honte ne peut monter juſ- » qu'à vous; mais l'attentat y peut at- » teindre. Conſidérez-votre péril, in- » ſéparable du nôtre. Penſez-vous » qu'une épouſe ingrate & infidéle ne » s'efforcera pas de vous précipiter du » Trône, pour y placer l'objet qu'el- » le vous préfére. Faites périr Vata- » ce; ce malheureux mérite la mort » la plus prompte. Mais diſſimulez » avec la coupable. Contentez-vous » de lui retirer l'autorité qu'elle proſ- » titue. A votre retour de la guerre, » vous prendrez les meſures les plus » ſûres pour la punir «. L'Empereur frappé comme d'un coup de foudre, mais auſſi timide qu'irrité, ſuivit leur conſeil. Il envoya ſur le champ maſſacrer Vatace, & s'en fit apporter la

tête, qu'il foula aux pieds, en proférant des paroles indignes de sortir de la bouche d'un Empereur.

ALEXIS III. An. 1198.

XV. Vaine expédition contre les Valaques & les Bulgares.

Nic. l. 2. c. 3.

Il partit aussi-tôt pour Cypseles, à dessein d'arrêter les courses des Valaques & des Bulgares, qui sous la conduite de Chryse ravageoient le pays de Serres. Chryse étoit un Valaque de petite stature, mais d'un grand courage. Dans le temps que Pierre & Asan s'étoient révoltés contre les Grecs, se croyant lui-même plus digne de la Couronne, il s'étoit séparé d'eux, & à la tête de cinq cens hommes, il avoit passé au service de l'Empereur. Les relations qu'il conservoit avec ses compatriotes, & le bon traitement qu'il leur faisoit lorsqu'ils tomboient entre ses mains, firent soupçonner sa fidélité : on l'arrêta ; mais peu de temps après s'étant justifié auprès de l'Empereur, on lui confia la garde d'une place importante, nommée Strummize en Macédoine. On ne fut pas long-temps sans s'en repentir ; il se rendit maître de Strummize & fit à l'Empire une guerre ouverte. Alexis marcha en personne

ALEXIS III. An. 1198.

contre ce nouvel ennemi, & rassembla son armée à Cypseles. Mais peu constant dans ses projets, & ne s'éloignant qu'à regret de la vie molle de la Cour, il s'en tint aux préparatifs, & deux mois après son départ il revint à Constantinople.

XVI. Euphrosyne disgraciée recouvre son crédit.

La mort de Vatace fit trembler l'Impératrice. Plus elle avoit été hautaine, plus elle devint humble & rampante devant les confidens de son mari; elle les supplioit à mains jointes de prendre sa défense. Les uns touchés de compassion plaidoient sa cause auprès de l'Empereur, & traitoient de calomnies les rapports par lesquels on avoit voulu la noircir. D'autres plus inflexibles conseilloient au Prince de tenir ferme, & de ne pas se déshonorer à la face du monde entier, en ouvrant les bras à une épouse, dont il avoit lui-même déclaré l'infidélité par la punition du complice. Il prit le milieu entre ces deux avis. Il continua d'admettre Euphrosyne à sa table, mais d'un air si contraint & avec tant de marques d'une aversion profonde, qu'elle

fentit bien qu'elle étoit perdue, fi elle ne payoit de hardieffe. Elle demanda hautement qu'on lui fît fon procès, & protefta qu'elle confentoit à fubir la peine qui feroit prononcée, fi elle étoit juridiquement convaincue; mais elle fupplioit l'Empereur de ne fe décider que fur des preuves certaines, & non par les fuggeftions d'une artificieufe malignité. L'Empereur voulant éviter un éclat flétriffant pour lui-même, fe contenta de faire interroger à la queftion les femmes & les eunuques de l'Impératrice. Il crut en favoir affez pour la bannir de fa préfence, mais non pour lui ôter la vie. Ainfi après l'avoir dépouillée de toutes les marques de fa dignité, il la fit fortir fecrettement du Palais fous l'habit d'une femme du commun, fans autres domeftiques que deux filles barbares, qui n'entendoient pas même la langue Grecque. On la mit ainfi dans une nacelle qui la conduifit à un Monaftére à l'entrée du Pont-Euxin. Elle n'y demeura que fix mois. Ses accufateurs n'avoient voulu que lui

ALEXIS III. An. 1198.

ALEXIS III. An. 1198.

ôter son crédit, & ne s'étoient pas imaginé que leur Maître fût jamais capable d'une résolution vigoureuse. Ils s'étoient flattés qu'en rabaissant Euphrosyne, ils prendroient sa place & qu'ils gouverneroient eux-mêmes l'Empereur. Mais voyant que Mésopotamite profitoit seul de la disgrace de l'Impératrice, & qu'il ne leur en revenoit que l'exécration des uns, & les railleries des autres, ils se réunirent avec toute la Cour pour appaiser l'Empereur. Ce qui ne fut pas plus difficile qu'il n'avoit été de l'irriter. Euphrosyne fut rappellée, & prenant droit de l'injustice qu'elle prétendoit avoir soufferte, elle regagna bientôt la tendresse de son mari par ses adroites complaisances, & devint plus puissante que jamais. Pour ne pas réveiller l'orage, elle parut avoir oublié les chagrins qu'on lui avoit suscités, & cette modération politique fut vantée comme l'effort sublime d'une magnanimité héroïque.

XVII. Disgrace de Constantin Mésopotamite.

Le retour de l'Impératrice loin d'affoiblir le pouvoir de Constantin Mésopotamite l'affermissoit davan-

tage. Soutenu d'une main si puissante, il se crut en état d'embrasser toute espece d'autorité. Il refusa comme un emploi trop au-dessous de son rang, celui de premier Sécrétaire qu'il avoit exercé sous le régne d'Isaac, & qu'Alexis lui offroit de nouveau. Son ambition étoit de régner dans l'Eglise comme dans l'Etat. Il étoit clerc & avoit le grade de lecteur. Il demanda le diaconat, & l'Empereur qui ne savoit lui rien refuser, le fit ordonner par le Patriarche. Dès qu'il fut dans les ordres sacrés, il déclara à l'Empereur *qu'il ne pouvoit plus en conscience se mêler des affaires civiles; que les Saints Canons défendoient aux Ecclésiastiques de servir en même-temps Dieu & le siecle, & que ces deux fonctions étant incompatibles, il alloit abandonner le Palais.* L'Empereur qui croyoit ne pouvoir se passer de ses services, força le Patriarche Xiphilin de l'autoriser par une dispense à réunir les deux emplois, sans blesser la discipline Ecclésiastique. Peu de temps après il fut nommé Archevêque de Thessalonique, le premier

ALEXIS III. An. 1198.

Nicet. l. 2. c. 4.

ALEXIS III. An. 1198.

ſiége de l'Empire après celui de Conſtantinople, ſur lequel ſans doute il portoit ſes vues. C'eût été là le moment de quitter la Cour, pour éviter la chûte, où le précipita bien-tôt ſa trop grande élévation. Mais l'ambitieux ne regarde que la hauteur où il aſpire, ſans baiſſer la vue ſur les abîmes dont elle eſt environnée. Il falloit s'éloigner quelque-temps pour aller prendre poſſeſſion de ſon Archevêché. De peur que quelqu'un ne prît ſa place auprès du Prince, il la fit garder par ſes deux freres, qu'il introduiſit dans la confidence d'Alexis, & qui ne s'en éloignoient jamais; on les appelloit par raillerie, *les pendans d'oreille de l'Empereur!* L'abſence ne fut pas longue. Conſtantin qui avoit précipité le voyage & l'inſtallation, revint plus hautain que jamais; & ce qui accrut encore ſon orgueil, c'eſt que l'Empereur ayant entrepris dans cette conjoncture une nouvelle expédition contre Chryſe, y réuſſit mieux qu'il n'avoit fait auparavant; ce qui fut attribué non pas au mérite du Prince, dont l'incapa-

ALEXIS III. An. 1198.

cité étoit connue, mais aux ſages précautions & aux diſpoſitions du Miniſtre. Il étoit au comble de la gloire, ce fut le moment de ſa chûte. Devenu inſolent & croyant pouvoir impunément écraſer les autres hommes, qu'il voyoit ramper ſous ſes pieds, il fit naître contre lui-même une dangereuſe cabale. Michel Stryphnus, grand Amiral par ſa charge, mais par ſa conduite le Pirate de l'Empire, qu'il pilloit ſans retenue, irrité des entraves que Conſtantin mettoit à ſon avarice, étoit à la tête de ſes ennemis. Le Miniſtre accuſé de faux crimes, ne trouva nulle reſſource dans un Maître auſſi foible qu'Alexis. Il fut dépouillé du miniſtére, & le Patriarche, ſoit par ordre de l'Empereur, ſoit par la haine que les prétentions de Conſtantin lui avoient inſpirée, ayant formé un Synode de quelques Prélats vendus à la faveur, le dépoſa comme coupable de crimes énormes, qui ne furent jamais prouvés. C'eſt ainſi que des cauſes injuſtes dans les auteurs de la diſgrace, produiſirent un juſte effet

ALEXIS III. An. 1198.

dans celui qui en fut la victime. Son exemple fut très-salutaire à Théodore Irénique son successeur dans le ministére. Homme de bien, éloquent, laborieux & très-attaché à ses devoirs, il ne se laissa point enivrer par les vapeurs de la fortune, & conserva dans cette élévation la douceur de mœurs, & l'aimable simplicité de son premier état. Nullement jaloux de prérogatives, plus disposé à relâcher les liens de son autorité qu'à les resserrer outre mesure, il n'essuya aucun revers. Chéri de tout l'Empire, il n'eût jamais à combattre que les caprices & l'imprudence de son Maître.

XVIII. Guerre du Sultan d'Icône. *Nicet. l. 2. c. 5.*

L'enlévement de deux chevaux fut cause d'une guerre, qui fit perdre à l'Empire plusieurs villes de Phrygie. Le Sultan d'Egypte envoyoit à l'Empereur deux coursiers Arabes. Comme ils passoient par la Lycaonie, Kaïchosroës Sultan d'Icône s'en saisit, & l'un d'eux s'étant peu après blessé dans une course, il se repentit d'avoir pour un sujet si léger troublé la paix avec l'Empire, & envoya faire des excuses

à l'Empereur. Il protesta *qu'il n'avoit pas eu dessein de garder ces chevaux ; que l'un d'eux étant devenu boiteux, il n'osoit lui renvoyer l'autre ; mais qu'il sauroit bien l'en dédommager par un présent de plus grande valeur.* C'en étoit assez pour calmer une ame généreuse, qui n'auroit considéré que l'honneur. Mais Alexis plus sensible aux petites choses, qu'il n'étoit affecté des grandes, devint plus fier par la satisfaction que lui faisoit le Sultan ; & plutôt que de l'écouter, il aima mieux se mettre en colere : il fit arrêter & jetter en prison tous les Marchands Turcs & Grecs qui faisoient le commerce d'Icône, saisir leurs effets, & au lieu de les faire vendre au profit du fisc, ce qui dans une telle violence auroit du moins eu l'air d'une procédure réguliere, il les abandonna au pillage. Le Sultan irrité fut le plutôt en campagne ; il ravage les bords du Méandre, saccage deux ou trois villes, & marche vers Antioche de Phrygie, avant qu'on fût dans le pays que son armée approchoit. Il étoit nuit, & il se seroit sans peine emparé de cette ville par

ALEXIS III.
An. 1198.

ALEXIS III. An. 1198.

surprise, sans une rencontre singuliere. Un des principaux habitans marioit sa fille, & toute la ville retentissoit du bruit des timballes & des trompettes. Le Sultan persuadé que c'étoient des signaux militaires, & qu'on étoit averti de son arrivée, crut le coup manqué, & se retira à Lampé près du Méandre. Il emmenoit une foule de prisonniers, & ce Prince, homme d'esprit, résolut de s'en faire des sujets fidéles. Il s'y prit de la maniere, seule capable de gagner le cœur des hommes; ce fut de les traiter avec bonté. Après les avoir fait enregistrer sur un rôle, où l'on marquoit leur nom, leur pays, le nom de celui qui les avoit pris, s'ils avoient perdu quelqu'un de leurs effets, si on leur avoit enlevé leurs fils, leurs filles, leurs femmes, il leur fit rendre tout ce qui leur avoit appartenu. Il mit ensemble ceux de chaque famille, de chaque contrée, & les partagea en troupes de cinq mille hommes. Il prit grand soin de leur subsistance; & comme c'étoit le temps de l'hiver, il porta ses attentions charitables, jusqu'à leur fournir de quoi

ſe chauffer. C'étoit un ſpectacle digne des temps héroïques, de voir le Prince lui-même une coignée à la main, leur abbattre des arbres, & les Turcs à ſon exemple travailloient pour eux comme pour leurs freres. Arrivé à Philomélium, il leur aſſigna des domiciles & des terres fertiles, leur diſtribuant les inſtrumens de labourage, & de quoi enſemencer. Il leur déclara que ſi leur premier Maître ſe réconcilioit avec lui, il les renverroit ſans rançon; ſinon, qu'il les maintiendroit pendant cinq ans exempts de tout impôt; & que ce terme expiré, il n'exigeroit qu'une contribution très-ſupportable qui ne croîtroit jamais, & que les frais de perception n'augmenteroient pas, ſelon l'uſage de l'Empire Grec. Après ces généreuſes diſpoſitions il retourna à Icône. Cette humanité d'un Prince barbre, qui l'étoit moins que les Empereurs Grecs, lui attacha irrévocablement le cœur de ces priſonniers; ils ſe virent plus libres & plus heureux qu'ils n'avoient été ſous leur Maître naturel. Non-ſeulement ils oublierent leur terre natale,

Alexis III. An. 1198. mais même quantité de Grecs jaloux de leur bonheur, des villes entieres, vinrent avec empressement embrasser la qualité de sujets du Prince d'Icône. En abandonnant l'Empire, ils croyoient fuir non pas leur patrie, mais le fardeau multiplié des impositions, la misere, les contraintes, les saisies, les prisons, en un mot toute la terreur des exactions fiscales, souvent aussi funestes aux sujets que les désastres de la guerre. L'Empereur avoit d'abord envoyé contre le Sultan un corps de troupes sous la conduite d'Andronic Ducas, à peine en âge de porter les armes. Aussi ne fit-il autre chose que d'enlever quelques troupeaux, qu'il mena aussi-tôt à Constantinople, comme si c'eût été autant de prisonniers. Enfin l'Empereur se détacha avec peine du séjour délicieux des isles de la Propontide, & vint à Nicée & à Pruse, pour arrêter les ravages des Turcs; mais il ne pût être plus d'un mois éloigné de ses plaisirs, & revint sans autre avantage que de s'être montré en Bithynie.

An. 1199. Alexis fatiguoit ses troupes par des

marches continuelles. Tantôt en Europe, tantôt en Asie, il se mettoit à leur tête comme pour aller chercher l'ennemi, & avant que de l'avoir vû il rebroussoit chemin. Dans les jardins de Constantinople il ne s'occupoit que de batailles, en campagne il soupiroit après les plaisirs de Constantinople. Ses soldats plus voyageurs que guerriers, harassés sans aucun fruit par tant de mouvemens, quittoient avec peine leurs foyers, où ils ne devoient rapporter que la misere & la honte, au lieu de cette douce vanité que donne la victoire. Ils eurent ordre cependant de marcher encore l'année suivante, & le rendez-vous fut marqué à Cypseles. Ils y attendoient l'Empereur, lorsqu'ils apprirent qu'il étoit aux portes de la mort. Tourmenté depuis long-temps par de fréquentes attaques de goutte, & ennuyé des remedes lents des Médecins, il résolut de se guérir lui-même par une opération vigoureuse, dont il croyoit le succès infaillible. S'étant donc un jour enfermé avec ses Chambellans, sans permettre l'entrée aux

ALEXIS III.
An. 1199.

Maladie d'Alexis.

Nicet. l. 2. c. 6.

Du Cange fam. p. 205, 206.

ALEXIS III. An. 1199.

Médecins, il se fit dans les jambes de profondes incisions avec un fer ardent, & résista aux premieres douleurs; mais bien-tôt leur violence mit sa philosophie en défaut. On ouvrit toutes les portes, on appella tous les Médecins; il fallut en revenir aux premiers traitemens; & comme la goutte remontoit, on fut plusieurs jours à craindre pour sa vie. Euphrosyne étoit dans de mortelles allarmes: attachée au Trône qu'elle alloit perdre avec son mari, elle cherchoit un successeur aussi facile à gouverner. Elle n'avoit que trois filles. Eudocie l'aînée avoit été mariée par Isaac son oncle à Etienne Roi de Servie, dans le temps que son pere étoit encore retiré auprès de Saladin, & cette alliance l'écartoit du Trône de Constantinople. Les deux autres étoient veuves, Irène d'Andronic Contostephane, Anne d'Isaac Comnène. On n'avoit garde de songer au fils d'Isaac, qui avoit cependant les droits les plus légitimes. Ainsi le conseil de la Princesse se partageoit en autant d'opinions, qu'il y avoit de têtes, chacun

nommant celui dont il espéroit le plus d'avantage. L'intérêt personnel alloit jusqu'à proposer des enfans au berceau. Jean le Sébastocrator oncle de l'Empereur, & Manuel Camyze avoient leurs prétentions, mais ils s'écartoient l'un l'autre, & chacun des deux auroit préféré à son rival le dernier de l'Empire. Les trois freres d'Alexis & Jean Cantacuzène mari d'Irène leur sœur, tous aveuglés par Andronic, n'osoient se mettre sur les rangs; mais ils y mettoient leurs fils. On voyoit même des hommes vils, des inconnus, enrichis par des emplois mendiés ou achetés, quelques-uns même par des trafics honteux, porter leur audace jusqu'au Trône, & former des cabales pour y parvenir. L'Empire étoit tellement avili, qu'il n'y avoit personne qui ne se crut en état de le gouverner, & tellement dépourvû de mérite, que dans un si grand nombre de contendans nul ne paroissoit digne de commander aux autres.

ALEXIS III. An. 1199.

XX. Irruption des Valaques.

Pendant cette agitation de la Cour, l'armée restant campée à Cypseles sur

ALEXIS III. An. 1199.

la droite de l'Hebre, un parti de Valaques passa le Danube, & vint par l'autre côté du fleuve courir jusqu'à Zurule. C'étoit le temps de l'année où l'on célébroit en l'honneur de Saint George dans un bourg voisin de cette ville une de ces fêtes, auxquelles la dévotion d'une part, de l'autre tout ce qui y est contraire, attirent des provinces entieres. Le dessein des barbares étoit de troubler la fête & d'enlever les offrandes, les marchandises & les pélerins. Un brouillard les fit égarer, & au lieu de prendre le droit chemin, ils descendirent jusqu'à Rhédeste, vers la Propontide. Dès que Théodore Branas Gouverneur de Thrace avoit été averti de leur marche, il avoit écrit à un Moine nommé Rhacyndite, qui avoit coutume de se rendre des premiers à cette fête, pour recueillir les aumônes des fidéles. Il le chargeoit de publier sa lettre, & de renvoyer tous ceux qui viendroient, en les avertissant du danger auquel ils alloient être exposés. Le frere craignant que sa quête n'en souffrît, si l'assemblée se dissipoit,

dissipoit, fit tout le contraire de l'ordre qu'il avoit reçu. Il supprima la lettre, & contrefaisant l'inspiré il prêcha aux assistans, que peut-être ils entendroient dire que les Valaques venoient sur eux, mais que c'étoient des bruits sans fondement; & qu'après tout saint George, guerrier encore plus redoutable qu'il n'avoit été durant sa vie, sauroit bien les défendre. Cependant les Valaques marchoient à Zurule. Sur la nouvelle certaine de leur approche, l'allarme se répand entre les pélerins; les uns fuyent & sont pris par les ennemis; les autres encore en très-grand nombre prennent un parti plus hardi & plus sage dans la conjoncture: ils se renferment dans l'Eglise, & l'entourent d'une palissade de leurs chariots, qu'ils garnissent de tout ce qu'ils ont de braves gens armés de traits & de pierres. Les barbares qui ne s'attendoient pas à la résistance, ne jugerent pas à propos d'attaquer cette nouvelle forteresse; ils se contenterent de piller les marchandises, & s'en retournerent avec leur proie. Comme

ALEXIS III. An. 1199.

ils passoient près de Byzie, un corps de troupes Grecques qui y étoient en garnison tomba sur eux, les mit en fuite, & reprit une grande partie du butin. Mais il ne le garda pas long-temps. Tandis que les vainqueurs avides ne s'occupoient qu'à se disputer les dépouilles, ceux qui avoient pris la fuite, reviennent sur eux, les taillent en pieces à leur tour, & remportent ce qui leur avoit été enlevé.

XXI. L'Empereur marche contre Chryse. *Nic, l. 3. c. 2.*

Dès que les douleurs de la goutte eurent donné quelque relâche à l'Empereur, il se rendit à Cypseles, d'où il prit la route de Thessalonique. Son dessein étoit de châtier la révolte de Chryse, qui s'étoit rendu maître d'un canton de la Macédoine. Ce rebelle faisoit sa principale résidence dans une forteresse nommée Prosaque, où l'art avoit secondé la nature pour la rendre imprenable. Au bord du Vardar s'élevoit un cercle de montagnes, fermé du côté du fleuve par deux énormes rochers, qui se joignant par le pied ne laissoient entre eux qu'un passage étroit & escarpé, traversé en-

core d'une épaiſſe muraille. Un double château couvroit la cime de ces deux rochers. Chryſe y mit une forte garniſon de vieux ſoldats avec une immenſe proviſion de vivres. Tout le contour fut bordé de machines ; & comme l'enceinte étoit d'une vaſte étendue, elle renfermoit des plaines, & des bois, où paiſſoient un grand nombre de troupeaux. Il n'y manquoit que de l'eau, le terrain ne fourniſſant aucune ſource, & le roc ne permettant pas de creuſer des puits, il falloit en aller puiſer dans le Vardar. Au milieu de cet aſyle Chryſe ſe croyoit en état de braver toutes les forces de l'Empire. Les Officiers les plus ſages conſeilloient à l'Empereur de commencer par s'emparer des autres places dont Chryſe étoit maître, & de n'attaquer celle-ci, qu'après avoir par des ſuccès inſpiré à ſes ſoldats aſſez de courage, pour eſcalader des rochers, & combattre la nature même. Mais les Eunuques & les jeunes courtiſans tournoient cet avis en ridicule : *Y avoit-il rien de difficile à l'Empereur ? Pourquoi ne pas attaquer*

ALEXIS III. An. 1199.

l'ennemi dans son fort, dont la prise emporteroit tout le reste? Vouloit-on passer l'année dans ces affreuses contrées, tandis que les charmes de l'autonne les rappelloient aux délicieuses retraites de la Propontide? Ces discours sembloient être des raisons à un Prince voluptueux. On marcha droit à Prosaque, & l'on prit en passant plusieurs châteaux. On brûla des moissons & des granges. Les Turcs auxiliaires firent grand nombre de prisonniers, & l'Empereur n'eut aucun égard à ceux qui lui représentoient, qu'il ne devoit pas laisser entre les mains de ces Infidéles des Chrétiens en danger d'abjurer leur foi pour se délivrer d'esclavage, & qu'il valoit mieux dédommager les Turcs par d'autres libéralités.

XXII. Attaque de Prosaque.

On campa devant le mur de cloture, & sur le champ on commença l'attaque. L'ardeur des soldats s'anima au-delà de toute espérance. Couverts de leurs boucliers, tenant en main leurs épées ou leurs arcs, ils grimpoient aux rochers, & parvenus au haut de la muraille, ils se battoient

à coups de main contre les défenseurs. Après bien des efforts & un grand carnage, ils vinrent à bout de s'emparer du mur. Mais il falloit encore escalader les deux châteaux bâtis sur la cime de rochers. Les plus hardis & les plus alertes gravissoient comme des chevreuils aux avances des pierres, & guindoient avec des cordes leurs camarades qui les suivoient. Il falloit en même-temps combattre l'ennemi qui leur disputoit tous les postes. Enfin à force de fatigues, après des prodiges de hardiesse & de courage, ils parvinrent au pied du château, & s'apperçurent alors que tant de travaux étoient perdus par la négligence du Commandant des Ouvriers, & par celle du Prince qui ne savoit ni récompenser ni punir. On manquoit de pioches, de pics, & des autres outils nécessaires pour sapper la muraille & ouvrir une brêche. Après en avoir demandé en vain, le désespoir leur donnant des forces, ils se servoient de leurs mains & de leurs armes pour détacher les pierres. On tarda même long-temps à leur en-

ALEXIS III. An. 1199.

ALEXIS III. An. 1199.

voyer des échelles, & les plus impatiens se faisant des échelons de leurs épées, qu'ils enfonçoient entre les jointures des pierres, alloient se suspendre aux créneaux pour les abbattre, au risque d'en être eux-mêmes écrasés. Enfin épuisés par tant d'efforts, consumés par les brûlantes ardeurs du soleil, après avoir perdu grand nombre de leurs camarades, ils redescendirent maudissant l'Empereur, qui savoit si mal profiter du courage de ses troupes. En effet les Valaques avouerent ensuite que la prise de la place & de Chryse même étoit infaillible, si l'on eût secondé l'ardeur des soldats. Le lendemain ils voulurent recommencer l'attaque : mais ils trouverent l'ennemi mieux préparé, & encore plus opiniâtre que la veille. Les machines jouoient en plus grand nombre & avec plus de succès. Il tomboit un terrible orage de pierres énormes, qui se brisant en plusieurs éclats sur les pointes des rochers, formoient une grêle meurtriere. Les machines étoient servies par un Ingénieur étranger, fort habile, qui

s'étoit d'abord donné à l'Empire ; mais mal payé il avoit paſſé au ſervice de Chryſe. La nuit ſuivante les aſſié-gés firent une ſortie, brûlerent les machines des Grecs, & ayant ſurpris les gardes avancées, les poufferent juſqu'à la tente du Protoveſtiaire, qui s'étant réveillé aux cris des fuyards, ſe ſauva en chemiſe. Sa tente fut pillée, & ſon équipage ſervit de déguiſement & de riſée aux barbares. Ils paſſerent le reſte de la nuit à faire rouler de haut en-bas des tonneaux vuides, qui bondiſſant avec le fracas du tonnerre glaçoient d'effroi le cœur des Grecs, comme ſi les rochers ou le Ciel même s'écrouloient ſur leurs têtes. L'Empereur ſans eſpérance, qu'il perdoit toujours le premier, preſſé d'ailleurs de retourner à ſes plaiſirs, fit propoſer la paix à Chryſe, & pour l'obtenir il lui céda en propriété Strummize, Proſaque & le pays d'alentour. Quelque-temps après pour conſerver ſon amitié, il lui donna en mariage une Princeſſe de ſon ſang, comme je le dirai dans la ſuite ; & ſous un Prince tel

ALEXIS III. An. 1199.

ALEXIS III. An. 1199.

qu'Alexis, un avanturier barbare se rendit assez formidable, pour faire rechercher son alliance par la famille Impériale. Les actions de cette campagne, dignes des efforts de l'ancienne Grece, faisoient assez connoître, qu'il restoit encore dans le cœur des Grecs des étincelles de valeur, qu'on auroit pû rallumer, & que les soldats manquoient plutôt d'un chef vaillant & habile, qu'un tel chef n'auroit manqué de braves soldats.

An. 1200. XXIII. Mariage des deux filles de l'Empereur.

A peine l'Empereur avoit quitté la Macédoine, que les Patzinaces y entrerent. Partagés en quatre corps, ils embrasserent dans leur ravage une grande étendue de pays. Ils oserent même insulter des places fortes, & attaquer des châteaux situés sur des montagnes. Mais ils s'attacherent de préférence aux Monastéres, où ils espéroient trouver plus de richesses; & malheur aux Moines qui n'abandonnerent pas par une prompte fuite ce qu'ils avoient de plus précieux. Pas un n'échappa au tranchant de leurs épées. Ces barbares, après avoir librement parcouru toute la province,

ſe retirerent chargés de dépouilles. Pendant que la Macédoine étoit en allarmes, la Cour de Conſtantinople ne s'occupoit que de divertiſſemens & de fêtes. L'Empereur marioit en ſecondes noces ſes deux filles devenues veuves dans la fleur de leur jeuneſſe & de leur beauté. Il leur avoit d'abord cherché des alliances chez les nations étrangeres, & il préféroit les Princes qu'il craignoit davantage. Enfin ſa timide politique cédant au goût des Princeſſes, Alexis Paléologue répudia ſa femme pour épouſer Irène, que l'ambition ſeule lui rendoit plus aimable : Anne fut mariée à Théodore Laſcaris, jeune Seigneur déja renommé pour ſon courage. Il étoit l'aîné de ſix freres pleins de valeur. Ce Prince qui fut dans la ſuite la reſſource de l'Empire Grec, eſt le premier Laſcaris nommé dans l'Hiſtoire, quoiqu'elle attribue à cette famille une nobleſſe ancienne. On étoit alors à la veille du carême, & les Grecs plus raiſonnables en ce point que les autres nations Chrétiennes, ſe préparoient à la pénitence par

ALEXIS III. An. 1200.

ALEXIS III. An 1200. le retranchement des ſpectacles & des divertiſſemens publics. Les jeunes époux obtinrent de l'Empereur qu'il ſe relâchât de cette ſévérité. Mais il voulut que les jeux fuſſent renfermés dans l'enceinte du Palais, & ne permit pas au peuple d'y aſſiſter. On dreſſa un théatre, on prépara un Cirque dans le Palais de Blaquernes; & par une régularité biſarre, plus indécente que la licence, les Princes, les Miniſtres, les Sénateurs, & leurs enfans firent le rôle de comédiens & de cochers.

XXIV. Révolte d'Ivan.

Ces réjouiſſances furent troublées par une fâcheuſe nouvelle qu'on reçut de Philippopoli. Ivan ſe comportoit en maître dans cette contrée. Chargé d'arrêter les courſes des Valaques & des Bulgares, il abuſoit de ſa commiſſion pour ſe rendre indépendant, & ſous prétexte de ſervir l'Empire, il ſervoit en effet ſes vues ambitieuſes. Il attiroit à lui par ſes libéralités grand nombre de ſes compatriotes, dont il ſe faiſoit des ſoldats à la place des troupes Grecques qu'il congédioit. Il conſtruiſoit des forts ſur

les sommets du mont Hémus. On avertissoit l'Empereur de ses intentions perfides ; mais le Prince prévenu de bienveillance pour ce barbare, auquel il avoit fiancé sa petite-fille, approuvoit sa conduite, le combloit de présens, lui accordoit toutes ses demandes, & lui donna même le nom d'Alexis. Il ne fut désabusé que par une révolte déclarée. Elle éclatta tout-à-coup, & l'Empereur pris au dépourvu tenta d'abord les voies de conciliation. Il envoya au rebelle un Eunuque de ses amis, pour lui rappeller ses engagemens & les bienfaits de l'Empereur, qui malgré son infidélité étoit très-disposé à lui pardonner. En attendant qu'il pût rassembler une armée, il fit partir les troupes de sa maison, qui étoient les seules en état d'entrer en campagne, & mit à leur tête ses deux gendres, accompagnés de Manuel Camyze grand Ecuyer, de tous les Seigneurs de la famille Impériale, & des Officiers de la Cour. L'Eunuque étoit un traître, qui loin de détourner Ivan de son entreprise, l'y affermit davantage, & lui conseilla

ALEXIS III. An. 1200.

Alexis III. An. 1200.

de se cantonner dans les montagnes, où il seroit en sûreté. Les Princes montroient d'abord beaucoup d'ardeur; mais elle se rallentit bien-tôt par la difficulté d'aller relancer dans son fort ce furieux sanglier entre les rochers du mont Hémus. On fut d'avis de s'arrêter à reprendre les places, dont il s'étoit rendu maître. On prit par escalade le château de Crizime, & il en coûta la vie à plusieurs braves guerriers, dont le plus distingué fut George Paléologue. Ivan qui joignoit la ruse à la valeur, surprit les Grecs par un stratagême. Un autre révolté nommé Jean, s'étoit emparé de la ville de Thrace appellée autrefois *Debeltus*, & alors Zagora. Il s'étoit allié avec Ivan. Celui-ci fit descendre dans la plaine de nombreux troupeaux avec quelques prisonniers Grecs; c'étoit, disoit-il, un présent qu'il envoyoit à son ami. Il avoit placé ses troupes en embuscade, afin de tomber sur les Grecs, qui ne manqueroient pas d'accourir, tant pour enlever cette proie, que pour délivrer leurs prisonniers. Tout arriva

comme il l'avoit prévu. Les Grecs enveloppés comme dans un filet, furent pris ou tués. Camyze y perdit la liberté. Cet événement abbattit le courage des Grecs, & releva celui des rebelles. Ivan n'ayant plus rien à craindre, traversa les campagnes, massacra, prit, rançonna tout ce qu'il trouva de Grecs, & pénétra jusqu'à Abdere vers l'embouchure du fleuve Nestus. Naturellement féroce & sanguinaire, il se faisoit dans ses festins un divertissement cruel de couper en pieces ses prisonniers. D'un autre côté l'Empereur, qui n'étoit gueres plus humain, au lieu de délivrer Camyze, ne songea qu'à tirer lui-même profit de sa captivité. Il s'empara de tous ses biens qui étoient très-considérables, se félicitant d'avoir gagné par la défaite plus que ne lui auroit rapporté la victoire; & pour s'affranchir des justes plaintes de la famille du prisonnier, il fit enfermer la femme & le fils de cet infortuné Général, qui avoit tant de fois exposé sa vie pour le servir.

Cependant l'armée étant assem-

ALEXIS III. An. 1200.

XXV. Ivan pris par perfidie. *Nicet. l. 3. c. 4.*

blée, Alexis se rendit à Andrinople; où il demeura plusieurs jours à délibérer sur les moyens de réduire un si redoutable ennemi. Le nom seul d'Ivan faisoit trembler ses troupes, & la présence de l'Empereur ne les rassuroit pas. Ivan employoit la ruse, mais c'étoient des ruses de guerre: Alexis crut user de représailles en mettant en œuvre la perfidie. Il lui envoya des hommes affidés, pour l'inviter à venir trouver l'Empereur, très-disposé, disoient-ils, à faire un accord avec lui. En attendant sa réponse, on s'avança vers Philippopoli, & l'on emporta de force un château, où quantité de barbares furent pris & réduits à l'esclavage. Ivan ne vouloit écouter aucune proposition, que l'Empereur ne lui eût assuré par Lettres-Patentes la possession paisible des places & des terres, dont il s'étoit emparé, & qu'il ne lui eût mis entre les mains la Princesse sa fiancée, pour laquelle il demandoit même les ornemens Impériaux. L'Empereur lui promit tout, & le traité fut juré de part & d'autre

ſur les ſaints Evangiles. Mais dès que ſur cette aſſurance Ivan ſe fut rendu auprès d'Alexis, il fut arrêté & mis dans les fers. Son frere Mitus fut banni de l'Empire. On reprit ſans peine toutes les places dont Ivan s'étoit ſaiſi ; & Alexis crut avoir acheté à bon marché un infâme ſuccès, qui ne lui coûtoit qu'un parjure. La deſtinée de Théodora promiſe à Ivan, étoit de paſſer ſa vie avec un mari barbare ; elle fut deux ans après donnée en mariage à Chryſe, adonné au vin & à la débauche, qui la traita avec mépris.

XXVI. Conduite hardie d'Euphroſyne.

En l'abſence de l'Empereur, Euphroſyne avoit maintenu la tranquillité dans Conſtantinople, malgré une faction dangereuſe, qui cherchoit à ſoulever le peuple. Plus ferme & plus vigilante que ſon mari, elle avoit étouffé la ſédition naiſſante, en faiſant arrêter & punir Contoſtéphane, chef des mécontens. Elle avoit eu aſſez de force pour faire une action de vigueur, elle en eut trop peu pour ne pas s'enivrer des louanges qu'elle en reçut. Se croyant

supérieure à son sexe par son courage, elle en oublia toutes les bienséances. Elle ne s'occupoit que des exercices qui sont faits pour les hommes. On la voyoit vêtue en homme, un oiseau sur le poing, courir les forêts à la tête d'une troupe de chasseurs, dont elle se piquoit de surpasser la force & la hardiesse. N'étant plus retenue par aucun frein, elle se mit en tête de pénétrer dans les secrets de l'avenir, & se plongea dans les ténébreux mysteres de la Magie. Environnée d'imposteurs, elle se livroit à des pratiques extravagantes. On mutiloit par son ordre les plus belles statues de Constantinople, on en brisoit les têtes à coups de marteau. Elle fit fouetter à la vue de toute la ville une statue d'Hercule, ouvrage antique & fort estimé. Le peuple dont elle devint la risée, n'osoit parler hautement de cette Princesse altiere; mais on se dédommageoit de cette contrainte en instruisant de ces oiseaux, qui imitent la voix humaine; après leur avoir appris des traits satyriques, on les laissoit aller en liberté. C'étoit par leur organe, préférable à

celui des courtiſans, que l'Impératrice apprenoit ce qu'on penſoit d'elle.

ALEXIS III. An. 1200.

XXVII. Kaïchoſroës chaſſé de ſes Etats implore en vain le ſecours d'Alexis.

Nicet. l. 3. c. 4.

M. de Guignes. Hiſt. des Huns. l. 11. p. 53.

L'Empire étoit tranquille du côté des Turcs. Il en étoit redevable à l'ambition des fils d'Azzeddin, qui ſe déchiroient mutuellement par des guerres ſanglantes. Rokneddin le plus remuant & le plus vaillant de tous, chaſſa d'Icône ſon frere Kaïchoſroës, qui après s'être retiré auprès de Dhaher fils de Saladin & Sultan d'Alep, ne pouvant engager ce Prince à le ſecourir, ſe rendit à Conſtantinople. Il eſpéroit trouver dans Alexis la même bienveillance, que ſon pere avoit éprouvée de l'Empereur Manuel. Il n'y trouva qu'une froide indifférence, & retourna en Aſie; où pour éviter les pourſuites de ſon frere, il alla ſe jetter entre les bras de Livon Roi d'Arménie. Livon allié de Rokneddin, voulut bien lui donner aſyle, mais non pas le ſecours qu'il demandoit pour rentrer dans ſes Etats. Ce refus le détermina à retourner à Conſtantinople, où il paſſa le reſte de ſes jours dans la triſte condition d'un Sou-

verain dépouillé, qu'on croit aider assez en plaignant son infortune.

ALEXIS III. An. 1201.

XXVIII. Irruption des Comans. *Nicet. l. 3. c. 5.*

L'année suivante une armée innombrable de Comans vint se jetter en Thrace ; & portant de toutes parts le massacre & l'incendie, sans trouver de résistance, ils auroient pénétré jusqu'aux portes de Constantinople, sans une attaque inattendue, qui les obligea de regagner leur pays. Les Russes nouveaux Chrétiens, brûloient de zèle pour la religion qu'ils avoient embrassée. Animés par leur Archevêque, sans avoir aucune alliance avec l'Empire, sans être appellés au secours, indignés seulement d'apprendre que des Chrétiens étoient en proie à des Infidéles, ils prirent les armes. Romain, un de leurs Princes, qui régnoit à Halicz sur le Niester, se mit à leur tête, entra dans le pays des Comans, & leur rendit tous les ravages qu'ils faisoient sur les terres de l'Empire. Cette diversion força les Comans d'abandonner la Thrace, pour aller défendre leurs foyers. Mais au lieu de se venger ils y trouverent leur

perte. Ayant voulu ſecourir un autre Prince Ruſſe, nommé Rurica, qui étoit en guerre avec Romain, ils perdirent une grande bataille où l'élite de leurs guerriers reſta ſur la place.

ALEXIS III. An. 1201.

XXIX. Hiſtoire du Banquier Calomode.

Sous un maître tel qu'Alexis, la police n'étoit pas mieux obſervée dans Conſtantinople, que la diſcipline dans les armées. La force tenoit lieu de loi, & l'impunité encourageoit l'audace. Un Banquier nommé Calomode, avoit par un commerce très-actif & très-étendu amaſſé des biens immenſes. L'uſure & l'avarice, toujours d'intelligence, groſſiſſoient tous les jours ſon tréſor; & quoiqu'il affectât une ſordide pauvreté, l'éclat de l'or renfermé dans ſes coffres perçoit au travers des enveloppes dont il le couvroit, & éblouiſſoit les yeux avides des courtiſans. Les Princes mêmes avoient ſouvent eſſayé de le décharger d'un partie de ſa fortune; mais il avoit toujours ſu la ſouſtraire à leurs recherches. Enfin de jeunes Seigneurs trouvant ſcandaleux qu'un miſérable poſſédât tant de richeſſes qui ſe perdoient comme dans un abîme, tandis

ALEXIS III. An. 1201.

qu'ils manquoient souvent d'argent pour leur jeu & leurs autres débauches, firent le complot de le délivrer d'un fardeau qui ne pouvoit lui causer que des soucis. Ils forcerent pendant la nuit les portes de sa demeure, fouillerent dans tous les recoins sans rien trouver, & ne pouvant tirer de sa bouche aucun éclaircissement, ils prirent le parti de le garder prisonnier dans sa maison, jusqu'à ce qu'il eût découvert son secret. Une pareille violence n'avoit pu s'exécuter sans éclat. Dès le matin tous les négocians de Constantinople s'assemblent dans leurs différens bureaux; ils se rendent ensemble au Palais du Patriarche. C'étoit Jean Camatère, frere de l'Impératrice, qui deux ans auparavant avoit succédé à Xiphilin. Ils le menacent de le jetter par les fenêtres, s'il ne leur donne sur le champ une lettre pour l'Empereur, & s'il n'obtient l'élargissement de Calomode. Le Prélat s'employa si bien auprès du Prince, que Calomode fut aussi-tôt tiré des mains de ces satellites titrés; mais l'histoire ne dit pas qu'ils ayent

été punis, comme le méritoit une violence si criminelle.

ALEXIS III. An. 1201.

XXX. Révolte du peuple de Constantinople contre un mauvais Magistrat.

On auroit peine à croire à quel point l'indolence d'un Monarque peut enhardir la scélératesse, si l'histoire de Constantinople n'en fournissoit des exemples. Jean Lagus étoit Préteur de cette grande ville, & en cette qualité il jugeoit les délits contre la police, & avoit l'Intendance des prisons. Il se proposa dans cette charge de s'enrichir lui & sa famille. Il étoit dépositaire des aumônes que les ames pieuses faisoient en faveur des prisonniers; il les recevoit comme une pension que la religion lui payoit, & c'étoit son profit le plus légitime. Il en tiroit bien davantage des voleurs qu'il tenoit en prison: il regardoit ceux-ci comme ses commis. Maître & bienfaiteur des geoliers, il faisoit sortir de nuit ces brigands, & les envoyoit piller les maisons & les rues de la ville: à leur retour il partageoit le butin avec eux; & son équité dans la distribution, les profits qu'ils faisoient sans rien craindre, la prison étant pour eux un sûr asyle, les

ALEXIS III. An. 1201.

agrémens qu'il leur procuroit pour y vivre à leur aiſe, tout cela lui attachoit le cœur de ces ſcélérats, dont il méritoit mieux qu'aucun d'eux de tenir la place. L'Empereur enfin averti de cet horrible manège, en fut d'abord très-irrité, & promit de le punir. Mais ſa pareſſe différant toujours ce qui ne ſouffroit aucun délai, fut prévenue par une ſédition, qui le fit trembler lui-même. Lagus ayant condamné au fouet un artiſan qui l'avoit mérité, les camarades de ce malfaiteur ameuterent tous ceux du même métier, & coururent enſemble à la maiſon du Préteur pour le mettre en pieces. Il s'évada & échappa de leurs mains. Le peuple ſe joignit aux artiſans, & chargeant de malédictions & Lagus & Alexis même, les uns s'emparerent de la maiſon du Préteur, les autres coururent à Sainte Sophie. Aux portes de cette Egliſe étoit une garde de Varangues; le peuple force la garde, entre en foule, demande à grands cris un autre Empereur. Alexis étoit alors à Chryſopoli. Il envoye une partie de

ſes gardes, & à leur tête Conſtantin Tornice, Préfet de Conſtantinople, pour diſſiper cette émeute. A la vue de Tornice le peuple devient plus furieux; on l'accable de pierres; on tombe en foule ſur les gardes malgré leurs lances & leurs épées; la fureur ne connoît point de danger; on les met en fuite; on enfonce les portes des priſons, on pille l'Egliſe des priſonniers. On alloit forcer la priſon du Palais, où étoient renfermés les criminels d'Etat, lorſqu'Alexis Paléologue gendre de l'Empereur arriva, ſuivi de toutes les troupes de la maiſon Impériale. Cette vue intimida pour un moment les ſéditieux, mais ne les calma pas. Ceux qui avoient des armes dans leurs maiſons, coururent les chercher; & revenant ſur le champ joindre les autres, ils vont affronter la mort, perſuadés que les épées des gardes ne ſuffiront pas au maſſacre d'une ſi grande multitude, & qu'ils écraſeront enfin par le poids de leur foule immenſe, & les ſoldats & les armes. Pendant ce temps-là on faiſoit pleuvoir du haut des toits les

ALEXIS III. An. 1201.

tuiles & les pierres, il partoit des fenêtres une grêle de fléches. Tout le jour se passa en ces combats, qui couterent la vie à quantité de soldats & de citoyens. La nuit étant venue on se sépara ; & ce qui marque bien ce qu'étoit alors & le peuple de Constantinople & son Souverain, c'est qu'une émeute si sanglante n'eut aucune suite ; tout fut tranquille le lendemain ; le peuple ainsi que l'Empereur sembloient avoir oublié ce qui s'étoit passé la veille.

XXXI. Jean le Gros proclamé Empereur & mis à mort. *Nic. l. 5. c. 6.*

Jamais occasion ne parut plus favorable pour un usurpateur. Tout se remuoit dans l'Empire. Le Prince étoit méprisé ; le peuple cherchoit un autre Maître : mais ceux qui osoient se mettre sur les rangs, ne valoient pas mieux qu'Alexis ; leur ambition n'étoit soutenue d'aucun courage, d'aucun génie. Un certain Jean Comnène, surnommé le Gros, à cause de l'épaisseur de sa taille, devenue énorme par les excès de table, se fit une cabale d'un assez grand nombre de partisans, qu'il s'étoit attachés par l'appas de la bonne chere. Le complot étant

formé ;

formé, ils vont droit à Sainte Sophie. On détache une des couronnes d'or suspendues au-dessus de l'autel ; Jean la met sur sa tête & sort accompagné de sa troupe, qui le proclame Empereur. Le peuple auprès duquel il avoit le mérite d'être inconnu, s'attroupe autour de lui en grand nombre. On le conduit avec acclamation au grand Palais, dont on enfonce les portes. Alexis étoit encore à Chrysopoli. Jean prend séance sur le Trône d'or, donne les ordres, distribue les premieres charges de l'Empire. Ses partisans avec une foule de citoyens se répandent par toute la ville en criant : *Vive l'Empereur Jean Comnène.* On travaille à détruire les Palais de la famille Impériale. Tout est rempli de cris, de tumulte, de poussiere. La nuit vient, & Jean ne songe ni à faire garder le Palais, ni même à en relever les portes. Hors d'haleine & plus accablé d'embonpoint que de fatigue, il n'avoit d'autre soin que d'étancher sa soif très-difficile à éteindre. Ses soldats dispersés çà & là, faisoient la patrouille dans la ville. Le peuple

ALEXIS III. An. 1201.

ALEXIS III. An. 1201.

s'étoit retiré, comme une volée d'oiseaux, chacun dans sa demeure, & attendoit le jour pour piller les maisons opulentes. Alexis ne lui en donna pas le temps. Il fait partir en diligence tout ce qu'il avoit de parens & de gens de guerre autour de lui. Ils arrivent long-temps avant le jour, rassemblent les Varangues, tombent sur les divers pelotons de gardes, & après les avoir aisément taillés en pieces, ils marchent au Palais, assomment le stupide usurpateur, & portent sa tête à l'Empereur, qui revient à Constantinople, & la fait pendre toute sanglante au haut de l'arcade de la grande place. On expose le cadavre monstrueux en grosseur sur un lit à la porte du Palais de Blaquernes. Après l'avoir abandonné quelque-temps aux regards du peuple, on le jette sur le rempart pour servir de pâture aux chiens & aux oiseaux de proie. Quelque mépris que méritât ce malheureux, le Prince se rendit lui-même méprisable & par cet ordre inhumain, & par la curiosité barbare de repaître ses yeux d'un si affreux

ſpectacle. On arrêta les conjurés, & on les força par les tourmens de la queſtion à découvrir leurs complices.

ALEXIS III.
An. 1201.

XXXII.
Piraterie de l'Empereur.

Alexis ne trouvoit point de profit qui fût honteux ni criminel pour réparer les pertes que lui cauſoient ſes profuſions inſenſées. Après avoir épuiſé toutes les reſſources de la finance la plus odieuſe, il s'aviſa de faire le métier de pirate. Il y avoit un grand commerce, établi entre Conſtantinople & les villes maritimes du Pont-Euxin, ſur-tout avec la ville d'Amiſe, alors très-floriſſante, où tous les Marchands d'Aſie, tant Grecs que Turcs, avoient de riches comptoirs. Il donna ſix galeres à Conſtantin Francopule, & l'envoya ſur le Pont-Euxin ſous prétexte de rechercher les marchandiſes d'un vaiſſeau Grec, qui venant de la riviere du Phaſe avoit fait naufrage près de Céraſonte. Mais ſes ordres ſecrets étoient de courir ſus aux vaiſſeaux marchands, qui alloient au port d'Amiſe ou en revenoient & de les piller. Conſtantin s'acquitta parfaitement de ſa commiſſion. Il n'épargna aucun de ces bâtimens. Il

ALEXIS III. An. 1201.

massacroit ou précipitoit dans la mer ceux qui vouloient défendre leur bien; il jettoit les autres tout nuds sur le rivage. Après deux mois de croisiere Constantin revint à Constantinople avec un riche butin, que l'Empereur fit vendre au profit du fisc. Ce fut en vain que les navigateurs dépouillés vinrent porter leurs plaintes à l'Empereur ; on ne les écouta pas. Les Marchands d'Icône s'adresserent à Rokneddin, qui députa vers l'Empereur pour demander restitution de leurs effets. L'Empereur se justifia par un mensonge, en désavouant Constantin, sujet rebelle, disoit-il, & déserteur de l'Empire. Cependant comme il s'agissoit de paix avec Rokneddin, il consentit à lui payer outre la pension annuelle, une somme d'argent pour dédommager les négocians d'Icône. Peu de jours après Rokneddin intercepta des lettres de l'Empereur adressées à un de ces scélérats nommés Bathéniens, qui faisoient le métier d'assassins. Alexis promettoit de grandes récompenses à ce malheureux, s'il tuoit le Sultan. Le Bathenien

fut pris, & la paix rompue. Les Turcs se vengerent de cet infâme procédé sur plusieurs villes qu'ils pillerent. Un des premiers Officiers de l'Empire vint se joindre à eux. Michel l'Ange fils naturel de Jean l'Ange oncle de l'Empereur, avoit été chargé de recueillir les impôts du district de Mylasse en Carie. Quelque mécontentement le poussa à la révolte : il se saisit de la caisse & prit les armes. Ayant été battu par les troupes de la province, il se retira auprès de Rokneddin, qui le reçut volontiers, & lui donna une armée. Michel attaqua les villes du Méandre, & les traita plus cruellement que n'auroient fait les Turcomans. Alexis partit au mois de Novembre pour l'aller combattre, & selon sa coutume il ne fit que se montrer en Asie. Le reste de l'année se passa en marches & en mouvemens inutiles. L'hiver fit retirer les deux armées sans avoir mesuré leurs forces.

ALEXIS III. An. 1201.

Ayant renvoyé ses troupes à Constantinople, comme l'hiver de cette année avoit toute la douceur du

An. 1202. XXXIII. Dangers que

ALEXIS III.
An. 1202.
court Alexis sur mer & sur terre.

printemps, il résolut de le passer en divertissemens autour des isles charmantes de la Propontide. Il s'embarqua avec ses courtisans & les Dames de sa Cour. Réunis dans le même vaisseau, ce n'étoient que festins, jeux, danses & concerts. Après s'être long-tems promené le long du golfe d'Astaque, il se rapprochoit de Constantinople, lorsqu'un furieux orage vint troubler ses plaisirs, & lui fit voir de près toutes les horreurs du naufrage. Le tumulte & le désordre des manœuvres, les cris, les vœux, les gémissemens des courtisans & surtout des femmes, mêlés au mugissement des vens & des flots, formoient un concert bien différent de celui qu'avoit interrompu la tempête. L'Empereur devenu le jouet des vagues, personnage alors beaucoup moins important que le dernier des matelots, n'attendoit que la mort. Enfin à force de travaux, après bien des coups de mer, on atteignit l'isle du Prince, d'où l'on gagna le port de Chalcédoine. Alexis ayant pris quelques jours de repos, traversa le Bos-

phore & se rendit au grand Palais. S'étant délassé par les jeux du Cirque, qu'on donnoit au peuple dans cette saison, il voulut passer au Palais de Blaquernes. Mais dans ces temps d'ignorance, les Empereurs n'osoient faire un pas sans consulter les planettes, & leur position ne se trouvoit pas alors favorable. Il demeura donc jusqu'au carême dans le grand Palais. Le quatrieme de Mars lui fut annoncé comme un jour heureux, pourvû qu'il partît avant le lever du soleil. Un vaisseau l'attendoit à l'ancre, pour le transporter à Blaquernes. Toute sa famille étoit assemblée dans son appartement, & il se levoit avant le jour, lorsqu'un tremblement subit fit ouvrir la terre au bord de son lit. Un de ses Chambellans fut englouti dans un profond abîme; l'Empereur fut préservé; mais son gendre Alexis Paléologue & plusieurs autres penserent y périr, & furent grièvement blessés.

ALEXIS III. An. 1202.

XXXIV. Avantures d'Eudocie fille d'Alexis.

La Cour de Constantinople reçut en ce temps-là un affront inoui, qui ne demeura impuni qu'à cause de sa

ALEXIS III. An. 1202. *Nicet. l. 3. c. 7. Du Cange fam. p. 286, 287.*

foiblesse. Eudocie fille aînée d'Alexis avoit été, comme je l'ai dit, mariée à Etienne Roi de Servie. Ce Prince après avoir régné peu de temps, avoit pris l'habit de Moine sur le mont Papyce, laissant ses Etats à son fils aîné, de même nom que lui, qu'il avoit eu d'une premiere femme. Le jeune Prince traita sa belle mere avec beaucoup d'honneur, il la laissa maîtresse d'une partie du Royaume, & devenu passionné pour elle, il poussa enfin la tendresse au-delà des bornes fixées par les loix de toutes les nations, & par la nature même. Son pere étant mort, il épousa Eudocie & en eut plusieurs enfans : excès incroyable dans un siecle & dans une nation moins barbare. Une passion si révoltante s'éteignit au bout de quelque-temps, & eut les suites qu'elle méritoit. Ils en vinrent à se reprocher mutuellement leurs désordres. Ceux du Prince n'étoient que trop publics. La Princesse, soit qu'elle fût réellement coupable, soit qu'on la soupçonnât injustement, essuya le plus horrible traitement dont on puisse

flétrir une vile courtisanne. Le Roi l'ayant fait dépouiller de tous ses habits, la chassa du Palais, couverte à demi de misérables lambeaux. Volk frere d'Etienne, mais plus sage & plus modéré, avoit employé les remontrances & les plus instantes prieres, pour l'engager à ne pas se déshonorer lui-même par un procédé si atroce à l'égard de la fille d'un Empereur. N'ayant pû l'en détourner, il reçut chez lui la Princesse, & après l'avoir revêtue il la fit conduire à Duras. A cette humiliante nouvelle Alexis qui auroit dû armer toutes les forces de l'Empire pour laver un si sanglant outrage, ne fit autre chose que d'envoyer à sa fille des habits conformes à sa dignité, & un litiére, pour la transporter dans son Palais. La concorde ne fut pas de longue durée entre les deux Princes de Servie. Volk prit les armes contre son frere, & le chassa de ses Etats.

ALEXIS III. An. 1202.

XXXV. Succès de Joannice contre l'Empire. *Nicet. l. 3. c. 7.*

Jean que nos Auteurs nomment Joannice, & qui prenoit lui-même le nom de Calojean, avoit succédé à Pierre son frere dans le Royaume de

ALEXIS III. An. 1202.

Gesta Innocent.

Du Cange fam. p. 319.

Bulgarie. Dès qu'il fut sur le Trône, il forma le dessein de faire rentrer le pays sous l'obéissance de l'Eglise Romaine, & il envoya des Ambassadeurs au Pape Innocent III. Ce fut inutilement qu'Alexis fit tous ses efforts pour l'en détourner, lui promettant de le reconnoître pour Roi, & de lui envoyer un Patriarche. Joannice reçut du Pape le sceptre, la couronne, un étendard qui portoit une croix & les clefs de l'Eglise, avec le droit de battre monnoie à son coin, privilége dont les Papes de ce temps-là s'arrogeoient la concession. Malgré le zèle que ce Prince affectoit pour la pureté de la religion, il étoit cruel & fier, prétendant tirer son origine de l'ancienne Rome, comme les Valaques eux-mêmes se vantoient de descendre des Romains. Devenu plus ennemi des Grecs qu'il ne l'étoit auparavant, il vint attaquer Constantia près du mont Rhodope; il s'en rendit maître sans peine & en détruisit les murailles. Le vendredi de la semaine de la Passion il commença le siege de Varna. Comme la ville étoit

ALEXIS III. An. 1202.

défendue avec courage par une garnison Latine au service de l'Empire, elle ne fut forcée que le samedi Saint; & le Prince barbare, quoique Chrétien de nom, sans égard à la sainteté du jour, fit précipiter dans le fossé tous les malheureux habitans, les ensevelit tout vivans sous la terre dont il le combla, abbattit les murailles, & retourna en Bulgarie après cette Pâque sanguinaire.

XXXVI. Révolte de Camyze & de Spyridonace.

La prise d'Ivan n'avoit pas rendu la liberté à Camyze. Il étoit demeuré entre les mains des Thraces révoltés, d'où Joannice l'avoit tiré en payant sa rançon, pour en faire son prisonnier. Cet infortuné Général ne cessoit de solliciter par lettres Alexis de le délivrer de captivité. Las d'écrire sans recevoir de réponse, il s'adressa enfin à Chryse, qui paya sa rançon à Joannice, & l'envoya à Prosaque. Dans ce nouvel exil il continuoit de presser l'Empereur, en lui représentant qu'il lui abandonnoit sans regret tout le reste de sa fortune; que de tant de biens saisis par le Prince, il ne lui redemandoit que deux cens livres d'or

qu'on exigeoit pour ſa délivrance.
ALEXIS III. Alexis mettant en balance d'un côté
An. 1202. la parenté & les ſervices de Camyze, de l'autre ſon or, ſon argent, ſes immenſes poſſeſſions, trouva que ſa dépouille étoit d'un bien plus grand poids que ni la juſtice, ni l'honneur, ni la reconnoiſſance. D'après ce honteux calcul, il demeura ſourd à toutes les inſtances, & Camyze n'eſpérant plus rien de ce Prince avare & ingrat, réſolut de ſe donner à Chryſe, & de racheter ſa liberté en le ſervant contre l'Empire. Il ſe mit donc à ravager avec lui la Macédoine. Ils s'emparerent de la Pélagonie, prirent la ville de Prilape, emporterent de force les places voiſines, gagnerent par argent ou par intrigue les plus éloignées, pénétrerent en Theſſalie par les vallons de Tempé, ſe rendirent maîtres des plaines, franchirent ces montagnes renommées qui ſéparent la Theſſalie du reſte de la Grece, & jetterent l'allarme dans cette contrée autrefois ſi fameuſe, dont les habitans n'étoient plus que les ombres de tant de bra-

ves guerriers & des plus heureux génies. En même-temps un autre rebelle ſoulevoit la Thrace. Jean Spyridonace, né en Cypre dans la miſere, étoit venu à Conſtantinople pour y gagner ſa vie du travail de ſes mains. Son extérieur n'étoit pas propre à relever ſa baſſeſſe. Un viſage difforme, un corps encore plus mal fait, des yeux de travers, ſembloient le condamner à ramper dans la pouſſiere. Il n'avoit qu'un talent, & il fut aſſez heureux pour trouver un Prince qui en faiſoit grande eſtime : c'étoit d'imaginer de nouvelles formes d'impôts, dont l'érudition financiere, ſi ingénieuſe d'ailleurs à inventer d'admirables ſecrets pour appauvrir les peuples, ne s'étoit pas encore aviſée. Ce mérite l'éleva aux emplois ; il devint garde du tréſor ; & pour récompenſe de ſes ſervices, on lui donna le gouvernement du pays de Smolène en Thrace. Il avoit vû l'Empereur de trop près, pour l'aimer ou le craindre. Il ſe voyoit dans une contrée preſque inacceſſible. Il prétendit à l'indépendance, & ceſſa d'o-

ALEXIS III.
An. 1202.

ALEXIS III. An. 1202.

béir aux ordres qui lui venoient de la Cour. L'Empereur relevoit d'une violente attaque de goutte, & ce mal douloureux lui avoit été moins sensible, que le double regret d'avoir élevé un méchant homme tel que Spyridonace, & de s'être fait un ennemi de Camyze son meilleur Capitaine. Il partagea ses troupes en deux corps ; il en donna un à son gendre Paléologue, pour aller combattre Spyridonace ; il mit à la tête de l'autre Jean Eonopolite, pour faire la guerre à Camyze & à Chryse. Paléologue aussi brave que prudent n'eut pas de peine à vaincre Spyridonace ; il l'obligea de fuir en Bulgarie. Il n'étoit pas si aisé de se défaire des deux autres ennemis. L'Empereur alla joindre Eonopolite ; il regagna Chryse en lui mettant entre les mains la Princesse Théodora, qu'il lui avoit déja promise en mariage. Chryse rendit la Pélagonie & la ville de Prilape. Camyze demeuroit en armes, maître de la Thessalie ; il fut battu & se réfugia en Macédoine dans le château de Stane, qu'il regardoit comme im-

prenable. Il y fut cependant forcé. Strummize fut rendue à l'Empereur, & l'on fit la paix avec Joannice. On ne dit pas quel fut le ſort de Camyze. ALEXIS III.

XXXVII. Cinquieme Croiſade.

Dans l'état de foibleſſe où l'Empire étoit réduit, les armes des Bulgares & les entrepriſes de ces avanturiers rebelles qui ſe rendoient maîtres de divers cantons de la Thrace & de la Macédoine, en épuiſoient toutes les forces. L'Empereur alternativement occupé à ſe guérir de la goutte & à la mériter, paroiſſoit cependant quelquefois à la tête de ſes armées; mais c'étoient des voyages de plaiſir plutôt que des expéditions guerrieres. Bientôt ennuyé de la vie militaire, ſouvent même avant que d'avoir apperçu l'ennemi, on le voyoit rentrer dans l'ombre de ſon Palais, ou s'aller repoſer dans les jardins de la Propontide des fatigues qu'il n'avoit pas eſſuyées. Dans ces dernieres années il entendoit ſans s'effrayer le bruit des armes qui retentiſſoit du côté de l'Occident. La Croiſade qui s'y préparoit ne menaçoit que l'Egypte & la

ALEXIS III. Palestine. Des conjonctures imprévues, telles qu'un vent impétueux, détournerent sur Constantinople la plus grande partie de cet orage, qui ébranla l'Empire jusque dans ses fondemens, & porta sur le Trône de la Grece une race étrangere.

XXXVIII. Foulque Curé de Neuilly prêche la Croisade.

Nicet. l. 3. c. 8, 9. Gesta Innoc. Guntherus hist. Const. Chron. Ursperg. Chron. Sti. Ant. Sanut. l. 3. part. 11. c. 1. Villehard. c. 1, & suiv. jusqu'au c. 25, & ibi. Du Cange. Acropolit. c. 2, & ibi Allatius. Odoric. Rayn. Herold. contin. Guill. Tyr. l. 2. c. 20. Rhamnusius. l. 1.

Les Chrétiens de Palestine réduits à un état déplorable, appelloient à leur secours les Princes d'Occident. Outre la principauté d'Antioche jointe alors au comté de Tripoli, il ne leur restoit de leurs conquêtes en Syrie que Tyr & Saint Jean d'Acre. Jérusalem étoit retombée en 1187, sous le joug des Infidèles. Saphadin presque aussi grand guerrier que Saladin son frere, avoit hérité de sa haine contre les Chrétiens, & Simon de Montfort après une victoire qui lui coûtoit autant qu'une défaite, avoit été obligé de faire avec les Sarasins une trêve de dix ans. Tant de malheurs touchoient sensiblement le cœur paternel d'Innocent III, élevé en 1198 sur la chaire de Saint Pierre. Ce Pontife recommandable par ses vertus, par son savoir, par son zèle

apostolique, digne de l'admiration de tous les siecles & de toutes les nations, s'il eut renfermé son pouvoir dans les bornes, que Jesus-Christ lui-même s'étoit prescrites sur la terre, & qu'il n'eût pas étendu la main jusque sur le Trône des Rois, ne fut pas plutôt à la tête de l'Eglise, qu'il porta ses regards sur la Terre-Sainte. Foulques Curé de Neuilly-sur-Marne, faisoit alors entendre dans toute la France le tonnerre des menaces évangéliques. Prédicateur intrépide il osoit les annoncer aux Rois. La force de ses paroles, animée par la grace divine, & soutenue de la sainteté de sa vie, pénétroit au fond des cœurs, & faisoit trembler le vice jusque dans le sanctuaire. Ces siecles d'ignorance étoient assez heureux pour conserver la vraie lumiere au sein de leurs ténébres; le vice ne se piquoit pas d'être conséquent, & les ames les plus corrompues retenoient du moins la foi de leurs peres. Innocent chargea Foulques d'être le hérault de la guerre qu'il méditoit contre les Infidéles. Successeur de

ALEXIS III.

Sabellicus. l. 8.
Doutreman. Const. Belgica. l. 1. *c.* 11. *l.* 2. *c.* 1, 2, 3, 4, 5.
Fleury hist. Eccl. l. 75. *art.* 14.
Maimbourg. Croisades l. 7.

ALEXIS III.

Pierre l'Hermite, ou plutôt de Saint Bernard qui fut trop sage pour ceindre l'épée, le nouveau Missionnaire parcourut la France & l'Allemagne. Les mouvemens de son éloquence simple, mais persuasive, ranimerent dans les Princes & dans les peuples, cette flamme de religion, qui ne s'éteignoit pas alors, même au milieu des désordres.

XXXIX. Innocent exhorte en vain Alexis.

Innocent faisoit tous ses efforts pour engager les deux Rois de France & d'Angleterre à se mettre à la tête des Croisés. Leur premiere expédition dans la Terre-Sainte les avoit rendus ennemis irréconciliables; ils avoient sans cesse les armes à la main pour s'entre-détruire, & les prédications de Foulques, les lettres pressantes du Saint Pere, les instances du Cardinal de Capoue envoyé dans ce dessein, ne purent obtenir d'eux qu'une trêve de cinq ans. Toujours en défiance l'un de l'autre, ils ne jugerent pas à propos de sortir de leurs Etats. Ils permirent seulement à leurs sujets de prendre la croix, & les Seigneurs Anglois sentirent même qu'ils ne se-

roient pas leur cour à leur Prince en s'éloignant de sa personne. Innocent avoit plus d'espérance du côté de l'Empereur Grec, plus foible à la vérité, mais cependant plus capable d'aider les Croisés par la proximité de ses Etats. Aussi-tôt après l'élection d'Innocent, Alexis lui avoit envoyé des députés avec des présens, pour le prier de le visiter par ses Légats, & le Pape avoit satisfait à sa demande, l'exhortant à réunir les deux Eglises, & à travailler de concert avec les Latins à la destruction du Mahométisme. Il avoit dans les mêmes vues écrit au Patriarche de Constantinople, & il proposoit un Concile général pour traiter les matieres contestées, & procéder efficacement à la réunion. Mais ce n'étoit de la part d'Alexis qu'un effet de vanité. Dès qu'il eut reçu les Légats du Pape, il ne montra plus que de l'éloignement & de la mauvaise volonté. Il répondit, apparemment de l'avis de ses Astrologues, que le temps de la miséricorde de Dieu pour la délivrance de la Palestine, n'étoit pas encore arrivé. Quant

ALEXIS III.

ALEXIS III.

au Concile général, il consentoit d'y envoyer des députés, pourvû qu'il se tint en Orient, où avoient été célébrés les huit premiers Conciles généraux. Il relevoit l'Empire au-dessus du sacerdoce. Enfin il représentoit au Pape que l'isle de Cypre appartenoit à l'Empire; & que s'il n'attaquoit pas le Roi titulaire de Jérusalem, qui s'étoit attribué la possession de cette isle, c'étoit pour épargner le sang chrétien. Il le prioit d'interposer son autorité pour engager ce Prince à restituer ce domaine aux maîtres légitimes. Quoique Innocent conservât peu d'espérance de rendre Alexis favorable aux Croisés, il n'oublia rien pour y réussir. Il lui répliqua qu'il n'appartenoit pas aux hommes de fixer les momens que Dieu avoit déterminés dans ses décrets; que leur devoir étoit de mettre la main à l'œuvre, en abandonnant le succès à la volonté du Tout-puissant. Il le félicitoit de ses bonnes dispositions au sujet de la réunion. Mais sur l'article alors le plus délicat & le plus sensible à la Cour Romaine, il combattoit les

prétentions d'Alexis par les raiſons & les allégories reçues en ces temps-là, & tâchoit de montrer que le Sacerdoce eſt autant ſupérieur à l'Empire que le ſoleil l'eſt à la lune qui emprunte de lui ſa lumiere, ces deux aſtres étant, diſoit-il, le ſymbole des deux Puiſſances. Quant à l'iſle de Cypre il répondoit qu'il prendroit à ce ſujet de plus amples informations. En attendant il exhortoit l'Empereur à ne pas ſuſciter de nouveaux troubles aux Chrétiens de la Terre-Sainte.

XL. Indulgences & autres faveurs accordées aux Croiſés.

Les ſollicitations d'Innocent eurent plus de ſuccès auprès des Prélats & des Seigneurs de France, de Flandre, d'Italie & d'Allemagne. Pour attirer les peuples par de puiſſans intérêts, ſoit ſpirituels, ſoit temporels, il accorda pleine & entiere indulgence & rémiſſion de tous péchés à ceux qui prendroient la Croix; il s'engageoit lui & ſes ſucceſſeurs à prendre ſous la ſauve-garde de S. Pierre leurs biens & leurs familles, tant qu'ils ſeroient en Paleſtine; il enjoignoit aux Rois & aux Princes de les affranchir de tout impôt, & d'annuller toutes les

ALEXIS III. obligations usuraires contractées avec les Juifs ; il les déclaroit exempts de l'interdit jetté sur le Royaume de France, à cause du divorce de Philippe Auguste avec la Reine Ingelburge. Pour contribuer aux dépenses nécessaires, il ordonna que les Evêques & les Monastéres payeroient le quarantieme de leur revenu ; il se taxa lui-même au dixieme ainsi que les Cardinaux ; & afin de donner l'exemple d'un sacrifice encore plus généreux & digne du chef de cette illustre entreprise, il fit fondre tout ce qu'il avoit de vases d'or & d'argent. Le grand Maître des Hospitaliers rappella par des ordres pressans ses Chevaliers répandus dans les diverses contrées de l'Europe.

XLI. Grand nombre de Seigneurs prennent la Croix.

Les Tournois étoient en ce temps-là le plus brillant théatre, où la noblesse Françoise s'empressoit à signaler sa force & son adresse. Sur la fin de l'année 1199 on tint une de ces assemblées à Escry, château situé en Champagne sur la riviere d'Aîne. Au milieu de cette fête guerriere les Comtes & les Barons, brûlans d'ar-

deur militaire & de dévotion, ſentimens qui ſouvent alors s'allioient enſemble ſans trop ſe connoître, terminerent leurs joûtes par prendre la Croix. Thibaut Comte de Champagne, & Louis Comte de Blois & de Chartres, tous deux proches parens des Rois de France & d'Angleterre, ſe croiſerent les premiers. Leur exemple fut ſuivi d'un grand nombre de Seigneurs François : entre les plus renommés furent Geoffroi Comte du Perche, Mathieu de Montmorency, Gui Chatelain de Coucy, Geoffroi de Villehardouin Maréchal de Champagne, qui nous a laiſſé le récit de cette expédition, & les Evêques de Troies, de Soiſſons, d'Amiens & de Nevers. Au commencement du carême de l'année ſuivante Baudoin Comte de Flandre & de Hainaut prit la Croix dans l'Egliſe de Saint Donatien à Bruges, avec Marie ſa femme & ſes freres Henri & Euſtache, Hugues Comte de Saint Paul, Renaud Comte de Boulogne, & plus de mille Chevaliers s'engagerent à les ſuivre. Les Comtes de Norwic & de Northampton furent les ſeuls Sei-

ALEXIS III. gneurs Anglois ; les autres se réserverent à marcher à la suite de leur Roi Richard, qui avoit dessein de retourner en Palestine, lorsqu'il auroit terminé ses différends avec Philippe Auguste. Plusieurs Chevaliers Italiens se joignirent ensuite aux Croisés. Les Evêques de Bâle & d'Halberstadt, Albert Comte de Spanheim, Berthold Comte de Naumbourg, un autre Berthold Comte de Catzenelbogen, & plusieurs autres Seigneurs Allemands partagerent aussi les hasards de cette brillante entreprise. La moitié de l'Europe se mit en mouvement. La noblesse qui ne connoissoit d'autre gloire que celle des armes, auroit seule formé une armée redoutable par sa valeur. On y comptoit quatre mille cinq cens Chevaliers, suivis chacun de deux Ecuyers. Il n'en vint point d'Espagne ; ce n'est pas qu'elle en fût stérile ; c'étoit dans cette brave nation les siecles de l'héroïsme : mais toujours en allarmes, toujours aux prises avec les Musulmans établis dans son sein, l'Espagne étoit toute entiere un champ de bataille,

bataille, & la vie des Eſpagnols une Croiſade perpétuelle. Il ſeroit trop long de nommer ici en détail tous les perſonnages diſtingués qui s'engagerent dans cette milice. On en peut voir la liſte dans les Auteurs qui ont écrit en particulier l'hiſtoire de cette Croiſade. Je ne nomme pas non plus ceux qui dans le cours du voyage ſe ſéparerent du gros de l'armée, pour paſſer en Syrie ou ailleurs, & qui ne prirent point de part à la conquête de Conſtantinople, objet propre de mon Ouvrage.

XLII. Meſures que prennent les Croiſés.

Après cet engagement ſolemnel, il s'agiſſoit de prendre de juſtes meſures pour aſſurer le ſuccès. On s'aſſembla pour cet effet d'abord à Soiſſons, enſuite à Compiegne. Thibaut Comte de Champagne, déja renommé pour ſes qualités héroïques, quoiqu'il ne fût âgé que de vingt quatre ans, fut élu pour chef. On délibéra ſur la route qu'on devoit prendre. Celle de terre étoit longue, difficile, dangereuſe : les malheurs de toute eſpece, qu'avoient éprouvés le Roi Louis le jeune, & les Empereurs

ALEXIS III.

Conrad & Frédéric avec des armées beaucoup plus nombreuſes, détournoient de choiſir ce chemin. Mais d'une autre part les nouveaux Croiſés ſe trouvoient en trop grand nombre pour ſe mettre ſur mer, à moins que d'avoir une puiſſante flotte, qu'ils n'étoient pas en état de fournir. Ils réſolurent donc de s'adreſſer à une puiſſance maritime. Les Vénitiens, les Génois, les Piſans ſe diſputoient alors l'Empire de la Méditerranée. On ſe détermina pour les Vénitiens qui avoient plus de vaiſſeaux, & le plus grand intérêt d'abbattre les Muſulmans. On choiſit pour traiter du paſſage ſix Commiſſaires, qu'on crut les plus capables, & on leur donna plein pouvoir de conclure cette importante négociation.

XLIII. Les députés traitent avec les Vénitiens.

Arrivés à Veniſe ils s'adreſſerent au Doge. C'étoit Henri Dandolo un des plus grands perſonnages de ſon ſiecle. Il étoit âgé de plus de quatre-vingts ans. Trente ans auparavant l'Empereur Manuel, ſelon les Hiſtoriens de Veniſe, en voulant l'aveugler par une cruelle perfidie, n'avoit

fait que lui affoiblir la vue. Mais la vieilleſſe ne lui avoit rien ôté de ſa vigueur, & les vives lumieres de ſon génie ſuppléoient avec avantage à la foibleſſe de ſes yeux. Animé lui-même de cette ardeur de gloire qui embraſoit tant de Seigneurs, il fit aux députés l'accueil le plus gracieux. Il porta leur demande aux différens conſeils de la république. On convint de fournir des palandres ou vaiſſeaux plats pour le tranſport de quatre mille cinq cens chevaux, & de neuf mille Ecuyers, des navires pour quatre mille cinq cens Chevaliers & vingt mille hommes de pied; des vivres pour neuf mois; à condition que les Croiſés payeroiont quatre marcs d'argent pour chaque cheval & deux pour chaque homme; ce qui montoit à la ſomme de quatre-vingt-cinq mille marcs. Ces conventions devoient durer l'eſpace d'un an, à compter du jour qu'ils partiroient des ports de Veniſe. La République promettoit de plus d'équipper au moins cinquante galeres pour ſa part, à condition qu'elle partageroit la moitié des conquêtes.

ALEXIS III.

ALEXIS III.

Ce traité arrêté par le Sénat fut confirmé par tout le peuple assemblé dans l'Eglise de Saint Marc. Après une messe solemnelle, les députés s'étant rendus à l'Eglise, Geoffroi de Villehardouin prenant la parole au nom de tous : » Seigneurs, dit-il, les plus » hauts & les plus puissants Barons de » France nous ont envoyés vers vous, » pour vous prier d'avoir pitié de Jé- » rusalem, qui gémit sous le dur es- » clavage des Musulmans, & de » vouloir bien les accompagner pour » venger l'injure faite à Jesus-Christ. » Il vous ont choisis comme la nation » la plus puissante sur mer ; ils nous » ont ordonné de nous jetter à vos » pieds & d'y demeurer prosternés, » jusqu'à ce que vous leur ayez oc- » troyé leur demande, & promis de » secourir la Terre-Sainte «. A ces mots les six députés se prosternerent en versant des larmes. Le Doge & les assistans attendris, levant les mains en haut, s'écrierent tout d'une voix, *qu'ils y consentoient, qu'ils le promettoient*. Le bruit de cette acclamation étant appaisé, le Doge harangua le

peuple & le félicita de l'honneur que Dieu faisoit à la République de l'associer à une si sainte & si glorieuse entreprise. Le traité fut signé le lendemain, & il fut décidé qu'on iroit attaquer l'Egypte, comme la principale ressource des Sarasins & des Turcs, dont la conquête entraîneroit celle de tous leurs Etats. L'occasion étoit favorable. Saphadin Sultan de Damas avoit chassé le Sultan d'Egypte; il étoit en guerre avec celui d'Alep & avec plusieurs autres; sa dureté le rendoit odieux à ses peuples. De plus l'Egypte étoit affligée de la famine, le débordement du Nil ayant manqué les années précédentes. Une autre raison devoit encore déterminer les Croisés; c'est que le terme de la trêve conclue avec Saphadin pour la Palestine, n'étoit pas encore expiré. On fixa le rendez-vous à Venise pour le jour de Saint Jean de l'année suivante 1202, auquel la flotte se trouveroit appareillée. Les députés se transporterent ensuite au grand Palais, où le Doge leur ayant délivré les Lettres Patentes, se mit à genoux,

ALEXIS III.

ALEXIS III. & verſant beaucoup de larmes jura ſur les ſaints Evangiles d'obſerver fidélement tous les articles dont on étoit convenu. Le grand Conſeil compoſé de quarante-ſix Nobles d'une part, de l'autre les députés au nom de tous les Seigneurs, prêterent le même ſerment. On dépêcha au Pape Innocent pour l'inſtruire du contenu du traité, & lui en demander confirmation, ce qu'il accorda volontiers; mais avec cette reſtriction, que les Croiſés ne cauſeroient aucun dommage aux nations Chrétiennes, à moins qu'elles ne leur fiſſent obſtacle, & qu'en ce cas même ils n'agiroient offenſivement, qu'avec l'approbation du Légat du Saint Siege. Les Vénitiens, qui avoient un deſſein ſecret, refuſerent de ſouſcrire à cette condition. Les François emprunterent de quelques Banquiers de Veniſe, deux mille marcs d'argent, qu'ils mirent d'avance entre les mains du Doge, pour fournir à la premiere dépenſe des vaiſſeaux, & prirent enſuite congé pour retourner en leur pays. Ils paſſerent à Piſe & à Gênes, pour

engager ces Républiques à concourir avec eux ; mais ils n'en tirerent aucun ſecours. Ils rencontrerent au mont Cénis les Comtes de Brienne & de Montbeliard, qui prenoient le chemin de la Pouille avec pluſieurs Chevaliers. Gautier de Brienne alloit conquérir le Royaume de Sicile, qu'il prétendoit lui appartenir du chef de ſa femme fille du Roi Tancréde, dont le fils Guillaume III avoit été dépouillé de ſes Etats par l'Empereur Henri. Il promettoit de rejoindre l'armée avant qu'elle fut partie de Veniſe; mais ce Seigneur, après quelques ſuccès, périt en Italie.

ALEXIS III.

XLIV. Boniface de Montferrat élu chef de la Croiſade.

Le Maréchal de Champagne de retour à Troyes eut la douleur de trouver le Comte Thibaut dangereuſement malade, & de le voir mourir peu de jours après, au grand regret des Croiſés, qui comptoient beaucoup ſur les qualités éminentes de ce jeune Seigneur. Il fallut donner un autre chef à la Croiſade. Le Duc de Bourgogne ainſi que le Comte de Bar s'étant excuſés de ſe charger de cet emploi, on jetta les yeux ſur

ALEXIS III. Boniface Marquis de Montferrat, Prince généreux & expérimenté dans la guerre. Il étoit cousin du Roi de France & frere de ce fameux Conrad de Montferrat, qui devint gendre de l'Empereur Manuel, & dont nous avons raconté les avantures. Ce Prince ayant accepté l'honneur que lui faisoient tant de Seigneurs, se rendit à Soissons où ils étoient assemblés, & reçut la Croix des mains de l'Evêque & de Foulque de Neuilly dans l'Eglise de Notre-Dame. Il partit ensuite pour mettre ordre aux affaires de son Etat, après avoir tiré parole des Croisés & donné la sienne, que tous se trouveroient à Venise au jour marqué. Au carême suivant on fit encore une nouvelle perte par la mort de Geoffroi Comte du Perche, Seigneur de grand mérite, qui chargea en mourant son frere Etienne de la conduite de ses soldats. Les Croisés commençoient à quitter leur pays. Mais malgré leur parole tous ne se rendirent pas à Venise. Quelques-uns prirent la route de Marseille; d'autres gagnerent les ports de la Pouille,

trouvant ce chemin plus sûr & plus commode pour passer, soit en Egypte, soit en Syrie. Une grande flotte partie des côtes de Flandre pour entrer dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar, sous la conduite de Jean de Nesle, Chatelain de Bruges, ne rejoignit plus le reste de l'armée; & ce fut une perte irréparable pour le Comte Baudouin & pour ses freres; ils avoient chargé ces vaisseaux de quantité de vivres & de leurs meilleurs soldats sous la conduite de plusieurs Chevaliers distingués, qui avoient juré sur les Evangiles de se rendre auprès d'eux.

ALEXIS III.

XLV. Les Croisés à Venise.

Nic. l. 3. c. 8, 9. Gesta Innoc. Acrop. l. 2, & ibi Allatius. Villehardouin & ibi Du Cange. Sanut. l. 3. part. 11. c. 1. Herold. l. 2. c. 20. Chron. Sti. Ant.

Les chefs des Croisés Boniface de Montferrat, Baudouin de Flandre, Louis de Blois réunis à Venise avec leurs troupes, reçurent l'accueil le plus honorable. On les logea dans l'isle de Saint Nicolas. C'étoit l'élite des guerriers de l'Europe; la plûpart vétérans & d'une bravoure éprouvée. Le rivage étoit bordé de cabannes pour les soldats, & d'écuries pour les chevaux. Tous les canaux étoient couverts de gondoles, qui s'empressoient

ALEXIS III. An. 1202.

Sabellicus l. 8. Odor. Raynald. Doutreman. conſt. Belg. l. 2. c. 6, 7. Maimbourg. l. 7. Fleury hiſt. Eccleſ. l. 75. art. 47.

d'apporter l'abondance. La flotte prête à faire voiles auroit ſuffi à une armée trois fois plus nombreuſe. C'étoient plus de quatre cens vaiſſeaux, les uns armés en guerre, les autres conſtruits pour le tranſport des chevaux & d'une prodigieuſe quantité de proviſions. Le Pape étoit regardé comme le chef ſpirituel de l'entrepriſe. On lui députa pour le prier d'obtenir du ſecours de l'Empereur de Conſtantinople. Il répondit qu'il avoit déja écrit à ce Prince, & qu'il en avoit reçu la promeſſe de fournir des vivres aux Croiſés; que s'il manquoit de parole, les Croiſés pourroient en prendre de force où ils voudroient, & qu'il leur en donnoit la permiſſion. C'en étoit aſſez alors pour tranquilliſer les conſciences. Cependant les Vénitiens fidéles aux conventions au-delà même de leur promeſſe, ſommerent les Comtes & les Barons de s'acquitter à leur tour de leur parole, en payant la ſomme convenue pour le paſſage. Mais on s'apperçut du tort que faiſoit à l'armée l'abſence de tant de Chevaliers

qui s'en étoient séparés. La quête qu'on fit dans le camp ne put fournir qu'une petite partie de la dette, & un grand nombre de Croisés déja ennuyés du voyage, parloient de s'en retourner. Le Comte de Flandre animé de sentimens plus généreux, proposa aux autres Seigneurs, de renoncer à leurs richesses plutôt qu'à leur honneur, & n'eut pas de peine à y faire consentir les Comtes de Blois & de Saint Paul, & le Marquis de Montferrat. Ils firent porter au Doge tout ce qu'ils avoient d'or, d'argent, & de pierreries. Malgré ce noble sacrifice il manquoit encore trente-quatre mille marcs d'argent. Henri Dandolo qui n'avoit pas l'ame moins élevée, les en auroit volontiers tenus quittes; mais il étoit chef d'une république économe, qui calculoit la gloire. Pour tirer les Croisés d'embarras, il proposa au Sénat de les employer à reprendre Zara déja plusieurs fois révoltée, & qui s'étoit donnée au Roi de Hongrie. Il persuada qu'un si important service méritoit bien qu'on remît le payement

ALEXIS III. An. 1202.

du reste jusqu'au temps, où leurs conquêtes les mettroient en état de s'acquitter. Cet expédient fut approuvé des Vénitiens, qui dès le commencement avoient conçu le dessein de profiter de la conjoncture. Mais il trouva beaucoup d'opposition de la part des Croisés. Les uns qui souhaitoient de retourner dans leur pays, les autres qui brûloient d'impatience de passer dans la Terre-Sainte, s'écrioient *qu'ils avoient fait vœu de combattre les Infidéles & non pas les Chrétiens leurs freres : que le Roi de Hongrie, maître de Zara étoit non-seulement Chrétien, mais qu'il avoit lui-même pris la Croix avec le Prince André son frere : que le siege de Zara auroit tout l'odieux d'une guerre civile & même sacrilége, puisque la bulle de la Croisade frappoit d'anathême quiconque attaqueroit les Croisés.* Le Pape s'opposoit à ce siege ; il avoit envoyé à Venise le Cardinal de Capoue, pour défendre aux Croisés de s'y engager sur peine d'excommunication. Mais Dandolo combattit les raisons du Cardinal ; il fit voir *que*

le chef de l'Eglise, dont la puissance est toute spirituelle, n'a aucun droit sur let intérêts des Souverains ; qu'il ne peut enchaîner leur pouvoir, ni se rendre arbitre de la paix & de la guerre ; que de couvrir de l'impunité des sujets rebelles, ce seroit autoriser le crime. Il parla avec tant de force & d'éloquence, que les Croisés se rendirent à son avis. Il y en eut néanmoins plusieurs qui se détacherent des autres ; & le Marquis de Montferrat, à qui le Pape avoit déclaré de vive voix sa volonté, dans un voyage que ce Prince avoit fait à Rome, ne voulut prendre aucune part à l'expédition de Dalmatie. Le Doge ravi d'avoir réussi à maintenir une si belle entreprise, voulut en partager l'honneur. Il se fit attacher la croix solemnellement dans l'Eglise de Saint Marc, & ses compatriotes, à son exemple, se croiserent en assez grand nombre.

ALEXIS III. An. 1202.

XLVI. Alexis fils d'Isaac a recours aux Croisés.

On achevoit les préparatifs du départ fixé à la fin de Septembre, lorsqu'un événement imprévû fit balancer les Croisés sur la résolution qu'ils avoient prise de se porter en Egypte,

ALEXIS III. An. 1202.

& les détermina ensuite à changer de route. L'usurpateur Alexis avoit enfermé Isaac dans une tour de Constantinople, comme nous l'avons raconté. Mais après quelque-temps de dureté & de rigueur, il lui avoit laissé la liberté de recevoir des visites. Isaac en recevoit sur-tout des Latins qui passoient par Constantinople. Par leur canal il entretenoit correspondance avec sa fille Irène mariée à Philippe, devenu Roi des Romains; & il concertoit avec elle les moyens de se venger de son frere, & de remonter sur le Trône. Son fils Alexis le servoit utilement auprès de sa sœur & de son beaufrere. Ce jeune Prince qui n'avoit que douze ans au temps du désastre de son pere, fut d'abord renfermé dans une prison. Son oncle lui rendit ensuite la liberté, & s'en fit même accompagner dans son expédition de Thrace contre Camyze. Alexis par le conseil de son pere traita secrettement avec un armateur Pisan, qui promit de le transporter en Sicile. Le vaisseau Pisan l'attendoit à l'ancre près d'Athyras, où devoit passer

l'armée Impériale, & la chaloupe avoit abordé à terre ſous prétexte de charger du ſable pour leſter le navire. Arrivé en ce lieu Alexis ſe jetta dans la chaloupe qui le conduiſit au vaiſſeau. L'Empereur averti de ſon évaſion envoya viſiter le navire, qu'un vent contraire empêchoit de s'éloigner. Alexis qui s'étoit fait auſſi-tôt raſer & déguiſer en matelot, ne fut pas reconnu. Il paſſa en Sicile, & fit ſavoir ſon avanture à ſa ſœur, qui lui envoya une eſcorte pour l'amener en Allemagne. Il ne tarda pas à ſe mettre en chemin; & comme il traverſoit l'Italie, il s'adreſſa d'abord au Pape pour lui demander ſa protection auprès des Princes Chrétiens; il promettoit de ſoumettre au ſaint Siege l'Egliſe d'Orient. Le Pape tout occupé de la conquête de la Terre-Sainte, n'écouta pas ſes ſollicitations, & le Prince continua ſa route; c'étoit alors que tous les Croiſés ſe rendoient de toutes parts à Veniſe. Comme Alexis paſſoit par Vérone, il y rencontra quelques Seigneurs, & quantité de ſoldats qui étoient en route

ALEXIS III. An. 1202.

pour aller joindre l'armée. Il lui vint en pensée qu'avec un peu d'adresse il pourroit profiter de cet armement, & le détourner sur Constantinople pour relever sa fortune & celle de son pere. Il envoya donc à Venise pour conjurer les Croisés de prêter leur bras à une si juste entreprise, qui devoit les couronner de gloire, & leur procurer les plus grands avantages. Le Marquis de Montferrat en quittant la France avoit passé par l'Allemagne, où Philippe l'avoit sollicité d'employer ses forces à rétablir Isaac, & Boniface n'avoit pas rejetté cette proposition. Il étoit même allé à Rome pour la faire agréer au Pape. Mais ne le trouvant pas disposé à y consentir, il étoit retourné dans ses Etats, sans s'occuper davantage de ce projet. L'arrivée des envoyés d'Alexis en réveilla l'idée. Ils furent bien reçus. On convint avec eux que si Alexis s'engageoit à les secourir pour la conquête de la Terre-Sainte, on lui prêteroit réciproquement des secours. On lui envoya des députés, qui devoient l'accompagner en Allemagne, pour

traiter de cette alliance avec Philippe & Irène. Les motifs qui déterminoient les Croisés à écouter les prieres du jeune Alexis, étoient appuyés dans le cœur des Vénitiens par les sentimens de leur vengeance particuliere. Le Doge ne pouvoit oublier le traitement cruel qu'il avoit reçu de Manuel; & la République outre la saisie de ses vaisseaux & le pillage de ses marchandises à Constantinople, avoit essuyé de ce Prince de sanglants outrages. Il avoit toujours favorisé les Pisans alors ennemis des Vénitiens, & dans les querelles sanglantes des deux nations, qui en venoient souvent aux mains, soit sur mer, soit dans l'enceinte de la ville, les Pisans avoient toujours trouvé dans Manuel un zèlé protecteur. De plus Alexis refusoit d'acquitter le reste de la somme stipulée par le traité de paix.

ALEXIS III. An. 1202.

XLVII. Départ de la flotte.

La négociation d'Alexis avoit différé le départ de la flotte. Enfin le 8 Octobre on mit à la voile au bruit des trompettes & des acclamations de tout le peuple de Venise. Jamais flotte si nombreuse ni si magnifique-

ALEXIS III. An. 1202.

ment équippée ne s'étoit fait voir ſur le golfe Adriatique. Elle étoit compoſée ſelon Rhamnuſio de quatre cens quatre-vingt bâtimens, dont deux cens quarante armés en guerre, ſoixante-dix chargés de vivres & des machines alors en uſage dans les ſieges, cent vingt palandres pour le tranſport des chevaux, & cinquante galeres Vénitiennes que le Doge commandoit en perſonne pour la part de la République. Les combattans étoient au nombre d'environ quarante mille, tant cavaliers que fantaſſins. Ils demeurerent pluſieurs jours à la rade de l'iſle Saint Nicolas, pour y attendre le vent; & après avoir paſſé près d'un mois à réduire à l'obéiſſance de la République la ville de Trieſte & d'autres places maritimes de l'Iſtrie, qui s'étant révoltées infeſtoient la mer de leurs pirateries, ils arriverent devant Zara la veille de Saint Martin.

XLVIII. Priſe de Zara. *Nicet. l. 3. c. 8, 9.*

Zara ſituée ſur la côte Orientale du golfe Adriatique, à ſoixante lieues de Veniſe, environ à cinq lieues au Nord de l'ancienne Jadera, colonie

Romaine, étoit une ville riche, forte, peuplée, environnée d'une mer semée d'écueils. Elle ne tenoit au continent que du côté du Sud-Ouest. Le Roi de Hongrie, à qui elle s'étoit donnée en se révoltant pour la quatrieme fois contre les Vénitiens, y avoit mis une bonne garnison. La hauteur des murs & la situation avantageuse de cette place, annonçoit aux Croisés un siege long & difficile; que leur ardeur sut abréger. Les premiers arrivés jetterent l'ancre à la vue de la ville, & attendirent les autres. Le lendemain matin se trouvant tous réunis, ils forcerent l'entrée du port en rompant la chaîne dont il étoit fermé, & malgré les pierres, les javelots, le feu grégeois, que les habitans faisoient pleuvoir du haut de leurs remparts, ils débarquerent & prirent terre de l'autre côté du port, qui bordoit la ville au septentrion. Les habitans leur envoyerent des députés pour leur offrir de s'en remettre au jugement du Saint Siege, & sur le refus des Vénitiens ils suspendirent des croix autour de leurs

ALEXIS III.
An. 1202.
Acrop. c. 2. & ibi Allat.
Villehard. & ibi Du Cange.
Sanut. l. 3. part. 2. c. 1.
Gesta Innoc.
Nangis chron.
Alberic. chron.
Herold. l. 2. c. 20.
Odor Rayn.
Rhamnus. l. 1.
Sabellic. l. 7.
Doutreman l. 2. c. 7. 9.
Maimbourg l. 7.
Fleury hist. Eccles. l. 75. art. 48. 49. 50.

ALEXIS III. An. 1202.

murailles, comme une ſauve-garde, & une proteſtation qu'ils mettoient leur ville entre les mains de la religion. Ces pieuſes démonſtrations n'eurent aucun effet. On commença l'attaque ce jour-là même, & l'on fit jouer toutes les machines, avec tant de violence, que dès le jour ſuivant les habitans députerent au Doge, & lui offrirent de ſe rendre à diſcrétion, ſauf leurs perſonnes. Il les reçut avec bonté, & leur dit qu'il alloit conſulter les Seigneurs, ſans l'avis deſquels il ne pouvoit rien conclure. Les Seigneurs accepterent la propoſition avec joie, & accompagnerent le Doge pour aller conférer avec les députés, qu'il avoit laiſſés dans ſon pavillon. Mais on ne les y trouva plus. Les mécontens, qui ne cherchoient qu'à faire échouer l'entrepriſe, leur avoient perſuadé qu'ils avoient tort de ſe rendre ; qu'ils n'avoient à craindre que les Vénitiens, contre leſquels il leur étoit aiſé de ſe défendre comme ils avoient déja fait, & que les autres Croiſés retenus par le Saint Siege ne les attaqueroient pas. Pleins de con-

fiance en ces discours, les députés étoient retournés dans la ville. Les Seigneurs irrités de cette manœuvre, protesterent au Doge, qu'ils alloient employer toutes leurs forces, pour le rendre maître de la place. Ils tinrent parole, & pendant cinq jours ils battirent si furieusement la ville du côté de la terre & de la mer, que les assiégés voyant déja les mineurs attachés à leurs tours, demanderent de nouveau à capituler. On leur accorda les mêmes conditions qu'auparavant. Les Vénitiens rentrerent en possession de la ville; elle fut pillée; on abbattit une partie des murs; mais on épargna les habitans. Comme la saison étoit trop avancée pour se remettre en mer, le Doge proposa de passer l'hiver à Zara, où l'on trouvoit l'abondance. Ce qui fut accepté. On logea les deux nations séparément, les Vénitiens du côté du port, les François vers la terre.

ALEXIS III. An. 1202.

XLIX. Sanglante querelle entre les François & les Vénitiens.

La distribution qui se fit des logemens selon le rang & la condition, excita une sanglante querelle. Les Vénitiens qui se regardoient comme

ALEXIS III. An. 1202.

propriétaires, s'étant emparés des maiſons les plus belles & les plus commodes, la fierté Françoiſe ne put ſouffrir ce partage. Des paroles on en vint aux armes, & trois jours après la priſe, ſur le ſoir, on ſe battit avec rage. Chaque rue étoit un champ de bataille. Les inſultes, les imprécations, les cris, ſe mêloient au cliquetis des lances & des épées, & au ſifflement des pierres & des javelots, qui partant des machines alloient porter la mort aux plus éloignés. L'acharnement général ſe partageoit en mille combats ſinguliers; & les habitans relégués au haut de leurs maiſons regardoient avec une joie mêlée d'horreur leurs féroces vainqueurs ſe déchirer mutuellement comme dans un amphithéatre, & exercer les uns ſur les autres les fureurs que les aſſiegés avoient appréhendées pour eux-mêmes. La terre étoit déja jonchée de cadavres; c'en étoit fait de toute l'armée, & la gloire de cette Croiſade alloit s'enſevelir dans Zara, ſi le Doge & les Barons, avertis par le bruit affreux

des combattans, ne fussent promptement accourus. Ils se jettent au travers de la mêlée; ils employent la douceur, l'autorité, les menaces, la force même pour séparer ces forcenés. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine. Tandis qu'ils appaisoient le combat dans un lieu, il se rallumoit dans un autre; & cet horrible tumulte dura bien avant dans la nuit. Les Vénitiens moins forts en nombre, furent les plus maltraités. Mais les François perdirent aussi beaucoup des leurs. On regretta sur-tout Gilles Landas Seigneur Flamand, estimé pour sa valeur, qui reçut dans l'œil un coup de lance dont il mourut sur le champ. Il fallut une semaine entiere pour calmer les esprits & rétablir la paix entre les deux nations.

L. Mécontentement du Pape.

Le Marquis de Montferrat qui pour obéir au Pape n'avoit pas voulu prendre part à l'attaque de Zara, s'y rendit quinze jours après qu'elle fut prise. Mais le Pape mécontent du peu d'égard qu'on avoit eu à ses volontés, écrivit aux Croisés une lettre de reproches, qui tomboient princi-

ALEXIS III. An. 1202.

palement sur les Vénitiens. Il les regardoit comme les auteurs de la désobéissance. Il défendoit aux Croisés sur peine d'excommunication, de prêter leurs mains désormais à la destruction d'aucune partie de la ville ; il leur ordonnoit même de s'y opposer de toutes leurs forces, & de faire restituer au Roi de Hongrie tout ce qui avoit été enlevé à ce Prince dans le pillage. Il leur faisoit espérer de les relever des censures qu'ils avoient encourues en secondant l'attentat des Vénitiens. L'affection paternelle qui respiroit dans les reproches mêmes d'Innocent, toucha le cœur des Barons François, toujours tendrement attachés au Saint Siege. Ils envoyerent l'Evêque de Soissons avec le Chancelier de Baudouin & deux Chevaliers pour appaiser le Saint Pere, en s'excusant sur la nécessité de satisfaire leurs alliés, de qui dépendoit le succès du voyage. Ils devoient aussi le consulter sur la conduite qu'ils tiendroient avec les Vénitiens, qui ne croyant pas avoir mérité l'excommunication, ne jugeoient pas avoir besoin

besoin de s'en faire absoudre. Le Pape leur ordonna pour satisfaction de rendre tout ce qu'ils avoient du butin de Zara, de s'engager par une promesse authentique à la réparation des torts qu'ils avoient faits, & de renouveller leur serment d'obéissance au Saint Siege. A ces conditions il leur envoyoit l'absolution. Quant aux Vénitiens, comme ils ne voudroient pas sans doute rendre l'argent qu'ils avoient reçu pour le passage, il permettoit aux Croisés de se servir de leurs vaisseaux, attendu qu'autrement les excommuniés auroient tout le profit, & les pénitens porteroient toute la peine; mais il leur recommanda de ne communiquer avec eux que pour la nécessité, & avec amertume de cœur; & dès qu'ils auroient passé la mer, si les Vénitiens persistoient dans leur endurcissement, les Croisés devoient s'en séparer, & se bien garder sur-tout de se joindre à eux dans les batailles, de peur d'encourir la malédiction, qu'avoient tant de fois éprouvée les armes des Israëlites, lorsqu'ils s'étoient associés aux

ALEXIS III. An. 1202.

ALEXIS III. An. 1202. Infidéles. Les Vénitiens n'obtinrent leur absolution que quelque-temps après de l'Evêque de Nicosie, au nom & par le pouvoir du Cardinal de Capoue, alors en Palestine.

LI. Envoyés du jeune Alexis. Un mois après la prise de Zara on vit revenir les députés envoyés à Philippe de Suabe. Ils étoient accompagnés de nouveaux Ambassadeurs de ce Prince, qui ayant reçu audience du Doge & des Barons, exposerent leur commission en ces termes : » Seigneurs Croisés, le puissant Roi des » Romains plein de confiance en » votre valeur & en votre zèle pour » la justice, implore votre secours » en faveur du légitime Empereur de » Constantinople; & en vous recommandant son beaufrere, il croit le » mettre sous la protection de Dieu » même. Défenseurs des droits divins & humains, vous allez remettre Jesus-Christ en possession de son » héritage envahi par les Infidéles ; » ce sera un prélude convenable à une » si sainte expédition, que de rétablir sur le Trône un Prince dépouillé par un perfide usurpateur. Le

» succès de cette premiere conquête, » qui est infaillible, sera le gage de » la seconde, & un moyen sûr d'y » réussir. Quels avantages n'en retire- » rez-vous pas? Alexis promet sous » la foi des sermens les plus invio- » lables, de remettre l'Orient sous » l'obéissance de la Sainte Eglise Ro- » maine dont il a fait autrefois une » si noble partie. Comme il sait que » les dépenses de votre armement » ont épuisé vos ressources, il vous » fera présent de deux cens mille » marcs d'argent, & nourrira pen- » dant un an toute votre armée. Il » réparera l'injustice de l'Empereur » Manuel en faisant estimer avec une » scrupuleuse exactitude, & rendre » aux Vénitiens tout ce qui leur a » été enlevé, tant en argent qu'en » marchandises. Il vous accompagne- » ra en personne dans la conquête de » l'Egypte, ou, si vous le jugez plus à » propos, il vous donnera dix mille » hommes à sa solde pendant l'espace » d'un an, & tant qu'il vivra, il tien- » dra en Terre-Sainte cinq cens Che- » valiers entretenus à ses dépens. Tel-

ALEXIS III. An. 1202.

ALEXIS III. An. 1202.

» les sont les conditions auxquelles » il s'engage. Prêtez-lui vos bras gé- » néreux dans une entreprise plus » glorieuse pour vous que pour lui- » même, s'il est vrai qu'il y a plus » d'honneur à donner une Couron- » ne qu'à la posséder «. Les Seigneurs répondirent qu'ils en délibéreroient. Le reste du jour & la nuit suivante se passerent en vives contestations. Les opposans étoient en grand nombre. L'Abbé de Vaux de Sernai chef des mécontens qui désiroient la rupture du voyage, crioit fort haut, *que c'étoit abandonner la cause de Dieu pour embrasser celle d'Alexis ; que faire la guerre aux Grecs, c'étoit la faire aux Chrétiens ; que le vœu des Croijés les appelloit en Syrie, & qu'ils ne pouvoient sans crime se détourner ailleurs*. Les autres, ayant à leur tête l'Abbé de Los qui étoit aussi de l'ordre de Cîteaux, personnage accrédité par sa sagesse & par la pureté de ses mœurs, soutenoient au contraire *que d'aller directement en Syrie, c'étoit manquer l'objet de leur vœu ; qu'on n'y trouveroit aucun moyen de subsister ;*

qu'on ne s'y pourroit maintenir que par le ſecours de la Grece, & qu'en rétabliſſant Alexis, ce qui ne pourroit les arrêter long-temps, on s'aſſuroit d'un ſuccès facile & d'une poſſeſſion durable. Le Marquis de Montferrat, le Doge, les Comtes de Flandres, de Blois, de Saint Paul ſe rangerent de ce parti, & le lendemain on arrêta les articles, que les Ambaſſadeurs confirmerent par ſerment au nom de leurs Maîtres. Mais du côté des François ils ne furent ſignés que de douze Seigneurs, tant les eſprits étoient partagés. On convint qu'Alexis ſe rendroit à l'armée dans la quinzaine après Pâques. On paſſa l'hiver à Zara, & la diviſion ſubſiſtant toujours, quantité de Croiſés de toute condition ſe ſéparerent, les uns pour retourner en leur pays, les autres pour paſſer en Syrie. Cinq cens ſoldats s'étant jettés dans un vaiſſeau marchand, firent naufrage & périrent tous. D'autres en grand nombre voulant traverſer l'Illyrie, furent tués par les montagnards nommés Martelos. C'étoient des brigands féroces, qui n'avoient

ALEXIS III. An. 1202.

ALEXIS III. An. 1202.

d'autre habitation que des cavernes ou le creux des arbres. Armés d'une courte hache & d'une maſſue, courant avec une légéreté incroyable au travers des rochers de ces montagnes, ils maſſacroient ou aſſommoient les voyageurs. Il ne ſe paſſoit point de jour que l'armée ne fît quelque perte. Il y eut même des Seigneurs du premier rang, tels que Simon de Montfort, accompagné de l'Abbé de Vaux de Sernai, & de pluſieurs Barons, qui paſſerent en Hongrie au ſervice du Roi Henri; Croiſé lui-même; mais ennemi des autres Croiſés depuis le ſiege de Zara, qu'une maladie l'avoit empêché de ſecourir.

LII. L'uſurpateur Alexis s'adreſſe au Pape.

Les premiers mouvemens des Chrétiens d'Occident n'avoient cauſé nulle inquiétude à l'uſurpateur Alexis. Ils ne devoient pas entrer dans ſes Etats; & ne prenant d'intérêt qu'à ſon propre repos, peu lui importoit que les Sarasins, les Turcs, ou les Chrétiens fuſſent maîtres de la Paleſtine. Mais lorſqu'il apprit les démarches que faiſoit ſon neveu, il en conçut quelque allarme; & regardant le Pape

comme le chef de la Croiſade, il lui adreſſa une lettre preſſante, pour l'engager à s'oppoſer au deſſein du jeune Alexis. Il lui repréſenta *que c'étoit au Saint Siege à ne pas ſouffrir que des armes deſtinées & comme conſacrées à faire la guerre aux Infidéles, fuſſent plongées dans le ſein des Chrétiens : que l'attaque de Conſtantinople feroit échouer le projet de reconquérir la Terre-Sainte : que les forces des Croiſés épuiſées dans cette guerre injuſte ne ſeroient plus en état d'en commencer une autre ſi juſte & ſi glorieuſe : que le jeune Alexis n'avoit aucun droit à l'Empire, étant né d'Iſaac avant que celui-ci y fût parvenu ; qu'en ce cas la Couronne devenoit élective ; qu'elle lui avoit été déférée ſelon les loix par une élection libre.* Le Pape lui répondit, *qu'en effet le jeune Alexis s'étoit adreſſé au pere commun des Fidéles pour le tirer de l'oppreſſion qu'il ſouffroit ainſi que ſon pere : que le Saint Siege n'ayant pas jugé à propos de ſe décider promptement ſur une demande de cette importance, le Prince avoit eu recours aux Croiſés,*

ALEXIS III. An. 1202.

ALEXIS III. An. 1202.

auxquels il promettoit de les ſecourir dans leur deſſein ſur la Terre-Sainte, de rentrer dans le ſein de la Sainte Egliſe Romaine, & de rendre au Pape l'honneur & l'obéïſſance que lui doivent tous les Chrétiens : que les Croiſés n'avoient pas voulu s'engager ſans conſulter le Pape : que pour lui il n'avoit point encore formé de réſolution déciſive, & qu'il attendroit à la prendre, lorſqu'il auroit reçu les députés de l'Empereur Grec : qu'alors il en délibéreroit avec ſes freres les Cardinaux, & qu'il tâcheroit de le ſatisfaire ; que cependant le jeune Alexis réuniſſoit bien des ſuffrages en ſa faveur, à cauſe de la rébellion de l'Egliſe Grecque contre le Siege Apoſtolique, dont il promettoit de reconnoître la ſupériorité. Il ne paroît pas que ce recours de l'Empereur Alexis au Saint Siege ait eu aucune ſuite. Il ſentit apparemment qu'il n'avoit rien à en eſpérer.

LIII. Le Pape s'oppoſe en vain au deſſein d'attaquer Conſtantinople.

Cependant le Pape dont tous les vœux ſe portoient uniquement au recouvrement de Jéruſalem, n'étoit rien moins que favorable à l'entre-

prise sur Constantinople. Consulté par les Croisés, il fit ses efforts pour les en détourner. Il leur manda *que cette pensée ne pouvoit leur être suggérée que par l'ennemi du nom Chrétien, qui sous une apparence de justice & de piété, semoit entre eux une dangereuse zizanie : qu'ayant d'abord envisagé la Palestine, ils ressembloient à la femme de Loth & regardoient en arriere : que leur changement avoit déja découragé grand nombre de Croisés & relevé la hardiesse des Sarasins.* Il les félicitoit d'avoir obéi à ses ordres pour la satisfaction qu'il avoit exigée d'eux au sujet de Zara ; mais il ajoutoit, *qu'ils perdroient par leur nouvelle désobéissance le fruit de leur repentir : qu'ils ne devoient pas se flatter d'être en droit d'attaquer les Grecs, parce que ceux-ci n'étoient pas soumis à l'Eglise Romaine, ni de détrôner l'Empereur Alexis, parce qu'il étoit usurpateur ; qu'ils n'étoient pas constitués Juges ni des uns ni de l'autre, & qu'il ne leur appartenoit pas de les punir : qu'il leur ordonnoit en vertu de l'autorité Apostolique d'aller droit au secours de la*

ALEXIS III. An. 1202.

Terre-Sainte, ſans ſe détourner ni à droite ni à gauche; & qu'il les avertiſſoit de ſe ſouvenir qu'il leur avoit défendu ſur peine d'excommunication de rien entreprendre ſur les terres des Chrétiens, à moins que la néceſſité ne les y contraignît, & toujours avec la permiſſion préalable du Saint Siege repréſenté par le Cardinal Légat. Cette lettre ne changea rien à la réſolution des Croiſés; & quoique ſelon quelques Auteurs ils vinſſent à bout d'adoucir la répugnance du Pape, on voit par la ſuite de l'hiſtoire, qu'elle ne fut jamais entiérement détruite. C'eſt donc injuſtement que les Hiſtoriens de l'Empire, élevés dans le ſchiſme, & par cette raiſon ennemis déclarés de l'Egliſe Romaine, imputent aux ſollicitations & à la malignité du Pape tous les maux que les Grecs eurent à ſouffrir dans le cours de cette expédition.



SOMMAIRE

DU

LIVRE QUATRE-VINGT-QUATORZIEME.

I. *DÉPART de la flotte.* II. *Les Croisés à Corfou.* III. *Voyage des Croisés.* IV. *Les Croisés devant Constantinople.* V. *Ils prennent terre à Chalcédoine.* VI. *Dispositions de l'Empereur Alexis.* VII. *Défaite d'un corps de Grecs.* VIII. *Députation de l'Empereur Alexis aux Princes Croisés.* IX. *Passage de la flotte.* X. *On prend Galata & on force l'entrée du port.* XI. *Commencement du siege de Constantinople.* XII. *Attaque du côté de la terre.* XIII. *Attaque du côté de la mer.* XIV. *Prise d'une partie de la ville.* XV. *L'Empereur sort de Constantinople.* XVI. *Isaac remis sur le Trône.* XVII. *La nouvelle en est portée au jeune Alexis.* XVIII. *Isaac confirme le traité de son fils.* XIX. *Le jeune Alexis rentre dans*

Conſtantinople. XX. *Les Croiſés vont camper au-delà du golfe.* XXI. *Nouvelle convention entre les Empereurs & les Croiſés.* XXII. *Expédition du jeune Alexis.* XXIII. *Incendie à Conſtantinople.* XXIV. *Conduite inſenſée des deux Empereurs.* XXV. *Progrès de Murzuphle.* XXVI. *Les Croiſés déclarent la guerre.* XXVII. *Les Grecs veulent brûler la flotte des Croiſés.* XXVIII. *Fauſſe réconciliation du jeune Alexis.* XXIX. *Canabe élu Empereur.* XXX. *Mort d'Iſaac.* XXXI. *Mort du jeune Alexis.* XXXII. *Ruſe de Murzuphle pour ſe défaire des Latins.* XXXIII. *Préparatifs de Murzuphle.* XXXIV. *Murzuphle battu par terre.* XXXV. *Entrevue inutile de Dandolo & de Murzuphle.* XXXVI. *Délibération des Croiſés.* XXXVII. *Convention des aſſiégeans entre eux.* XXXVIII. *Premiere attaque de Conſtantinople.* XXXIX. *Délibération des aſſiégeans.* XL. *Second aſſaut.* XLI. *Priſe de la ville.* XLII. *Fuite de Murzuphle.* XLIII. *Laſcaris élu Empereur.* XLIV. *Pillage de la ville.* XLV. *Fuite de Nicétas.* XLVI. *Diſ-*

tribution du butin. XLVII. *Electeurs choisis pour nommer un Empereur.* XLVIII. *Election d'un Empereur.* XLIX. *Baudouin élu.* L. *Couronnement de Baudouin.* LI. *Caractére de Baudouin.* LII. *Partage des terres & des dignités de l'Empire.* LIII. *Lettres de Baudouin aux Princes Chrétiens.* LIV. *Election d'un Patriarche.*



HISTOIRE
DU
BAS-EMPIRE.



LIVRE QUATRE-VINGT-QUATORZIEME.

ALEXIS III. ISAAC II, *pour la 2e. fois.* ALEXIS IV. NICOLAS CANABE. ALEXIS V, *Ducas dit Murzuphle.* THÉODORE LASCARIS. BAUDOUIN *Comte de Flandres.*

Tout étoit prêt pour le voyage, & la flotte chargée de vivres n'attendoit que le ſignal du départ. Après qu'on eût célébré la fête de Pâques avec ces mouvemens de dévotion, qu'excite le beſoin du ſecours du

ALEXIS III, An. 1203.

I. Départ de la flotte.

Nicet. c. 8, 9, 10. Villehard.

Alexis III. An. 1203. *depuis le c. 55 jusqu'au 94. Sanut. l. 3. part. 11. c. 1. Gesta Innoc. Gunther. hist. Const. Herold. l. 2. c. 20. Nangis chr. Ursperg. chr. Alberic. chr. Lubec. chron. Chron. Sti. Anton. Rhamnus. l. 2. Odoric. Rayn. Doutrem. Const. Belg. l. 2. c. 10, & seqq. Du Cange hist. de Const. Maimbourg. Crois. l. 7, 8.*

Ciel au commencement d'une périlleuse entreprise, le lendemain 7 Avril la flotte sortit du port, & passa la nuit à la rade, pendant que les Vénitiens, malgré les défenses du Pape, achevoient de détruire les remparts & les tours de Zara. Le rendez-vous fut marqué à l'isle de Corfou, & l'on convint que les premiers arrivés y attendroient les autres. Dès que le jour parut, les Comtes de Flandres, de Blois, & de Saint Paul, leverent l'ancre avec leurs divisions. Le Doge & le Marquis de Montferrat devoient les suivre : mais l'arrivée du jeune Alexis, qui vint alors les joindre avec un nombreux cortège de Seigneurs Allemands, envoyés par son beaufrere Philippe, les arrêta deux ou trois jours. Le Prince fut reçu au son des trompettes & des timballes, mêlé aux acclamations des soldats. Il salua profondément le Doge & le Marquis de Montferrat ; & embrassant leurs genoux, les yeux baignés de larmes, il les remercia de la compassion qui les intéressoit à ses malheurs & à ceux de son pere ; il les supplia de conserver

ces généreux ſentimens ; il renouvella les promeſſes qu'on avoit faites en ſon nom, & ajouta toutes celles qu'il put imaginer, avec cette ardeur qui dure pour l'ordinaire autant que l'infortune. Dès qu'il fut embarqué avec ſa ſuite & ſes équipages, on fit voile & l'on aborda au port de Duras. C'étoit la premiere ville de l'Empire ſur cette frontiére. A la vue d'Alexis le Commandant vint lui préſenter les clefs, & les habitans s'empreſſerent de lui donner des témoignages de leur fidélité, dont ils proteſtoient que leur cœur ne s'étoit jamais écarté.

ALEXIS III. An 1203.

II. Les Croiſés à Corfou.

Une ſi prompte ſoumiſſion étoit pour l'avenir un heureux préſage. On ne tarda pas à ſe rendre à Corfou. Les Comtes partis les premiers, déja campés devant la ville, apprenant l'arrivée d'Alexis, accoururent au rivage, & le reçurent à la deſcente du vaiſſeau avec les témoignages de la joie la plus vive. On le conduiſit au camp comme en triomphe ; on lui dreſſa une tente magnifique à côté de celle du Marquis de Montferrat, qui prenoit en ſa garde le jeune Prince.

ALEXIS III. An. 1203.

Alexis lui étoit recommandé par le Roi des Romains, & lui tenoit encore par une alliance personnelle, Conrad de Montferrat frere du Marquis, ayant épousé Théodora tante paternelle d'Alexis. Les habitans de Corfou effrayés d'un armement si formidable, avoient abandonné la ville pour se retirer dans la citadelle. Sur la menace qui leur fut faite de les traiter à la rigueur & de réduire leur ville en cendres, ils se rendirent & remirent la citadelle & l'isle entiere entre les mains du Prince. L'isle étoit riche & fertile; on passa quelques jours à y recueillir de nouvelles provisions. Mais un contre-temps y retint les Croisés plus long-temps qu'ils n'auroient désiré. La faction dont j'ai parlé, toujours obstinée à rompre l'entreprise sur Constantinople, avoit pendant ce séjour débauché une partie de l'armée. Plusieurs même des principaux Seigneurs s'étoient laissés gagner, tels qu'Eudes de Champlite, Jacques d'Avesnes, Pierre d'Amiens, Guy de Coucy, Richard & Eudes de Dampierre. D'autres Barons des plus

braves & des mieux accompagnés, qui n'osoient encore se déclarer, devoient se joindre à eux, & se séparer du reste des Croisés. C'étoit la moitié de l'armée, & c'en étoit fait de l'expédition, si ce dessein s'exécutoit. Les Princes qui en sentoient toute la conséquence, étoient dans les plus vives inquiétudes. Les factieux s'étoient rendus dans un vallon, pour conférer ensemble & prendre les dernieres mesures. Ils délibéroient à cheval, & étoient déja convenus de s'adresser à Gautier Comte de Brienne, qui étoit alors à Brindes après s'être emparé de la plus grande partie de la Pouille & de la Calabre. Ils devoient lui demander des vaisseaux pour l'aller joindre & passer avec lui en Palestine, dès qu'il auroit achevé la conquête de l'Italie & de la Sicile. Les Princes apprenant qu'ils étoient assemblés, prirent un parti qui sembloit être peu convenable à leur dignité, mais nécessaire dans la conjoncture: c'étoit, au lieu d'employer l'autorité, qui dans des ames fieres & opiniâtres auroit trouvé une dan-

ALEXIS III. An. 1203.

gereuse résistance, d'avoir recours aux plus humbles supplications. Le Marquis de Montferrat, les Comtes, les Barons, les Evêques, les Abbés avec le jeune Alexis, vêtus d'habits de déuil, faisant porter la Croix devant eux, se rendent en diligence au lieu de la conférence. Dès qu'ils sont à portée d'être apperçus, ils descendent de cheval. Les séditieux voyant venir ainsi les plus grands Seigneurs, mettent eux-mêmes pied à terre. On s'approche de part & d'autre. Les Princes & tous ceux qui les accompagnent, tombent aux pieds des factieux, & fondant en larmes ils les conjurent *de ne pas trahir la cause de Dieu; de ne pas se couvrir eux-mêmes d'un opprobre éternel : qu'en se séparant de la premiere Noblesse d'Occident, ils renonçoient à la conquête de la Palestine : que l'unique voie pour réussir dans ce glorieux projet, étoit de réunir ensemble leurs bras invincibles : que s'ils étoit obstinés à abandonner leurs freres, il leur plongeassent auparavant l'épée dans le sein.* Pour nous, ajoutoient-ils, *nous sommes résolus*

de demeurer proſternés à vos pieds, & de mourir à vos yeux, ſi nous ne pouvons obtenir que vous ſoyez fidéles aux ſermens ſacrés qui nous ont unis. Ces paroles jointes à l'état humilié, où les mécontens voyoient leurs Maîtres, leurs parens, leurs amis, les toucherent ſenſiblement. Ils les releverent en verſant eux-mêmes des larmes, & leur demanderent la permiſſion de délibérer enſemble. Après s'être écartés quelques momens, ils revinrent & promirent de demeurer avec eux juſqu'à la Saint Michel, à condition que les Barons leur donneroient parole ſur les Saints Evangiles, de leur fournir enſuite dans l'eſpace de quinze jours des vaiſſeaux pour paſſer en Syrie. On s'engagea mutuellement par ſerment. Tous revinrent au camp, où la joie rentra avec la concorde. On prépara l'embarquement, & le 24 Mai, veille de la Pentecôte, la flotte quitta le rivage de Corfou, ſuivie d'un grand nombre de Marchands de l'iſle, où elle avoit ſéjourné plus de trois ſemaines.

ALEXIS III. An. 1203.

ALEXIS III. An. 1203.

III. Voyage des Croisés.

L'air étoit serein, le vent favorable, & le soleil dardoit ses rayons sur les casques, sur les cuirasses, sur les armes des Chevaliers: leurs écus rangés côte à côte le long du bord des navires, présentoient l'apparence de crenaux de murailles. C'étoit une cité flottante que près de cinq cens bâtimens de toute grandeur, voguant à l'aide d'un vent frais sur une surface unie & tranquille. Tant de mâts, de voiles, de flammes, de banderolles de diverses couleurs, tant de riches bannieres brodées en or & en argent, formoient un spectacle enchanteur. Les échos des rivages répétant le son des clairons & des trompettes, sembloient saluer en passant ces vaisseaux qui portoient la plus haute valeur de l'Europe. Après avoir rangé les isles de Céphalonie & de Zante, on doubla le cap de Matapan, connu autrefois sous le nom de Tenare, le plus avancé du Péloponèse vers le midi. Le beau temps n'empêcha pas que le cœur ne battît à quelques-uns de nos héros aux approches du cap de Malée, qu'une an-

cienne renommée rendoit redoutable aux navigateurs. Ils rencontrerent dans ce parage deux vaisseaux, dont l'équipage se cacha & disparut dès qu'il eut apperçu la flotte. Baudouin les prit pour des pirates, & envoya sa chaloupe pour demander qui ils étoient, où ils alloient. Ils répondirent qu'ils étoient des Chrétiens qui revenoient de Palestine; & la chaloupe étant venue à bord, un des soldats de ces vaisseaux s'y laissa couler le long d'un cable, & disant adieu à ses camarades : *je vous laisse*, leur dit-il, *tout ce qui m'appartient dans l'équipage ; je vais conquérir des Royaumes.* On apprit de lui que ces deux bâtimens étoient de la flotte Flamande de Jean de Nesle, qui avoit passé de Marseille en Syrie contre les ordres de Baudouin. Cette partie de l'armée des Croisés n'avoit éprouvé que des malheurs : les uns étoient morts de la peste ; les antres avoient été pris par les Turcs ; quelques-uns échappés de tous ces désastres retournoient dans leur patrie. Après avoir doublé le cap de Malée, on alla

ALEXIS III.
An. 1203.

ALEXIS III. An. 1203.

mouiller à l'isle de Négrepont, l'ancienne Eubée: les habitans, pour éviter le pillage, vinrent faire leur soumission au jeune Alexis. On s'y reposa quelques jours, pendant lesquels le Marquis de Montferrat avec Baudouin & Alexis alla s'emparer de l'isle d'Andros au Sud-Est de Négrepont, dont elle n'est éloignée que de trois lieues. Ils n'eurent que la peine de débarquer. Dès que leur cavalerie fut à terre, les habitans vinrent demander la paix, & l'acheterent d'une somme d'argent. Ils n'étoient pas encore revenus d'Andros, lorsque le reste de la flotte leva l'ancre & fit voile vers l'Hellespont. Dans ce trajet Guy de Coucy mourut de maladie, & fut jetté à la mer au grand regret de ses compagnons, à qui ce genre de sépulture, nouveau pour eux, parut fort déplorable. Il étoit neveu de Mathieu de Montmorency, & un des plus braves de l'armée. On entra dans le détroit de l'Hellespont, qu'on nommoit alors le bras de Saint George, & ce nom s'étendoit aussi à la Propontide, quelquefois même au Bosphore

Bosphore jusqu'au Pont-Euxin. La flotte jetta l'ancre au port d'Abyde, où le Marquis de Montferrat, le Comte Baudouin & Alexis, qui étoient demeurés derriere, vinrent la rejoindre. Les Abydeniens, quoique la ville fût grande & peuplée, se rendirent d'abord; ce qui les sauva du pillage. C'étoit le temps de la moisson, & ce territoire produisoit du bled en abondance. Les Croisés passerent huit jours à en ramasser; & ayant ensuite traversé la Propontide, ils aborderent au port de Saint Etienne, à trois lieues à l'Ouest de Constantinople.

ALEXIS III.
An. 1203.

IV.
Les Croisés devant Constantinople.

Les Barons étant descendus à terre, tinrent conseil dans l'Abbaye de S. Etienne. La plûpart étoient d'avis de débarquer vis-à-vis de la pointe de la ville qui donne sur la Propontide, où est aujourd'hui le château des Sept tours. C'étoit une plaine fertile, qui leur fourniroit pendant le siége abondance de vivres & de fourrages. Le Doge qui connoissoit mieux le pays, leur conseilla de ne point s'établir en cet endroit: *La flotte exposée aux*

ALEXIS III. An. 1203.

vents qui dominent ſur la Propontide, ne pouvant trouver un ancrage aſſez ſûr, ne ſeroit pas en état de ſeconder les attaques des troupes de terre : d'ailleurs les fourrages ne pourroient ſe recueillir ſans danger, toute cette contrée étant habitée d'un peuple innombrable, qui tomberoit à tout inſtant ſur les fourrageurs : que dans leur petit nombre ils n'avoient pas de ſoldats à perdre : que pour réuſſir dans une entrepriſe ſi difficile il falloit ménager le ſang de leurs troupes, & même réunir dans chaque combattant, s'il étoit poſſible, la force & le courage de vingt ſoldats Grecs : qu'il étoit plus prudent de s'emparer d'abord des iſles de la Propontide abondantes en fourrages & en vivres ; qu'ils en feroient leurs magaſins ; qu'ils y prendroient à loiſir des meſures pour diriger leurs attaques, & pour préparer à leurs troupes une retraite aſſurée. On approuva ſon avis. Le lendemain jour de Saint-Jean Baptiſte on leva l'ancre, & le cap à l'Orient on paſſa le long des murs de Conſtantinople, faiſant route vers les iſles ſemées aux environs

de l'entrée du Bosphore dans la Propontide. Trois vaisseaux poussés par le vent approcherent si près des murs, qu'ils se trouverent à la portée des pierriers & du feu grégeois & en reçurent quelque dommage. La flotte & la ville se donnoient réciproquement un spectacle aussi effrayant que magnifique. D'une part tant de vaisseaux superbement appareillés, dont le tillac étoit hérissé d'armes étincellantes & couvert de guerriers de haute taille & d'une fiere contenance, sembloient apporter l'Europe entiere conjurée contre l'Empire : de l'autre, un peuple immense, en si grande foule, qu'il sembloit que la ville entiere se fût transportée sur ses murailles ; tant de tours, tant d'édifices entre lesquels s'élevoient un nombre infini de Palais, d'Eglises, de Monastéres, que quelques Historiens font monter à cinq cens, donnoient l'idée de la Capitale de l'Univers, & annonçoient aux Croisés la grandeur & la difficulté de leur entreprise.

V.
Ils prennent terre à Chalcédoine.

Poussés par un vent frais, ils changerent d'avis, & au lieu de prendre

Alexis III. An. 1203.

terre aux isles, ils gagnerent la côte d'Asie, & entrerent dans le port de Chalcédoine, située à l'embouchure du Bosphore, qui la sépare de Constantinople par un canal d'environ deux lieues de largeur. Cette ville autrefois célébre & rivale de Byzance, mais souvent ruinée, avoit déja beaucoup perdu de son ancienne splendeur. Cependant les Empereurs y avoient encore un superbe Palais, où se trouvoient réunis tous les agrémens de l'art & de la nature. Les premiers Seigneurs s'y logerent. Le reste de l'armée campa dans la ville & aux environs. La moisson étoit faite, & les meules de bled couvroient la campagne. On en enleva tant qu'on voulut ce jour & le lendemain. Le 26 Juin l'infanterie se remit en mer & remonta le Bosphore jusqu'à Chrysopolis, qui commençoit dès-lors à se nommer Scutari. La cavalerie alla par terre se poster sur le rivage au-dessus de la flotte.

VI. Dispositions de l'Empereur.

Il fallut que l'Empereur vît le danger sur sa tête pour se mettre en mouvement. Car l'activité pour les

plaiſirs ſe glace & devient pareſſe pour les choſes utiles. Juſqu'alors ce Prince n'avoit ſongé à aucun moyen de défenſe. Peu de vaiſſeaux, encore étoient-ils dépourvus d'agrêts & de mâture. Les Eunuques gardiens de ſes parcs & de ſes forêts, ne permettoient pas d'y couper un arbre : la conſervation d'une lieue de chaſſe paroiſſoit à ces ames frivoles & viles un intérêt plus précieux que celui de toute la marine de l'Empire. Le grand Amiral Michel Stryphnus, qui avoit épouſé la ſœur de l'Impératrice, profitoit de cette haute alliance pour s'enrichir aux dépens de l'Etat par les voies les plus baſſes. Inſatiable pillard il avoit changé en or les ancres, les voiles, les cordages & juſqu'aux clous des navires. L'Empereur loin de punir ces brigands, qui n'approchoient de lui qu'afin de le dépouiller, leur ouvroit ſon ſein & n'avoit de faveurs que pour eux : tout occupé de ſes plaiſirs, lorſqu'il ne s'y livroit pas dans ſon Palais, il ne connoiſſoit d'autre travail que de ſe pratiquer d'agréables promenades & des vues

ALEXIS III.
An. 1203.

ALEXIS III. An. 1203.

charmantes, de niveller des terrains, d'applanir des collines, de combler des vallons, de transplanter des forêts pour environner de riantes avenues ses maisons de plaisance. Il tiroit vanité de ces ouvrages, autant qu'un conquérant des grands travaux d'un siége important. Pour fournir à ces dépenses sans rien retrancher de son luxe ni de ses prodigalités insensées, il écrasoit d'impôts ses sujets. La premiere nouvelle qu'il avoit reçue du dessein des Croisés, lui avoit donné quelque inquiétude : ce fut alors qu'il écrivit au Pape. La perte de Duras & de l'isle de Corfou avoit renouvellé ses allarmes, mais sans le réveiller tout-à fait. Son cortège de volupté & la politique de son serrail l'avoient rassuré. Il tournoit en risée l'audace des Latins ; leurs progrès faisoient l'amusement de ses soupers, & un sujet de bons mots pour ses courtisans. Mais lorsqu'il vit leur flotte rangée devant le port de Scutari, les proues tournées vers Constantinople, il sortit enfin de léthargie. Il ordonna de radouber en diligence environ vingt

galeres pourries & criblées de vers, d'abattre les maisons qui touchoient par dehors aux murs de la ville. Il fit sortir ce qu'il avoit de troupes en état de combattre, & vint avec elles camper au bord du Bosphore au-dessus du golfe de Céras, à dessein d'empêcher la descente.

VII. Défaite d'un corps de Grecs.

Pendant le séjour de l'armée à Scutari, quatre-vingt Chevaliers sous la conduite d'Eudes de Champlite, Seigneur Champenois des plus braves de l'armée, sortirent en campagne pour aller à la découverte & prévenir les surprises. Ils étoient suivis de soldats qui sous leur escorte recueilloient les fourrages & pilloient la contrée. Ils découvrirent un corps de troupes Grecques campées au pied d'un côteau à trois lieues de Scutari. C'étoit le grand Amiral qui avoit passé le Bosphore à la tête de cinq cens cavaliers pour arrêter les courses des Croisés. A cette vue la valeur Françoise s'allume; ils brûlent d'envie de faire le premier essai de leur courage contre le nouvel ennemi. Ils se partagent en quatre escadrons & volent à la charge.

ALEXIS III. An. 1203.

Les Grecs se rangent en bataille devant leurs pavillons & les attendent. Mais il ne tinrent pas long-temps ; effrayés de la seule approche de ces hommes de fer, qu'ils appelloient les diables d'Occident, ils tournent le dos. Michel est le premier à fuir ; on les poursuit une lieue, & on enléve leurs tentes & leurs équipages.

VIII. Députation de l'Empereur aux Croisés.

Le lendemain pendant que les Seigneurs tenoient conseil dans le Palais de Scutari, il leur arriva un député de l'Empereur. C'étoit Nicolas Rossi natif de Parme, qui s'étoit depuis loug-temps attaché au service des Empereurs Grecs. Après avoir présenté ses lettres de créance, il exposa ainsi sa commission : » Seigneurs » Croisés, je suis chargé par l'Empe- » reur mon Maître de vous dire, » qu'il sait bien que vous êtes les plus » grands & les plus puissans Princes » d'entre ceux qui ne portent point » couronne, mais qu'il ignore quelle » raison a pû déterminer des Chré- » tiens à porter la guerre dans les » Etats d'un Empereur Chrétien. La » renommée publie que votre dessein

» eſt de retirer la Terre Sainte & le » Saint Sépulcre des mains des Infidéles. Il loue votre zèle, & ſe fera » lui-même honneur de s'aſſocier à » cette pieuſe entrepriſe : ſi vous avez » beſoin de vivres & d'autres moyens » pour l'exécuter, il eſt prêt à vous » aider de tout ſon pouvoir. Sortez » ſeulement de ſes terres : ce ſeroit » à regret que pour vous y contraindre, il armeroit contre vous des » forces qu'il eſt très-diſpoſé à employer pour vous. Ne penſez pas que » ce ſoit la crainte qui lui met dans » la bouche ce langage pacifique ; il » n'eſt que trop puiſſant pour repouſſer & faire périr une armée fût-» elle vingt fois plus forte que la » vôtre «. Conon de Béthune le plus éloquent de ces guerriers, fut chargé de la réponſe, qu'il fit en ces termes: » Votre Maître s'étonne que nous » ſoyons entrés dans ſes Etats à main » armée, & il ne peut, dites vous, » en deviner la raiſon. Premiérement » il ſe trompe ; ces Etats ne ſont pas » les ſiens ; c'eſt l'Empire de ſon frere Iſaac, qu'il a dépouillé, aveuglé,

ALEXIS III. An. 1203.

ALEXIS III. An. 1203.

» chargé de fers ; c'eſt le patrimoine » de ce jeune Prince que vous voyez » aſſis au milieu de nous. Quant à la » raiſon qu'il ne devine pas, ce n'eſt » pas à nous qu'il doit la demander ; » il la trouvera dans ſa conſcience. » Un uſurpateur eſt l'ennemi de tous » les Princes ; un tyran cruel & dé- » naturé eſt celui du genre humain : » & quand Théodora ſœur d'Iſaac, » ne ſeroit pas la belle ſœur du Mar- » quis de Montferrat notre chef, » quand Irène fille d'Iſaac ne ſeroit » pas la femme de l'Empereur Phi- » lippe un de nos Maîtres, les droits » de la juſtice & de l'humanité vio- » lés par votre Alexis autoriſeroient » nos armes. Il n'a qu'une reſſource » pour échapper à la vengeance ; c'eſt » de venir lui-même ſe mettre à la » merci de ſon neveu, & de lui ren- » dre la couronne. Nous nous join- » drons à votre Maître pour obtenir » ſa grace, & nous nous rendrons » garans de la parole que lui don- » nera le jeune Prince de lui fournir » de quoi vivre avec honneur & dans » un repos préférable à une ſouverai-

» neté usurpée. S'il n'accepte pas ces » conditions, ne soyez pas assez hardi » pour revenir nous en proposer d'au- » tres «. L'envoyé partit avec cette fiere réponse, & il ne fut plus question d'accommodement. Il y avoit grand nombre de Latins établis à Constantinople ; Alexis craignant qu'ils ne s'entendissent avec leurs compatriotes, leur ordonna de sortir avec leurs familles. Ils offrirent en vain de jurer fidélité à l'Empereur ; ils furent obligés d'abandonner la ville, & s'allerent jetter entre les bras des Croisés. Ils surent bien dans la suite se venger de ce bannissement.

ALEXIS III. An. 1203.

IX. Passage de la flotte.

Le jour suivant les Seigneurs monterent à cheval, & délibérerent en pleine campagne sur la division des différens corps de troupes, & sur les chefs qui devoient les commander. Ils furent d'avis de partager toute l'armée en six batailles : Baudouin Comte de Flandres fut chargé de conduire l'avant-garde ; c'étoit de tous les Seigneurs celui qui avoit à sa suite un plus grand nombre de

ALEXIS III. An. 1203.

braves Chevaliers, de tireurs d'arc & d'arbalêtriers. Le Marquis de Montferrat, Général de toute l'armée, devoit faire l'arriere-garde avec les Lombards, les Toscans, les Allemands & toutes les troupes rassemblées dans le pays qui s'étend du mont Cénis au bord du Rhône. Les quatre autres batailles furent commandées par Henri frere de Baudouin, Louis Comte de Blois & de Chartres, Hugues Comte de Saint-Paul, & Mathieu de Montmorency. On convint du jour auquel on passeroit le Bosphore pour prendre terre devant Constantinople. Les Chefs, les Officiers, les soldats, résolus de vaincre ou de mourir, envisageant, quoique sans effroi, les dangers d'une si rude entreprise, s'occuperent dans l'intervalle à faire leurs testamens, & à se préparer à tout événement par des actes de religion. Le jour marqué étant venu (c'étoit le dixieme depuis leur arrivée à Scutari) les Chevaliers s'embarquerent dans les palandres, armés de pied en cap & prêts à combattre, avec leurs chevaux sellés &

couverts de leurs grandes housses qui leur battoient jusqu'aux pieds, selon l'usage de ces temps-là. Le reste des troupes monta les gros navires, dont chacun étoit remorqué par une galere. Alexis les attendoit à l'autre bord avec son gendre Lascaris & soixante-dix mille hommes en bon ordre. On leve les ancres au son des trompettes, & sans observer aucun rang chacun s'efforce à l'envi de gagner les devans. A l'approche du rivage les Chevaliers impatiens se jettent dans l'eau qui leur montoit à la ceinture, le casque en tête, la lance au poing. Les gens de pied suivent leur exemple; c'est à qui atteindra le premier l'ennemi. Il faisoit d'abord bonne contenance; mais dès qu'on en vient aux mains, il tourne le dos & abandonne & le rivage & son camp. On tire les chevaux hors des navires, & l'armée se range selon l'ordre qui avoit été arrêté. On s'empare du camp des Grecs, & la tente d'Alexis encore toute meublée fournit un riche butin. On voulut essayer si la vue du jeune Alexis n'exciteroit pas quelque mouve-

ALEXIS III. An. 1203.

ment. Les murs de Galata étoient bordés d'une foule de peuple ; le Doge & le Marquis tenant le Prince entre eux deux, s'approchent à la portée de la voix, & font crier par un hérault : *Voici l'héritier du Trône ; reconnoissez votre légitime Souverain ; ayez pitié de lui & de vous-mêmes ; délivrez-vous d'un cruel esclavage.* Mais la crainte du tyran avoit glacé tous les cœurs ; le peuple regardoit Alexis avec un silence stupide, & l'on n'espéra plus rien que de la force des armes.

X. On prend Galata & on force l'entrée du port.

Au-delà du golfe de Céras qui faisoit le port de Constantinople, s'élevoit en amphithéatre sur une colline le fauxbourg de Péra ou Galata ; c'étoit le treizieme des quatorze quartiers qui partageoient cette grande ville. Le peuple presque aussi ignorant qu'on l'étoit alors en Occident, croyoit que l'Epître de Saint Paul *ad Galatas* avoit été adressée aux habitans de ce fauxbourg. Il étoit défendu par une tour très-forte, à laquelle étoit attachée une grosse chaîne de fer de la longueur de quatre traits

d'arc & de la grosseur du bras, qui soutenue sur des pieux enfoncés dans la mer, fermoit l'entrée du port, & s'accrochoit par l'autre extrémité à la citadelle, située à la pointe de la ville sur le bord du Bosphore. Pour préparer l'attaque par mer & par terre, il falloit se saisir de la tour de Galata & faire entrer les vaisseaux dans le golfe. C'étoient deux opérations également difficiles, & l'on délibéra d'abord par laquelle on commenceroit. On fut d'avis de les entreprendre toutes deux en même-temps. Les François avec les autres troupes de terre se chargerent d'attaquer la tour; le Doge & la flotte Vénitienne, de forcer l'entrée du golfe. On passa la nuit devant la tour, dans un quartier habité par les Juifs, & l'on fit bonne garde pour se garantir des surprises. Le lendemain on se disposoit à l'attaque, lorsque la garnison, grossie d'une foule de citoyens, qui pendant la nuit avoient traversé le golfe, fit une sortie & courut droit au camp. Jacques d'Avesne, suivi de sa troupe, fut le premier aux mains, & ayant reçu

ALEXIS III.
An. 1203.

ALEXIS III. An. 1203.

un coup de lance dans le visage, il alloit périr, sans la bravoure de Nicolas Laulain un de ses Chevaliers, qui se jetta dans la mêlée & le tira du mileu des Grecs. L'allarme s'étant répandue dans le camp, on accourt de toutes parts; on repousse, on renverse, on massacre les ennemis; les uns se jettent en foule dans leurs barques & la plûpart sont noyés dans le trajet; les autres se sauvent vers la tour, & sont poursuivis de si près que les vainqueurs y entrent pêle-mêle avec eux. Tous furent tués ou pris, & les Latins demeurerent maîtres de la tour. Pendant le même temps la flotte Vénitienne forçoit l'entrée du port. La chaîne, outre sa grosseur, qui la rendoit très-difficile à rompre, étoit défendue par vingt galeres chargées de soldats & de machines, d'où partoient quantité de pierres & de javelots. Malgré ces décharges meurtrieres, l'ardeur des assaillans étoit si grande, que plusieurs sautant sur la chaîne s'y tenoient comme à cheval, pour combattre de plus près; quelques-uns même se jettoient de-là dans

les vaiſſeaux Grecs & s'en rendoient maîtres en tuant & précipitant dans la mer tout l'équipage. Enfin un gros navire Vénitien pouſſé par un vent violent donnant avec force contre la chaîne, vint à bout de la couper avec de prodigieux ciſeaux d'acier, qui s'ouvroient & ſe fermoient au moyen d'une machine. Toute la flotte entra dans le port.

XI. Commencement du ſiege de Conſtantinople.

Le Doge & ſes Capitaines étant deſcendus à terre, on tint conſeil ſur la maniere dont on attaqueroit la ville. Les Vénitiens vouloient qu'on portât tous les efforts du côté de la mer; les François au contraire ſoutenoient qu'il étoit plus ſûr & plus facile d'attaquer par terre; ils diſoient que pour eux n'étant pas exercés aux combats de mer, ils étoient bien plus agiles & plus aſſurés ſur leurs chevaux que ſur des planches flottantes dont le mouvement tromperoit leurs efforts. Les deux nations ne voulant rien céder de leur avantage, on convint que les Vénitiens déploieroient du côté de la mer tout ce qu'ils avoient d'habileté & de force, &

Alexis III. An. 1203.

les François du côté de la terre. On passa quatre jours à préparer les machines, & le cinquieme toute l'armée de terre marcha vers l'Occident pour tourner le golfe, & gagner la porte de Blaquernes. La flotte l'accompagnoit le long du rivage, & les deux armées arriverent ensemble à l'embouchure du fleuve Barbysés qui se décharge à la pointe du golfe. Les vaisseaux y jetterent l'ancre; les troupes de terre s'y arrêterent. Les Grecs ayant rompu le pont de pierre qui ouvroit l'entrée dans la plaine de Constantinople, se tenoient en armes sur l'autre bord pour en défendre l'accès. On dressa les machines, on les écarta à coups de traits & de pierres, & par un travail opiniâtre d'un jour & d'une nuit on rétablit le passage. Il eut été facile aux Grecs de le rendre impraticable; il n'y pouvoit défiler que trois cavaliers de front, & la population immense de la ville pouvoit aisément fournir vingt combattans contre un. Mais au premier pas qu'ils virent faire aux François sur le pont, ils prirent

la fuite & se sauverent derriere leurs murailles. L'armée campa entre la porte de Blaquernes & le Monastére de Saint Côme & de Saint Damien, que les François appelloient la tour de Boëmond, parce que du temps de la premiere Croisade ce Prince y avoir logé plusieurs jours. Avant que d'en venir aux attaques, on voulut encore tenter les voies d'accommodement; quelques Barons s'approcherent à la porté de la voix, & crierent à ceux qui paroissoient sur la muraille: *qu'il étoit encore temps d'écouter la raison, & que s'ils vouloient conférer avec eux, ils connoîtroient qu'on ne leur demandoit rien que de juste & de conforme à leur propres intérêts.* Le jeune Alexis se présenta lui-même. On ne leur répondit qu'à coup de traits. L'usurpateur avoit persuadé au peuple que le dessein des Latins étoit de subjuguer l'Eglise Grecque & de l'asservir au Siége de Rome; ce qui avoit tellement aigri les esprits, qu'ils ne vouloient rien entendre. C'étoit une entreprise bien hazardeuse que d'assiéger avec moins

ALEXIS III.
An. 1203.

ALEXIS III. An. 1203.

de quarante mille hommes une ville si avantageusement située, si bien fortifiée & qui comptoit un million d'habitans, entre lesquels on rapporte qu'il y avoit soixante mille cavaliers & un nombre innombrable de gens de pied en état de combattre, tant nationaux qu'auxiliaires étrangers. L'enceinte des murs du côté de la terre avoit deux lieues d'étendue & six portes dont les Croisés ne pouvoient attaquer qu'une seule : les autres s'ouvroient aux sorties ; il s'en faisoit même fréquemment par la porte qu'on attaquoit ; ce qui obligeoit les assiégeans d'avoir sans cesse un de leurs corps d'armée en garde à la tête du camp. C'étoient jour & nuit de continuelles allarmes : il falloit six ou sept fois chaque jour se ranger en bataille, & l'on ne pouvoit quitter les armes ni pour prendre les repas, ni pour se délasser par le sommeil. La campagne étoit couverte d'ennemis qui voltigeoient de toutes parts. On n'osoit s'éloigner de quatre traits d'arc pour aller au fourrage & chercher des vivres. Il ne

ALEXIS III. An. 1203.

restoit de farines que pour trois semaines ; excepté quelque peu de viande salée, on n'avoit de chair que celle des chevaux tués dans les sorties.

XII. Attaque du côté de la terre.

Le camp n'avoit d'abord d'autre défense que les armes & la valeur. Les fréquentes attaques obligerent de l'environner de barrieres & de palissades ; ce qui n'empêchoit pas les Grecs de venir insulter les assiégeans. Mais ils étoient toujours repoussés avec grande perte. L'ardeur des Latins les emportoit si loin, qu'ils ne revenoient jamais sans laisser quelques-uns de leurs plus braves Officiers ou soldats écrasés des pierres qu'on faisoit tomber sur eux du haut des murs. Enfin après dix jours de combats presque continuels, le 17 de Juillet les François & les Vénitiens donnerent chacun de leur côté un assaut général. Des six divisions de l'armée Françoise, deux furent chargées de la défense du camp ; c'étoient celles que commandoient le Marquis de Montferrat, & Mathieu de Montmorency : les quatre autres

ALEXIS III. An. 1203.

allerent à l'aſſaut. Après avoir comblé le foſſé on fit avancer les béliers, & deux cents cinquante autres de ces machines deſtructives alors en uſage, onagres, tours roulantes, tortues pour couvrir les ſapeurs. Une tour abattue ouvrit une brêche. Baudouin animoit ſes ſoldats; on donna l'aſſaut à un avant-mur, qui fut ſi vaillamment défendu par les Piſans auxiliaires & par les Varangues le plus redoutable corps des troupes Impériales, que les échelles étant les unes briſées, les autres renverſées, il ne parvint au haut du mur que cinq Chevaliers accompagnés chacun de deux ſoldats. Ces quinze guerriers combattirent quelque-temps avec un courage héroïque, abbattant à coups de hache & d'épée tous ceux qui oſoient les approcher. Il fallut enfin céder au nombre; deux furent pris & conduits à l'Empereur, qui tira vanité de ce mince avantage comme d'une victoire; les autres culbutés du haut du mur, froiſſés & preſque briſés furent recueillis par leurs camarades. La plûpart des Barons cou-

verts de bleſſures ſe repoſoient pour reprendre haleine. L'Empereur aſſis au haut d'une tour du Palais de Blaquernes, n'étoit que le ſpectateur oiſif de tous ces combats, ſans donner lui-même aucun ordre. ALEXIS III. An. 1203.

XIII. Attaque du côté de la mer.

Cependant l'attaque étoit encore plus vive du côté de la mer. L'intrépide Dandolo, le plus grand homme de mer de ſon ſiecle, fit avancer ſes vaiſſeaux en deux lignes au ſon des timballes & des trompettes. Les galeres formoient le premier rang; leur tillac étoit couvert d'archers & de baliſtes. Derriere les galeres, les grands bâtimens aſſurés ſur leurs ancres devoient faire partir de plus gros javelots & de plus groſſes pierres. Leurs proues, leurs pouppes étoient chargées de tours. Leurs châteaux de hune, égalant ou ſurpaſſant la hauteur des murailles, contenoient chacun dix, quelques-uns même vingt combattans. La flotte ainſi rangée en bataille occupoit de front l'eſpace de trois traits d'arc; on y comptoit plus de quatre cens baliſtes. Déja le ſifflement des pierres, les cris des ſoldats

Alexis III. An. 1203.

& des matelots, le mugiſſement des vagues, qui pouſſées par tant de navires, frappées par tant de rames, couroient en roulant avec violence & couvertes d'écume, ſe briſer contre le rivage; tant de tumulte, tant de bruits divers troubloient les aſſaillans mêmes. Les galeres ſembloient avoir oublié leurs ordres, & n'oſoient aborder. On vit alors ce que peut un ſeul homme: Dandolo conſervant dans un corps chargé d'années & preſque aveugle une ame éclairée & vigoureuſe, ſeul ſe poſſédant lui-même au milieu de l'agitation générale, exhorte, preſſe, promet des récompenſes au courage. Voyant le peu d'effet de ſes paroles, indigné d'une lenteur qui lui ſembloit ternir la gloire des armes Vénitiennes, il monte tout armé ſur la proue de ſon vaiſſeau, & appellant à haute voix les gens de ſon équipage, il leur commande de le mettre à bord, menaçant de les faire pendre s'il n'obéiſſent. Ses ordres ſont exécutés; ils le prennent entre leurs bras & le deſcendent ſur le rivage, portant devant lui l'étendard

ALEXIS III. An. 1203.

de Saint Marc. A cette vue tous les Capitaines rougiſſent de leur timidité ; ils s'empreſſent de joindre leur chef & de le couvrir de leur corps ; les galeres s'élancent à l'envi l'une de l'autre, on plante les échelles. Dandolo la viſiere de ſon caſque levée, le feu dans les yeux, encourage les braves, réprimande d'une voix terrible ceux qui montrent de la peur. Les gros vaiſſeaux qui formoient la ſeconde ligne, abordant à leur tour entre les intervalles des galeres, forment un aſſaut ſupérieur. Au haut de chaque grand mât étoit fortement attaché un pont-levis, aſſez large pour donner paſſage à quatre hommes de front. Ce pont abattu le long du mât, relevé au moment de l'attaque par le moyen des poulies & des cables, alloit par ſon extrémité tomber ſur les murs & ſur les tours qu'il ſurpaſſoit en hauteur ; enſorte que les Grecs & les aſſaillans ſe battant à coups de main & luttant corps à corps, les uns étoient renverſés dans la ville, les autres au pied des murs ſur le rivage. Les fléches, les

ALEXIS III. An. 1203

pierres, les lances, les javelines, les poutres arrachées des édifices, le feu grégeois, tout ce qui pouvoit blesser, repousser, donner la mort, étoit employé de part & d'autre; & pendant que cette horrible tempête tonnoit au haut des mâts & des tours, on sappoit le pied des murs.

XIV. Prise d'une partie de la ville.

Au milieu de ce fracas, on apperçoit tout-à-coup sur une tour l'étendard de Saint Marc. A la vue de cette redoutable enseigne, qui sembloit avoir été transportée par un bras invisible, il s'éleve de part & d'autre un grand cri: les Grecs fuyent, les Vénitiens sautent en foule sur le mur, ils s'y répandent en un moment & s'emparent de vingt-cinq tours. Dandolo fait partir une chaloupe pour porter aux Barons la nouvelle de ce succès. Ils ne peuvent le croire qu'à l'arrivée d'un vaisseau chargé de butin. Cependant le tyran effrayé, ne sachant s'il doit abandonner la ville, ou s'il peut encore la défendre, essaye de résister; il rassemble ses forces; les habitans se joignent aux soldats. On court aux Vénitiens qui descendoient

dans la ville. Ceux-ci voyant accourir à grands flots un peuple immense qu'ils ne pourroient soutenir, l'arrêtent par l'incendie : ils mettent le feu aux édifices qui se trouvoient devant eux. A l'aide d'un vent violent qui souffloit au dos des Vénitiens & au visage des Grecs, les tourbillons de flamme se répandent rapidement dans la partie Occidentale de la ville; tout est en feu l'espace d'une lieue depuis le quartier de Blaquernes jusqu'après la porte dorée. A la faveur de l'obscurité que causoit la fumée, les Vénitiens regagnent leurs tours, & le peuple poussant des cris affreux ne s'occupe qu'à dérober aux flammes ce qu'il peut sauver de ses biens. Le tyran prend ce moment pour attaquer l'armée Françoise, qui se tenant en bataille devant la porte de Blaquernes, attendoit le succès de l'incendie. Théodore Lascaris son gendre, le plus brave des Grecs, sort par la porte dorée à la tête d'un nombre innombrable de soldats. Sa cavalerie étendue sur ses aîles, il marche aux François. L'Empereur lui-même

ALEXIS III.
An. 1203.

ALEXIS III. An. 1203.

honteux des cris insultans du peuple, veut faire voir qu'il mérite bien d'être défendu : il monte à cheval ; & revêtu d'armes brillantes, avec toutes les marques de la dignité Impériale, la robe de pourpre, le bonnet de soie brodé d'or & terminé en pointe, l'épée au poing, il court de rang en rang, animant ses soldats du geste & de la voix ; il n'y manqua que l'exemple. Les François rangés en bataille devant leur camp, sans s'avancer de peur d'être enveloppés, ne formoient que six bataillons. Les Grecs en avoient plus de soixante dont chacun surpassoit en nombre chaque bataillon François. Ils approchent, ils obscurcissent l'air d'une nuée de fléches. Les Croisés couverts de leurs armes les attendent de pied ferme. En ce moment Dandolo averti par les trompettes qui sonnoient la charge, crie à ses soldats : *Que faisons nous ici, camarades ? Nos compagnons sont aux prises : les laisserons-nous périr ou vaincre sans nous ? Quand nous pourrions sans eux prendre la ville, notre victoire même nous couvriroit*

d'infamie, & ils feroient morts avec honneur. Courons à leur fecours ; Dieu & Saint Marc nous y appellent. A ces paroles les Vénitiens abandonnent les tours, dont-ils étoient maîtres : ils rentrent dans leurs vaiſſeaux à la ſuite de leur Doge, volent à la porte de Blaquernes, ſautent ſur le rivage & ſe joignent aux troupes de terre. Les Grecs malgré l'extrême ſupériorité du nombre, n'oſoient avancer ; ils s'étoient arrêtés à la portée de l'arc, & ne combattoient que par des railleries & des injures. Enfin l'Empereur ſoit par défiance de ſes troupes, ſoit par la crainte que lui inſpiroient ſa lâcheté naturelle & les remords de ſes crimes, fit ſonner la retraite ; & malgré Laſcaris qui ne reſpiroit que le combat, il ramena ſes troupes ſur le ſoir. Les Croiſés les ſuivirent & en tuerent pluſieurs ſans qu'ils oſaſſent tourner viſage. Cette multitude qui même ſans armes auroit pû fouler aux pieds les Croiſés, ſi elle eût oſé les joindre, rentra couverte de honte dans Conſtantinople.

ALEXIS III. An. 1203.

ALEXIS III.
An. 1203.
XV.
L'Empereur sort de Constantinople.

Alexis le plus mépriſé de tous, ſe retira dans ſon Palais ; & craignant d'être abandonné & livré aux ennemis, il prit conſeil non pas de l'Impératrice trop intrépide pour favoriſer ſa timidité, mais de ſes courtiſannes & de ſes flatteurs auſſi lâches que lui-même. Tous lui conſeillent de céder à la fortune & de ſe mettre en ſûreté dans quelque place forte. Il avoit déja choiſi pour ſa retraite la ville de Zagora, où il avoit même envoyé d'avance quelques-uns de ſes équipages. Dès le lendemain 18 Juillet il ramaſſe tout ce qu'il peut de ſes tréſors, & s'embarque au commencement de la nuit avec ſes pierreries & la garde-robe Impériale, n'emmenant de ſa famille que ſa fille Irène ; & laiſſant dans la ville ſes deux autres filles avec ſa femme Euphroſyne. Il gagne le Pont-Euxin, ſuivi de quelques barques remplies de femmes & des courtiſans qui voulurent le ſuivre. Faiſant force de rames & de voiles, il arrive en peu d'heures à la hauteur de Zagora, où

il ſe renferme. Il avoit occupé le Trône huit ans trois mois & dix jours.

ISAAC II. An. 1203.

XVI. Iſaac remis ſur le trône.

La nuit avoit ſuſpendu les attaques, & les habitans ſe délaſſoient de leurs fatigues. Le ſilence régnoit dans la ville, lorſqu'un cri ſe fait entendre dans toutes les rues, *plus d'Alexis Comnène : Plus de tyran ; il a pris la fuite.* Auſſi-tôt tout eſt en tumulte ; les flambeaux paroiſſent à toutes les fenêtres ; on s'appelle, on s'interroge ; les uns crient, qui va nous défendre ? Les autres, qui va nous livrer aux Latins ? Nul ne regrette Alexis. Euphorſyne qui pour régner n'avoit beſoin que d'un fantôme, aſſemble ſes parens & ſes amis ; elle leur offre la Couronne ; aucun ne veut accepter un préſent ſi dangereux. Cependant l'Eunuque Conſtantin grand Tréſorier, qui avoit déja abandonné dans le cœur l'auteur de ſa fortune, perſuadé que l'argent eſt le ſigne auquel une garde mercenaire reconnoît le Maître légitime, diſtribuoit de l'argent aux Varangues au nom d'Iſaac. Les principaux Seigneurs de concert

Villeheard. c. 94. ad 109. Epiſt. Hug. à Sto. Paulo. ad Henricum Brabantiæ Ducem. Nicet. in Iſaaco & Alex. c. 1. 2. 3. 4. Acrop. c. 3. 5. Geſta Innoc. Rhamnuſ. l. 2. Herold. l. 2. c. 20. Gunther. Hiſt. Conſt. Sanut. l. 11. part. 3. c. 1. Nangis chron. Alberic. chron. Lubec chron. S. Anton. chron. Sabell. l. 8. Odor. Rayn. Doutreman. l. 2. c. 14. l. 3. c. 1. 2.

ISAAC II. An. 1203. *Du Cange Hist. Const. Maimbourg Croisades l.* 8.

avec lui, ayant réuni leurs cliens & leurs domestiques, vont se saisir d'Euphrosyne, courent à la prison d'Isaac, l'en retirent & renferment à sa place Euphrosyne & ses parens. Isaac qui ne savoit ce qui se passoit dans la ville, ni si on le menoit à la mort, ni même s'il étoit jour ou nuit, est étonné de s'entendre proclamer Empereur. On le conduit par la main au Palais de Blaquernes, illuminé de mille flambeaux; on lui ceint le diadême; revêtu des habits Impériaux on le fait asseoir sur le Trône, qu'il commence à reconnoître. Le peuple auprès duquel le plus grand mérite est d'être malheureux, s'attendrit en le voyant; on lui prodigue les acclamations; on charge Alexis de malédictions; on va chercher l'ancienne Impératrice; elle vivoit depuis huit ans dans une triste retraite. On lui fait reprendre les marques de la dignité Impériale; on l'amene en pompe au Palais, où on la place à côté de son mari. L'imbécille Isaac ne se posséde pas de joie. La Couronne n'est pas encore bien assise sur sa tête

ISAAC II. An. 1203.

& il a déja des flatteurs. Ils n'ont pas de peine à lui persuader que son mérite supérieur, après une lutte opiniâtre, a enfin vaincu la mauvaise fortune.

XVII. La nouvelle en est portée au jeune Alexis.

La nouvelle d'une si heureuse révolution vole au camp des Croisés. Une foule de Grecs va se prosterner aux pieds du jeune Alexis, & l'invite à venir partager la puissance & les honneurs rendus à son pere. Avant que de répondre il va trouver le Marquis de Montferrat, qui assemble dans sa tente Baudouin, Dandolo & les autres chefs. Ils embrassent Alexis; ils le félicitent de ce succès imprévu, ils reconnoissent avec action de graces le merveilleux pouvoir de l'Etre Suprême, qui leur épargne les travaux d'une pénible conquête & sauve comme malgré elle la ville de Constantinople. Tout le reste de la nuit il ne cessoit d'arriver de nouvelles troupes de Grecs, qui s'empressoient à l'envi de se montrer au jeune Prince & de signaler leur zèle pour attirer sur eux ses premiers regards. Ces belles apparences n'assuroient pas les

Isaac II.
An. 1203.

Croiſés. Toujours en défiance contre la mauvaiſe foi des Grecs, ils ſe tinrent ſous les armes, pour être en garde contre la trahiſon. Lorſque le jour fut venu, on envoya Mathieu de Montmorency, Geoffroi de Villehardouin & deux Patrices Vénitiens pour prendre une connoiſſance plus certaine de l'état des affaires ; & en cas qu'ils les trouvaſſent conformes à ce qu'on annonçoit, ils devoient demander à l'Empereur Iſaac qu'il ratifiât le traité fait avec ſon fils, qu'il s'obligeât lui-même à en remplir les conditions, & lui déclarer qu'en attendant ſon engagement perſonnel, on retiendroit ſon fils en ôtage. Ils partirent auſſi-tôt & étant deſcendus de cheval à la porte de Blaquernes, ils furent conduits au Palais entre deux haies de Varangues ſous les armes.

XVIII.
Iſaac confirme le traité de ſon fils.

Dans le Palais tout reſpiroit la joie, tout brilloit de magnificence. L'Empereur & l'Impératrice éclattans d'or & de pierreries étoient environnés d'une foule de Seigneurs & de Dames ſuperbement vêtus, ennemis la veille,

aujourd'hui courtiſans d'Iſaac, & tout prêts à tourner ailleurs leurs adorations au gré du vent de la fortune. Les François après une révérence reſpectueuſe & un compliment court, demanderent à l'Empereur une audience particuliere de la part du Prince ſon fils & des Barons de l'armée. Iſaac ſe leva auſſi-tôt de ſon ſiege & les conduiſit dans une chambre prochaine, où il ne fit entrer que l'Impératrice, ſon grand Chambellan & ſon Interprete. Villehardouin du conſentement de ſes collégues prit la parole ; » Sire, dit-il, vous voyez le » ſervice que nous avons rendu au » Prince votre fils, & notre fidélité à » accomplir nos promeſſes. Il a con» tracté de ſa part des engagemens » avec nous, & il ne peut rentrer » dans Conſtantinople, qu'il ne s'en » ſoit acquitté. Il s'adreſſe à vous au» jourd'hui pour être garant de ſes » paroles, & ratifier le traité dans la » même forme qu'il l'a fait avec nous. » Et quels en ſont les articles ? dit » Iſaac : premiérement, reprit l'Am» baſſadeur, il s'eſt obligé à remettre

ISAAC II. An. 1203.

ISAAC II. An. 1203.

» l'Empire d'Orient ſous l'obéiſſance
» du Saint Siége de Rome, auquel
» il étoit autrefois ſoumis ; en ſecond
» lieu à nous payer la ſomme de
» deux cents mille marcs d'argent ; à
» fournir notre armée de vivres pen-
» dant un an ; à envoyer avec nous
» ſur ſes vaiſſeaux dix mille hommes
» de guerre, à les défrayer l'eſpace
» d'un an, & à entretenir tant qu'il
» vivra cinq cens Chevaliers dans la
» Terre-Sainte. Voilà les conditions
» auxquelles il a obtenu le ſecours de
» nos armes. Il les a confirmées par
» ſerment & ſcellées de ſon ſceau &
» de celui de Philippe Roi d'Alle-
» magne votre gendre. Nous vous
» demandons de les ratifier. Certes,
» répondit l'Empereur, ces conven-
» tions ſont de haute conſéquence,
» & je ne vois pas trop le moyen de
» les accomplir. Toutefois vous nous
» avez ſi bien ſervis, que quand on
» vous donneroit tout l'Empire, vous
» l'auriez bien mérité «. Après plu-
ſieurs autres propos de part & d'autre,
Iſaac ratifia le traité par ſon ſerment
& par des patentes ſcellées du ſcel

d'or, qui furent ſur le champ délivrées aux Envoyés. Ils prirent congé de l'Empereur, & retournerent au camp rendre compte de leur commiſſion.

ISAAC II. An. 1203.

XIX. Le jeune Alexis rentre dans Conſtantinople.

Auſſi-tôt les Barons montent à cheval & conduiſent Alexis à Conſtantinople. Il marchoit entre Baudouin & Dandolo, ſuivi de tous les Chevaliers couverts de leurs plus belles armes & décorés des marques d'honneur qu'ils tenoient de leur naiſſance ou qu'ils avoient méritées par leur courage. Les Grecs ſortirent en foule pour les recevoir; & la religion toujours ſenſible aux événemens qui intéreſſent l'Etat, envoya au devant d'eux ſon magnifique cortège. Lorſqu'on fut arrivé au Palais, les deux Princes s'embraſſerent avec cette vivacité de tendreſſe, qu'une longue ſéparation enflamme entre des perſonnes chéries. Ils avoient reſſenti leur mutuelle infortune; le retour de leur proſpérité redoubloit leur joie. Le peuple la partageoit avec eux par un concert d'acclamatious. Toutes les Egliſes furent ouvertes, & retentiſſoient d'actions de graces. On voyoit

ISAAC II. An. 1203.

dans toutes les rues des tables chargées de viandes. Les Croisés pleins d'allégresse rendoient grace au Tout-puissant d'une victoire qu'ils reconnoissoient ne tenir que de lui. Ils croyoient être arrivés au terme de leurs travaux & s'être ouverts une voie assurée à la conquête de la Palestine : mais à une si douce sérénité devoit bien-tôt succèder les plus violens orages.

XX. Les Croisés vont camper au-delà du golfe.

Le lendemain l'Empereur pria les Comtes & les Barons de vouloir bien aller prendre leur logement au-delà du golfe, leur représentant que s'ils demeuroient dans la ville, il étoit à craindre qu'il ne survint quelque querelle entre deux nations, dont l'antipathie naturelle venoit d'être animée par la guerre, & que la ville ne souffrît malgré eux de plus grands désastres qu'auparavant. Les Barons répondirent qu'après l'avoir si bien servi en tant de manieres, ils ne pouvoient lui rien refuser. Ils firent donc passer l'armée de l'autre côté du golfe, où ils séjournerent au milieu de l'abondance. Cette séparation n'altéroit

en rien l'union des deux peuples. Les Grecs paſſoient ſans ceſſe au camp des Croiſés, où ils portoient des vivres & des marchandiſes de toute eſpece. Les Croiſés venoient ſatisfaire leur curioſité à Conſtantinople, où ils viſitoient les Palais, les places, les édifices publics; ils admiroient la ſplendeur, les richeſſes, l'étendue de cette cité immenſe; ils étoient ſurtout étonnés de la magnificence des Egliſes & de la quantité de reliques précieuſes, qui s'y trouvoient, dit Villehardouin, en plus grand nombre que dans le reſte du monde entier. Toujours attachés au Prince Alexis, dont ils ſe regardoient comme les tuteurs, ils convinrent avec Iſaac qu'il ſeroit couronné le premier du mois d'Août, & qu'il partageroit avec ſon pere le titre d'Empereur & la puiſſance ſouveraine.

ISAAC II. An. 1203.

XXI. Nouvelle convention entre les Empereurs & les Croiſés.

La cérémonie du couronnement achevée, Alexis commença d'acquitter une partie des ſommes dûes aux Croiſés, promettant de payer au plutôt le reſte. On mit en priſon Théophile, garde du tréſor, qui, par des

Isaac II. An. 1203.

chicannes de finance, retardoit l'exécution des ordres de l'Empereur. Ce premier payement servit à rembourser les particuliers des avances qu'ils avoient faites à Venise pour l'embarquement. Cet acte de justice & de bonne foi augmenta l'affection des Croisés pour le jeune Prince. Il entretenoit leur amitié par de fréquentes visites ; il les prévenoit par toutes sortes de déférences & d'honneurs. Après les avoir ainsi disposés, il vint un jour comme ami & sans aucun appareil de dignité trouver le Comte de Flandres, & le pria de faire venir chez lui le Doge & les principaux Seigneurs. Lorsqu'ils furent assemblés, il leur parla en ces termes : » Seigneurs Croisés, si je suis remonté sur le Trône où m'avoit placé » ma naissance, c'est à la bonté Divine & à votre valeur que j'en suis » redevable, & tant que je conserverai l'Empire, vous régnerez vous-» mêmes dans mon cœur. Mais il » s'en faut bien que je trouve dans » l'ame de mes sujets les sentimens » que j'éprouve de votre part ; ils me

» haïſſent, & j'oſe dire que j'ai à me » féliciter de leur haine ; elle me fait » honneur ; elle n'eſt fondée que ſur » votre bienveillance pour moi. Vous » ne connoiſſez que trop leur antipa- » thie contre les nations Latines. Ils » ne peuvent me pardonner d'avoir » été rétabli par vos mains. Jugez ſi » je ſuis encore en état de me paſſer » de votre ſecours. Vous approchez » du terme de votre départ, fixé à » la Saint Michel. Il m'eſt impoſſible » d'acquitter en ſi peu de temps la » dette que j'ai contractée avec vous. » Je ſerois même hors d'état d'y ja- » mais ſatisfaire, ſi j'étois ſi-tôt pri- » vé de votre appui : je courrois riſ- » que de perdre la Couronne, & » peut-être la vie. Je ne vois qu'un » moyen d'aſſurer pour moi votre » bienfait, pour vous ma reconnoiſ- » ſance ; c'eſt de prolonger votre ſé- » jour en cette ville juſqu'à Pâques » prochain. J'aurai le temps de met- » tre mon pouvoir hors d'atteinte, » de tirer de mes revenus de quoi » remplir mes engagemens, & d'é- » quipper les vaiſſeaux qui doivent

ISAAC II.
An. 1203.

ISAAC II. ALEXIS IV. An. 1203.

» vous accompagner ſuivant nos con-
» ventions. Je me charge de vous dé-
» frayer dans cet intervalle de tout ce
» qui peut vous être néceſſaire, &
» de payer aux Vénitiens le loyer de
» leur flotte. Ce délai ne vous fera
» rien perdre; le temps de l'hiver
» vous ſeroit inutile, & vous aurez
» l'été entier pour exécuter votre glo-
» rieuſe entrepriſe «. Ces propoſi-
tions n'avoient rien que de raiſonna-
ble, elles étoient même avantageu-
ſes aux Croiſés. Les Seigneurs répon-
dirent, qu'ils les communiqueroient
au reſte de l'armée, & lui feroient
ſavoir ce qui auroit été réſolu. Alexis
étant retourné à Conſtantinople, on
aſſembla le Conſeil, & la choſe fut
débattue avec beaucoup de chaleur.
La plûpart des Chevaliers acceptoient
le nouveau projet : mais ceux qui
avoient toujours déſapprouvé l'expé-
dition de Conſtantinople, & qui
s'étoient ſéparés des autres à Cor-
fou, s'y oppoſoient; ils ſom-
moient leurs camarades de leur four-
nir des vaiſſeaux pour paſſer en Syrie,
ſelon la parole qu'ils leur en avoient

donnée. Enfin à force de raiſons & de prieres, on obtint leur conſentement. Les Vénitiens accorderent l'uſage de leurs vaiſſeaux juſqu'à la Saint Michel de l'année ſuivante, & la nouvelle convention fut unanimement adoptée. Les Evêques & les Prêtres qui ſe trouvoient au camp, crurent l'occaſion favorable pour faire exécuter le premier article du traité; ils demanderent que le Patriarche, les Prêtres, les Moines de Conſtantinople abjuraſſent ſur le champ les erreurs, qui les ſéparoient de l'Egliſe Romaine. Iſaac fort peu inſtruit de ces matieres appuya leur propoſition, & le Patriarche étant monté dans le jubé de Sainte Sophie, déclara en ſon nom & au nom des Empereurs & de tout le peuple Chrétien de l'Orient, en préſence du Cardinal de Capoue, qu'il reconnoiſſoit Innocent troiſieme du nom pour ſucceſſeur de Saint Pierre, premier Vicaire de Jeſus-Chriſt ſur la terre, Paſteur univerſel du troupeau fidéle : il promit que dès qu'il en auroit la liberté, il ſe tranſporteroit lui-même à Rome,

Isaac II. Alexis IV. An. 1203.

pour prêter serment entre les mains du Pape, lui rendre hommage comme à son chef, & recevoir de lui le *pallium.* Cette déclaration publique transporta de joie les plus dévots d'entre les Croisés. Quand ils n'auroient point eu d'autre succès, ils se croyoient amplement dédommagés de leurs travaux par cettte heureuse réunion de l'Eglise Grecque. Mais comme il parut dans la suite, ce n'étoit qu'une scène de Comédie, que le Patriarche donnoit aux intérêts politiques. Alexis écrivit lui-même au Pape; il lui rendoit l'hommage que ses prédécesseurs avoient rendu au Vicaire de Jesus-Christ; il promettoit de faire ses efforts pour la réunion de toutes les Eglises d'Orient, & de suivre en tout les conseils des Prélats Latins qui se trouvoient à Constantinople. Innocent lui répondit en le félicitant d'une résolution si salutaire que Dieu lui avoit inspirée, & en l'exhortant à consommer au plutôt ce grand ouvrage. Les Croisés perdirent alors Mathieu de Montmorency, aussi estimé pour son courage que chéri pour sa

bonté, & la mort d'un ſeul homme fut pleurée comme un malheur public. Il fut enterré à Conſtantinople dans l'Egliſe des Hoſpitaliers.

ISAAC II.
ALEXIS IV.
An. 1203.

XXII.
Expédition du jeune Alexis.

Pendant que les ſuites de la révolution occupoient les Grecs & les Croiſés, l'uſurpateur Alexis qui s'étoit d'abord retiré à Zagora, avoit ramaſſé quelques troupes, & s'étoit avancé juſqu'à Andrinople, dont il s'étoit rendu maître. D'un autre côté Joannice Roi des Bulgares, Prince actif & belliqueux, avoit profité des troubles de l'Empire pour étendre ſes Etats; il s'étoit emparé de près d'une moitié de la Thrace. Les Princes Croiſés qui n'avoient plus rien à faire le reſte de l'année, & qui n'étoient pas d'humeur à demeurer dans l'inaction, conſeillerent au jeune Empereur d'employer ce temps à repouſſer le tyran, & à réduire ſous ſon obéiſſance les pays qui ne le reconnoiſſoient pas encore pour Maître. Il ſe mit donc en campagne, & le Marquis de Montferrat, le Comte de Saint Paul, Henri frere du Comte de Flandres, Jacques d'Aveſnes, Guillaume de Cham-

Isaac II. Alexis IV. An. 1203.

plite, Hugues de Colemy se joignirent à lui, en apparence comme servant sous ses ordres, en effet comme ses Maîtres. Baudouin, Louis de Blois & la plus grande partie des Chevaliers & des soldats demeurerent au camp. Dès que l'usurpateur apprit la marche du jeune Empereur si bien accompagné, il sortit d'Andrinople & voulut se retirer à Philippopoli. Mais comme il n'y fut pas reçu par les habitans, il alla s'enfermer dans Mosynople. Il auroit fallu pour l'y poursuivre, marcher sur le ventre des Bulgares, dont le Roi à la tête d'une nombreuse armée ayant traversé le mont Hémus, s'étoit étendu dans la campagne & fermoit tous les passages. C'est ce qu'on ne pouvoit entreprendre avec un camp volant, sans s'exposer à une perte presque certaine. Alexis se contenta donc d'avancer jusqu'à Cypseles, & de recevoir le serment de fidélité des villes qui se trouvoient sur son passage.

XXIII. Incendie à Constantinople.

Peu de jours après qu'il fut sorti de Constantinople, cette ville infortunée, qui commençoit à peine à

respirer de tant de maux qu'elle avoit soufferts, éprouva une nouvelle calamité. Voici quelle en fut l'occasion. Sur la fin de l'année précédente, lorsque la nouvelle se fut répandue que les Croisés avoient résolu de venir attaquer Constantinople, les habitans toujours ennemis des Latins, entrerent contre eux dans une espece de fureur. Quantité de Marchands de diverses contrées d'Occident, établis dans la ville, avoient leurs magasins le long du port. Le peuple y courut en foule, pilla les marchandises, détruisit les magasins. Les propriétaires ne sauverent leur vie qu'en se dérobant par une prompte fuite & se tenant cachés dans les maisons de leurs amis. Quelques jours après cette fougue étant passée, ils porterent leurs plaintes à l'Empereur; c'étoit encore l'usurpateur Alexis; il promit de les dédommager, & pour leur donner une preuve de sa bienveillance, comme les Marchands Vénitiens & ceux de Pise avoient depuis longtemps de sanglans démêlés, jusqu'à se massacrer les uns les autres par-

ISAAC II.
ALEXIS IV.
An. 1203.

tout où ils se rencontroient, il s'entremit de leur querelle, & les réconcilia ensemble ; ce que les raisonneurs Grecs blâmerent comme une faute de politique. La ville étant assiégée, il prit le parti de s'enfuir, avant que d'avoir exécuté la réparation qu'il avoit promise. Ainsi le ressentiment subsistoit toujours dans le cœur des Latins. Le soir du 19 Août un de ces marchands ruinés buvoit avec quelques soldats Flamands ; il se mit à invectiver contre les Grecs : *Ces misérables*, disoit-il, *ne peuvent nous souffrir nous autres Catholiques ; ils nous font tous les maux qu'ils peuvent, tandis qu'ils caressent, qu'ils comblent d'amitié les Sarasins, à qui ils ont même bâti une Mosquée.* Le vin Grec leur avoit échauffé la tête. A ce nom de Sarasin la colere s'allume dans le cœur des soldats Flamands ; en qualité de Croisés ils se croient obligés de commencer par égorger ceux-là ; ils vont chercher au-delà du golfe leurs armes & d'autres camarades, & repassant aussi-tôt ils courent à la Mosquée, enfoncent les portes, pillent tout

Isaac II.
Alexis IV.
An. 1203.

tout ce qui eſt de quelque valeur, & briſent le reſte. Les Saraſins avoient fui d'abord ; mais s'étant apperçus du petit nombre de ces brigands, ils reviennent ſur leurs pas avec une troupe de Grecs, les chargent, en bleſſent & en tuent pluſieurs, mettent les autres en fuite. Quelques-uns de ceux-ci pleins de rage contre les Grecs qui ſecouroient les Saraſins, mettent en paſſant le feu à deux ou trois maiſons ; c'étoit au milieu de la nuit. Il eſt incroyable avec quelle rapidité ſe répandit l'incendie ; il ſurmonta tous les efforts qu'on faiſoit pour l'éteindre. Les tourbillons de flammes pouſſés par un impétueux vent du Nord s'élançoient par-deſſus pluſieurs édifices, pour en aller brûler d'autres plus éloignés, & le vent enſuite tournant au midi ils rebrouſſoient en arriere pour conſumer ceux qu'ils ſembloient avoir épargnés. Au milieu d'une ſombre nuit la lueur des flammes plus effrayante que les ténèbres, le fracas des maiſons écraſant en tombant ceux qui fuyoient dans les rues, les cris des femmes & des

Isaac II. Alexis IV. An. 1203.

enfans tués sur le sein de leurs meres ; tant de désastres, tant d'horreurs donnoient le spectacle d'une ville saccagée par les ennemis. Et c'étoit en effet l'ennemi le plus terrible qu'un si vaste incendie. Pendant huit jours entiers, selon quelques Ecrivains, le feu dévora tout dans l'espace d'une lieue, depuis le milieu du golfe en tournant du côté de l'Orient, jusqu'à la Propontide. Il n'épargna que l'Eglise de Sainte Sophie, dont les briques & la masse énorme résistoient à la fureur des flammes. Il y périt quantité d'habitans. Les charbons emportés par le vent allerent mettre le feu à un vaisseau qui traversoit le golfe. Les Seigneurs Croisés touchés du malheur des Grecs envoyerent promptement au secours grand nombre de leurs soldats ; ils sauverent environ quinze mille personnes, la plûpart estropiées ou à demi brûlées, qu'ils transporterent au-delà du golfe. La plûpart des Latins qui avoient été bannis par l'usurpateur, & qui étoient rentrés dans la ville avec le jeune Alexis, se réfugierent aussi au camp

des Croisés avec leurs familles & leurs effets. Il n'y avoit plus de sûreté pour eux au milieu du peuple Grec, qui accusoit les François d'être les auteurs de ce désastre. Les Princes qui en ignoroient la cause, députerent à Isaac pour lui témoigner qu'ils partageoient sincérement sa douleur, qu'ils feroient une soigneuse recherche des coupables; & que s'il s'en trouvoit entre leurs soldats, ils les puniroient plus sévérement qu'il ne feroit lui-même. Mais malgré les informations les plus exactes on n'en put découvrir aucun; ce qui ne justifia pas les François; & ce funeste événement laissa contre eux dans le cœur des Grecs l'impression profonde d'une haine implacable.

ISAAC II. ALEXIS IV. An. 1203.

XXIV. Conduite insensée des deux Empereurs.

Villehard. c. 109, ad. 123. Nicet. in Isaac & Alex. c. 3, 4, 5. Idem. in Murzuphle, c. 1, 2.

Vers le milieu de Novembre Alexis revint à Constantinople. Il y fut reçu avec cet éclat de triomphe, qui couronne les moindres succès d'un Prince dans une nation foible & vaine. Les Latins sans doute moins admirateurs s'empresserent néanmoins à signaler leur joie, & cette civilité de leur part fut plus sensible à une ame

Isaac II. Alexis IV. An. 1203. *Gesta Innoc. Epist. Bald. ad Innoc. Acrop. c. 3. Herold. l. 2. c. 20. Rob. de Monte. Gunther. hist Const. Sanut. l. 3. part. 11. c. 1. Chron. Sti. Anton. Chr. Alberic. Chr. Lubec. Chr. Nangis. Sabell. l. 8. Rhamnusius. l. 3. Doutrem. l. 3. c. 3, 4, 5, 6. Odoric. Rayn. Du Cange sur Joinville. dissert. 29. Idem. hist. de Constant.*

légere, que les plus importans services. Charmé de leur complaisance, il passoit les journées avec eux. Plus souvent au camp que dans Constantinople il partageoit leurs jeux, leurs festins, leurs plaisanteries. Nourri dans l'infortune, n'ayant jamais reçu qu'une éducation subalterne, que l'exemple de son pere ne corrigeoit pas, il oublioit qu'il étoit Empereur, & la gaieté Françoise ne s'en souvenoit gueres. On lui en fit des reproches; & pour se relever, il monta tout-à-coup à une fierté arrogante. Il ne recevoit plus les Latins qu'avec hauteur; il se livroit entiérement aux Seigneurs Grecs. Mais toujours imprudent il choisissoit pour ses amis & ses conseillers ceux qui avoient été attachés à son oncle, & les plus grands ennemis de son pere. Isaac en étoit indigné; il ne l'étoit pas moins de se voir méprisé de ses sujets, & d'entendre nommer le jeune Prince avant lui dans les acclamations publiques, comme s'il n'eût été que l'ombre de son fils. Mais Isaac lui-même n'étoit pas plus sensé. Aveugle, accablé de gouttes, courbé sous les infirmités qui

avoient devancé la vieilleſſe ; il s'étoit cependant perſuadé ſur la foi des Aſtrologues ſes paraſites, qu'il recouvreroit la vue, la ſanté, la jeuneſſe même, & qu'il deviendroit Monarque univerſel. Il ſe préparoit par des folies à ces merveilleux événemens. Entre pluſieurs extravagances, il fit tranſporter de l'Hippodrome dans ſon Palais la figure du ſanglier de Calydon : c'étoit ſelon ſes Aſtrologues un taliſman, dans lequel étoit renfermé le foyer des ſéditions du peuple, fort ſemblable à ce furieux animal. On avoit pitié d'Iſaac, mais on haïſſoit Alexis, qui aviliſſoit, diſoit-on, & l'Empire & l'Egliſe Grecque, en payant tribut aux Latins, & s'aſſerviſſant au Pontife de Rome, juſqu'à faire prononcer dans les diptyques le nom du Pape Innocent. Le triſte ſpectacle des ruines de tant d'édifices, dont on attribuoit l'incendie aux François, aigriſſoit encore le reſſentiment. Dans un accès de colere on abattit une belle ſtatue de Minerve haute de trente pieds & poſée ſur une colonne dans la place de Conſtantin,

ISAAC II. ALEXIS IV. An. 1203.

parce qu'ayant un bras étendu vers l'Occident, on l'accusa d'appeller les Latins & de les inviter à venir détruire Constantinople.

XXV. Progrès de Murzuphle.

La plûpart des Seigneurs n'étoient pas moins animés que le peuple : avec plus de présomption & de fierté que de prudence & de force, ils ne parloient que de prendre les armes, & de se venger de tant d'insultes. Les Empereurs, plus par timidité que par sagesse, n'écoutoient pas ces bravades. Le plus accrédité dans la ville, à cause de sa haine contre les Latins, étoit Alexis Ducas, surnommé Murzuphle; ce qui, selon le langage qu'on parloit alors en Grece, signifioit qu'il avoit les sourcils joints ensemble & pendans sur les yeux. Il étoit de l'illustre famille des Ducas, & proche parent des Empereurs. Dévoré d'ambition, & capable des crimes les plus noirs, il commença par s'insinuer dans les bonnes graces du jeune Prince; & quoiqu'il eût été un des plus zèlés partisans de l'usurpateur, quoique selon quelques Historiens il eût lui-même été employé à crever les yeux à Isaac, cependant Alexis plus

aveugle que ſon pere, le mit au nombre de ſes amis, & donna toute ſa confiance à ce perfide. Il l'honora de la charge de Protoveſtiaire, une des premieres dignités de l'Empire. Murzuphle uſa de tout ſon pouvoir pour faire aux Latins tout le mal dont il étoit capable. Son deſſein étoit de ſe rendre par ce moyen encore plus agréable au peuple, & de l'engager à ſe défaire de ſes deux fantômes d'Empereurs, pour le mettre à leur place. Ayant raſſemblé ſes amis & quelques ſoldats dévoués à ſes volontés, il ſort un jour de la ville, & va tomber ſur un corps de François, qui s'étoient avancés juſqu'à la pointe du golfe. Il eſpéroit par cet exemple de hardieſſe entraîner après lui les gens de guerre, & peut-être même déterminer les Empereurs à lui envoyer du ſecours. Il fut trompé dans ſes eſpérances. Les Empereurs firent arrêter aux portes ceux qui vouloient courir à ſa ſuite, & les François le reçurent ſi mal, qu'après avoir perdu la plus grande partie de ſon eſcorte, il eut lui-même beaucoup de peine à ſe ſauver. Etant

ISAAC II. ALEXIS IV. An. 1203.

Isaac II. Alexis IV. An. 1203.

entré dans Conſtantinople & ne trouvant plus perſonne qui voulût le ſeconder pour aller attaquer les Latins, il ſe mit à travailler ſourdement à ſoulever le peuple.

An. 1204. XXVI. Les Croiſés déclarent la guerre.

L'année étoit écoulée, & la recette des revenus de l'Empire étant achevée, les Empereurs devoient être en état d'acquitter leur dette. Les Croiſés voyant approcher le terme de leur départ, redoubloient leurs inſtances. On les amuſoit par de petits payemens & de grandes promeſſes. Le Marquis Boniface, à qui la parenté & la reconnoiſſance devoient donner le plus grand crédit, preſſoit vivement Alexis; il le menaçoit même des ſuites funeſtes que pourroient avoir ſon infidélité & l'impatience des Croiſés. Le Prince prêtoit plus volontiers l'oreille aux conſeils de Murzuphle, qui ne cherchoit qu'à le mettre aux priſes avec les Latins. Fatigués enfin de tant de remiſes, les Croiſés ſe déterminerent à faire ſignifier au jeune Empereur qu'il eût à payer ſur le champ, ou qu'on lui déclaroit la guerre. On choiſit pour cette commiſſion Conon de Béthune, Geoffroi de

ISAAC II.
ALEXIS IV.
An. 1204.

Villehardouin, Miles de Braibans, & trois Seigneurs Vénitiens. Ils partirent aussi-tôt, non sans crainte d'être arrêtés & peut-être maltraités en chemin. Arrivés au Palais de Blaquernes, ils y trouverent les deux Empereurs, l'Impératrice & grand nombre de courtisans assemblés. Conon de Béthune, l'orateur des Croisés, adressant la parole au vieil Empereur, s'exprima en ces termes. » Sire, les » Barons & le Doge vous parlent » aujourd'hui par ma bouche. Vous » savez les services qu'ils vous ont » rendus, & personne ne les ignore. » Vous vous êtes engagé par serment, » vous & votre fils, à leur en témoi- » gner votre reconnoissance. Ils en ont » la promesse scellée de votre sceau; » il semble que vous l'ayez oubliée. Ils » vous l'ont rappellée plusieurs fois, » & nous vous la rappellons encore » aujourd'hui en présence de votre » Cour. Si vous l'exécutez, vous ferez » justice, & nous serons en paix. Si- » non, sachez que nos Barons ne vous » tiendront plus ni pour Empereur ni » pour ami, mais qu'ils se feront

ISAAC II. ALEXIS IV. An. 1204.

» raiſon par toutes les voies qu'ils pour» ront aviſer. C'eſt ce qu'ils vous ſigni» fient aujourd'hui avec franchiſe. Ils » ne ſavent point uſer de ſurpriſe, ni » faire la guerre ſans l'avoir déclarée. » Tel eſt le ſujet de notre ambaſ» ſade. C'eſt à vous, Sire, à prendre » tel parti qu'il vous plaira «. Un défi ſi hardi fit pâlir toute l'aſſemblée. Peu accoutumés à la liberté Françoiſe, les Grecs en furent étrangement ſurpris, & le tinrent à grand outrage. Il s'éleva un murmure confus : ſe regardant les uns les autres, jamais, diſoient-ils, perſonne n'avoit eu l'audace de défier en face l'Empereur de Conſtantinople. L'indignation montoit au viſage d'Alexis, & ſe répandoit, comme un ſombre nuage ſur toute l'aſſemblée. Avant que l'orage éclatât, les Députés partirent ; & étant promptement remontés à cheval, ils ne ſe crurent en ſûreté, que lorſqu'ils furent hors de la ville. Leur rapport acheva de déterminer les Croiſés, & dès ce jour la guerre commença entre les François & les Grecs. Ce ne fut plus qu'hoſtilités de part & d'autre. Par-tout où les deux

nations ſe rencontroient tant, ſur mer que ſur terre, on en venoit aux mains, & les Grecs étoient toujours battus.

ISAAC II. ALEXIS IV. An 1204.

XXVII. Les Grecs veulent brûler la flotte des Croiſés.

Pour ſuppléer au courage, ils s'aviſerent d'un ſtratagême qui devoit faire périr la flotte des Croiſés. Ils remplirent de matieres combuſtibles dix-ſept grands vaiſſeaux, & attendirent un vent propre à les pouſſer au rivage de Galata. Le vent de midi s'étant levé au milieu d'une nuit, ils mirent le feu à ces brûlots, & les laiſſerent aller au gré du vent vers la flotte Latine. A l'approche d'un ſi furieux incendie, on eût dit que toute la ville embraſée venoit heurter la flotte pour la réduire en cendres. Un grand cri s'éleve dans le camp, on court aux armes. Les Vénitiens plus exercés aux opérations de marine, ſe jettent dans leurs chaloupes; ils vont avec autant d'intrépidité que d'adreſſe accrocher les brûlots; & les remorquant à force de rames juſqu'à l'entrée du canal, ils les abandonnent au gré des vagues qui les emportent au courant. Toute la ville étoit accourue au bord de la mer; tout reten-

Isaac II. Alexis IV. An. 1204.

tissoit de cris. Les habitans pleins d'ardeur & d'inquiétude, exprimoient par les diverses inflexions de leurs corps les mouvemens & les divers accidens de leurs navires. Plusieurs se jettoient dans des barques & alloient tirer sur les Vénitiens pour leur faire quitter prise ; ils en blesserent un grand nombre. Pendant ce même-temps la cavalerie Latine étoit sortie en bataille, dans la crainte que les Grecs ne profitassent de cette allarme pour venir les attaquer du côté de la terre. Elle se tint sous les armes jusqu'au jour, que les brûlots furent tous écartés, & allerent se consumer dans la Propontide. Les Latins ne perdirent qu'un vaisseau Pisan rempli de marchandises, qui furent la proie des flammes. Il rendirent grace à Dieu de les avoir sauvés d'un si grand désastre, qui auroit infailliblement entraîné leur perte.

XXVIII. Fausse réconciliation d'Alexis.

Alexis n'avoit pas moins à craindre de ses sujets que des Croisés ; & c'étoit moins par haine contre ceux-ci, que pour satisfaire le peuple de Constantinople, qu'il avoit entrepris

de brûler la flotte, à laquelle ce Prince ingrat devoit ſon retour & ſon rétabliſſement. Dans la perplexité où il ſe trouvoit, il fut tenté de ſe réconcilier avec les Croiſés. Il leur députa le traître Murzuphle, dont les perfides conſeils étoient la cauſe de tous les malheurs. Il leur faiſoit dire que c'étoit malgré lui qu'on exerçoit contre eux des actes d'hoſtilité ; que pour lui il les honoroit, il les aimoit toujours comme ſes libérateurs : mais qu'ils ſavoient que le peuple étoit une bête féroce, bien difficile à apprivoiſer : que c'étoit le peuple qui leur faiſoit la guerre, qui lui refuſoit l'argent néceſſaire pour s'acquitter à leur égard : que pour achever de remplir ſes engagemens, & ſe mettre lui-même en ſûreté à l'abri de leur protection, il leur ouvriroit le Palais de Blaquernes, où ils mettroient garniſon & tiendroient en bride toute la ville. Pour gage de ſa ſincérité il leur donnoit ſon ſerment, & pour ôtages pluſieurs Seigneurs de ſa Cour. Les Chevaliers pleins de franchiſe accepterent des offres ſi avantageuſes. Dès le

ISAAC II.
ALEXIS IV.
An. 1204.

Isaac II. Alexis IV. An. 1204.

lendemain matin le Marquis de Montferrat, ſuivi d'un nombre de ſoldats qui devoient compoſer la garniſon, alla ſe préſenter à la porte de Blaquernes ſans bruit pour ne pas allarmer les habitans. Il attendoit qu'on lui ouvrît ſecrettement, comme on l'avoit promis, lorſqu'il lui vint un meſſage de l'Empereur qui lui faiſoit des excuſes, & lui mandoit que l'entrepriſe ayant été découverte, le peuple ſoulevé contre lui ne lui permettoit pas de l'exécuter. Il fallut retourner au camp, & l'on garda les ôtages que ce Prince ſans honneur ne ſongea pas même à redemander. C'étoit le 25 Janvier.

XXIX. Canabe eſt élu Empereur.

Tout Conſtantinople étoit en allarmes. Murzuphle abuſant de la confiance de l'Empereur pour le perdre, avoit eu ſoin de répandre dans la ville par ſes émiſſaires, le deſſein formé de livrer aux François la forteresſe de Blaquernes, & le peuple outré de colere s'emportoit en injures contre Alexis. On le traitoit en face de traître, de parjure, d'ennemi de l'Empire. On crioit de toutes parts : *Alexis*

n'eſt qu'un eſclave; *il nous faut un maître*. Le Prince effrayé ſe renferme dans ſon Palais ; le peuple à la ſuite du Sénat & du Clergé court à Sainte Sophie. On y délibere ſur le choix d'un Empereur. On demande l'avis de Nicétas ; c'eſt l'Ecrivain même qui nous a laiſſé l'hiſtoire de ces temps malheureux ; il réuniſſoit ſur ſa tête les premieres dignités de l'Empire. Ce judicieux Magiſtrat, quoique peu courtiſan, fit cependant ſes efforts pour calmer la ſédition. » Qu'allez-vous faire ? s'écrioit-il : » vous venez de rendre la couronne » au pere ; vous l'avez miſe encore » ſur la tête du fils, & vous voulez » maintenant l'arracher à tous les » deux. Je ne parle ni de la juſtice, » ni de la honte dont vous couvrira » votre inconſtance. Conſidérons ſeu» lement notre propre ſûreté. Quel » que ſoit l'Empereur que vous choi» ſirez, penſez que l'armée des La» tins eſt à vos portes. Croyez-vous » qu'ils verront tranquillement dé» truire leur ouvrage ? Ils prendront » les armes, ils viendront attaquer

ISAAC II. ALEXIS IV. An. 1204.

ISAAC II. ALEXIS IV. An. 1204.

» ſur le Trône même le malheu-
» reux fantôme que vous y aurez
» placé. Avez-vous aſſez de for-
» ces pour défendre votre choix?
» Jugez du ſuccès par les maux que
» vous avez ſoufferts & que vous ſouf-
» frez encore«. Le peuple qui n'écoute que ſes paſſions, l'interrompit par ſes cris : *Nous ne voulons plus de la race des Anges, tyrans de leur patrie, vendus à nos ennemis. Nous ne ſortirons pas d'ici que nous n'ayons un nouveau Maître.* On cherche donc un Empereur. On fait paſſer en revue les noms les plus diſtingués : ceux que les uns propoſent, ſont rejettés par les autres. Aucun des Seigneurs ne peut réunir les ſuffrages. On jette les yeux ſur les Sénateurs ; pluſieurs d'entre eux avoient leurs partiſans, qui leur offroient le diadême ; ſur leur refus on uſoit de violence, & l'épée ſur la gorge on vouloit forcer leur conſentement ; mais la crainte de la mort n'étoit pas aſſez forte pour faire accepter ce préſent funeſte, que l'ambition a ſi ſouvent recherché au péril de la vie. La couronne étoit

devenue un fer ardent, jetté aux pieds de tout le monde, auquel personne n'osoit toucher. Dans cet embarras on engagea enfin le peuple à remettre la délibération, & trois jours après il se trouva un homme plus foible que hardi, qui se laissa nommer Empereur ; c'étoit un jeune imprudent, de famille noble, nommé Nicolas Canabe.

ISAAC II. ALEXIS IV. An. 1204.

XXX. Mort d'Isaac.

Alexis informé de ces troubles ne savoit à qui avoir recours. Toujours trompé par Murzuphle, il l'envoie de nouveau au camp des Croisés, pour implorer leur assistance. Le traîtrs se jette aux pieds du Marquis de Montferrat & l'amene secrettement au Palais. Dans cette triste entrevue on ne trouve d'autre ressource que de faire entrer les François dans le Palais de Blaquernes pour défendre l'Empereur contre la fureur du peuple. Boniface retourne au camp pour en amener des troupes. Murzuphle de son côté instruit le peuple de ce nouveau complot, il rassemble toute la famille des Ducas; il gagne par argent l'Eunuque Constantin toujours

ISAAC II. ALEXIS IV. CANABE. An. 1204.

prêt à se vendre. Par son moyen il se rend maître des Varangues, gardes du corps de l'Empereur. Il avertit les habitans que les Latins doivent s'introduire la nuit suivante; qu'ils ayent à faire bonne garde, & qu'ils lui laissent le soin du reste. La nuit venue, il se rend à l'appartement d'Alexis dont l'entrée étoit toujours ouverte au Protovestiaire; & le trouvant endormi: *levez-vous*, *Prince*, lui crie-t-il d'une voix tremblante, comme s'il eût été dans le plus grand effroi: *Sauvez votre vie: le peuple, les Seigneurs, les Varangues sont à votre porte: il ont appris que vous appellés les Latins: ils vont fondre ici & vous égorger*. Alexis plus mort que vif se jette entre ses bras comme dans son unique asyle: le perfide l'enveloppe dans une robe de chambre & le conduit par une porte dérobée dans un cabinet écarté, où il étoit attendu par une troupe de satellites. On met Alexis dans les fers; on le jette dans un horrible cachot. Isaac étoit alors malade au lit; à cette affreuse nouvelle il est saisi d'un tremblement soudain

qui se termine par l'agonie. Il étoit dans sa cinquantieme année ; & ce Prince infortuné, plus heureux dans sa disgrace qu'il ne le fut ensuite sur le Trône, sembla n'être sorti de prison que pour périr au grand jour.

Isaac II. Alexis IV. Canabe. An. 1204.

XXXI. Mort du jeune Alexis.

Dès le matin Murzuphle assemble le peuple : il rend compte de ce qu'il a fait ; *qu'il a prévenu l'irruption des Latins ; qu'il a écarté le traître qui avoit conjuré avec eux la perte de la ville ; qu'à présent le peuple est le maître de choisir un Empereur, de le couronner, de l'opposer aux barbares : que c'est à eux d'achever l'ouvrage qu'ils n'ont fait qu'ébaucher au milieu du tumulte : que pour lui il y a long-temps qu'il a voué ses services à la patrie ; qu'il s'y dévoue encore par un nouveau serment, & qu'il est prêt à verser tout son sang pour elle ; qu'elle n'a qu'à lui assigner le poste qu'il doit remplir.* On applaudit à ce généreux sacrifice ; les uns veulent qu'on lui confie la garde de la ville ; les autres, le commandement de l'armée ; la plûpart le demandent pour Souverain ; c'étoit le prix qu'il attendoit de ses

AlexisIV. Canabe. Alexis V. An. 1204.

forfaits. Enfin presque toutes les voix se réunissent à le proclamer Empereur. Quelques-uns cependant tiennent encore pour Canabe, & c'étoit en effet un meilleur choix. Canabe avoit de l'esprit, de la douceur & n'étoit pas sans courage. Mais son foible parti fut bien-tôt obligé de céder à la multitude, & Canabe fut mis entre les mains de Murzuphle, qui le fit enfermer chargé de chaînes dans le même cachot qu'Alexis. Il restoit encore à ce tyran une inquiétude; il étoit alors l'idole du peuple, mais les avantures d'Isaac & d'Alexis lui avoient appris, que le peuple n'est pas moins sujet aux regrets qu'aux emportemens de colere, & que son inconstance se fait un jeu d'abattre & de relever tour à tour. Pour se mettre à couvert de ses caprices, il falloit encore lui ôter Alexis; il lui fit par deux fois avaler un breuvage empoisonné; la force du tempérament ou peut-être quelque antidote le sauva autant de fois. Impatient de s'en défaire, il descend lui-même au cachot le 8 Février; & après avoir dîné avec ce Prince, il se

jette tout-à-coup ſur lui, & ſourd à ſes ſupplications, inſenſible à ſes larmes il l'étrangle de ſes propres mains. Non content de cette action horrible, pour faire croire qu'il s'étoit tué par une chûte, il meurtrit ſon cadavre à coups de maſſue, & lui briſe tous les os. Ainſi perdit la vie ce jeune Empereur ſix mois & ſix jours après avoir reçu la couronne, dont il ne ſentit jamais que les épines. Canabe dont il n'eſt plus parlé dans la ſuite, n'eut pas apparemment un meilleur ſort.

ALEXIS IV. CANABE. ALEXIS V. An. 1204.

XXXII. Ruſe de Murzuphle pour ſe défaire des Latins.

Murzuphle ſe croyant bien aſſuré au dedans à force de crimes, ne ſongea plus qu'à ſe délivrer des dangers du dehors. Comme il craignoit que ſi les Latins apprenoient la mort d'Alexis, ils n'entrepriſſent de la venger, il prit des précautions pour la tenir cachée juſqu'à ce qu'il eût exécuté le deſſein qu'il avoit formé. C'étoit d'attirer les principaux d'entre eux & de les faire périr. Il leur envoya donc un de ſes Officiers de la part d'Alexis, comme s'il régnoit encore, pour les inviter à venir ſouper avec lui,

ALEXIS IV. CANABE. ALEXIS V. An. 1204.

promettant d'achever le payement des ſommes dont il leur reſtoit redevable. L'invitation fut bien reçue; on promit de ſe rendre le lendemain chez Alexis, & l'on s'y préparoit avec joie. Mais Dandolo qui connoiſſoit mieux les Grecs, ne donna pas dans le piége. Après le départ des députés, ayant aſſemblé les Barons. » Avez-» vous donc déja oublié, leur dit-il, » les perfidies d'Alexis ? Rétabli par » par votre valeur, tout couvert de » vos bienfaits, lié par des ſermens » ſolemnels, ce Prince ingrat, dès » qu'il a cru n'avoir plus beſoin de » vos ſervices, s'eſt déclaré votre en-» nemi: il a tourné contre vous les » armes que vous lui aviez miſes en-» tre les mains. Malgré la foi jurée » il a attaqué vos troupes, il a voulu » faire périr votre flotte. Il vous a déja » joué par des offres trompeuſes, » qu'il renouvelle aujourd'hui. Vous » laiſſerez-vous encore abuſer par les » mêmes menſonges? Vous avez ac-» cepté ſon invitation; manquez-lui » une fois de parole, il vous en a

» manqué tant de fois. Prenons le » temps de nous inſtruire de ce qui » ſe paſſe dans Conſtantinople «. Son avis fut approuvé, & ſa prudence en préſervant les chefs de l'armée d'une perte certaine, ſauva l'armée entiére.

ALEXIS V. An. 1204.

On fut bien-tôt informé de la mort d'Iſaac, du meurtre d'Alexis & de tout les forfaits de Murzuphle, & ces nouvelles exciterent une horreur générale. Les ſoldats ainſi que les chefs s'écrioient, qu'il falloit étouffer ce monſtre, & punir une nation perfide qui couronnoit le crime & vendoit l'Empire aux aſſaſſinats. Les Eccléſiaſtiques qui ſe trouvoient dans le camp & le Nonce apoſtolique animoient encore les eſprits. » Ce n'eſt » pas ſeulement, diſoient-ils, l'inté» rêt & l'honneur des Latins que les » Grecs attaquent; ils ſe révoltent » contre Dieu même; ils renoncent » à l'obéiſſance qu'ils ont promiſe à » l'Egliſe Romaine; ils ſe replongent » dans le ſchiſme & dans leurs an» ciennes erreurs, qu'ils ſembloient » avoir abjurées. Des ſcélérats, des » parricides, des rebelles à Dieu &

ALEXIS V. An. 1204.

» aux hommes, c'est justice, c'est » piété même de les exterminer. Ils » ont perdu tous les droits de l'huma- » nité : leurs terres, leurs possessions, » leur vie même appartient aux exé- » cuteurs de la vengeance Divine. » Prenez les armes, & croyez que le » Souverain Pontife vous accorde » pour cette guerre religieuse les » mêmes indulgences que pour com- » battre les Infidéles «. Ces discours, conformes aux maximes reçues en ces temps-là, embrasoient les Croisés; ils se disposent à attaquer de nouveau Constantinople. Murzuphle ne pouvant plus tenir secrette la mort d'Alexis, voulut du moins persuader qu'il n'y avoit point de part. Il lui fit de magnifiques funérailles. Alexis fut enterré dans l'Eglise des Apôtres avec toute la pompe accoutumée dans les obseques des Empereurs.

XXXIII. Préparatifs de Murzuphle.

La guerre étant inévitable, il falloit songer à la défense, & la principale consistoit dans le zèle & l'attachement du peuple. Murzuphle s'en fit aimer par une familiarité grossiere, par des bravades, par une affectation

affectation de justice, de tempérance, de courage infatigable. Toujours une massue de fer à la main, c'étoit, disoit-il, de quoi écraser cette poignée de lâches ennemis. Mais de tous ses parens il n'avoit pour lui que Philocale son beaupere. Les autres, qui en effet ne méritoient aucune estime, gens sans honneur & perdus de débauche, ne pouvoient souffrir sa dureté & sa rudesse, qui s'annonçoit par le ton même de sa voix. Il comptoit beaucoup sur les conseils de Philocale, aussi méchant que lui, & plus habile. Pour le mettre à la tête des affaires, il dépouilla de toute dignité Nicétas grand Logothete, quoiqu'il n'eût rien à lui reprocher que sa vertu, & mit Philocale à sa place. Celui-ci pour n'avoir à parler qu'à son gendre & n'être pas contredit dans le conseil, feignit d'être tourmenté de la goutte, & ne sortoit pas de son lit. Le trésor public étoit vuide; ce fut par son conseil que pour le remplir le nouvel Empereur eut recours à un expédient, qui ne seroit pas désavoué de la justice, si dans le procédé elle

ALEXIS V.
An. 1204.

Alexis V. An. 1204.

étoit seule écoutée : c'étoit de faire le procès à tous ceux, qui, sous le gouvernement des Anges, avoient profité de leur crédit & de la négligence des Princes, pour s'enrichir aux dépens de l'Etat. Il tira de leurs confiscations des sommes immenses, qui le dispenserent de se rendre odieux par de nouvelles impositions. C'est la seule action d'équité qu'il ait faite sous son malheureux régne. Il répara les murs que l'attaque précédente avoit endommagés. Ils avoient été construits de petites pierres si bien liées avec la chaux & le ciment, que le tout ensemble étoit devenu à la longue une seule masse très-solide. Quoiqu'ils fussent fort élevés, il les exhaussa encore du côté du golfe, par où l'expérience du passé lui faisoit penser que se donneroit la principale attaque. Ils étoient flanqués de tours éloignées seulement de cinquante pieds l'une de l'autre ; il rehaussa ces tours de plusieurs étages, & dans chacun des intervalles il fit élever sur la plate-forme des murs larges de vingt pieds, une tour de bois de

trois, de quatre, quelques-unes de six étages, qu'il garnit de soldats, & entre chaque tour on établit une baliste ou mangonneau. Au dernier étage de chaque tour étoit attaché un pont-levis avec un parapet des deux côtés, qui devoit s'abattre en dehors sur les tours & les châteaux de hune des vaisseaux ennemis. Voilà ce qu'il imagina pour sa sûreté. La multitude innombrable de bras que lui fournissoit une prodigieuse population, acheva très-promptement tous ces ouvrages. Mais non content de travailler à la défense de la ville, il songeoit à mettre les Latins hors d'état de l'attaquer; il essaya donc encore de brûler leur flotte; mais il n'eut pas plus de succès qu'Alexis.

ALEXIS V. An. 1204.

XXXIV. Murzuphle battu par terre.

Pendant le même temps il agissoit du côté de la terre; mais ce n'étoient que des escarmouches, qui tenoient en inquiétude les Croisés, sans leur causer aucun dommage. Les Généraux Latins ne s'endormoient pas; ils s'avançoient jusqu'à la porte de Blaquernes sous l'étendard de la croix, & delà les soldats, les valets

ALEXIS V. An. 1204.

même de l'armée défioient les Grecs par des railleries. Il arrivoit quelquefois que les Officiers Grecs piqués de ces insultes & honteux de leur poltronnerie, sortoient avec leurs troupes; mais toujours battus & repoussés ils rentroient bien-tôt dans la ville en moindre nombre qu'ils n'en étoient sortis. Pour ne pas perdre le temps en ces petits combats de peu d'effet, Henri de Hainaut, frere de Baudouin, entreprit une expédition plus importante. Il prit avec lui Jacques d'Avesnes, Baudouin de Bauvais, Eudes & Guillaume de Champlite, avec environ mille soldats, & étant parti sur le soir, après avoir marché toute la nuit, il se trouva le matin aux pieds des murs de Philée, ville située sur le Pont-Euxin à l'endroit où se terminoit la longue muraille bâtie sous l'empire d'Anastase. C'étoit l'ancienne Phinopolis, célébre dans les temps fabuleux par le Palais de Phinée qui reçut chez lui Jason & les Argonautes. Les habitans quoique surpris se défendirent pendant quelques heures avec assez de courage, mais ils furent

enfin forcés par escalade, & la ville fut saccagée. Le pillage dura trois jours. On y enleva quantité d'or, d'argent, de bétail & de prisonniers, qu'on envoya par mer au camp des Croisés. Les vainqueurs débarrassés de ce butin se mirent en marche pour le retour. Cependant Murzuphle informé de cette excursion, sortit pendant la nuit de Constantinople avec une troupe beaucoup plus nombreuse, & alla se poster en embuscade sur le chemin. Les Latins croyant n'avoir rien à craindre, marchoient sans ordre & sans précaution. Les Grecs les laissent passer & se tiennent couverts, jusqu'à ce qu'ils apperçoivent Henri qui fermoit l'arriere-garde. Ils sortent alors de l'embuscade & chargent avec vivacité la petite armée à l'entrée d'une forêt. Les Latins sans s'effrayer se mettent en ordre en un moment & font volte face; le combat s'échauffe & devient furieux. Les Grecs qui s'attendoient à une prompte déroute, perdent peu à peu courage. Henri & les autres Capitaines n'en veulent qu'à Murzu-

ALEXIS V.
An. 1204.

ALEXIS V. An. 1204.

phle, ils ne cherchent que lui. Peu s'en fallut qu'il ne fût pris ; il n'échappa que par la vîtesse de son cheval, laissant sur le champ de bataille son bouclier, ses armes & grand nombre de ses gens, entre lesquels étoient vingt Officiers de la premiere distinction. Mais la perte la plus sensible aux Grecs fut l'étendard Impérial : c'étoit une image célébre de la Sainte Vierge, que les Empereurs ne faisoient porter devant eux que dans les occasions périlleuses. Baudouin dans sa lettre au Pape dit qu'on en fit présent à l'Ordre de Cîteaux : Rhamnusio prétend qu'elle fut transportée à Venise, & que c'est elle qu'on expose à la vénération des Fidéles dans l'Eglise de Saint Marc, les jours de fête de la Sainte Vierge.

XXXV. Entrevue inutile de Dandolo & de Murzuphle.

Malgré les grands préparatifs de Murzuphle, il n'ignoroit pas combien il devoit peu compter sur le courage de ses sujets, & ce qu'il avoit à craindre de celui des ennemis. Il tenta donc un accommodement, & envoya demander aux Princes une entrevue. Tous rejettoient

la propoſition avec horreur, c'étoit, diſoient-ils, ſe déshonorer que de traiter avec ce monſtre exécrable. Dandolo fut d'un autre avis; il repréſenta qu'il falloit ſacrifier à l'utilité publique les plus juſtes répugnances, & voir ſi l'on pouvoit ſe procurer la paix en conſervant l'honneur de Dieu & des Croiſés. Il ſe chargea lui-même de la négociation; & de l'aveu des Barons il ſe rendit ſur ſa galere à la pointe du golfe. Murzuphle y vint à cheval. Le Doge lui reprocha d'abord ſon horrible parricide, & lui déclara qu'il ſeroit très-difficile d'engager les Latins à prendre aucune confiance dans un homme, qui au mépris des loix divines & humaines avoit par la plus cruelle perfidie trempé ſes mains dans le ſang de ſon Prince. Murzuphle eſſayoit envain de ſe juſtifier par des réponſes artificieuſes, que Dandolo détruiſoit d'un ſeul mot. On en vint enfin à traiter des conditions de paix. Le Doge demandoit cinq mille livres d'or payables ſur le champ: de plus qu'il aidât les Croiſés à la conquête de la Terre-

ALEXIS V. An. 1204.

ALEXIS V. An. 1204.

Sainte, conformément à la promesse qu'en avoit donnée Alexis, & qu'il jurât de nouveau obéissance à l'Eglise Romaine. Murzuphle consentoit à tout excepté au dernier article : il protestoit qu'il se laisseroit hacher en pieces, qu'il s'enséveliroit lui & tous les Grecs sous les ruines de l'Empire, plutôt que de soumettre l'Eglise d'Orient au Pontife Romain. Son opiniâtreté étant invincible, les deux Princes se séparerent, déterminés de part & d'autre à en venir aux extrémités.

XXXVI. Délibération des Croisés.

Villehard. c. 122. ad 136. & ibi Du Cange. Nicet in Murz. c. 2. Idem de Statu Const. à c. 1. ad 6. Acrop. c. 3. 4. Gesta Innoc. Herold. l. 2. c. 20. Sanut. l. 3. part. 11. c. 1. Guntherus Hist. Const.

On travailloit de part & d'autre depuis trois mois, les habitans à se fortifier, les Latins à se mettre en état d'attaquer avec succès. Déja le tillac des vaisseaux étoit couvert d'échelles, de balistes, de monceaux de pierres & de javelots. Au haut des mâts étoient suspendus ces ponts hardis qui n'attendoient que le moment de s'élever en l'air & de porter sur les murailles le fer & la mort. Le printemps commençoit, & il étoit temps de terminer une guerre qui suspendoit l'exécution de la principale

entreprise. On assembla le conseil pour prendre une derniere résolution. Quelques Barons pensoient *qu'on ne pouvoit sans témérité attaquer avec si peu de troupes une ville devenue imprenable par tant de nouveaux ouvrages ; qu'à la tête d'un million d'habitans étoit maintenant un chef plus vaillant & plus habile qu'Alexis ; que l'unique moyen de s'en rendre maîtres étoit de la réduire par famine en ravageant les campagnes & lui enlevant les places d'alentour qui lui procuroient la subsistance & dont il seroit facile de s'emparer.* Mais les autres s'écrioient, *que le retardement étoit plus à craindre que toutes les forces des assiégés ; que moins il leur restoit de soldats, moins ils en avoient à perdre, & que les chicannes d'un long siége en diminueroit toujours le nombre ; que sans une flotte immense il étoit impossible d'affamer une ville environnée de trois mers. Pourquoi d'ailleurs désespérer de prendre une place, qu'on avoit déja prise une fois ? Que le souvenir récent du premier succès serviroit les vainqueurs mieux que toutes les machines*

ALEXIS V. An. 1204.

Chron. Casin.
Chron. Lubec.
Chron. Usperg.
Chron. Alberic.
Chron. Sti. Ant.
Robert de Monte.
Rhamnusius l. 3.
Sabellic. l. 8.
Odor. Rayn.
Doutreman. l. 3. c. 6. 7.
Du Cange fam. p. 205. 206.
Idem Hist. Const.
Maimbourg l. 8.

Alexis V. An. 1204.

de guerre, & ôteroient aux vaincus la confiance que pouvoient leur inspirer leurs nouveaux préparatifs. Cet avis l'emporta, & tout étant prêt pour entrer en action, on fixa l'attaque au neuvieme d'Avril, vendredi avant le Dimanche de la Passion.

XXXVII. Conventions des assiégeans entre eux.

On ne doutoit pas du succès, & pour prévenir les jalousies & les querelles que pourroit faire naître entre les vainqueurs le partage d'une si riche conquête, ils convinrent entre eux des articles suivans. » 1°. Après que » par le secours de Dieu la ville sera » réduite au pouvoir des Croisés, » tous obéiront sans réserve aux Com- » mandans qui seront choisis par le » suffrage commun des François & » des Vénitiens «. Sous le nom de François étoient compris tous ceux qui composoient l'armée des Croisés, de quelque nation qu'ils fussent, excepté les Vénitiens. » 2°. Tout le bu- » tin trouvé dans la ville prise, de » quelque nature qu'il soit, sera fidé- » lement porté dans le lieu marqué » pour le recevoir, sans qu'il soit per- » mis à personne d'en détourner

ALEXIS V.
An. 1204.

» aucune partie. 3°. Les François
» & les Vénitiens partageront le bu-
» tin par portion égale. Les Fran-
» çois payeront ſur leur part aux
» Vénitiens le reſte de ce qu'ils leur
» doivent pour le loyer de leurs vaiſ-
» ſeaux. 4°. Le bled & les autres
» ſubſiſtances ſeront dépoſées en ma-
» gaſin, moitié pour les François,
» moitié pour les Vénitiens, & leur
» ſeront départis pour leur nourriture
» journaliere tout le temps qu'ils reſ-
» teront enſemble. S'il s'en trouve de
» reſte à leur ſéparation, on leur en
» tiendra compte. 5°. Les Vénitiens
» dans toute l'étendue de l'Empire
» conſerveront les titres, honneurs,
» priviléges dont ils jouiſſent dans
» leur pays, tant pour le ſpirituel
» que pour le temporel; ils ſeront
» gouvernés ſelon leurs loix & leurs
» coutumes, tant écrites que non
» écrites. 6°. Pour donner un nouvel
» Empereur à Conſtantinople, on
» nommera par le ſuffrage commun
» de toute l'armée ſix Electeurs Fran-
» çois & autant de Vénitiens qui
» choiſiront dans l'armée ou dans la

ALEXIS V. An. 1204.

» flotte celui qu'ils jugeront le plus » capable de rétablir, gouverner, » défendre l'Etat, & d'y maintenir » la piété envers Dieu, l'obéiſſance » à la Sainte Egliſe Romaine, & la » dignité de l'Empire. Celui qui ſera » élu par la pluralité, ſera reconnu » pour Empereur par tous les Croiſés. » S'il arrivoit que les François en » nommaſſent un & les Vénitiens un » autre, le ſort en décideroit. 7°. » L'Empereur poſſédera en domaine » le quart de la conquête, avec les » deux Palais de Bucoleon & de Bla- » quernes. 8°. Le Clergé de la Na- » tion qui n'aura pas eu l'honneur de » donner l'Empereur, donnera le » Patriarche, & celui-ci ſera mis en » poſſeſſion de l'Egliſe de Sainte So- » phie, & diſpoſera de l'adminiſtra- » tion de cette Egliſe. 9°. Les Ecclé- » ſiaſtiques des deux nations auront » le gouvernement des Egliſes com- » priſes dans les terres échues en par- » tage à leur nation. On leur aſſignera » ſur les revenus de ces Egliſes les » fonds néceſſaires pour une ſubſiſtan- » ce honnête, pour l'entretien des

» Eglifes, & pour les dépenfes con-
» venables au culte divin. 10°. Les
» François & les Vénitiens s'engage-
» ront par ferment à demeurer pen-
» dant un an, à commencer du der-
» nier jour du préfent mois de Mars,
» au fervice de l'Empereur & à lui
» rendre refpect & obéiffance. 11°.
» Ceux qui s'établiront fur les terres
» de l'Empire, prêteront foi & hom-
» mage à l'Empereur felon la coutu-
» me; ils jureront de s'en tenir au
» partage qui fera fait de la conquête,
» & de ne s'en jamais départir. 12°.
» On choifira entre les François & les
» Vénitiens douze Commiffaires ou
» davantage, qui, après avoir prêté
» ferment, diftribueront felon leur
» confcience à la pluralité des voix,
» les fiefs, charges & dignités, com-
» me auffi détermineront les devoirs
» & fervices auxquels les François &
» les Vénitiens feront tenus envers
» l'Empereur & l'Empire; ils met-
» tront les feudataires & les vaffaux
» en pleine jouiffance de leurs fiefs,
» charges & dignités, avec pouvoir
» de les tranfmettre à perpétuité à

ALEXIS V. An. 1204.

» leurs héritiers mâles ou femelles ; » & d'en disposer à leur volonté, » sauf les droits de l'Empereur & de » l'Empire toujours réservés. 13°. » Hors les redevances & les services » auxquels les vassaux & les feuda- » taires seront obligés par la condi- » tion de leurs fiefs, l'Empereur de- » meurera chargé de tout le reste » pour la sûreté & l'utilité de l'Em- » pire. 14°. On ne recevra sur les » terres de l'Empire aucune personne » des nations qui seront en guerre » avec les François ou les Vénitiens, » tant que cette guerre durera. 15°. » Les François & les Vénitiens em- » ploiront leur crédit auprès du Pape » pour l'engager à confirmer les pré- » sentes conventions & à prononcer » l'excommunication contre ceux qui » les violeroient ou refuseroient de » s'y soumettre. 16°. L'Empereur ju- » rera d'observer, faire exécuter & » maintenir inviolablement les parta- » ges, collations & réglemens ci- » dessus exprimés. S'il se trouve quel- » que chose, soit à ajouter, soit à » retrancher, la décision en appartien-

» dra aux douze Commiſſaires François & Vénitiens, aſſiſtés du Marquis de Montferrat & de ſix Conſeillers de ſa nomination. 17°. Le Doge par un honneur particulier qu'on défére à ſa perſonne, ne ſera point tenu de prêter ſerment à l'Empire ni à l'Empereur pour les ſervices ou devoirs des fiefs ou dignités dont il ſera revêtu; privilége qui lui ſera perſonnel, & ne s'étendra pas à ceux auxquels paſſeront enſuite ſes fiefs & dignités «. Telles furent les conditions arrêtées entre les Croiſés dans le camp devant Conſtantinople au mois de Mars 1204.

XXXVIII. Premiere attaque de Conſtantinople.

Après qu'elles eurent été confirmées par ſerment, ils procéderent à l'exécution. Comme on vouloit n'attaquer la ville que par mer, toutes les troupes ſe réunirent au bord du golfe. On tranſporta dans les vaiſſeaux les armes, les vivres, les chevaux, les équipages; enfin toute l'armée s'embarqua le 8 Avril. On diviſa d'abord la flotte en autant d'eſcadres, qu'il y avoit dans l'armée de différens

ALEXIS V. An. 1204.

corps ; on les aligna enſuite à peu de diſtance l'une de l'autre, la proue tournée vers les murailles. La ville & la flotte ſe donnoient mutuellement un ſpectacle auſſi beau que formidable. D'un côté tant de navires rangés ſur la même ligne, chargés de machines & de guerriers, dont les armes étincelantes lançoient des éclairs & menaçoient de la foudre, couvroient la mer dans l'étendue d'une demi-lieue. De l'autre, de hautes murailles, hériſſées de lances & de javelots, bordées de baliſtes, de catapultes, de bouches d'airain prêtes à vomir le feu grégeois, couronnées de tours prodigeuſement exhauſſées, & garnies de tout ce qu'un art homicide a inventé pour la perte des aſſaillans, ſembloient défier les Croiſés & leur préparer une tempête plus terrible que celles de la mer. Mais les Croiſés ne craignoient que la honte d'une défaite, & les Grecs quoique moins généreux, aimoient mieux cependant périr avec honneur ſur leurs murailles, que d'être égorgés dans leur ville avec leurs femmes & leurs enfans. Le

neuvieme d'Avril, au point du jour, toute la flotte ensemble leva l'ancre & eut bien-tôt traversé la largeur du golfe. Les uns sautent à terre, plantent les échelles au pied du mur, & montent à l'assaut malgré tout le fracas qui fond sur leurs têtes. Les autres sur les vaisseaux mettent en mouvement toutes leurs machines pour abattre les défenseurs; ils dressent & font tomber sur les murs leurs ponts-levis, qui portent les assaillans sur les courtines où l'on se bat à coup de main. Murzuphle avoit fait planter sur une éminence dans la ville une tente d'écarlatte, d'où il considéroit l'action & animoit les soldats par ses regards & par ses mouvemens. L'acharnement étoit égal de part & d'autre; mais la hauteur des tours, d'où il tomboit sans cesse sur les Croisés une pluie de feu, de pierres, de javelots, donnoient aux Grecs un terrible avantage; & comme on combattoit en plus de cent lieux différens, & que le nombre des assiégés étoit infiniment supérieur, les nuées de traits qui partoient continuelle-

ALEXIS V.
An. 1204.

ALEXIS V. An. 1204.

ment précipitoient du haut des échelles & des ponts-levis les plus hardis des assaillans, les uns morts, les autres blessés. L'attaque dura jusqu'à midi sans rallentir le courage des soldats Croisés. Mais les Capitaines qui couroient risque de perdre toute leur armée, ayant même déja perdu plusieurs de leurs machines que le feu grégeois avoit réduites en cendre, donnerent à grand regret le signal de la retraite ; & les soldats ressentant plus vivement la honte & le désespoir que la fatigue & les blessures, remonterent dans les vaisseaux avec beaucoup de précipitation, & encore plus de danger, étant accablés d'une grêle de traits jusqu'à ce qu'ils fussent hors d'insulte. Cette journée fut plus meurtriere pour les Croisés que pour les Grecs, à qui cet avantage causa une extrême joie. Les vaisseaux se retirerent les uns hors de la portée des traits, les autres encore assez près, pour adresser aux murailles & en recevoir les coups de pierriers & de mangonneaux.

Sur le soir les principaux Capitai-

ALEXIS V. An. 1204.

XXXIX. Délibération des assiégeans.

nes s'assemblerent dans une Eglise voisine pour délibérer sur le parti qu'ils devoient prendre. Tous étoient également consternés de l'échec qu'ils venoient de recevoir ; mais les avis étoient différens : les uns vouloient qu'on changeât l'attaque & qu'on allât assaillir la ville par le bord de la Propontide, où la muraille étoit plus basse & sans aucun nouvel ouvrage, parce que les Grecs ne s'étoient pas attendus à être attaqués de ce côté-là. Les Vénitiens qui connoissoient mieux cette mer, représentoient que le fond n'étoit pas tenable, & que malgré les ancres les vaisseaux seroient emportés dans l'Hellespont par les courans. Cette raison n'arrêtoit pas plusieurs Capitaines, qui n'ayant consenti qu'avec peine au siége de Constantinople, & rebutés encore par le mauvais succès de cette journée, ne demandoient pas mieux que d'être emportés dans l'Archipel & forcés à changer de dessein. Mais les autres en plus grand nombre, résolus de réparer leur honneur par un nouvel effort, déciderent qu'on passeroit le lende-

Alexis V. An. 1204.

main ſamedi & le Dimanche ſuivant ; à faire les diſpoſitions néceſſaires pour un ſecond aſſaut : que les navires ſeroient accouplés enſemble deux à deux pour aſſaillir chaque tour ; l'expérience leur ayant fait connoître qu'un navire ſeul ne ſuffiſoit pas pour l'attaque d'une tour, où ſe trouvoient beaucoup plus de défenſeurs que le navire ne portoit d'aſſaillans. Ces meſures priſes on attendit le lundi pour retourner à l'aſſaut.

XL. Second aſſaut.

Dès le matin de ce jour la trompette annonça ſur la flotte le commencement de l'attaque. Les deux partis n'étoient pas exempts de quelque ſentiment de crainte. D'un côté la fatigue du combat précédent & l'invicible opiniâtreté des Croiſés ébranloient le courage des Grecs ; de l'autre l'échec déja eſſuyé faiſoit reſpecter aux Latins ces terribles murailles, & ces défenſes menaçantes qui les avoient repouſſés. Pour renouveller leur ardeur on fit crier par un héraut, que le premier qui monteroit ſur le mur auroit cent marcs d'argent pour récompenſe. Auſſi-tôt les

vaiſſeaux joints deux à deux, s'avancent rapidement ſur la même ligne, & chaque couple s'attache à une tour. Les pierres partent des baliſtes; les ponts-levis s'abattent & ſont bien-tôt couverts d'une foule de guerriers; les échelles plantées au pied des murs ſont en un inſtant chargées de ſoldats, qui montent à la file & s'empreſſent de gagner les creneaux. Du haut des tours & des courtines tombent de toute part & de la main même des femmes, auxquelles la peur tient lieu de courage, des pierres, des pieces de bois, des maſſes de toute eſpece, des flots de feu grégeois; & cet affreux orage renverſe, fracaſſe, écraſe les uns, tandis que les autres périſſent environnés de flammes que rien ne peut éteindre. Les Capitaines animent, encouragent, preſſent les combattans & de la voix & de l'exemple. Il étoit déja midi, & les Grecs avoient l'avantage, lorſqu'un vent de Nord ſe léve pendant ce furieux combat, & pouſſe près du mur deux vaiſſeaux liés enſemble, nommés la Pélerine & le Paradis, que montoient

Alexis V.
An. 1204.

ALEXIS V. An. 1204.

les Evêques de Soiſſons & de Troyes. A peine l'échelle élevée ſur la hune de la Pélerine eſt appliquée contre le mur, qu'on voit déja au haut de la tour un François nommé André d'Urboiſe & Pierre Alberti Vénitien; qui ſont ſuivis d'une foule de leurs camarades. Les Grecs qui la défendoient ſont maſſacrés ou ſe précipitent eux-mêmes. Le brave Alberti couvert de gloire eſt tué par un François qui le prend pour un Grec, & qui reconnoiſſant ſon erreur alloit ſe tuer lui-même, ſi l'on n'eût arrêté ſon déſeſpoir. Les drapeaux des deux Evêques ſont les premiers plantés ſur la muraille. A ce ſignal le reſte de la flotte s'embraſe d'une nouvelle ardeur; c'eſt à qui ſautera le premier ſur le bord & montera à l'eſcalade. On renverſe les défenſeurs; en un moment on ſe ſaiſit de quatre autres tours, d'où l'on ſaute dans la ville. Les béliers au dehors frappent & abattent trois portes. Toute l'armée entre à grands flots, & avec elle la terreur & le carnage. Un ſeul ennemi met mille Grecs en fuite. Chaque

Croisé est un lion, qui de ses seuls regards chasse devant lui un troupeau de cerfs. Murzuphle sembloit résolu à tenir ferme & à mourir les armes à la main. Sa garde rangée devant sa tente lui formoit une barriere. La vue de Pierre de Bracheux, Chevalier du Beauvaisis, guerrier de haute taille & que l'épouvante représentoit aux Grecs comme un géant, courant à la tête de sa troupe effraye & les gardes & Murżuphle; tous prennent la fuite; les uns gagnent la porte de Blaquernes; les autres dispersés se sauvent avec Murzuphle par divers chemins au Palais de Bucoleon, où ils se barricadent comme dans une citadelle.

XLI. Prise de la ville.

Les rues de Constantinople quoique fort larges, ne l'étoient pas assez pour donner passage aux fuyards. Quelques-uns ramassant ce qui leur restoit de force & de courage résistoient encore & disputoient leur vie. Cependant le massacre ne fut pas aussi grand que l'animosité des vainqueurs devoit le faire craindre, & l'on ne doit pas s'en rapporter sur ce

ALEXIS V. An. 1204. point à la description horrible qu'en ont faite les Historiens Grecs. Portés de leur nature à l'exagération, ils ne l'ont pas épargnée dans une peinture tracée par la haine & le désespoir. Un Ecrivain Latin postérieur à ces temps-là a eu tort de dire, sans doute sur la foi de ces Historiens, *qu'avant la prise de Constantinople les Croisés étoient des Saints, & qu'après la prise ce furent des diables.* Ils ne furent jamais ni l'un ni l'autre. Selon les Auteurs les plus dignes de croyance, les Prêtres & les Moines qui se trouvoient en grand nombre entre les Croisés, travaillerent avec tant de zèle à calmer la fureur de la victoire, qu'il n'y eut dans la ville que deux mille hommes de tués; encore le furent-ils presque tous par ces Latins qu'Alexis avoit chassés de Constantinople, comme nous l'avons raconté. On rapporte que les Croisés, depuis qu'ils furent entrés dans la ville, ne perdirent qu'un seul homme, qui se tua en tombant dans un fossé avec son cheval. Comme la nuit approchoit, & que les habitans qui ne

ne s'étoient pas sauvés hors des portes, s'étoient renfermés dans leurs maisons, la fatigue & la crainte de s'engager dans une ville immense, dont on ne connoissoit pas les détours, déterminerent les vainqueurs à sonner la retraite, & à se rassembler dans la grande place, où ils tinrent conseil & résolurent de se loger cette nuit près des murailles & des tours, dont ils s'étoient rendus maîtres. A la vue de tant d'Eglises, de tant de Palais qui sembloient être autant de forteresses, & qui pouvoient être défendus par un peuple innombrable, ils pensoient qu'il leur faudroit peut-être plus d'un mois pour en être tranquilles possesseurs.

ALEXIS V. An. 1204.

XLII. Fuite de Murzuphle.

Selon cette résolution ils allerent passer la nuit près des murs. Le Comte Baudouin se logea dans les tentes d'écarlatte de Murzuphle ; Henri son frere devant le Palais de Blaquernes, le Marquis de Montferrat plus avant dans la ville. Le Comte de Blois étoit resté malade dans son vaisseau. Une fievre opiniâtre dont il avoit langui pendant tout l'hiver, privoit

ALEXIS V. An. 1204.

les Croisés du secours de ce Prince également estimé pour sa prudence & pour sa valeur. Tandis que les Croisés se reposoient, Murzuphle tourmenté par ses remords, songeoit à se soustraire au traitement qu'il méritoit. Il assembla auprès de lui ceux qu'il crut attachés à sa personne, sous prétexte d'aller avec eux surprendre les François. Mais au lieu d'exécuter cette action généreuse, il prit les chemins les plus éloignés des quartiers où campoient les Croisés, & sortit de Constantinople par la porte dorée, avec ce qu'il put emporter de plus précieux du Palais de Bucoleon. Il emmenoit avec lui Euphrosyne femme de l'usurpateur Alexis & sa fille Eudocie, que ce Prince aussi esclave de ses passions qu'injuste & cruel, avoit épousée pendant le siege, du vivant d'une autre femme, qui n'étoit pas elle-même plus légitime, ayant succédé à une premiere encore vivante. Il avoit régné deux mois & quatre jours. Grand nombre de Grecs se sauverent cette nuit, soit par mer, soit par terre à l'insû des Croisés qui

ne songeoient qu'à leur sûreté. Il survint encore à cette ville infortunée un accident également fâcheux pour les vainqueurs & pour les vaincus. Quelques Allemands de la suite du Marquis de Montferrat, craignant d'être attaqués par les Grecs, mirent le feu aux maisons d'alentour. La flamme se communiqua dans une assez grande étendue & enleva aux vainqueurs une partie de leur butin. C'étoit le troisieme incendie depuis l'arrivée des Croisés. Il dura toute la nuit & le lendemain jusqu'au soir, &, selon Villehardouin, ce fléau consuma dans Constantinople plus de maisons, qu'il n'y en avoit alors dans les trois plus grandes villes de France.

ALEXIS V. An. 1204.

XLIII. Lascaris élu Empereur

En moins de six mois Constantinople avoit vu cinq Empereurs, dont trois avoient perdu la vie : les deux autres étoient fugitifs & avoient peu d'espérance de la conserver. La flamme dévoroit une partie de la ville, & les ennemis établis dans l'enceinte, n'attendoient que le jour pour la saccager. Cependant, tant est violente & aveugle la fureur de régner, il

LASCARIS. An. 1204. se trouva des hommes assez désespérément ambitieux, pour chercher encore le diadême parmi les cendres de la ville, & pour se disputer un malheureux sceptre, qu'il falloit arracher des mains d'un ennemi vainqueur. Dès qu'on sut que Murzuphle avoit abandonné Constantinople, Théodore Ducas & Théodore Lascaris, tous deux de naissance illustre, tous deux connus par leur courage, aspirerent au titre d'Empereur. Ils courent avant le jour à l'Eglise de Sainte Sophie ; ils y sont suivis du Patriarche, du Clergé & d'une troupe de peuple. Chacun des deux rivaux fait valoir ses prétentions. On dispute, on balance les avantages de l'un & de l'autre ; enfin on se décide en faveur de Lascaris. Il est proclamé Empereur ; mais par une modestie forcée il ne veut prendre que le titre de Despote, jusqu'à ce qu'il ait, dit-il, rétabli les affaires de l'Empire & rendu à la couronne Impériale son ancien lustre. Il en étoit en effet plus capable qu'aucun autre Grec, si ce miracle eût été possible. Dès qu'il fut élu, il se rendit avec le Patriarche

dans la grande place ; une infinité de peuple s'y assemble autour de lui : » Citoyens, s'écrie-t-il, l'ennemi est » sur nos têtes : nous avons devant » les yeux la mort, ou ce qui est » plus affreux encore un honteux es- » clavage. Mais plus le péril est pres- » sant, plus il nous sera glorieux de » nous en délivrer. Comptez le nom- » bre de vos ennemis, & considérez » le vôtre. Une poignée de barbares » détruira-t-elle un Empire établi de- » puis vingt siecles ? C'est la main de » Dieu qui les a traînés ici, qui les » a enfermés dans l'enceinte de nos » murailles, comme des bêtes féro- » ces dans un parc où elles doivent » périr. Prenez les armes, tout peut » vous en servir jusqu'aux tisons de » l'incendie. Si vous êtes Romains, » la victoire sera facile. Et quand il » faudroit mourir, balanceriez-vous » de rendre le dernier soupir entre » les bras de votre patrie vengée, » plutôt que lâches déserteurs vous » laisser entraîner chargés de fers dans » une terre étrangere ? Puis se tour- » nant vers les Varangues : Et vous,

LASCARIS. An. 1204.

LASCARIS. An. 1204.

» braves ſoldats, gardes fidéles & in-» vincibles de vos Princes, ſuivez-» moi au combat. Votre ſalut n'eſt » que dans la victoire. Plus vous êtes » redoutables, moins vous avez de » grace à eſpérer. Mais ſi votre valeur » vous met dans un plus grand dan-» ger de la part de l'ennemi, elle » doit auſſi attendre de votre chef de » plus grandes récompenſes «. Ses paroles furent interrompues par le ſon de la trompette qu'on entendit des divers endroits où campoient les ennemis. Auſſi-tôt les Grecs ſourds à la voix de l'honneur & n'écoutant que la crainte, pâles & tremblans ſe diſperſent, comme une volée d'oiſeaux au bruit des chaſſeurs.

XLIV. Pillage de la ville.

L'aurore commençoit à poindre, & l'ardeur du pillage devançoit les ordres des Généraux; les ſoldats impatiens étoient ſous les armes. Accablés de miſere & de fatigues, ce jour alloit les enrichir; & déja frappés de l'odeur du butin de la plus opulente cité de l'Univers, on n'avoit de peine qu'à les retenir, de peur que ſe diſperſant dans cette vaſte étendue pour

LASCARIS, An. 1204.

courir après leur proie, ils ne le devinssent eux-mêmes. Les Barons qui conservoient dans l'ivresse même de la victoire les sentimens d'humanité inconnus à la multitude, firent crier par un héraut, qu'on épargnât la vie des habitans, l'honneur des femmes & des filles : ils abandonnoient le reste aux soldats, en les faisant souvenir qu'ils devoient sous peine de la vie rapporter tout le butin dans un magasin général, d'où il seroit distribué à chacun dans une proportion équitable. Les Evêques ajouterent la peine d'excommunication contre quiconque en détourneroit la moindre partie. Pour le dépôt on assigna trois Eglises, & on en donna la garde à un certain nombre de François & de Vénitiens d'une probité reconnue. On étoit prêt de courir au pillage, lorsque le Comte Baudouin vit arriver une troupe de Prêtres & de peuple portant des croix, des images de Saints & des reliques; ils se prosternoient à ses pieds, & fondant en larmes, demandant grace de la vie, ils embrassoient ses genoux & ceux de ses Capitaines.

LASCARIS. An. 1204.

Il en eut pitié & les recommanda à ceux qu'il laissoit pour la garde du dépôt. Alors les Princes partagerent à leurs troupes les différens quartiers de la ville. Le Marquis de Montferrat alla attaquer le Palais de Bucoleon. Ceux qui en avoient la garde, ou qui s'y étoient réfugiés, se rendirent aussi-tôt à condition qu'ils auroient la vie sauve. On y trouva une quantité prodigieuse de toutes les richesses que l'opulence & l'orgueil accumulent dans les demeures des Monarques. Il y avoit aussi grand nombre de femmes & de filles des premieres maisons de l'Empire; entre lesquelles étoient deux grandes Princesses, Agnès fille de Louis VII Roi de France, mariée d'abord au jeune Alexis fils de Manuel, ensuite à son meurtrier Andronic; & Marguerite de Hongrie veuve de l'Empereur Isaac, dont la beauté captiva le Marquis de Montferrat, qui l'épousa dans la suite. Pendant ce temps-là Henri frere de Baudouin s'emparoit du Palais de Blaquernes, où l'on ne trouva pas moins de trésors. On mit

LASCARIS. An. 1204.

des gardes dans ces deux Palais. L'armée se répandit ensuite dans la ville. Le butin fut immense ; on ne peut exprimer la quantité de richesses en or, en argent, en pierreries, en fourrures exquises, en étoffes, en vases, en meubles précieux. Villehardouin témoin de ce pillage, & qui en étoit encore ébloui en le décrivant, s'écrie que depuis la création du monde jamais il ne fut fait un si grand butin dans une ville conquise ; & Baudouin dans sa lettre au Pape dit qu'il ne croit pas qu'il y eût autant de richesses dans tout le reste de l'Europe. Les femmes, les enfans, les vieillards qui n'avoient pu fuir, couroient éperdument à la rencontre des soldats, & ne pouvant autrement se faire entendre, ils mettoient leurs doigts en croix pour protester qu'ils étoient Chrétiens, & crioient d'une voix lamentable : *Saint Roi Marquis, ayez pitié de nous.* C'étoit le Marquis de Montferrat qu'ils imploroient, parce qu'ils le connoissoient davantage, & qu'ils le croyoient déja Roi de la ville. Quoiqu'on ne doive pas croire

LASCARIS. An. 1204.

toutes les horreurs & les excès de débordement & de cruauté que les Hiſtoriens Grecs imputent aux Croiſés dans ce déſordre, on ne doit pas non plus ſe perſuader que les ordres d'humanité & de modeſtie donnés par les Généraux ayent été ſcrupuleuſement obſervés. Il y eut ſans doute du ſang répandu, & ce ſeroit un miracle que l'avidité & l'emportement militaire n'euſſent pas arraché par violence ce que l'amour de la propriété ou de l'honneur vouloient retenir. Les Evêques avoient auſſi prononcé excommunication contre ceux qui pilleroient les Egliſes; elles furent pillées; les ſoldats en enlevoient l'or & l'argent, & les Eccléſiaſtiques ſe faiſant ſcrupule de ſouiller leurs mains par l'enlévement des choſes profanes, emportoient les croix, les vaſes ſacrés, les reliques & les reliquaires. Ces excès inévitables dans le ſaccagement d'une ville ne ſont que trop conſtatés par la lettre que le Pape écrivit enſuite au Marquis de Montferrat. Il reproche aux Princes Croiſés le pillage des

Egliſes, & les violences exercées ſur les femmes & même ſur les filles conſacrées à Dieu: *Enſorte*, dit-il, *que votre conquête, loin d'attirer les Grecs à l'obéiſſance qu'ils doivent à l'Egliſe de Rome, les en a éloignés davantage par l'horreur que leur ont inſpirée contre les Latins ces forfaits & ces œuvres de ténébres.*

LASCARIS. An. 1204.

XLV. Fuite de Nicétas.

Les Généraux pour épargner le maſſacre laiſſoient ouvertes les portes de la ville : tous les chemins d'alentour étoient remplis de fugitifs, qui pouſſant des cris lamentables pleuroient l'un ſa maiſon & ſa fortune, l'autre une femme & une fille que l'inſolence des vainqueurs lui avoit enlevée. L'hiſtorien Nicétas, un des perſonnages les plus diſtingués de l'Empire, raconte lui-même ſon déſaſtre. Sa demeure conforme à ſa dignité ayant été conſumée par les flammes dans le ſecond incendie, il s'étoit retiré dans une maiſon obſcure & détournée, où l'ardeur du pillage attira l'ennemi, à qui rien n'echappoit. Nicétas dut alors ſon ſalut & celui de ſa famille à un marchand

Vénitien, son ami, qui s'étant dé-
LASCARIS. guisé en soldat & posté sur la porte
An. 1204. repoussoit ses compatriotes, en leur criant que cette maison étoit à lui, qu'il s'en étoit emparé le premier. Mais voyant accourir une troupe de François, dont l'emportement n'avoit point d'oreilles, il prend Nicétas & sa femme qui tenoit un enfant à la mamelle, charge sur leurs épaules deux autres petits enfans qu'ils avoient encore, & les traîne enchaînés comme ses prisonniers. Il passe ainsi au travers des ennemis, & les conduit à une autre maison où il les croyoit plus en sûreté. Ils y furent cachés cinq jours; & comme leurs parens & leurs amis venoient s'y rassembler autour d'eux, craignant d'attirer l'avidité des vainqueurs, ils prirent le parti de fuir hors de la ville. La fureur étoit rallentie; mais les soldats répandus dans toutes les rues ne laissoient passer personne, sans le dépouiller s'il étoit bien vêtu, ou chercher sous ses lambeaux s'il ne cachoit pas de l'or ou de l'argent. La beauté des femmes & des filles couroit le plus grand

risque après la richesse. Nicétas fit un peloton de sa compagnie, se couvrit lui-même & les autres d'habits qui ne pouvoient faire envie, & fit barbouiller de boue le visage des filles qu'il mit au milieu de la troupe. Il traversa ainsi la ville pour atteindre la porte dorée. Ses précautions n'empêcherent pas un soldat François de démêler la beauté d'une jeune fille, qu'il arracha des bras de son pere. Nicétas à force de représentations & de prieres auprès des Officiers vint à bout de la faire rendre, & gagna enfin Selymbrie. Le Patriarche l'accompagnoit monté sur un âne, n'emportant de tous ses trésors qu'une méchante tunique. Cette révolution cruelle bouleversa toutes les fortunes; la sordide pauvreté prit la place de l'opulence; la lie du peuple & les paysans s'enrichirent des dépouilles des Palais & des Eglises que les soldats leur vendoient à vil prix.

XLVI. Distribution du butin.

Les Croisés passerent le Dimanche des Rameaux & la semaine Sainte en actions de graces & en processions. Mais on ne peut gueres douter que

Lascaris. An. 1204.

la joie de la victoire n'ait donné quelque atteinte au ſérieux de leur dévotion. Après la fête de Pâques le Marquis de Montferrat, le Doge & les autres Princes procéderent à la diſtribution du butin. Les plus honnêtes gens avoient fidélement rapporté ce qui leur étoit tombé entre les mains. Mais dans le plus grand nombre les conſeils de l'avarice avoient fait taire la conſcience, & l'avoient même emporté ſur la crainte. Quelques-uns furent découverts & punis de mort. Le Comte de Saint Paul fit pendre, l'écu au col, un de ſes Chevaliers convaincu d'avoir retenu ſon butin. Tout ce qu'on put recouvrer ayant été raſſemblé, on en fit le partage. On mit le quart à part pour celui qui ſeroit élu Empereur. Le reſte fut diviſé par moitié entre les François & les Vénitiens. On préleva ſur la part des François ce qu'ils devoient encore aux Vénitiens qui furent alors entiérement payés. Le reſte fut départi de telle ſorte que le Chevalier eut le double du ſimple cavalier, & celui-ci le double du fantaſſin. Au

moment de la prise de la ville le Doge avoit proposé aux François de laisser tout le butin aux Vénitiens à condition que ceux-ci donneroient à chaque Chevalier François quatre cens marcs, aux Prêtres & aux cavaliers, deux cens, & cent à chaque fantassin, ce que les François n'avoient pas accepté. Mais quand on en vint au partage, il ne se trouva plus que vingt marcs pour chaque Chevalier, dix & cinq pour les deux autres classes : tant il y avoit eu de butin, soit emporté ou enfoui par les fugitifs, soit détourné & retenu par les soldats. Il seroit trop long de faire l'énumération des statues, des vases précieux, des pierreries, des ornemens de toute espece, dont les deux nations firent entre elles le partage. Le trésor & l'Eglise de Saint Marc à Venise, sont encore aujourd'hui superbement enrichis des dépouilles de Constantinople ; & les reliques enlevées sur les autels de cette ville se sont répandues dans tout l'Occident. Telle fut la fin du premier Empire de Constantinople, dont les fondemens après une

LASCARIS. An. 1204.

durée de neuf ſiecles, pendant leſquels ils avoient réſiſté aux attaques de tant de barbares, ſuccomberent enfin à un fléau plus funeſte aux Etats que les plus formidables ennemis ; ce fut, dit un Hiſtorien de ce temps-là, l'ignorance, la négligence, l'incapacité, la vie diſſolue des Princes mal élevés, livrés au plaiſir, au ſommeil, à la bonne chere, ne ſongeant qu'à recueillir des fleurs en hiver & au printemps les fruits de l'autonne.

XLVII. Electeurs choiſis pour nommer un Empereur.

Villehard. c. 136 *ad* 140. *Et ibi du Cange.* *Du Cange hiſt. Conſt.* *Nicet. Conſt. ſtatus c.* 6. *Geſta Innoc. Epiſt. Bald.* *Chron. Lubec.* *Chr. Alberic.* *Guntherus hiſt. Conſt.* *Rhamnus. l.* 3. *Doutreman. l.* 3. *c.* 8. *l.* 4. *c.* 2.

Après la répartition du butin le premier ſoin des Princes fut de s'aſſembler pour choiſir un Empereur. Il s'agiſſoit non-ſeulement de gouverner, mais de relever un Empire qu'ils venoient d'abattre & qui crouloit depuis pluſieurs ſiecles ; & c'étoit un ouvrage plus difficile que la conquête. D'ailleurs quel attrait pouvoit avoir une couronne qui ne donnoit pour ſujets, qu'un peuple miſérable, dépouillé depuis peu de tous ſes biens, n'obéiſſant qu'à regret à un Maître étranger, dans lequel il ne verroit jamais qu'un tyran & un raviſſeur : chacun cependant ne voyant dans la

puissance souveraine que l'éclat emprunté qui la décore, désiroit soit pour lui-même, soit pour son chef le titre de successeur du grand Constantin. Rien ne fut conclu dans cette assemblée, que le jour auquel on se rassembleroit pour nommer selon la convention les douze Electeurs. Ce jour étant arrivé, on nomma du côté des François six Ecclésiastiques, tant par estime de leur probité & de leur discernement, que parce qu'ils étoient plus désintéressés, ne pouvant eux-mêmes prétendre à cette dignité : c'étoient les Evêques de Soissons, de Troyes, d'Halberstadt, de Bethléem qui faisoit dans l'armée l'office de Légat du Saint Siége, l'Archevêque élu de la ville d'Acre, & l'Abbé de Loces. Les Vénitiens furent Vital Dandolo Amiral de la flotte, Othon Quirini, Bertuccio Contarini, Nicolo Navagieri, Pantaleon Barbo, & Jean Basegio ou selon d'autres Michieli. Après avoir fait serment sur les saints Evangiles, qu'ils n'écouteroient que leur conscience, & qu'ils ne donneroient leur voix qu'à celui qu'ils croi-

LASCARIS.
An. 1204.
Oriens Chr. T. I. p. 276.
Maimbourg. l. 8.

LASCARIS. An. 1204.

roient le plus capable, ils convinrent du ſecond Dimanche après Pâques, neuvieme de Mai, pour procéder à l'élection.

XLVIII. Election d'un Empereur.

Dans cet intervalle l'attente d'un ſi grand événement agitoit tous les eſprits. Chacun prenoit le rôle d'Electeur & donnoit d'avance ſon ſuffrage. Le Marquis de Montferrat, le Comte de Flandres & le Doge réuniſſoient toutes les voix. Tous trois déja Souverains, tous trois recommandables par leur vertu, leur ſageſſe & par une valeur héroïque. Les Vénitiens ſe déclaroient pour leur Doge; *ce vieillard*, diſoient-ils, *n'a point acheté l'expérience aux dépens des forces de ſa jeuneſſe; il en conſerve tout le feu, toute la vigueur: c'eſt un aveugle plein de lumieres; c'eſt lui qui a pris Conſtantinople.* Les François ſe partageoient entre Baudouin & Boniface; il craignoient ſeulement que l'élection n'excitât une dangereuſe jalouſie. Mais le reméde, diſoit-on, eſt facile; il ne faut que faire à celui des deux qui ne ſera pas élu, un ſort ſi avantageux, qu'il ne puiſſe regretter

la couronne Impériale. Dès le matin du neuvieme de Mai le Palais de Bucoleon & la grande place qui étoit devant, se trouverent remplis d'une foule innombrable. Les Barons, les soldats, tout ce qui restoit d'habitans à Constantinople attendoient avec impatience ces douze personnages qui alloient décider du sort de l'Empire. On avoit choisi ce lieu par considération pour le Doge, qui y faisoit sa demeure. Les Electeurs s'y étant rendus s'enfermerent dans la chapelle du Palais, & après avoir assisté à la Messe & imploré les lumieres du Ciel, ils délibérerent sur le choix qu'ils devoient faire. La balance penchoit d'abord en faveur du Doge : les Evêques de Soissons & de Troyes se déclaroient pour lui, & les Vénitiens alloient se joindre à eux, lorsque Pantaleon Barbo également respectable par sa sagesse, sa fermeté d'ame & son zèle pour la religion & pour la patrie, s'adressant à l'assemblée : » Sages Electeurs, dit-il, je vous vois » disposés à conférer à notre Doge » l'autorité Impériale, & je pense

LASCARIS. An. 1204.

LASCARIS. An. 1204.

» comme vous qu'entre tant de héros
» il n'en est aucun qui soit plus digne
» de ce rang auguste. Cependant, ce
» qui vous étonnera sans doute, je
» suis persuadé qu'il en est plusieurs
» qui doivent lui être préférés «. Un
début si contradictoire excitant un
murmure général. » Ecoutez-moi,
» dit-il, & je voudrois que Dandolo
» lui-même fût présent : j'ai tant
» de confiance dans la droiture &
» l'élévation de son ame, que je ne
» doute pas qu'il n'approuvât lui-même
» mon avis. Cet Empire, que
» vous allez renouveller, environné
» de tant d'ennemis, ne pourra se
» conserver, il est vrai, sans de grandes
» forces navales, & les Vénitiens
» sont seuls en état de les fournir.
» Notre République peut par de puissans
» secours défendre Constantinople,
» comme sa flotte a pu la réduire.
» Il lui sera plus facile d'y faire
» voler des vaisseaux, que ni au Comte
» de Flandres, ni même au Marquis
» de Montferrat de tirer de leurs
» Etats des escadrons de cavalerie.
» Mais notre République court risque

» de se détruire elle-même, si elle » se met en possession de l'Empire. » Sans parler des cabales & des divi» sions que fera naître parmi nous » dans la suite l'ambition de régner, » & qui déchireront notre sein, qui » peut nous rassurer contre le danger » que nous aurons continuellement à » craindre de la part d'un compatrio» te devenu Empereur ? Maître de » toute la Grece & d'une partie de » l'Orient, enflé de l'orgueil de la » Puissance Souveraine, demeurera» t-il soumis à nos loix ? Reconnoî» tra-t-il sa patrie ? Dandolo sans » doute est par la hauteur de son ame » au-dessus de ces sentimens, mais » qui nous répondra de ses succes» seurs ? Qui nous assurera que Ve» nise ne sera pas écrasée par la lour» de masse de l'Empire ? Que le » siége de la République ne sera pas » transféré à Constantinople, & que » notre liberté ne recevra pas de » mortelles atteintes ? C'est au milieu » de nos lagunes que s'est élevée » cette puissance qui se fait respecter » de l'Europe entiere ; détachée du

LASCARIS.
An. 1204.

LASCARIS. An. 1204.

» sol qui l'a vue naître, transplantée » sur les bords du Bosphore, elle » dégénérera sans doute ; elle cessera » d'être la nôtre. Venise, reine des » mers, ne sera plus qu'une ville » sujette, une dépendance de l'Em- » pire Grec. On peut me répondre, » que Dandolo & sa postérité cesse- » ront à la vérité d'être Vénitiens, » mais que Venise aura l'honneur » d'avoir donné des maîtres à la Gre- » ce. C'est une condition que Dan- » dolo n'accepteroit pas lui-même. » Plus glorieux d'être le chef d'une » République victorieuse, que le Sou- » verain d'un Etat vaincu, il ne con- » sentiroit pas à cet échange. Quel » Romain auroit voulu devenir le » Roi de Carthage ? Et nous, qu'au- » rons-nous gagné par la conquête, » si elle nous fait perdre une de nos » plus illustres familles ? Considérez » encore que par cette élection vous » allez vous mettre hors d'état de » remplir le principal objet de votre » entreprise. Les autres Princes se » sépareront de vous, & emmene- » rent leurs troupes. Souvenez-vous

» du danger auquel la jalousie du
» Comte de S. Gilles laissa la Pales-
» tine exposée, lorsque Godefroi de
» Bouillon fut élu Roi de Jérusalem.
» Raymond piqué de la préférence,
» non content de se retirer lui-même,
» entraîna tous les autres Seigneurs,
» & sans un miracle de la main du
» Tout-puissant, Jérusalem étoit per-
» due. Nous courons aujourd'hui la
» même fortune. Si vous êtes fidéles
» au serment que vous avez fait en
» prenant la Croix, il ne vous reste
» qu'à choisir entre le Marquis de
» Montferrat & le Comte de Flan-
» dres. Ces deux Princes puissants,
» estimés de toute l'armée, respec-
» tés des vaincus mêmes, sont éga-
» lement capables par leur prudence
» & leur valeur de conserver la con-
» quête dont nous partageons la gloi-
» re. Pour prévenir les effets d'une
» funeste discorde, convenons que
» celui des deux qui sera honoré de
» vos suffrages, cédera à l'autre sous
» la condition de foi & hommage le
» domaine de l'isle de Candie & de
» tout ce que l'Empire posséde encore

LASCARIS. An. 1204.

» au-delà du Bosphore. Par ce moyen
» vous les attacherez l'un à l'autre.
» Si vous prenez un autre parti, vous
» les perdrez tous deux, & avec eux
» l'espérance de recouvrer la Palesti-
» ne «.

XLIX. Baudouin élu.

Ce discours fit impression sur les esprits. On approuva ce qu'il avoit proposé, & l'on ne songea plus qu'à décider entre le Marquis & le Comte. Le choix fut long-temps balancé: il sembloit d'abord s'arrêter sur Boniface: Ce Prince tenoit le premier rang entre les Croisés, qui l'avoient choisi pour leur Chef, & les Grecs eux-mêmes le reconnoissoient déja pour leur maître. Les grandes qualités nécessaires à un Souverain ne donnoient à Baudouin sur lui aucun avantage. La politique Vénitienne fixa enfin cette incertitude. Ces habiles Républicains craignirent de rendre trop puissant un Prince, dont les Etats en Italie confinoient avec les leurs. Comment résisteroient-ils aux prétentions du Montferrat, qui deviendroit redoutable, s'il étoit armé des forces de l'Empire? Cette considération

considération les détermina en faveur de Baudouin, & ils entraînerent tous LASCARIS. les suffrages. La délibération avoit An. 1204. duré tout le jour & la moitié de la nuit suivante. Les Barons qu'un si grand intérêt tenoit en inquiétude, n'avoient pas quitté le Palais, ni le peuple la place & les environs, où l'agitation des esprits & le choc des inclinations diverses excitoient ce murmure qu'on entend sur la mer aux approches d'un orage. Enfin à l'heure de minuit, Nevelon Evêque de Soissons chargé d'annoncer le vœu des Electeurs, s'avança sur le vestibule, & élevant la voix : *Ce moment*, s'écria-t-il, *qui vit naître le Sauveur, donne aujourd'hui la naissance au nouvel Empire sous la protection du Tout-puissant. Vous avez pour Empereur Baudouin Comte de Flandres & de Hainaut.* A ces mots il s'éleve un cri unanime & des Grecs & des Croisés : *vive l'Empereur Baudouin* ; & ce cri cent fois répété retentit par toute la ville. Les instrumens militaires accompagnent & animent l'allégresse publique. On se félicite d'avoir pour

LASCARIS. An. 1204.

maître un deſcendant de Charlemagne, un parent de Philippe Auguſte, un Prince renommé pour ſa ſageſſe & ſa juſtice. Le Marquis de Montferrat eſt le premier à lui baiſer la main, & ſon empreſſement généreux excite les applaudiſſemens & lui fait plus d'honneur que la Couronne. Il ſe joint aux autres Seigneurs pour élever Baudouin ſur un bouclier ſelon la coutume, & le porter à l'Egliſe de Sainte Sophie. On le place ſur un Trône d'or à côté du grand autel, & l'on redouble les acclamations. Pour donner aux Barons le temps de ſe montrer avec un éclat convenable à la pompe du couronnement, on le différa au vingt-troiſieme jour de Mai, quatrieme Dimanche après Pâques. Cet intervalle de quinze jours ne ſe paſſa pas ſans réjouiſſances; il y en eut de très-brillantes, & le mariage du Marquis de Montferrat augmenta encore la joie publique. Il épouſa Marguerite de Hongrie, veuve de l'Empereur Iſaac. Cette Princeſſe engagée dans le ſchiſme par ſon premier mariage, rentra par le ſe-

cond dans le ſein de l'Egliſe Romaine. Ces fêtes furent mêlées de larmes. On pleura la mort d'Eudes de Champlite, qui après avoir affronté avec gloire tous les dangers de la guerre, mourut alors de maladie. Il fut enterré avec grand honneur dans l'Egliſe des Apôtres, ſépulture du grand Conſtantin & de ſes ſucceſſeurs. Il laiſſoit un frere, Guillaume de Champlite, compagnon de ſes exploits, qui réunit ſur ſa tête les récompenſes que tous deux avoient méritées.

LASCARIS. BAUDOUIN An. 1204.

L. Couronnement de Baudouin.

Le jour marqué pour le couronnement étant arrivé, cette auguſte cérémonie fut célébrée avec la magnificence en uſage dans l'Empire Grec. Le Lecteur ſera peut-être bien aiſe d'en trouver ici le détail. Au ſoir de la veille l'Empereur accompagné de ſa famille & de ſes amis, ſe tranſportoit au Palais de Bucoleon, où il paſſoit la nuit. Au point du jour les Officiers de l'armée & le peuple de la ville s'aſſembloient autour du Palais. Le nouvel Empereur donnoit au Patriarche ſa profeſſion de foi écrite de ſa main : le Patriarche

LASCARIS. BAUDOUIN An. 1204.

Camatère étant absent, Baudouin la remit au Légat du Saint Siège. Avant que l'Empereur se fît voir, un Sénateur jettoit au peuple du haut des degrés ce qu'on appelloit *Epicombia*; c'étoient de petits nouets d'étoffe, qui renfermoient chacun trois pieces d'or, trois drachmes, trois oboles; ce qui pouvoit faire de notre monnoie actuelle entre quarante & cinquante francs. On en jettoit autant qu'il plaisoit à l'Empereur; c'étoit ordinairement au nombre de dix mille. L'Empereur paroissoit ensuite assis sur un bouclier élevé sur les épaules des principaux Seigneurs : ce furent pour Baudouin, le Marquis de Montferrat, le Doge, les Comtes de Blois & de Saint Paul. A sa vue tout retentissoit d'acclamations. Descendu du bouclier, on le conduisoit à Sainte Sophie. Là dans une petite chapelle de charpente construite pour cet usage, on le revêtoit de la pourpre & du diadême bénis auparavant par les Evêques. Son ornement de tête étoit à sa volonté, soit un voile, soit un bonnet orné d'or

& de pierreries. On chantoit la Meſſe, pendant laquelle il étoit aſſis ſur un Trône d'or élevé ſur une haute eſtrade tapiſſée de drap d'écarlate. Pendant le ſaint Sacrifice le Patriarche accompagné de pluſieurs Evêques montoit ſur l'eſtrade, & après de longues prieres il oignoit du ſaint Crême la tête de l'Empereur en forme de croix, & entonnoit le Triſagion que chantoit toute l'aſſemblée. Le Prince montoit enſuite au jubé, où pluſieurs Evêques avoient dépoſé la couronne Impériale, qu'ils avoient priſe dans le ſanctuaire. Le Patriarche la mettoit ſur la tête de l'Empereur en chantant à haute voix ἄξιος, il en eſt digne ; ce qui étoit répété par les Evêques, & enſuite par le peuple. Pendant ces acclamations un Officier lui préſentoit d'une main un petit vaſe rempli de pouſſiere & d'oſſemens, de l'autre un flocon d'étoupe auquel on mettoit le feu, pour lui rappeller au milieu de cette pompe flatteuſe la brièveté de la vie & le néant des grandeurs humaines. L'Empereur étant deſcendu du jubé, on

LASCARIS.
BAUDOUIN
An. 1204.

LASCARIS. BAUDOUIN An. 1204.

le couvroit d'un manteau de drap d'or par-dessus sa robe de pourpre. On lui mettoit dans la main-droite une croix, dans la gauche le Livre des Evangiles. Il marchoit ainsi en procession, escorté à droite & à gauche de ses Varangues armés de leurs haches, & suivi d'environ cent gentils-hommes sans armes. Les Diacres & les Prêtres marchoient ensuite deux à deux. La procession finie il remontoit sur son Trône. Au temps de la communion il s'approchoit de l'Autel, & recevoit dans sa main la sainte Hostie qu'il portoit à sa bouche. Il communioit sous les deux especes à l'usage des Grecs. Il ne prenoit pas comme le peuple le vin consacré au travers d'un chalumeau d'or ou d'argent plongé dans le calice; il le buvoit dans le calice même ainsi que les Prêtres. Après avoir reçu le pain béni qui se distribuoit à la fin de la Messe, & entendu la priere par laquelle l'officiant la terminoit, il baisoit la main des Evêques, & montoit à la galerie de Catécumènes pour se faire voir au peuple, qui

renouvelloit ſes acclamations. Il ſortoit enſuite ſeul à cheval, tout ſon cortège le ſuivant à pied. Les rues par où il paſſoit étoient tendues de riches tapiſſeries. De retour au Palais il ſe mettoit à table, où il étoit ſervi par le Deſpote & le grand Domeſtique.

LI. Caractére de Baudouin.

Les raiſons de politique qui déterminerent les ſuffrages en faveur de Baudouin étoient appuyées de ſes qualités perſonnelles. Aucun des Princes Croiſés ne le ſurpaſſoit en valeur guerriere, aucun ne l'égaloit en vertus civiles. Il étoit dans ſa trente-troiſieme année. Doux, affable, plein d'humanité, il ne pouvoit voir un malheureux ſans le ſecourir. Il ſouffroit ſans humeur les contradictions & renonçoit ſans réſiſtance à ſon propre avis, pour en embraſſer un meilleur. Il ne manquoit ni de lumieres pour appercevoir la route qu'il falloit tenir dans les conjonctures les plus embarraſſantes, ni de conſtance à la ſuivre. Sa piété trouvoit dans les plus grandes occupations le temps de la priere; & la pureté de ſes mœurs lui

LASCARIS. BAUDOUIN An. 1204.

interdisoit même les regards qui auroient pu la ternir. Son aversion pour la débauche alloit jusqu'à la singularité. Deux fois par semaine il faisoit crier le soir dans son Palais, *défense à tout impudique de coucher sous le même toit que le Prince.*

LII. Partage des terres & des dignités de l'Empire.

Dès qu'il fut en possession de l'Empire, le Marquis de Montferrat lui demanda l'investiture du domaine de l'isle de Candie & de tous les pays audelà du Bosphore, comme il avoit été arrêté avant l'élection : ce qui fut exécuté sur le champ, suivant les formes du droit féodal. Peu de temps après Boniface peu content de ce partage proposa l'échange des terres d'Asie avec le district de Thessalonique, qu'il demandoit à titre de Royaume. Il regardoit comme plus avantageux cet établissement qui le mettoit à portée d'être soutenu par le Roi de Hongrie, dont il venoit dépouser la sœur. Cette proposition rencontra des difficultés dans le Conseil de l'Empereur. On trouvoit du danger à former un Royaume dans le sein de l'Empire : un Roi maître d'un assez

LASCARIS. BAUDOUIN An. 1204.

grand pays, pourroit devenir le rival de l'Empereur ; ce qui feroit naître la difcorde & ruineroit les affaires générales. Cependant la probité de Boniface ; fon attachement au bien public, fon amour pour la concorde dont il avoit donné des preuves toutes récentes, firent taire ces craintes politiques. Après avoir prêté ferment à l'Empereur, il fut couronné Roi de Theffalonique. Il confervoit l'ifle de Candie ; mais peu de temps après il la vendit aux Vénitiens, qui en font demeurés maîtres jufqu'au dernier fiecle, où après la plus opiniâtre défenfe ils ont enfin été forcés de l'abandonner aux Turcs, toute trempée de leur fang & de celui des vainqueurs. Louis Comte de Blois fut invefti du domaine de la Bithynie fous le titre de Duc de Nicée capitale de la province. Philippopoli de Thrace fut donné avec le même titre à Renier de Trith. Ce Baron né à Valenciennes & fujet naturel de Baudouin méritoit une diftinction particuliere. Tendrement attaché à fon Seigneur, qu'il avoit fervi dans

LASCARIS. BAUDOUIN An. 1204.

toutes les occasions, il l'avoit suivi dans son voyage, & s'étoit signalé par une constance infatigable & un invincible courage. Guillaume de Champlite eut en partage la principauté d'Achaïe, qu'il laissa en mourant à Geoffroy de Villehardouin, neveu du Maréchal de Champagne. La principauté de plusieurs autres terres & grandes villes en Europe & en Asie fut donnée aux Barons les plus considérables. Les Vénitiens outre l'isle de Candie, furent mis en possession des isles de l'Archipel, du Pélopponèse qu'on commençoit à nommer la Morée, de la Phrygie & des côtes de l'Hellespont. Avant le couronnement l'Empereur avoit partagé les grandes charges à plusieurs Seigneurs, qui devoient en remplir les fonctions à la solemnité de son sacre. Le Doge avoit été revêtu de la dignité de Despote; ce titre désignoit le premier de l'Empire après l'Empereur. Geoffroy de Villehardouin Maréchal de Champagne avoit été nommé Maréchal de Romanie; c'étoit le nom qu'on don-

noit dès lors à la Thrace, comme à la principale partie de l'Empire des Grecs, qui n'avoient pas cessé de prendre le nom de Romains. Thierri de Los avoit été fait grand Sénéchal; Conon de Béthune Protovestiaire; Machaire de Sainte-Menehou grand Echanson, Miles de Braibans grand Bouteiller, & Manassès de l'Ile grand Queux. Nous verrons dans la suite quelques changemens dans cette distribution de dignités.

LIII.
Lettres de Baudouin aux Princes Chrétiens.

Après ces dispositions l'Empereur donna avis de son élection au Pape, vers lequel il députa un Chevalier du Temple. Il invitoit le Saint Pere à venir en personne à Constantinople à l'exemple de plusieurs de ses prédécesseurs, pour y tenir un Concile général, y rétablir l'ancienne croyance & étouffer entiérement le schisme. Par d'autres lettres il prioit sa Sainteté d'engager le plus qu'elle pourroit tant d'Ecclésiastiques que d'autres personnes de tout sexe & de toute condition à venir habiter les terres de l'Empire, que la tyrannie des Empereurs & la guerre précé-

LASCARIS. BAUDOUIN An. 1204.

dente avoient dépeuplées ; il leur promettoit des établissemens. Il envoyoit au Pape de riches présens & grand nombre de reliques, qui furent enlevées par des Pirates Génois sur les côtes de la Morée. Il écrivit aussi aux Princes Chrétiens une lettre circulaire, où il leur rendoit compte des motifs & des événemens de cette guerre, de la perfidie & de la cruauté des Grecs envers leurs propres Princes. Il envoya en particulier à Philippe Auguste des reliques tirées de la Chapelle du Palais de Bucoleon, & que Philippe distribua aux diverses Eglises de son Royaume. Il invita le Cardinal de Capoue, qui étoit pour lors en Palestine, à venir à Constantinople pour y prendre la conduite des affaires Ecclésiastiques, sous l'autorité du Saint Siége. Le Pape toujours occupé du projet de reconquérir la Terre-Sainte, fit savoir aux Evêques de la Chrétienté les promesses de Baudouin ; il les exhortoit à former dans leurs Diocèses une nouvelle Croisade, qui se joindroit à l'Empereur pour aller faire la guerre

aux Infidéles, & remettre les Chrétiens en possession des saints Lieux : il promettoit à ces recrues les mêmes indulgences qu'il avoit accordées aux autres Croisés. Mais il apprit peu après, que le Cardinal de Capoue pour satisfaire aux désirs de l'Empereur, avoit fait une trêve de six ans avec les Sarasins, & qu'il s'étoit rendu à Constantinople, où il avoit été suivi d'un si grand nombre de Latins, que la Terre-Sainte demeuroit presque abandonnée. Cette nouvelle l'affligea sensiblement ; il en fit de vifs reproches au Cardinal, & le blâma sur-tout d'avoir dispensé du voyage de Palestine ceux des Croisés, qui resteroient jusqu'au mois de Mars prochain à Constantinople pour maintenir le nouvel Empereur : il lui ordonnoit de révoquer cette dispense, estimant beaucoup moins la conquête de Constantinople que celle de Jérusalem, & n'ayant même consenti à la premiere que comme à un moyen plus facile de réussir dans la seconde.

XIV. Election d'un Patriarche.

Selon la convention faite entre les François & les Vénitiens, c'étoit aux Vénitiens à nommer le Patriarche.

LASCARIS. BAUDOUIN An. 1204.

Jean Camatère s'étoit retiré à Didymotique avant la prise de Constantinople, & les Latins ne reconnoissant pas un Prélat schismatique regardoient le siége comme vacant. Le Clergé Vénitien établi depuis peu dans Sainte Sophie, s'assembla, & nomma Thomas Morosini, noble Vénitien, digne de cette place éminente par sa vertu & ses lumieres. Cette élection cependant ne se fit pas sans contestation. Quelques-uns même en appellerent au Pape; mais cette opposition n'eut pas de suite; ils se désisterent de leur appel. Le nouvel Empereur en écrivit au Pape pour demander son consentement; le Marquis de Montferrat, les Comtes de Blois & de Saint Paul recommanderent aussi par leurs lettres le Prélat élu. Le Pape qui connoissoit son mérite, pour l'avoir vu longtemps à Rome, lui rendoit lui-même un témoignage très-honorable : mais il prétendoit qu'il n'appartenoit pas à des Laïcs de disposer des affaires de l'Eglise, & qu'ainsi cet article de la convention entre les Croisés étoit nul de plein droit; que d'ail-

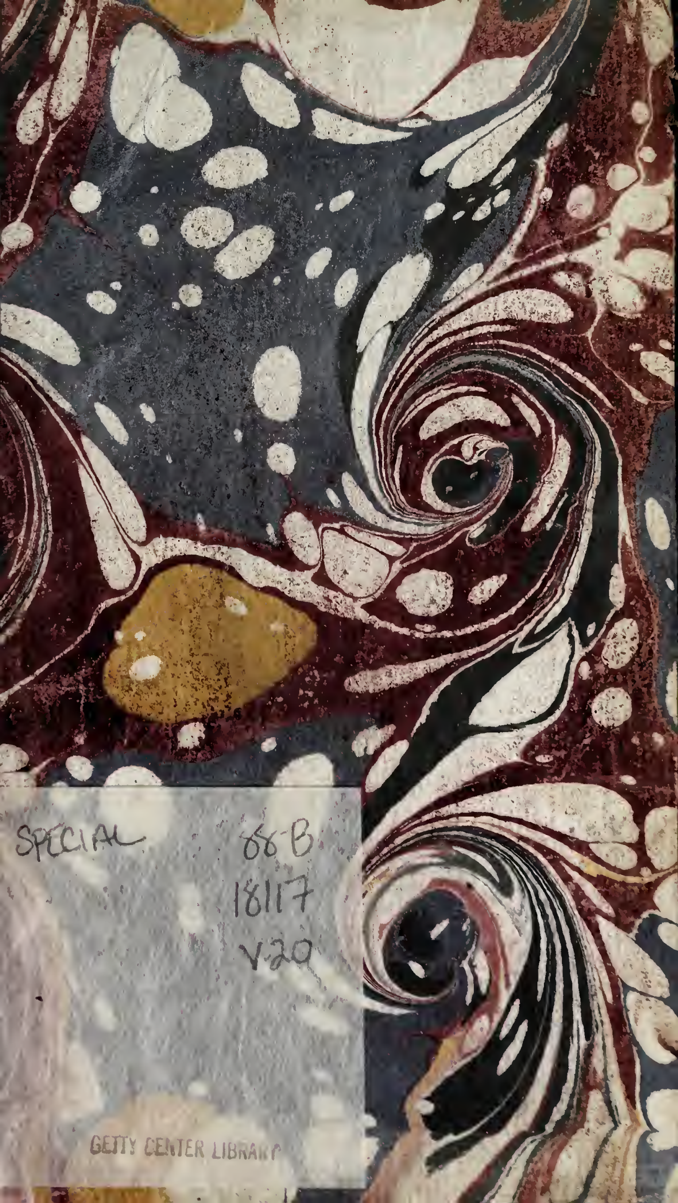
leurs les Clercs de Sainte Sophie n'ayant reçu l'inſtitution canonique ni du Pape ni de ſes Légats, n'avoient aucun pouvoir d'élire un Patriarche. En conſéquece il rejettoit leur élection. Cependant pour ne pas troubler la paix de la nouvelle Egliſe, par eſtime pour le Prélat élu & par conſidération pour l'Empereur & les Princes, il déclaroit qu'il nommoit lui-même Thomas Moroſini, & qu'il exhortoit l'Empereur à le reſpecter & le maintenir dans la jouiſſance des droits de l'Egliſe, dont le gouvernement lui étoit confié. Il blâmoit les François & les Vénitiens de ce qu'ils prétendoient partager entre eux les revenus des Egliſes, laiſſant ſeulement une ſubſiſtance honnête à ceux qui les déſerviroient. C'étoit, diſoit-il, continuer l'outrage fait à Dieu même dans le pillage des Egliſes; il n'appartenoit pas à des mains profanes de toucher aux biens Eccléſiaſtiques. Il refuſoit donc de ratifier la convention faite entre les deux Nations, & de prononcer, comme on l'en ſollicitoit, la peine d'excom-

LASCARIS. BAUDOUIN An. 1204.

munication contre ceux qui en violeroient les articles. Après cette réclamation authentique en faveur des droits du Saint Siége & de ceux de l'Eglise en général, Morisini n'étant encore que sous-Diacre, le Pape l'ordonna lui-même Diacre, Prêtre, Evêque, & lui conféra le *pallium*, avec tous les priviléges attachés à la dignité Patriarcale. Il déclara que par la grace de Dieu le schisme étant enfin éteint à Constantinople, il rendoit à cette Eglise ses anciens pouvoirs, & que désormais le Clergé auroit droit d'élire un Patriarche selon les formes canoniques, en cas de vacance du siége. La conquête des Latins ne mit pas fin au schisme des Grecs généralement dans tout l'Empire: les villes qui demeurerent attachées au parti de Lascaris & de ses successeurs, continuerent d'être séparées de communion d'avec l'Eglise de Rome; & tant que l'Empire François subsista, il y eut deux Patriarches ainsi que deux Empereurs.

Fin du Tome vingtieme.




SPECIAL
88-B
18117
v.20
GETTY CENTER LIBRARY

